PQ
1981
D865
E6
t.1

333e

ENTRETIENS LITTERAIRES ET GALANS;

AVEC LES AVANTURES DE DON PALMERIN ET DE THAMIRE.

Louis Adrien

Par M. DU PERRON DE CASTERA.

TOME I.

228873
19. 1. 29.

A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti,
à la descente du Pont-Neuf,
à la Croix d'or.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PQ
1981
D865E6
t.1

A MONSIEUR LE COMTE DE SENNETERRE.

J'*ALLOIS cherchant pour cettui mien Ouvrage*
Un Protecteur dans le ſacré vallon,
Et ſur tel cas ſuivant l'antique uſage,
Bien prétendois conſulter Apollon.
C'étoit pour lors jour de fête au Parnaſſe,
Sire Apollon, & ſon Troupeau cheri
Sous un boſquet verdoyant & fleuri
Oyoient chanter Virgile avec Horace.
En même-tems les graces, les amours
Tripudioient ſur la molle fougere :
Maints beaux Jongleurs, maints joyeux Troubadours
S'entremêloient dans leur danſe legere.
Las ! moi chetif n'oſois trop m'avancer ;
Mais par bonheur le Dieu de l'Hippocrene

D'un regard doux daigna me careſſer,
Puis me cria : je ſçais ce qui t'amene.
Ma propre gloire & l'honneur de ces lieux
M'ont ordonné de prevenir tes vœux :
Mon choix eſt fait. Le jeune Senneterre
Peut de ton Livre aſſurer le deſtin,
Onc Chevalier ne montra ſur la terre
Cœur plus loyal, ni jugement plus fin ;
Onc n'ai-je vu joindre avec gentilleſſe
Tant de grandeur, tant de délicateſſe.
C'eſt mot pour mot ce que Phebus m'a dit:
Le Dieu du goût, ſon Compagnon fidéle,
Muſes, Auteurs & toute la Sequele
D'un air content auſſi-tôt applaudit :
A donc, Seigneur, recevez mon hommage,
Vous méritez ſans doute davantage,
Mais un Berger n'a que ſon chalumeau :
Nobles accords de luth & de trompette,
Qu'avec plaiſir écho cent fois repete,
Sont peu connus dans mon humble Hameau.

DUPERRON DE CASTERA.

PREFACE.

J'OFFRE un amuſement au Public, je ſouhaite qu'il y trouve en même-tems quelqu'inſtruction ; être utile & plaire, voilà deux grands objets, tout Auteur doit ſe les propoſer, mais tout Auteur ne les remplit pas ; on trouve peu de Rollins dans le monde, un ſiécle ſe rend illuſtre lorſqu'il en produit un ou deux. Perſuadé de ma foibleſſe, j'appréhende beaucoup de ne pas toucher le but où je viſe ; cependant pour montrer que j'avois du moins l'envie de bien faire, je me hazarderai à mettre mon Ouvrage au jour. C'eſt une ſocieté d'Amis qui parleront ſur differens ſujets. Chacune de leurs Conférences roulera ſur quelque matiere

que je croirai intereſſante pour le Lecteur, tantôt ſur la Prééminence des Langues, tantôt ſur l'Art de bien écrire l'Hiſtoire; enfin ſur tout ce qui me paroîtra capable d'enrichir l'eſprit & de former le goût. L'Entretien ſe terminera par une Nouvelle Galante, où je tâcherai d'allier la bienſeance avec les agrémens de la narration.

Ce Plan m'ouvre un champ libre & ſpacieux où je puis trouver aſſez de varieté, j'en augmenterai le fonds en traduiſant, ſoit en Vers, ſoit en Proſe, des Fragmens & même des Pieces entieres d'Auteurs Grecs, Latins, Italiens, Eſpagnols & Portugais; pareils ornemens ſeront à mon Ouvrage ce que la broderie eſt aux étoffes dont elle releve la ſimplicité; quelquefois je rapporterai des Vers de ma façon: ils ne brilleront pas ſans doute auprès des richeſſes que m'auront prêtées d'illuſtres Ecrivains; car l'oppoſition du trivial au ſublime fait éclater la honte de l'un & la gloire de l'autre.

Pinguntur tabulâ Venus & Vulcanus in unâ,

Ut veneres veneri det niger ore Cyclops.

Sçavez-vous bien pourquoi les Disciples d'Apelle

Peignent souvent Venus à côté de Vulcain ?

C'est qu'auprès de ce Dieu noir comme un Affricain,

La Déesse en paroît plus belle.

Mes Vers ne brilleront pas lorsqu'on voudra les comparer avec ceux que j'aurai traduits de quelqu'habile homme ; n'importe, ils serviront du moins à diversifier les images de mon tableau.

On verra que je réponds aux Critiques de M. l'Abbé des Fontaines & de M. l'Abbé Prevôt contre ma Traduction du Camoëns ; j'aurois souhaité pour eux encore plus que pour moi qu'ils eussent un peu mieux menagé leurs termes, un air de douceur n'auroit rien dérobé à la solidité de leurs raisonnemens ; le flambeau de la Critique est fait pour nous éclairer, & non pas pour nous brûler ; c'est la

penſee d'un de nos Ecrivains les plus polis.*

Outre cette réponſe, j'ai pris la liberté de faire à mon tour quelques reflexions ſur les Ouvrages de mes Antagoniſtes, il m'en a couté pour aller juſques-là : le métier de critiquer publiquement n'eſt point de mon gout, mais enfin j'ai cru que n'étant pas l'Agreſſeur, je pouvois uſer de repreſailles ; c'eſt un droit que la nature autoriſe ſous les drapeaux d'Apollon, comme ſous ceux de Mars.

Quand je dis que je n'aime point le métier de critiquer publiquement, je ne parle que de mon goût ; car je ne prétends pas condamner ceux qui penſent d'une autre façon : j'avoue même qu'il eſt bon que la Republique des Lettres produiſe de tems en tems des Cenſeurs qui épluchent les Ouvrages, & qui nous en montrent les defauts & les beautés.

Mais quiconque veut ſe charger d'un emploi ſi delicat, doit ſonger à deux choſes également néceſſaires : l'une eſt d'éclairer le Lecteur

* M. de Boiſſi dans ſa Comedie de la Critique.

en ne lui fourniſſant que des réflexions juſtes & ſolides, l'autre eſt d'adoucir tellement les termes de la Cenſure, que l'Ecrivain cenſuré n'y trouve qu'un avis honnête & rien d'injurieux. Dans les Belles Lettres, non plus que dans toutes les affaires du monde, les procedés violens ne font preſque jamais fortune.

Quoique M. l'Abbé des Fontaines paroiſſe fort peu perſuadé de cette maxime, elle n'en eſt pas moins véritable; je ſouhaite pour l'amour de lui que la Fable ſuivante puiſſe l'en convaincre.

Jupiter blandè revocatus in terram.

FABULA. *

Dum nova ridebant teneri cunabula mundi,
Incola terrarum Jupiter almus erat.
Sed mox errores hominum, culpaſque perofus

* J'ai mis cette Fable en François dans la dixiéme Conférence de mon Ouvrage; mais là je lui ai donné une application galante, au lieu que celle que je lui donne ici, regarde les Critiques trop effrenés, & tous ceux qui employent plutôt la violence que la douceur dans quelqu'affaire que ce ſoit.

Syderei petiit fulgida tecta poli.
Abſentem Dominum ſenſit mæſtitiſſima tellus,
Tellus innumeris preſſa repentè malis.
Marcida nudabant ſitientes gramina campos,
Pendebat vitreis languida ſylva comis.
Ver flores, Æſtas ſegetes, Autumnus racchi
Nectar, Palladias bruma negabat opes.
Sæva lues nigro fœdabat corpora tabo,
Mortem inter nubes reperiebat avis.
Squammiferam Gentem pelagus ſervare nequibat,
Paſtor deflebat funera dira Gregis,
Exhorruſcebant viduatæ civibus urbes,
Multus ubique dolor, nullibi dextra medens.
Talibus ærumnis Divorum turba minorum
Ad terras voluit cogere mota Jovem.
Crudelem vocitant, ſuperus fremit arma Senatus,
Mars minitabundo turbidus enſe micat.
Phœbus tela vibrat, Clavam Tyrinthius: Iconos
Quaſſat, Neptunus bella tridente ciet.
Nil tamen efficiunt: cunctis conatibus obſtat,
Ira ſub Auguſto pectore firma ſedet.
Jamque rebus deſpondebat morbo ſpes nulla ſalutis.
Rem Venus aggreditur, ſed meliore viâ.
Nempe Jovi pulchram circumligat aurea virtus,

Quam nitidæ Charitum compoſuere manus.
Mox extrema tenens jucundi ſtamina vincli
Prævolat ad terras, & trahit inde Patrem.
Is ſubito charæ ſequitur veſtigia Natæ,
Ad Stygias fauces peſtis iniqua fugit.
Fervida primævum recipit natura vigorem
Plenum divitiis pandere prompta ſinum.
Lætus ab integro ſæclorum naſcitur ordo, *
Fælicique redux regnat in orbe quies.
Fortè rogas quid noſtra velit ſibi Fabula, lector,
Reſponſum in promptu eſt, non tibi verba nego.
Ingenuum truculenta virum violentia neſcit
Flectere, ſed blandis vincitur ille modis.
Authores Criticus mordaci exaſperat ore,
Conſilio placidus dirigit, atque juvat.

M. l'Abbé Desfontaines pourra me reprocher de n'avoir pas ſuivi mes maximes en le critiquant; mais qu'il faſſe réflexion que c'eſt lui qui m'attaque, & qu'il m'attaque d'une maniere trop vive pour exiger de moi d'autres ménage-

* Carmen eſt Virgilianum, ſed ſuâ ſponte huc affluere videtur; quamobrem ipſum rejicere nec animus fuit, nec caſus poſtulabat.

mens que ceux qui ſont dûs à ſa perſonne & à ſes mœurs.

Comme la plus grande partie de cet Ouvrage eſt dans le genre didactique, je n'ai pu me diſpenſer de citer ſouvent les Auteurs ; mais pour éviter le défagrement qui eſt inſeparable d'un ſtyle mêlé de pluſieurs Langues, je me ſuis borné à mettre en François les ſentimens des Ecrivains ſans rapporter leurs paroles Grecques ou Latines. En cela j'ai ſuivi les conſeils d'une Perſonne qui m'a fait la grace d'examiner mon Livre ; j'avoue que je lui ai l'obligation d'en avoir ôté beaucoup de fautes qui m'échappoient.

Cependant il y a quatre ou cinq endroits d'où je n'ai pu bannir entierement le Latin ; c'eſt lorſqu'il a fallu comparer notre Langue avec celle de l'ancienne Rome ; cette comparaiſon demandoit que les objets fuſſent rapprochés ; j'oſe me flater que les Dames voudront bien m'excuſer en faveur de la néceſſité qui m'a contraint à ſuivre cette methode. Je les ſupplie de m'accorder la même grace pour

quelques Vers Eſpagnols & Portugais que j'ai cités dans le deſſein de juſtifier ma Luſiade. Deux Cenſeurs m'accuſent ; l'un d'être trop diffus dans mes Traductions poëtiques, & l'autre d'avoir prêté au Camoëns un enthouſiaſme effrené qui ne lui eſt pas naturel. Pouvois-je me laver de ce reproche ſans donner quelques échantillons au Lecteur pour confronter ma Copie avec l'Original ?

Pour ce qui regarde les Vers Italiens, j'ai cru pouvoir les rapporter quand j'en donnois la traduction ; cette Langue nous eſt aſſez familiere, elle reſpire un air de douceur & de galanterie, elle n'annonce point d'oſtentation pédanteſque, & je ne prévois pas que dans les endroits où je l'ai employée, elle puiſſe bleſſer les yeux des Dames.

Peut-être s'étonnera-t-on que j'aye pris dans cet Ouvrage le nom de Philomuſe ; je l'ai fait pour éviter l'indécence qu'il y auroit à me nommer ſouvent moi-même. *Philomuſe* eſt un mot compoſé de deux Racines

Grecques, dont l'aſſemblage déſigne un homme *qui aime l'étude, & qui veut apprendre*; c'eſt un titre dont je ſens que j'ai beſoin, j'eſpere qu'on ne me l'enviera pas, & l'on aura raiſon.

ENTRETIENS LITTERAIRES ET GALANS.

PREMIERE CONFE'RENCE.

Sur la Langue Françoiſe.

TRois Amis ſe retirerent pendant l'Automne de l'année 1736. dans une belle Campagne qui s'étend le long des côtes de l'Océan ; nous les appellerons Eudoxe, Philinte & Gélaſe : leur union avoit commencé dès leur plus tendre jeuneſſe, elle s'étoit fortifiée par le ſecours de l'âge, ainſi chacun d'eux ſe faiſoit un point

d'honneur de partager avec les autres ſes occupations & ſes plaiſirs.

Ils ſçavoient pluſieurs Langues, ils aimoient l'etude, & puiſoient volontiers dans les meilleurs Livres des Anciens & des Modernes une érudition, qui joignoit l'agréable à l'utile : cette uniformité d'humeurs & de goûts n'empêchoit pas que de tems en tems il ne s'élevât entr'eux quelque petite diſpute ; mais c'étoit toujours ſans aigreur, ſans prévention & ſans opiniâtreté.

Leurs maiſons étoient voiſines, ils ſe voyoient continuellement, & ſe divertiſſoient tantôt à la chaſſe & tantôt à la pêche. Un jour qu'il pleuvoit & qu'ils ne ſçavoient à quoi s'amuſer, Gelaſe prit la parole : Meſſieurs, dit-il à ſes deux Amis, comme nous ſympathiſons aſſés bien, je voudrois que d'un conſentement unanime nous nous appliquaſſions à chercher quelque plaiſir, qui eût ſans ceſſe pour nous les graces de la nouveauté : cette heureuſe decouverte eſt difficile, aucun de nous trois n'aime le jeu, & dans le fonds nous n'avons pas tort ; car à le conſiderer du bon côté, c'eſt

moins un amuſement qu'une occupation, qui ſert tout au plus à faire couler le tems ſans qu'on s'en apperçoive.

La Chaſſe eſt fatigante, la Pêche devient ſouvent fort ennuyeuſe, le Bal & la Comédie ne ſont point en uſage à la Campagne. Pour ce qui regarde les plaiſirs de l'amour, continua-t'il en riant, votre ſageſſe, mon cher Eudoxe, s'en accommoderoit auſſi-bien que ma folie, & les yeux de Philinte nous diſent qu'il n'y ſeroit pas inſenſible : mais je crois que dans cette ſolitude il faudra nous en tenir à nos bonnes intentions : les Villages voiſins ne nous préſentent que des objets brûlés du Soleil, nourris dans la rudeſſe & peu capables de toucher des gens qui connoiſſent le beau monde : on ne trouve plus dans ce ſiécle malheureux des Amaryllis & des Sylvanires, plus de Galathées ni de Clymenes ; Jeanneton & Toinette qui ont pris leur place, méritent à peine les ſoupirs groſſiers de Lucas & de Thibaut.

Monſieur l'Orateur, interrompit Philinte, adouciſſez un peu l'éclat

de votre ton, & faites-nous la grace de nous dire à quoi vous voulez que nous paſſions le tems ; vous nagez dans la joye, lorſque vous trouvez l'occaſion de mordre ſur le chapitre des femmes, & vous ne finiriez d'aujourd'hui, ſi nous vous laiſſions le champ libre. Les Belles de la Ville auroient leur tour après les Bergeres.

Gélaſe alloit repliquer, Eudoxe termina la diſpute en le priant de venir au fait, & de propoſer le moyen qu'il avoit imaginé pour chaſſer l'ennui loin de leur retraite. Après avoir reconnu, dit Gélaſe, que le Jeu, la Chaſſe & la Pêche ne ſuffiſent pas pour nos divertiſſemens, & que nous ne ſommes point ici à portée de lier des intrigues amoureuſes, l'unique reſſource qui pourroit nous reſter dans cette ſituation, ſeroit la lecture ; j'avoue qu'elle occupe agréablement les gens d'eſprit, cependant je ſouhaiterois encore un plaiſir plus vif & plus animé ; la lecture par elle-même ne nous donne point une ſatisfaction entiere ; car enfin que ſert-il de lire, lorſqu'on ne fait pas voir

qu'on a lû ? On peut dire contre l'avis de Perſe :

Si l'on ne ſçait que vous ſçavez,
Votre ſçavoir eſt peu de choſe ;
C'eſt une fleur que vous avez,
Mais cette fleur n'eſt pas écloſe.

Uſque adeò ne ſcire turpe nihil eſt, niſi te ſcire hoc ſciat alter ? Sat. 1.

Que faire donc, & comment tirer parti de notre ſolitude ? Pour moi, je penſe qu'il n'y auroit rien de meilleur, que de tenir entre nous une eſpéce de Conférences Académiques, où nous mettrions ſur le tapis des matieres inſtructives & amuſantes, cela n'empêcheroit pas que de tems en tems nous ne fiſſions quelques parties de chaſſe, & que nous ne goutaſſions tous les autres plaiſirs que la Campagne peut nous préſenter.

L'avis de Gélaſe fut reçu avec applaudiſſement par Eudoxe & par Philinte, il ne s'agiſſoit plus pour faire les choſes dans l'ordre, que de dreſſer les Statuts de leur Académie ; tous trois y rêvérent quelques inſtans, Gélaſe en propoſa bien-tôt un, qui étoit conçu en ces termes :

PREMIER STATUT.

Le caprice & la liberté ſeront les ſeules régles de notre Académie, on s'aſſemblera tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, ſuivant qu'on le jugera convenable, on parlera de tout, on finira lorſqu'on ſera las de parler, ou bien qu'on voudra prendre quelqu'autre plaiſir.

Voilà un Statut qui eſt tout d'or, dit Eudoxe, rien ne convient mieux à l'idée que vous nous avez fait naître de varier nos amuſemens, & d'en éloigner l'ennui : j'en ai un ſecond à vous propoſer, qui, je crois, ne vous déplaira pas.

II. STATUT.

Après avoir traité des matiéres d'érudition, l'on racontera une Hiſtoire galante pour terminer l'Aſſemblée.

J'ai remarqué, pourſuivit Eudoxe, que les Entretiens ſçavans laiſſent quelquefois l'eſprit dans une certaine contention, qui lui ôte la gayeté, on reve, on devient ſe-

rieux, les réflexions naiſſent les unes des autres, & les idées du plaiſir s'évanouiſſent ; nous pourrons éviter cet écueil en finiſſant nos Conférences par quelque recit propre à toucher le cœur. Dès que le cœur eſt touché, l'eſprit ne ſonge plus à l'étude : en cela, continua-t'il, nous imiterons le Théatre François, qui après la Tragédie donne aux Spectateurs une Piece comique ; on vient de trembler pour un Héros que la fortune opprime, on s'eſt attendri en voyant couler les pleurs d'une Princeſſe aimable, un riant badinage diſſipe enfin toutes ces impreſſions douloureuſes.

Mes chers Confreres, dit Philinte, aux deux Réglemens que vous venez d'établir, j'en ajouterai un troiſiéme, & le voici.

III. STATUT.

On admettra dans notre Académie tous les Gens d'eſprit qui ſe préſenteront, tant hommes que femmes.

Quoi ! vous prétendez que les femmes en ſoient auſſi, s'écria Gélaſe ? Oh je ne vous le paſſerai point,

& dès ce moment je vous déclare que je leur donne l'excluſion. Hé par quelle raiſon, s'il vous plaît, lui dit Philinte ? Par la raiſon, reprit Gélaſe, qu'il ne faudroit parler que de bagatelles, d'intrigues de la Ville & de la Cour, d'habits à la mode, & d'autres matieres de cette eſpece, qui ne feroient pas honneur à notre Académie ; d'ailleurs, mon cher, je te connois, une jolie figure n'a qu'à ſe préſenter pour te mettre hors de toi-même, tu t'en tiendrois à l'éloquence des yeux, je débiterois des fleurettes : pendant que tu languirois, & que je m'amuſerois à babiller, Eudoxe nous ſouffleroit la Belle, & nos affaires iroient mal.

Quelque choſe que vous puiſſiez dire, interrompit Eudoxe, le Statut de Philinte ne doit pas être rejetté, les Dames ſont la plus aimable moitié du genre humain, leur commerce répand parmi nous l'honnêteté, l'enjouement & la douceur des mœurs ; pour moi je ſçai bon gré à la nature de nous avoir donné pareilles Compagnes ; vous en avez trop mauvaiſe opinion, mon cher Gélaſe, lorſque

vous croyez qu'elles ne ſont propres qu'à charmer les yeux, ou qu'à parler de choſes inutiles ; j'en connois beaucoup qui ont la mémoire ornée, le goût judicieux & fin, l'expreſſion délicate & coulante ; que pouvez-vous ſouhaiter davantage pour les admettre dans notre Académie ? Plaiſe au Ciel qu'il nous en vienne ! & ſi la galanterie s'en mêle, nos Conférences n'en ſeront que plus agréables.

Puiſque vous vous liguez tous deux contre mon ſentiment, dit Gélaſe, je céde à la pluralité des voix : quand commencerons-nous ? Pour moi je ſerois d'avis que ce fût tout-à-l'heure : Soit, ajouta Philinte, auſſi-bien la pluïe continue, & nous n'avons rien de mieux à faire ; mais quel ſujet choiſirons-nous pour débuter ? Vous voilà bien embaraſſé, reprit Gélaſe, morbleu que je haïs les eſprits ſtériles : Je vais vous dire des Vers que j'ai faits quelques jours avant mon départ de Paris, vous en jugerez, vous parlerez, vous gloſerez, nous diſputerons, ne ſera-ce pas là une Conférence ?

Fort bien, dit Eudoxe en riant,

voyons vos Vers. Attendez, pourſuivit Gélaſe, en prenant un air ſérieux, il faut faire les choſes avec dignité, mes Vers méritent un prélude : j'allai chez une Dame de ma connoiſſance, je la trouvai toute en pleurs, & je lui en demandai la raiſon ; elle m'apprit que ſon ſerin qui étoit en amour, venoit de mourir. L'occaſion etoit belle pour moraliſer ſur l'inflexibilité de la mort, qui frappe également les Bergers & les Rois, & qui reſpecte auſſi peu les jours d'un ſerin ou d'un roſſignol que ceux d'un corbeau ou d'une chouette, j'étois ſur le point de déployer mon éloquence ; par bonheur il arriva Compagnie. Pendant que chacun déploroit le ſort du chantre défunt, il me vint une idée, j'entrai dans une chambre voiſine où je fis ces Vers que je laiſſai ſur la toilette de la Dame affligée.

Le Printems ramenoit le régne des beaux jours,
Lorſqu'un joli Serin, qui par ſon doux ramage,
Faiſoit de Coronis les plus cheres amours,
Voulut à Cupidon rendre un fidéle hommage.

Pour satisfaire ses desirs,
Il lui falloit une Maitresse,
Qui fût la source des plaisirs,
Dont le flâteur espoir allumoit sa tendresse;
Mais, hélas! ne pouvant parvenir à son but,
Victime d'une ardeur sincere,
Ce malheureux oiseau mourut,
En invoquant le Dieu, qu'on adore à Cythere.
Beautés, qui sçavez l'art de plaire,
Vous, dont les yeux charmans captivent tous les cœurs,
Que sa mort soit pour vous un avis salutaire;
Si jamais vous sentez quelques douces langueurs;
Suivez sans differer un mouvement si tendre,
On meurt souvent de trop attendre.

L'avis est galant, dit Philinte; mais n'étiez-vous pas un peu interessé à débiter pareille morale, & cette Dame vous auroit-elle fâché, si elle l'eût suivie en votre faveur?

Mon dessein n'étoit pas de la convertir, répondit Gélase, elle n'est ni d'un âge, ni d'une figure qui puissent prendre les cœurs à l'hameçon, & je ne sçache que son miroir qui soit capable de lui dire des douceurs; malgré les outrages des ans, qui ne

paroiſſent que trop ſur ſon front ; elle s'eſt applaudie de ce qu'on lui donnoit le nom d'une des plus belles Nymphes de la Fable ; j'avois deguiſé mon écriture, de ſorte qu'ignorant que le Madrigal fût de ma façon, elle en a cherché long-tems l'Auteur ; je jouiſſois de ſon embaras & des mouvemens de vanité, qui lui faiſoient montrer ce petit Ouvrage à tout le monde. Enfin certain Poëte qui va chez elle, s'eſt attribué mes Vers : me voilà préciſément dans la ſituation de Virgile, lorſque Bathille lui déroba l'honneur de la fameuſe Epigramme que ce Prince du Parnaſſe Latin fit à la loüange d'Auguſte ; j'ai pris de mon Plagiaire la même vengeance, qu'il prit du ſien, & pour cet effet j'ai traduit les Vers qu'il fit ſur le larcin de Bathille.

Comment, interrompit Philinte, vous avez traduit ces Vers-là ? L'entrepriſe étoit grande, nous en avons déja pluſieurs traductions Françoiſes, mais elles ne répondent pas à la beauté du Latin.

Voici la mienne, reprit Gélaſe, vous jugerez ſi mon audace a été plus heureuſe.

J'ai fait ces petits Vers, un ſubtil Impoſteur,
Par un lâche attentat m'en dérobe l'honneur,
De même des Frelons la troupe pareſſeuſe,
Profite du travail de l'Abeille ſoigneuſe :
De même les Taureaux qui fendent les gue-
rets,
Apprêtent pour autrui les treſors de Cerès :
De même les Moutons pour enrichir l'Avare,
Perdent ſous le cizeau la toiſon qui les pare ;
De même les Oiſeaux ont ſouvent le malheur
De voir leurs nourriſſons en proïe à l'Oiſe-
leur.

Votre traduction, dit Philinte, n'eſt pas litterale; cependant je crois que nous n'en avons point de meilleure dans notre langue : ſuſpendez vos éloges, continua gravement Gélaſe.

La voici d'une autre façon,
Tant je ſuis un joli garçon. *

Ces petits Vers ſont les fruits de mes veilles,
Un fourbe cependant m'en dérobe l'honneur,
Parle pour moi, Virgile, & dis à ce voleur :
C'eſt ainſi que le miel n'eſt pas pour les
Abeilles,

* Ces deux Vers ſont de Scarron dans le Virgile traveſti.

Que l'innocent Oiſeau ne niche pas pour lui,
Que le troupeau bélant pour enrichir l'avare,
Abandonne au cizeau la toiſon qui le pare,
Et que le bœuf laboure pour autrui.

Cette derniere traduction me paroît meilleure que la précédente, dit Euxode, elle eſt plus conciſe, elle approche plus du Latin, & le ſtile n'en eſt guéres moins naturel : au reſte les traductions litterales en vers ſont très-rares, on donne ſouvent ce titre à des Ouvrages qui ne le méritent pas : Beaucoup de gens d'eſprit, entr'autres le fameux Pere Bouhours, ont jugé que l'Epigramme d'Auſone ſur Didon eſt fidélement exprimée par ce Quatrain :

Les Traductions litterales en Vers ſont rares.

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triſte ſort ?
L'un en mourant cauſe ta fuite,
L'autre en fuïant cauſe ta mort. *

Je ne ſçai s'il me ſera permis de m'élever contre un ſentiment accrédité par le nom d'un Critique ſi fin

* Infœlix Dido, nulli bene nupta marito,
Hoc præeunte fugis, hoc fugiente peris.

& ſi judicieux ; mais je trouve que la penſée du premier Vers Latin n'eſt pas rendue avec exactitude : les paroles dAuſone ne tombent point *ſur le triſte ſort des maris de Didon*, elles ſignifient ſeulement que cette Reine épouſa Sichée & Enée ſous de funeſtes auſpices. J'avoue que le mauvais deſtin de Sichée, qui périt par les noires pratiques de Pygmalion, obligea Didon à prendre la fuite ; mais je ne vois pas que les diſgraces d'Enée l'ayent contrainte à ſe donner la mort ; c'eſt le départ de ce Prince qui la plongea dans le deſeſpoir ; examinons à preſent ſi c'étoit pour Enée un malheur de quitter Carthage, il alloit en Italie, où les Oracles lui promettoient la main d'une Princeſſe aimable avec un Empire, qui paſſeroit juſqu'à ſes derniers neveux, & qui s'étendroit ſur tout l'Univers : Etoit-ce un ſi triſte ſort pour un fugitif, qui avoit vû la ruine de ſa Patrie, & le meurtre de ſes parens ? Valoit-il mieux lutter ſans ceſſe contre la haine de Junon, contre les orages & la miſere ?

Ne pourroit-on pas vous dire, interrompit Philinte, qu'Enée ſe trouvoit malheureux d'abandonner Didon ? Il l'aimoit ; s'eloigne-t'on ſans douleur d'une perſonne qu'on chérit tendrement ? n'eſt-ce pas une véritable diſgrace ? La gloire a ſes droits, mais tout cede à ceux de l'amour : L'amour qu'Enée reſſentoit pour Didon, répondit Eudoxe, n'étoit qu'un feu de paſſage qui s'éteignit bientôt après ſon départ : Supposons cependant que cette ardeur fût vive & conſtante, quelle conſéquence en tirez-vous ? Eſt-ce le chagrin qu'eut Enée de ſacrifier ſon inclination à ſon devoir, qui força Didon à s'arracher la vie ? Au contraire elle auroit moderé ſa rage, ſi elle avoit cru ſon Amant ſuſceptible de pareils ſentimens ; mais elle en étoit bien éloignée. Virgile qui peint les paſſions avec des traits inimitables, lui fait dire en parlant à Enée.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déeſſe,
Tu ſuças en naiſſant le lait d'une Tigreſſe,
Et le Caucaſe affreux t'engendrant en courroux,

Te fit l'ame & le cœur plus dur que ſes cailloux. *

Vous voyez bien par-là que le mauvais ſort d'Enée ne fut jamais cauſe du trépas de Didon, la penſée d'Auſone eſt juſte, l'expreſſion du Traducteur ne l'eſt pas.

Mais comment faire, dit Philinte ? on trouve ſouvent dans les Auteurs de fort belles penſées, qui ne peuvent ſe traduire fidélement ; faudra-t'il que mille & mille gens d'eſprit faute d'entendre les langues perdent des connoiſſances qui leur ſeroient utiles ou agréables, & n'eſt-il pas plus à propos d'affoiblir un peu les idées d'un Ecrivain fameux, que de les laiſſer entierement dans l'oubli ?

Difference d'une traduction litterale & d'une traduction fidéle.

Diſtinguez, répondit Eudoxe, une traduction fidéle d'avec une traduction littérale ; traduire littéralement, c'eſt s'aſſujettir à la lettre mot pour mot ; traduire fidélement, c'eſt rendre la penſée de l'Auteur dans tout ſon jour ; pour cela il ne faut rien retrancher, mais il eſt permis d'ajouter : ceci poſé, je ſoutiens

* Nec tibi Diva Parens, &c. *Æn. Lib. IV.*

qu'il n'eſt point de trait qu'on ne puiſſe traduire fidelement en Vers. L'Epigramme ſur Dercilis eſt ſans difficulté l'une des plus belles qu'on trouve dans l'Anthologie Grecque ; traduite litteralement, elle ſignifie *il y a quatre Graces, deux Venus & dix Muſes, Dercilis eſt en même tems une Muſe, une Grace & une Venus.** Il ſeroit impoſſible de bien mettre cette penſée en Vers François ſans y rien ajouter, pour moi voici comme je voudrois m'y prendre.

Dercilis eſt charmante & belle,
Mille agrémens voltigent autour d'elle,
Et verſent ſur ſon front certain air gracieux,
Qui ſoumet la fierté du cœur le plus rebelle :
Son eſprit eſt ingénieux,
Ses Vers ont des accords doux & mélodieux ;
Ainſi ſans m'éloigner des traces
De la plus ſevére équité,
Je compte deux Venus, dix Muſes, quatre Graces,
Et je démens l'antiquité.

Je penſe que pareille traduction ne peut être juſtement accuſée d'in-

* Τέτταρες αι χαριτες, &c. *Anthol. Lib. VII.*

fidélité, elle n'a pas la préciſion du Grec je l'avoüe, mais elle ne dit rien qui ne ſoit naturellement lié au ſujet, & il eſt à croire que ſi l'Auteur eût fait ſon Epigramme en François, il lui auroit donné à peu près la même tournure.

Vous connoiſſez, dit Gélaſe, une petite Redondille de Quevedo ſur le voyage d'Orphée aux Enfers, elle eſt en ſeize Vers Eſpagnols, que j'ai traduits en autant de Vers François, faites-moi le plaiſir de m'en dire votre ſentiment.

Pour chercher ſa femme Eurydice,
Orphée aux Enfers deſcendit,
Un ſi ridicule caprice,
Ne pouvoit l'entraîner dans un lieu plus maudit :
La nouveauté de ce projet bizarre,
Plûtôt que la douceur de ſes tendres accords,
Fit que les Bourreaux du Tartare
Ceſſerent un inſtant de tourmenter les morts.
Pluton fâché d'une telle licence,
Après un ſevére examen,
Crut qu'il ne pouvoit mieux ſignaler ſa vengeance
Qu'en rendant Orphée à l'hymen :

C'eſt par-là qu'il punit ce Chantre téméraire,
Mais par compaſſion & pour prix de ſa voix,
Il lui facilita le moyen ſalutaire,
De perdre ſon Epouſe une ſeconde fois. *

Cette traduction, reprit Eudoxe, eſt en même-tems littérale & fidéle ; il n'eſt point de Langue qui réuſſiſſe mieux que la nôtre dans ce genre d'écrire ; la netteté fait ſon caractere, & c'eſt ce qui la rend propre à bien exprimer toutes les penſées des Auteurs ; on a voulu dire qu'elle les énerve ; pour moi je ne lui connois point ce défaut, nous pouvons l'attribuer à plus juſte titre aux Traducteurs : s'ils échoüent, c'eſt faute de ſçavoir mettre ſes beautés en œuvre.

Langue Françoiſe très-propre à la traduction.

Vous m'étonnez extrémement, interrompit Philinte, j'ai entendu mille & mille fois des Traducteurs ſe plaindre de la ſtérilité de notre Langue. Ils devroient plutôt accuſer celle de leur eſprit, repliqua Eudoxe, manquons-nous de termes pour exprimer les ſentimens, les paſſions, les ouvrages de la nature & ceux de l'art ? J'avoue que nous n'a-

Richeſſe de la Langue Françoiſe.

* Al infierno el Thracio Orfeo, &c. *Rim. var. de D. Franc. Quevedo.*

vons preſque point de ſynonimes ; mais quelle eſt cette richeſſe, qui charge divers mots de la ſignification d'une même choſe ? n'eſt-ce pas un fardeau pour la mémoire & une ſource de confuſion pour l'entendement ? Cette fauſſe richeſſe eſt cauſe que Ciceron appelle le Grec *une Langue pleine de ſuperfluités*. Croyez-moi, ne nous plaignons point de n'avoir pas cinq ou ſix termes pour dire *un homme* : ſi ſur cet article nous envions l'abondance du Grec, de quel œil regarderons-nous celle de l'Arabe, qui exprime un Lion en deux ou trois cens façons différentes ? La beauté de la taille ſe renferme dans les bornes d'une juſte grandeur, le nain & le géant ſont également défectueux.

Fauſſe richeſſe du Grec & de l'Arabe.

Je conviens, ajouta Philinte, de ce que vous dites au ſujet des ſynonimes, mais ne m'avouerez-vous pas que nos expreſſions ſont trop uniformes ? Par tout la même tournure, toujours le même arrangement, notre langue ignore cette agréable varieté, qui répand tant de graces ſur les périodes Grecques & Latines, la conſtruction d'une

phraſe annonce celle d'un Livre entier, eſt-il rien de plus languiſſant ?

Mon cher Philinte, pourſuivit Eudoxe, vous me répétez-là ce que le vulgaire des Critiques a coutume de dire, mais ce ſont autant de paroles jettées au hazard ; entrez dans le détail, & voyez ſi j'ai tort. Nous avons auſſi-bien que les Grecs & les Latins, des figures qui varient & qui embelliſſent le ſtile, je ne crois pas qu'on puiſſe trouver une métaphore plus belle, plus noble & plus juſte que celle dont s'eſt ſervi M. de Voltaire dans ſon Oedipe en parlant de Laïus, qui n'a point été vengé par les Thébains.

La Langue Françoiſe ne manque pas de figures.

Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des Rois,
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs Loix,
On porte juſqu'aux Cieux leur juſtice ſuprême,
Adorés de leur Peuple, ils ſont des Dieux eux-mêmes,
Mais après le trépas que ſont-ils à vos yeux ?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux.

Je pourrois vous citer ici pluſieurs autres exemples de figures mâles

heureuſement en uſage par nos Auteurs, mais vous les connoiſſez auſſi bien que moi. Nous nous ſervons de ces figures moins frequemment & avec plus de retenue que les Grecs & les Latins ; ils les entaſſent dans leurs Ouvrages, nous les ménageons dans les nôtres ; ils les employent avec une hardieſſe, qui dégénere ſouvent en dureté, notre langue ne les ſouffre qu'accompagnées d'une douceur, qui ſemble couler des ſources de la nature, nous ne permettrions jamais à un François de dire, comme l'a fait Virgile après Homere, *un morceau d'élephant* pour *un morceau d'yvoire*, & en cela nous avons raiſon.

Sageſſe de la Langue françoiſe dans l'uſage des figures.

Vous dites que nos périodes offrent toujours le même arrangement, il eſt vrai qu'elles ne ſont pas ſuſceptibles d'autant de varieté que les phraſes Grecques & Latines ; mais à parler ſincerement, ce que vous nommez varieté, n'eſt qu'un deſordre bizarre, qui met ſouvent l'eſprit à la torture : ces longues tranſpoſitions qui ſuſpendent le ſens du diſcours ne ſont point naturelles, j'aime à comprendre dès

Conſtruction du Grec & du Latin peu naturelle.

le premier mot, & il ſe trouve que parvenu à la fin, j'ai quelquefois oublié le commencement : les quatre premiers Vers des Géorgiques de Virgile ne ſont déterminés à une ſignification fixe & parfaite que dans le cinquiéme.

Voilà une attente bien longue, l'impatience eſt naturelle à l'homme, le contraindre à laiſſer en arriere dans la diction quelque choſe qu'il n'entende pas, c'eſt lui rendre la lecture épineuſe ; je n'ai garde d'attribuer cette faute à l'inimitable Auteur des Georgiques, il parle ſa langue, mais je ſoutiens que dans la nôtre, les mêmes Vers ont une tournure moins embaraſſante.

J'entreprends de chanter par quels travaux heureux
On oblige Cerès à ſeconder nos vœux,
Sous quel ſigne à l'ormeau l'on doit unir la treille,
Quels ſoins & quelles fleurs conviennent à l'Abeille :
Enfin quel paturage eſt bon pour les troupeaux,
Et comment le Berger peut guérir tous leurs maux. *

* Quid faciat lætas, &c. *Georg. Lib. I.*

Ici

Ici l'eſprit ne trouve rien qui l'arrête, il court à la fin ſans inquiétude, il comprend ſans ſonger qu'il faut comprendre : chaque mot lui ouvre l'intelligence de la ſuite, au lieu que dans le Latin la ſuite ſeule explique le commencement ; imaginez-vous un ruiſſeau qui ſuit ſa pente naturelle, c'eſt la traduction Françoiſe ; un ruiſſeau qui remonte vers ſa ſource, ce ſont les Vers de Virgile.

Je ſuis de votre ſentiment là-deſſus, dit Philinte, & je commence à croire que notre Langue eſt moins défectueuſe qu'on ne le penſe. Qu'appellez-vous moins défectueuſe, continua Eudoxe ? je la ſoutiens plus parfaite que le Grec & le Latin. Mon opinion vous paroîtra peut-être auſſi étrange que nouvelle, & les Doctes pourront s'en ſcandaliſer ; cependant en cela je ne fais que ſuivre le ſentiment du Pere Bouhours : cet Auteur qu'on ne doit jamais citer ſans éloge, avoit bien une autre idée de notre Langue que tous ces Adorateurs de l'antiquité, qui ſe font un point d'honneur de mépriſer les richeſſes de leur ſiécle.

Langue Françoiſe préférée au Grec & au Latin.

Quoiqu'il ait traité cette matiere à fonds dans ſes Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, je ne laiſſerai pas de vous rapporter quelques obſervations que j'ai faites ſur le même ſujet.

Ne m'avoüerez-vous pas que mieux une choſe parvient au but pour lequel on l'a deſtinée, & plus elle eſt parfaite ? C'eſt une maxime inconteſtable ; les Langues ſont le lien de la ſociété, leur but eſt de nous ſervir d'Interprétes, ainſi leur excellence conſiſte à bien exprimer ce que nous penſons. Suivant ce ſyſteme, la meilleure expreſſion eſt celle qui n'eſt ni ambigue, ni confuſe, qui ne ſouffre aucun embarras, & qui repreſente nos idées ſans le moindre nuage, comme une glace nette & fidele repréſente diſtinctement les objets ; or de toutes les Langues, je n'en vois point qui poſſede cette heureuſe prérogative dans un degré auſſi éminent que la Françoiſe, les autres tombent à chaque pas dans l'équivoque & dans l'obſcurité malgré le ſoin des Auteurs ; liſez Virgile, Homere, Horace, Saluſte &

Vraie perfection des Langues.

Clarté de la Langue Françoiſe.

tant d'autres Ecrivains fameux dont nous reſpectons la mémoire, le génie de ces grands Hommes ſe trouve offuſqué par le défaut de leur Langue; quelquefois une de leurs phraſes porte deux ſens entiérement oppoſés; c'eſt-là ce qui leur rend les Commentateurs ſi néceſſaires, & de-là vient que ces mêmes Commentateurs ne s'accordent point entr'eux. Rien de ſi facile que de vous prouver ce que j'avance; les anciens fourniſſent aſſés d'exemples de l'ambiguité qui régne dans le Grec & dans le Latin, il me ſuffira de vous en donner un. Qu'y a-t'il de plus équivoque que ces Vers du troiſiéme Livre de l'Eneïde?

Ambiguité familiere au Grec & au Latin.

Sacra mari medio colitur gratiſſima tellus
Nereidum matri & Neptuno Ægæo.

Faut-il les expliquer comme le Pere de la Ruë? *Au milieu des ondes s'éleve une Iſle très-agréable conſacrée à la mere des Nereïdes & à Neptune Egéen.* Ou bien ne pourroit-on pas dire: *Une Iſle ſacrée très-agréable à la mere des Nereïdes & à Neptune*

Ambiguité dans Virgile.

Egée, s'éleve au milieu des ondes? Cette derniere traduction ſe juſtifie auſſi aiſement que l'autre : Delos eſt l'Iſle dont il s'agit, on y adoroit Apollon, c'étoit la Patrie de ce Dieu, il y rendoit des Oracles, Virgile l'appelle plus bas *la Ville d'Apollon.* Avec ces raiſons me ſera-t'il défendu de croire que ce Poëte ne prétendoit point que Délos fût conſacrée à *Doris ni à Neptune*, mais ſeulement qu'ils la chériſſoient, & cela d'autant plus qu'on ne lit en aucun endroit que ces deux Divinités y ayent eu des Temples fort renommés? mais Apollon y en avoit un magnifique, dont Anius Roi de l'Iſle étoit grand-Prêtre, lorſqu'Enée y paſſa.

Tout cela eſt juſte, dit Philinte; mais d'ailleurs vous tomberez d'accord que notre Langue n'a pas cette noble énergie, qui anime le Grec & le Latin; la raiſon en eſt claire, nous ne nous permettons ni l'uſage des mots compoſés, ni celui de la figure, que les Rhétoriciens appellent *Onomatopée*, figure qui conſiſte à exprimer les choſes par le ſon même des paroles. Pour ce qui re-

garde les mots composés, on ne peut disconvenir qu'ils répandent une précision, une force & une beauté merveilleuse sur la diction des Anciens. Les hommes que les dents du Dragon de Cadmus firent éclore du sein de la terre, s'entretuerent les uns les autres.

Terrigenæ pereunt per mutua vulnera fratres,

Dit Ovide. Le mot *terrigenæ* ne peut se rendre que par *enfans de la terre*, expression qui certainement est moins énergique & moins concise que le Latin.

Doucement, s'il vous plaît, reprit Eudoxe, j'avoue que *terrigenæ* est plus concis qu'*enfans de la terre*, mais en revanche je le trouve moins énergique, l'expression Françoise est hardie; elle personifie la terre, elle la fait mere de ces hommes, qui sortoient des sillons où Cadmus venoit de semer les dents du serpent; l'expression Latine dit simplement *des hommes produits par la terre, ou engendrés dans la terre*: l'un est bien plus foible que l'autre, je ne croirois pas deshonorer les Vers d'Ovide par cette traduction:

Energies de certaines expressions Françoises.

Transportés de fureur ces enfans de la terre,
Se font dès leur naissance une mortelle guerre.
L'effroyable sillon, qui leur sert de berceau,
S'abreuve de leur sang, & devient leur tombeau.

Les mots composés servent d'ornement aux plus sublimes Ouvrages des Grecs & des Latins, nous au contraire nous ne les admettons que dans les discours familiers : *Porte-manche*, *gris-pommelé*, *aigre-doux*, ne feroient pas fortune dans le stile heroique, la diction triviale s'en accommode, c'est en quoi brille la sagesse de notre Langue, elle économise son bien telle qu'une femme d'esprit qui n'entasse pas indiscretement & sans choix toute sa parure sur sa tête ; elle profite du moindre de ses atours en le plaçant dans un lieu qui lui soit favorable. Nos Auteurs Gaulois chargeoient de mots composés leurs Poëties les plus majestueuses : Ronsard & Dubartas ne chantent que *la terre porte-bleds*, *la mer porte-vaisseaux*, *le sommeil charme-soucis*, *l'abeille suce-fleurs*. Nos Modernes ont aboli

Mots composés bannis du stile sublime dans la Langue Françoise.

cette licence, & je ne vois pas que nous y ayons rien perdu. Pour ce que vous dites touchant *l'onomatopée*, c'eſt une difficulté qui mérite attention : Diviſons cette figure en deux eſpeces, l'une ſe renferme dans un ſeul mot, qui ſemble ſignifier la choſe par le ſon des ſyllabes dont il eſt compoſé : ainſi le Poëte Ennius a imaginé le terme *tarantara* pour exprimer le bruit éclatant d'une trompette. Cette eſpece d'*onomatopée* eſt aſſés rare en François, cependant elle ne nous eſt pas entierement inconnue, *les fanfares d'une trompette* répondent aſſés bien au *tarantara* d'Ennius.

La Langue Françoiſe n'ignore pas l'uſage de la figure onomatopée.

L'autre eſpéce d'*onomatopée* embraſſe pluſieurs paroles, qui par leur arrangement & par leur ſon, font une image naïve des choſes que l'on veut dépeindre ; rien ne repréſente mieux la netteté, la douceur & les agrémens d'un ruiſſeau que ce Vers Latin :

Nous avons encore beaucoup d'autres termes où l'on ſent la force de l'onomatopée, tels que *triſtrac*, *tintamare*, *glouglou*, *cliquetis* &c.

Rivulus illimis, nitidis argenteus undis.

Tout l'artifice de cette figure conſiſte dans une excellente proportion des termes qu'on met en uſage,

avec le ſujet qu'on traite : nous ne manquons certainement pas d'exemples de cette ſorte d'*onomatopée*, qui eſt d'une beauté beaucoup plus réelle & plus ſolide que la premiere, tels ſont ces quatre Vers de M. Crébillon dans ſon Electre.

Onomatopées de pluſieurs mots préférables à celles d'un ſeul mot.

L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur,
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſi longs redoublés, ouvre le Ciel & l'onde.

Ceci montre clairement que notre Langue n'eſt point inférieure au Grec ni au Latin en fait d'élégance. Pour la netteté qui forme ſon principal caractere, il me ſemble que je n'ai pas mal prouvé qu'elle l'emporte ſur toutes les autres.

Perſonne, dit alors Philinte, n'a jamais mieux connu toutes les delicateſſes de notre Langue, que le Pere Bouhours, l'élegance & la pureté regnent dans tous ſes Ouvrages, & ce qu'on en doit admirer le plus, c'eſt qu'il y joint une tournure ſi aiſée, ſi naturelle, que chacun en le

liſant ſe croit à portée de parler comme lui ; cependant la choſe eſt moins facile qu'on ne le penſeroit, & bien des Maîtres de l'art n'y réüſſiroient pas. Il a condamné fort juſtement dans un de ſes Entretiens d'Ariſte & d'Eugene pluſieurs termes nouveaux dont quelques Auteurs de ſon tems vouloient introduire l'uſage ; mais je ſouhaiterois qu'il eût épargné ceux-ci : *clair-voyance*, *déchirement*, *attiedißement*, *& inconteſtablement*. Il me paroît que la mode leur a donné le droit de Bourgeoiſie Françoiſe.

Mots condamnés par le Pere Bouhours, & qui cependant ne paroiſſent point bleſſer la pureté de la Langue.

Ne dit-on pas, *un tel n'a point apperçu le piége qu'on lui tendoit, il a manqué de clair-voyance dans cette occaſion ?*

Ne peut-on pas dire auſſi, *les remords m'accablent, & je ſens dans mon cœur des déchiremens continuels à l'aſpect de mes crimes ?*

Je crois encore qu'un Chrétien pénitent ne s'exprimeroit pas mal s'il diſoit : *Seigneur, le monde m'a ſéduit, & je ſuis tombé dans un attiédiſſement qui ſera cauſe de ma perte, ſi vous ne daignez rallumer le feu de votre amour dans mon ſein.*

Enfin nous disons tous les jours sans blesser les oreilles de personne, *cela est incontestablement vrai.*

Je suis de votre avis, reprit Eudoxe, il me paroît que ces quatre mots là n'ont rien de choquant ; cependant le Pere Bouhours n'a pas eu tort de les condamner dans leur nouveauté, sur-tout en les voïant introduits par des Auteurs dont la diction n'étoit souvent qu'un vrai galimatias hérissé de barbarismes.

Les Academiciens en étoient là lorsqu'ils furent interrompus par l'arrivée d'un Laquais qui apportoit une Lettre à Eudoxe, elle venoit d'Italie, & quand Eudoxe l'eut ouverte, il reconnut avec plaisir qu'elle étoit de Philomuse, l'ami commun de la Societe : on la lut tout haut, parce qu'elle convenoit assés bien à la matiere qui étoit sur le tapis.

Mon cher Eudoxe, disoit Philomuse dans sa Lettre, *me pardonnerez-vous le long silence que j'ai observé depuis quelques mois à votre égard ? J'aurois bien des excuses à vous donner, & peut-être ne les trouveriez vous pas mauvaises, mais j'a-*

ne mieux me retrancher dans les ſentimens de mon cœur, vous le connoiſſez, il eſt à vous, & rien ne vous l'ôtera.

J'ai une queſtion à vous propoſer, j'allai dernierement à Cremone où je vis le bon M. de Rintail qui ſort d'une grande maladie : Vous n'ignorez pas qu'il ne jure que par les Latins, & que ſelon lui notre Langue auprès de celle de Ciceron & de Virgile n'eſt qu'un jargon déteſtable. Nous eûmes diſpute là-deſſus, & ne pouvant nous accorder, nous convinmes de vous prendre pour juge.

Rintail me ſoutenoit que les Latins ont des expreſſions d'une force & d'une délicateſſe où nos Auteurs ne peuvent s'élever ni par des traductions fidèles, ni par des imitations libres, & pour m'en convaincre, il me citoit un tas d'exemples François qui étoient bien au-deſſous de leurs Originaux, entr'autres il me rapporta les huit Vers que Malherbe a tirés de la quatriéme Ode d'Horace.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,

La cruelle qu'elle eſt ſe bouche les oreilles ;
Et nous laiſſe crier.

Le Pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes Loix ;
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Obſervez, me dit Rintail, que tout cela ne vaut pas les quatre mots du Poëte Latin.

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas
Regumque turres.

Ici la mort eſt depeinte ſous un ſeul trait qui en exprime la puiſſance abſolue : Quelle préciſion ! quelle nobleſſe ! Æquo pulſat pede ; *elle pouſſe d'un coup de pied les Palais des Rois, & les chaumieres des Pauvres ; ç'en eſt aſſés pour les faire tomber : ne jugeroit-on pas qu'elle dedaigne d'y employer toute ſa force ? Au contraire, le François affoiblit l'image, parce qu'il ſemble oppoſer les Gardes des Princes à la mort : il eſt vrai qu'elle*

triomphe, mais d'une maniere qui annonce beaucoup moins d'indépendance & d'autorité.

Tout de ſuite Rintail ajouta : Ne vous ſouvient-il plus de ce que S. Evremont, qui étoit certainement un fin connoiſſeur, a dit ſur le Vers de Lucain.

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

Vers, que Brebœuf a rendu de la ſorte.

Les Dieux ſervent Céſar, & Caton ſuit Pompée.

L'expreſſion Françoiſe eſt baſſe, dit S. Evremont, & ne répond nullement à la nobleſſe du Latin, outre que c'eſt mal entrer dans le ſens de l'Auteur ; car Lucain, qui a l'eſprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever au-deſſus des Dieux dans l'oppoſition des ſentimens ſur le mérite de la cauſe, & Brebœuf tourne une image noble de Caton élevé au-deſſus des Dieux, en celle de Caton aſſujetti à Pompée.

Lorſque M. de Rintail eut achevé, je lui répondis que les Vers de Malherbe ne manquoient pas de beautés, que cependant j'avoüois qu'ils étoient

moins énergiques & moins forts que l'expression d'Horace ; mais qu'il étoit à présumer que si un grand Auteur, tel que Malherbe, avoit voulu en prendre la peine, il auroit trouvé les moyens d'égaler son original : & qu'en pareille occasion on devoit plutôt rejetter la faute sur l'incapacité ou sur la précipitation des Traducteurs, que sur la Langue dont ils se servoient.

A l'égard du Vers de Brebœuf, continuai-je, quelqu'estime que j'aye pour S. Evremont, j'oserai vous dire qu'il me paroît que son raisonnement n'a pas toute la solidité nécessaire ; car enfin sa critique n'est fondée que sur la signification basse, qu'il attribue au verbe suivre ; *cependant on peut suivre quelqu'un sans lui être assujetti : Or si cela est, comme il n'en faut pas douter, que deviennent les réflexions du Censeur ? Supposons encore qu'elles soient justes, quelle conséquence en tirerez-vous ? Brebœuf a mal traduit : Hé bien ! soit, il n'entre point dans le sens de Lucain : j'en tombe d'accord ; mais devez-vous en accuser notre Langue ? Elle avoit d'autres tournures au service du Poëte François, pourquoi ne les cherchoit-il pas ? Que ne disoit-il :*

Fausse idée de S. Evremont.

Les Dieux ſervent Céſar, Caton ſoutient Pompée.

Quoique la traduction ne fût pas bien exacte, elle mettroit Caton au-deſſus de Pompée & des Dieux mêmes, & c'étoit la principale idée de l'Auteur Latin: au reſte ſa penſée n'eſt pas auſſi belle que ſes admirateurs pourroient le croire; je m'en tiens au Pere Bouhours, qui prétend que c'eſt mal placer Caton que de l'oppoſer aux Dieux: en effet, la vertu & la juſtice ne ſçauroient ſe trouver, où la Divinité n'eſt pas. Ainſi Lucain a donné dans le faux en voulant s'élever au ſublime.

Faux brillant de Lucain.

Eudoxe qui liſoit, s'interrompit lui-même en diſant: La rencontre eſt aſſez ſinguliere, nos deux Amis diſputoient dans Crémone ſur ce qui fait aujourd'hui le ſujet de notre Conférence; pour moi je trouve que Philomuſe avoit raiſon; mais je gagerois que Rintail n'aura pas cedé, car il eſt furieuſement entêté de ſon Latin. Voyons la ſuite.

Rintail & moi nous nous chicanâmes encore ſur pluſieurs articles; figurez-vous deux partis qui ſe battent, l'un

crioit à tous momens : Vive les Latins , & l'autre : Vive les François ; mais par bonheur il n'y avoit que beaucoup de paroles perduës , & point de ſang verſé.

Je prétendois que ſi nos Traducteurs ont quelquefois défiguré les penſées des Latins , ils leur ont prêté auſſi très-ſouvent des graces nouvelles : pour preuve de cette vérité, j'alleguai pluſieurs endroits , où Boileau s'éleve au-deſſus d'Horace en l'imitant , & j'inſiſtai ſur ces quatre beaux Vers.

Traducteurs François ſouvent au-deſſus des Originaux Latins.

Un fou rempli d'erreurs , que le trouble accompagne ,
Et malade à la Ville ainſi qu'à la Campagne,
En vain monte à cheval pour tromper ſon ennui ,
Le chagrin monte en croupe , & galoppe avec lui.

L'image eſt bien plus vive que dans le Latin , qui dit ſimplement :

Poſt equitem ſedet atra cura.

Morbleu , s'écria Rintail , je n'ai jamais douté de ton opiniâtreté ; mais j'ai un bon moyen pour te convaincre , tu rimailles en François , je fais de

tems en tems des Vers Latins, travaillons tous deux ſur la même matiere, toi dans ton jargon, & moi dans la Langue d'Auguſte, & voyons qui l'emportera.

Ecoute, lui repliquai-je, j'échoüerai peut-être, mais tu n'auras pas l'ille gagnée pour cela, puiſque la foibleſſe de mon Ouvrage ne prouvera que la médiocrité de mes talens; ainſi ta victoire ne décidera rien en faveur de la Langue Latine: cependant afin que tu ne me prennes pas pour un poltron, j'accepte le cartel.

Vous rirez, ſans doute, mon cher Eudoxe, en voyant entrer dans la lice deux Champions tels que Rintail & moi, pour vuider une querelle ſi fameuſe, & vous n'aurez pas tort.

On nous prendroit pour des Pigmées,
Qui prétendent le ſabre en main
Aux yeux de deux grandes Armées
Fixer le ſort des Grecs & du peuple Romain.

Quoi qu'il en ſoit, Rintail a fait une Fable Latine, & je l'ai traduite; nous vous prions de nous juger: Voici ſon Ouvrage.

ATRECEIA seu VERITAS ET PRUDENTIA.

FABULA.

Sanctus hymen quondam junxit cum tempore lucem,
Hinc fata vitatrix Atreceia doli.
Magnatum extemplo fabiit Palatia, credens
Talibus hospitiis prospera cuncta sibi.
Sed levis incautam spes luserat: omnibus atrum
Injicit horrorem, lætitiamque fugat.
Pellitur, excedit lachrymans, nemorum que silentes
Speluncas sævo fracta dolore petit.
Dum gemitus iterat, tandem Prudentia mœstæ
Obvia fit, solers pectore, nare sagax.
Et procul, heus! inquit, semicurte extruserit aula?
Nempe quòd illepido corpore nuda riges,
Indue fis chlamydem jucundo vellere textam:
Auferas facili pinge colore genas.
Sic tua Principibus præsentia forte placebit,
Confabiis saltem damna minora tibi.

Voici maintenant ma traduction.

LA PRUDENCE ET LA VERITE'.

FABLE.

Devant je ne ſçais quel Notaire,
Hymen fut jadis contracté
Entre le tems & la lumiere,
Et de leur union naquit la vérité :
Au ſortir de ſa tendre enfance
Elle s'établit à la Cour
Croyant y faire une fortune immenſe ;
Mais une triſte experience
Lui montra dès le premier jour
Qu'elle ſe repaiſſoit d'une vaine eſperance :
On la regarde avec horreur,
Chacun la craint, chacun l'évite,
Ses geſtes, ſes diſcours impriment la terreur.
Enfin n'en pouvant plus de honte & de douleur,
Elle part, elle prend la fuite,
Et va dans les forêts déplorer ſon malheur.
Pendant qu'elle s'afflige, un hazard favorable
Lui fait trouver la Prudence en chemin,
La Prudence, Déeſſe aimable,
Mais fine & qui connoît le fond du cœur humain :
D'abord la Vérité lui conte ſon Hiſtoire :
Je n'ai nulle peine à te croire,

Répond l'autre d'un air charmant,
J'observe en ta conduite un défaut assommant.
Tu t'offres aux grands toute nuë,
Crois-moi, ma chere sœur, c'est leur blesser la vûë;
S'ils estiment la nudité,
Ce n'est pas chez la Verité;
Change désormais de méthode:
Sous le masque d'un fard riant & gracieux
Cache l'austérité de ton front sérieux,
Et prends un habit à la mode:
Avec ces appas étrangers
Ta presence à la Cour deviendra supportable,
Et tu verras du moins cette mer redoutable
Sans courir de si grands dangers.

Autant que je puis m'y connoître, dit alors Gélase, il me paroît que ces deux Fables sont bien d'égale valeur: c'est à peu près la même chose, interrompit Eudoxe, & je crois que dès-à-present nous pouvons mettre Rintail & Philomuse hors de Cour & de Procès; mais achevons de lire la Lettre.

Pour vous dédommager du long détail de notre dispute, vous souhaiteriez peut-être que je vous écrivisse

des nouvelles; néant, je n'en ſçais point; la ſituation où nous ſommes en Italie, fournit peu de matiere aux Gazettes; on parle de paix, on boit avec les Allemands, on fréquente les Dames: j'en connois ici une qui a beaucoup d'eſprit, & plus encore de ſageſſe, mais de cette ſageſſe, qui ne ſent pas la prude, & qui ſympathiſe avec le badinage: l'autre jour un de nos vieux Officiers lui préſenta une Fable galante en beaux Vers Italiens, qu'il avoit fait faire par un Poëte du Pays: elle trouva plaiſant de le payer en même monnoye, & pour cet effet elle me chargea de lui répondre: Je m'en acquittai en lui donnant Fable pour Fable.

Quoi, encore une Fable, s'écria Gélaſe! oh les Epîtres de M. Philomuſe ſont furieuſement longues! Quels billets doux! cela ne finit point: N'importe, dit Philinte en riant, voyons toujours; voudriez-vous empêcher un Auteur de montrer ſes Ouvrages?

LE PERROQUET ET LA LINOTE.

FABLE.

Tirois en m'offrant votre cœur,
Vous jurez que le mien feroit votre bonheur;

Excuſez : je ſuis ménagere,
Ainſi contentez-vous d'une Fable legere,
Qui va ſous ſa naïveté
Devoiler à vos yeux la ſimple vérité :
Ne m'accuſez point d'avarice ;
Dans l'empire d'amour je ſuis encor Novice ;
Cependant je ſens bien qu'un généreux Amant
Prend toujours des mains de ſa belle
La plus petite bagatelle
Pour un bijou rare & charmant.
Or écoutez, car la Piece commence.
Un Perroquet du tems jadis
Avoit dès ſa plus tendre enfance
Sous les étendarts de Cypris
Parmille & mille exploit ſignalé ſa vaillance ;
Jamais les plus fiers Amadis
Sous les drapeaux de Mars ne furent ſi hardis.
Dans un âge plus mur ſuivant toujours ſa note,
Il conſacra ſes galantes Chanſons
Au deſir d'enflamer une jeune Linote,
Qui du fils de Venus évitoit les leçons.
Daignez, lui diſoit-il, recevoir mon hommage,
Prenez mon cœur, il eſt à vous,
C'eſt un cœur qui n'eſt point volage,

Et qui de vous aimer fait ſon bien le plus doux.

J'accepte avec plaiſir, lui répond la Finette
Le don que vous me préſentez.

Arriere ces moineaux, ces jeunes éventés,
Petits-maîtres des bois, dont l'audace indiſcrette
Va droit au but à pas précipités :

Pour vous, vous ſerez ſage, & votre ardeur parfaite
Se bornera ſans doute à me conter fleurette :
Les tranſports pleins de feu m'inſpirent de l'effroi ;
Un Amant, tel que vous, eſt un tréſor pour moi.

La petite Fable me plaît aſſez, interrompit Philinte ; cela peut paſſer dans une galanterie, ajouta Eudoxe, mais je ne conſeillerois à perſonne d'en faire de pareilles, lorſqu'il s'agit d'en tirer des leçons utiles. Un Perroquet amoureux d'une Linote n'y conviendroit pas ; la fiction ne doit jamais bleſſer les loix de la nature.

Reflexion ſur les apologues.

Abregez vos réflexions, dit Gélaſe, & tâchons d'attraper le bout de la Lettre. Nous y voilà, reprit Eudoxe en liſant.

On m'a mandé de Paris que deux Auteurs avoient écrit contre ma traduction du Camoëns ; ſi vous avez lû leur Ouvrage, faites-moi le plaiſir de m'en marquer votre ſentiment.

Qui peuvent être ces deux hommes-là, dit Philinte ? Je n'en ſçais rien, répondit Eudoxe, & je n'ai point entendu parler de leur Critique ; on a cependant coutume de m'envoyer tout ce qui paroit de bon en fait de Litterature : J'écrirai demain à Paris, & nous verrons bientôt de quoi il eſt queſtion. J'aime Philomuſe, & je ſerois fâché qu'on ne l'eut pas traité avec la douceur & la politeſſe, qui doivent regner dans les diſputes des honnêtes gens.

La Lettre finiſſoit par des complimens pour pluſieurs Amis de Philomuſe. Quand Eudoxe eut achevé de la lire, Gelaſe lui dit : Notre Conference devient longue, c'eſt à peu près comme ſi au Theatre François la Tragédie avoit ſix Actes ; venons à la petite Piece, car les impreſſions noires commencent à me gagner. Je vous entends, reprit Eudoxe, vous demandez l'Hiſtoire

toire galante, Philinte nous la racontera.

Philinte, qui se pique d'un grand fonds de complaisance pour ses Amis, & même pour tout le monde, n'hésita point à suivre la volonté d'Eudoxe. Il réva un peu sur ce qu'il devoit dire, & bien-tôt il prit la parole en ces termes.

L'HEUREUSE INFIDELITE'.

TOUS les Amans promettent à leurs Maitreſſes une fidélité inviolable; quelques-uns le font par habitude : accoutumés à voler de Belle en Belle & à les trahir toutes les unes après les autres, ils s'imaginent que les Loix de la galanterie autoriſent le parjure ; fixer ſes inclinations, c'eſt ſelon eux un goût Bourgeois, qui deshonoreroit le plus joli homme du monde ; quelques autres agiſſent de meilleure foi; ils s'attachent ſincérement ; ils ont deſſein de vivre & de mourir dans une chaîne qu'ils trouvent agréable ; mais ce deſſein ne tient pas contre une occaſion ſéduiſante ; un nouvel objet paroît, les yeux le contemplent avec plaiſir ; des yeux le plaiſir deſcend dans le cœur, les premieres impreſſions s'effacent, la conſtance s'envole, & l'on ne s'ap-

perçoit de ſa fuite que lorſqu'elle eſt déja loin : la petite Hiſtoire que je vais vous dire, ſervira de preuve à cette vérité.

Dans la Ville de Florence vivoit une jeune Demoiſelle nommée Céliane, elle avoit des attraits dont il n'étoit pas aiſé de ſe défendre : à peine parut-elle dans le monde, que mille Adorateurs vinrent lui offrir leurs hommages ; ſes parens n'attendirent pas que ſon cœur fît un choix, ils le firent pour elle, & la marierent avec un Cavalier qui s'appelloit Donati. C'étoit un homme qui joignoit beaucoup de mérite à une fortune brillante. Céliane devoit l'aimer, il en étoit digne ; elle ſentit bien-tôt que ſon inclination s'accordoit avec ſon devoir : l'unique fruit de leur tendreſſe fut une fille, qui étoit le vrai portrait de ſa mere, charmante comme elle, & dont les graces annonçoient dès le berceau une beauté parfaite.

Donati après quelques années de mariage, s'ennuya de voir que ſon épouſe n'avoit plus d'enfans ; pour diſſiper ſon chagrin, il réſolut de faire un voyage à Staliméne, où

il avoit un parent qui étoit Gouverneur de cette Isle pour la République de Veniſe. Celiane ne ſçut pas plutôt ce projet, qu'elle s'y oppoſa, elle fit parler ſes pleurs & ſes ſoupirs; leur voix toucha Donati, mais non pas autant qu'il le falloit pour l'obliger à changer de ſentiment; ſon départ ne fut que differé: enfin la triſte Celiane vit arriver le jour qui la jettoit dans de ſi terribles inquiétudes, elle accompagna ſon mari juſqu'à Livourne: c'eſt-là qu'ils ſe ſéparerent après de longs embraſſemens, & après avoir répandu l'un & l'autre un torrent de larmes. Celiane ſuivit des yeux le Vaiſſeau qui emportoit l'objet de ſon amour: Donati fixa les ſiens ſur la terre où il laiſſoit la plus chere moitié de ſon ame.

Dès ce jour Celiane tomba dans une ſombre melancolie; les plaiſirs les plus innocens lui devinrent inſipides, ſon eſprit ne ſe rempliſſoit que d'idées funeſtes; la fureur des vents, l'inconſtance des ondes, les orages, les Corſaires; en un mot tout ce qui rend la mer ſi redoutable, s'offroit en foule à ſon

imagination ; ſes allarmes n'étoient que trop juſtes, elle apprit bien-tôt que le Vaiſſeau de Donati avoit fait naufrage, & que Donati lui-même avoit été noyé ; cette nouvelle lui fut apportée par un Matelot qui ſe vantoit d'être échappé ſeul aux rigueurs de la tempête, & qui aſſuroit que le reſte de l'équipage avoit péri. Comme l'Hymen n'avoit pas éteint l'amour de Céliane, les regrets que lui cauſa la perte de ſon époux, ne ſe ſentirent point de cette oſtentation qui éclate ordinairement dans les douleurs du veuvage ; ſon affliction fut auſſi ſincére que vive ; elle paſſa pluſieurs années dans l'amertume & dans les pleurs, le tems ne la conſoloit point, chaque jour étoit pour elle le jour de la mort de ſon cher Donati : uniquement occupée du ſoin d'élever ſa fille, elle étoit ſans ceſſe retirée dans ſa maiſon : l'éclat de ſa beauté, ſa vertu & ſes richeſſes rappellerent les Amans que ſon mariage avoit exilés d'auprès d'elle ; mais ils aſſiegeoient un Fort, qui étoit bien défendu, & leurs attaques ne réuſſiſſoient pas.

Telle étoit la ſituation de Céliane, lorſqu'un de ſes couſins vint la prier d'aſſiſter à ſa nôce. Elle s'en excuſa autant qu'il lui fut poſſible; mais enfin les importunités de ce parent qu'elle cheriſſoit, triompherent de ſa réſiſtance: c'eſt à cette nôce que l'amour l'attendoit pour lui dreſſer des piéges nouveaux; elle y trouva une brillante compagnie, toute la plus belle jeuneſſe de Toſcane y étoit accouruë.

Dans cette Aſſemblée où préſidoient les ris & les jeux, notre charmante Veuve jetta par hazard la vûë ſur un Cavalier nommé Octave, qui ſembloit fait exprès pour plaire; iſſu d'une des plus anciennes familles de Florence, plein d'eſprit, brave & généreux, il joignoit à des qualités ſi eſtimables une douceur & une diſcretion qui en relevoient le luſtre. Si d'abord Céliane le regarda ſans deſſein, ce ne fut pas ſans plaiſir, & ce plaiſir, qui étoit le premier qu'elle goutât depuis longtems, la rendit attentive. Octave l'admiroit de ſon côté, leurs yeux ſe rencontrerent pluſieurs fois, & tous deux conçurent l'un pour l'au-

tre une ardeur proportionnée à leur mérite.

Lorſque la nôce fut achevée, chacun ſe retira chez ſoi. Céliane & Octave étoient dans une agitation qui les mettoit hors d'eux-mêmes. Octave n'avoit jamais aimé, les mouvemens qu'il ſentoit dans ſon cœur étoient nouveaux pour lui; accoutumé à l'indifference pour les Beautés les plus rares, il ne pouvoit comprendre que des yeux noyés de pleurs & couverts du voile d'une ſombre triſteſſe euſſent troublé le repos de ſon ame. Céliane étoit encore moins tranquille. Dès qu'elle ne vit plus Octave, ſon imagination ſe le repréſenta ſous des traits victorieux; elle ne ſonge qu'à lui, elle perd inſenſiblement le ſouvenir de ſes premieres amours, ou ſi elle penſe encore à cet époux dont elle a déploré ſi long-tems le trepas, ce n'eſt que pour s'encourager à ne point conſumer ſa jeuneſſe dans des regrets ſuperflus: elle ſe dit à elle-même que Donati n'étant qu'une cendre froide & morte, il ne peut lui tenir aucun compte de ſa fidelité, non plus que s'offenſer des

ſeconds engagemens qu'elle médite : affermie dans ſon deſſein par cette réflexion, elle ſe livre toute entiere au penchant qui l'entraîne vers Octave.

Au milieu des idées flateuſes dont Céliane ſe repaiſſoit, une choſe lui cauſoit du chagrin ; elle voyoit que ſa fille qui n'avoit pas encore quatorze ans, étoit d'une beauté ſurprenante, le port majeſtueux, la taille grande & bien priſe, les traits du viſage dignes d'effacer Pſyché du cœur de l'amour même, l'eſprit vif, & l'ame auſſi noble que le corps étoit charmant ; toutes ces perfections, qui avant le regne d'Octave faiſoient les délices de Céliane, devinrent alors l'objet de ſa jalouſie : elle ſe perſuada que la jeune Zaphyre ſeroit bien-tôt ſa Rivale, ſi elle venoit à connoître Octave, & qu'Octave briſeroit ſes premiers liens dès qu'il connoîtroit Zaphyre : dans cette crainte elle s'appliqua plus que jamais à tenir ſa fille renfermée ; ainſi l'innocente Zaphyre paſſoit le printems de ſes jours dans une langueur continuelle ; ſon appartement lui ſervoit de priſon, c'e-

toit un tréſor caché ſous d'épaiſſes tenebres ; il ne falloit pas moins que l'amour avec ſon flambeau pour le découvrir.

Céliane & Octave ne tarderent pas à ſe revoir, les ſoins du galant, l'inclination de la belle établirent aiſément entr'eux une douce intelligence; il ne ſe paſſoit point de jour qu'ils ne ſe rencontraſſent au ſpectacle, à la promenade, ou bien dans les maiſons où ſe raſſembloit la meilleure compagnie de Florence ; c'en étoit aſſez pour Céliane, dont la vertu ne vouloit pas s'expoſer aux périls du tête à tête ; c'en étoit trop peu pour Octave, dont la paſſion n'aſpiroit qu'à ſe ſignaler ſans contrainte.

Céliane avoit un vaſte jardin où elle ſe promenoit preſque tous les ſoirs avant que de ſe coucher. Octave qui en fut inſtruit, trouva un jour le moyen d'y entrer ſans être vû de perſonne. Comme l'heure où Céliane avoit coutume de deſcendre étoit encore bien éloignée, il ſe cacha au fond d'une petite grotte qui tomboit en ruine, & dans cet azile obſcur il attendit l'arrivée

de ſa Maitreſſe ; elle parut enfin, il lui donna le tems de s'écarter de la maiſon, elle tournoit juſtement ſes pas vers la grotte où il étoit en embuſcade ; lorſqu'il crut qu'elle s'en étoit aſſés approchée, il ſe montra. Cette apparition imprévuë ſurprit tellement la belle Veuve, qu'elle n'eut pas la force de crier, & pour peu qu'Octave eût tardé à ſe faire connoître, elle ſeroit morte de frayeur. Dès qu'elle ſçut que c'étoit lui, une prompte colere prit la place de ſes allarmes : Hé quoi, lui dit-elle, Octave, ſe peut-il que vous ſoyez ſi peu jaloux de ma réputation ? Expoſe-t'on ainſi aux traits de la mediſance les perſonnes qu'on aime ? Allez, vous n'êtes point mon Amant, puiſque vous vous livrez à des tranſports ſi téméraires, retirez-vous, laiſſez-moi tranquille, ou ſoyez ſur que je vous regarderai déſormais comme le plus cruel de mes ennemis. Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'Octave ſe jugea perdu dans ſon eſprit ſans aucun eſpoir de retour. Madame, répondit-il, vos moindres deſirs ſont des loix pour

mon cœur, je vais vous quitter, & en même-tems je vais quitter la vie, qui ne peut m'être qu'odieuſe après avoir eu le malheur de vous offenſer; qu'il vous ſouvienne cependant que cette offenſe n'eſt qu'un effet de la paſſion que votre beauté m'inſpire, & que ſi je vous aimois moins, je ſerois moins coupable.

En achevant ces mots, il partit, & avec le ſecours d'une échelle de corde qu'il avoit apportée, il paſſa pardeſſus les murs du Jardin. A peine fut-il dehors, que Céliane ſe reprocha de l'avoir traité trop durement, elle craignit qu'il ne ſe portât à quelque violence contre lui-même, ou que ſon chagrin ne le rendît malade: cette idée la plongea dans une inquiétude ſi terrible, qu'elle ne put gouter aucun repos de toute la nuit.

La ſituation d'Octave n'étoit pas plus agréable, le trouble dont il étoit agité, chaſſa le ſommeil loin de ſes yeux, & les tint ouverts aux larmes; vers le déclin du jour ſuivant, il reçut un Billet de Céliane, elle avoit long-tems combattu con-

tre ſa tendreſſe avant de l'écrire ; mais enfin l'amour s'étoit montré le plus fort, & par un caprice inconcevable, elle l'invitoit à revenir dans le même Jardin où elle n'avoit pû le voir la veille ſans colere.

Un Billet ſi flateur ne pouvoit manquer d'appaiſer ſur le champ les chagrins d'Octave, il attendit avec impatience l'heure du rendez-vous, elle ſonna enfin au gré de ſes deſirs, & à peine eut-elle ſonné, qu'il étoit auprès de Céliane. Madame, lui dit-il en l'abordant, la grace que vous m'accordez aujourd'hui ſans que je l'aye méritée, me comble de joye : il m'eſt impoſſible de ne pas benir ma faute, puiſqu'elle m'attire un pardon ſi doux.

Céliane lui répondit d'une façon qui le charma, il voulut l'embraſſer, elle le repouſſa ſans aigreur & ſans rudeſſe : Que mes ſentimens vous ſuffiſent, lui dit-elle, moderez vos tranſports ; & quelqu'inclination dont je ſois préoccupée pour vous, ſongez que je hais l'infamie, j'ai des affaires d'interêt, qui pour le préſent m'empêchent de vous

épouſer à la face des Autels, le ſoin de votre fortune m'aſſujettit à cette loi rigoureuſe, jurez-moi qu'auſſitôt que ces affaires ſeront terminées, un lien inviolable unira mon ſort au vôtre, ou bien renoncez pour jamais à l'eſpoir de poſſeder Céliane. Octave qui brûloit d'impatience & d'amour, n'héſita pas à faire le ſerment qu'on exigeoit de ſa bouche, il atteſta tout ce que la Religion a de plus auguſte, qu'il ſe marieroit avec Céliane, & que ſa fidélité dureroit autant que ſa vie. Cette foi fut promiſe avec beaucoup d'empreſſement & reçuë avec un plaiſir extrême.

Céliane pour montrer quelques papiers à Octave, le mena dans ſa chambre : ils prirent ſi bien leurs meſures que perſonne ne les apperçut ; mais à peine ſe furent-ils renfermés, qu'on frappa rudement à la porte de la maiſon. Ce bruit les effraya, Céliane voulut ſçavoir d'où il provenoit, elle ſe mit à une fenêtre qui donnoit ſur la ruë, elle vit un caroſſe arrêté devant ſa porte, & elle apprit d'un laquais qui heurtoit, que c'étoit la Marquiſe

de Padiglia, qui venoit lui parler pour une affaire d'importance. Céliane courut annoncer cette fâcheuse nouvelle à Octave. Mon cher, lui dit-elle, descendez dans le Jardin, & descendez-y promptement, je vous en conjure, vous vous cacherez dans la grotte où vous vous mîtes l'autre jour, & si je puis me defaire bien-tôt de cette femme la plus incommode que j'aye connuë de ma vie, vous reviendrez me trouver, pourvu que dans le Jardin vous ne découvriez personne qui puisse être temoin de vos démarches. Octave s'en alla par un escalier dérobé dont Céliane lui remit la clef entre les mains.

Peu de tems après qu'Octave se fut retiré, la Marquise entra, c'étoit une vieille joueuse qui venoit de perdre tout son argent comptant au lansquenet, & qui outre cela avoit encore perdu quatre cens ducats sur sa parole. La visite qu'elle rendoit si tard à Céliane étoit interessée; elle vouloit lui emprunter la somme qu'elle devoit, & qu'elle avoit promis de payer le lendemain à huit heures du matin; comme là-

deſſus elle ſe piquoit d'exactitude contre la coutume des gens de ſon eſpece, elle n'avoit pas jugé à propos de differer cet emprunt d'un ſeul moment. Pendant que les domeſtiques de la maiſon ſe levoient pour lui ouvrir la porte, Céliane ſe coucha, eſpérant que par ce moyen elle obligeroit la Marquiſe à ne pas faire une longue ſéance; mais elle s'étoit trompée, la bonne Dame après avoir reçu l'argent qu'elle demandoit, ſe répandit en complimens qui ne finiſſoient point.

Si pareille ſcene étoit ennuyeuſe pour Céliane, Octave jouoit ailleurs un rôle qui ne le divertiſſoit pas davantage. Un inſtant après qu'il fut entré dans ſa grotte, il en vit approcher une femme & un homme qui paſſerent & repaſſerent plus de cent fois devant ſon azile; c'étoient une fille de chambre & un laquais de Céliane, qui vivoient en bonne intelligence, & qui ayant été réveillés par le tumulte qu'excitoit l'arrivée de la Marquiſe, venoient prendre le frais dans le Jardin, & s'entretenir des petites affaires de leur cœur: leurs diſcours

auroient amuſé Octave dans une autre conjoncture, mais il ſoupiroit de rage & de fureur en voyant avec combien d'opiniâtreté la fortune s'oppoſoit à ſes vœux.

La Marquiſe prit enfin congé de Céliane : cette aimable perſonne courut auſſi-tôt à une fenêtre qui regardoit ſur le Jardin ; d'abord elle apperçut la fille de chambre & le laquais qui ſe promenoient enſemble, & de peur qu'ils ne la viſſent, elle s'alla remettre dans ſon lit, ne ſçachant ſi Octave reviendroit la trouver, ou ſi la crainte de quelque rencontre fâcheuſe n'auroit pas hâté ſa retraite. Comme elle avoit paſſé toute la nuit précédente ſans dormir, elle ne put réſiſter au ſommeil dont ſes yeux étoient accablés.

Les Amans importuns qui retenoient Octave dans ſa grotte, étoient infatigables, ils ſe promenerent encore plus d'une heure après le depart de la Marquiſe. Octave qui n'avoit pas moins beſoin de tranquillité que Céliane, s'endormit comme elle. Les voilà donc enſevelis l'un & l'autre dans

les bras du repos ; le mauvais génie qui pendant toute la soirée s'étoit plu à traverser leurs projets amoureux, ne leur accorda point de trêve dans un état où les plus infortunés trouvent du relâche à leur misere. Octave rêva qu'il voyoit un assassin qui s'étant coulé derriere le lit de Céliane, s'apprêtoit à lui couper la gorge : réveillé en sursaut par cette image terrible, il sort de sa grotte sans examiner ce qu'il va faire. Par bonheur la fille de chambre & le laquais s'étoient enfin retirés, il traverse le Jardin, & par l'escalier dérobé il se rend à l'appartement de sa Maitresse. Une telle horreur s'étoit emparée de son ame, qu'il ne se connoissoit plus ; il prenoit pour une réalité cet assemblage d'idées fantastiques qui s'étoient formées dans son imagination, & il s'avançoit l'épée nuë à la main pour punir le meurtrier de Céliane. Elle avoit laisse une bougie allumée sur un bureau, les rideaux de son lit étoient ouverts, Octave qui ne la voyoit menacée d'aucun péril, ne pouvoit qu'à peine revenir de sa frayeur ;

mais au moment qu'il la contemploit avec ſurpriſe, elle ſe réveilla en criant au ſecours. Elle ſortoit d'un ſonge qui approchoit de celui d'Octave, avec cette difference qu'il étoit encore plus épouvantable ; il lui avoit ſemblé qu'elle ſe trouvoit ſur un rocher d'où elle découvroit une vaſte étendue de mer, les ondes paroiſſoient agitées, elles s'entr'ouvrirent avec un mugiſſement plaintif, & du fond de leurs abîmes s'éleva un ſpectre que Céliane reconnut pour l'ombre de ſon époux : *Perfide*, lui dit-il, *tu m'oublies, une flamme honteuſe me chaſſe de ton cœur ; mais vois pour qui tu perds le ſouvenir de mon amour & de ta gloire.* A ces mots il lui montra Octave qui étoit derriere elle, & dont l'attitude témoignoit qu'il vouloit lui paſſer ſon épée au travers du corps : éperduë & tremblante, elle fait un effort qui rompt le cours de ſon ſommeil ; le premier objet qui s'offre à ſes yeux, c'eſt Octave dans la même ſituation où ſon réve le lui a repréſenté.

A cette vuë, Céliane fremit d'horreur & d'effroi, ſon eſprit

étoit ſi vivement frappé, qu'elle ne douta point qu'Octave ne voulût attenter ſur ſes jours, & que le ſonge qu'elle venoit d'avoir, ne fût un avis du Ciel. Ma chere Céliane, lui dit Octave, quel chagrin vous preſſe, & d'où peut naître le trouble où je vous vois plongée? Lache, infame, perfide, lui cria-t-elle, il te ſied bien de prendre un ton ſi doux, pendant que tu t'apprêtes à m'arracher la vie! Traître, mille fois plus barbare que les bêtes féroces, attaquer une femme qui dort, & une femme qui t'aime! Où vis-tu jamais l'exemple de pareille inhumanité? Sors de ma preſence, & ſi tu veux éviter ma juſte fureur, ne t'offre plus à mes yeux qui te regardent comme un monſtre que je déteſte. Octave étoit ſi ſurpris, qu'il ne ſçavoit que répondre: enfin il parla, mais au lieu de l'écouter, Céliane s'enfuit dans une chambre voiſine, dont elle ferma rudement la porte ſur elle.

Incertain de ce qu'il devoit faire dans une conjoncture ſi embaraſſante, le malheureux Octave pouſ-

ſoit de profonds ſoupirs ſans prononcer une ſeule parole ; bien-tôt il s'apperçut que le jour alloit paroître, & quelqu'envie qu'il eût de juſtifier ſon innocence, il aima mieux ſe retirer, que d'expoſer la réputation de ſa Maitreſſe en s'arrêtant plus long-tems chez elle. L'amour & l'indignation rendoient d'étranges combats dans le cœur de Celiane, l'indignation ſembloit prête à éteindre l'amour, mais l'amour a bien des reſſources : Lorſque Céliane eut exhalé le premier feu de ſa colere, elle fit pluſieurs réflexions qui étoient toutes en faveur d'Octave : Quelle apparence qu'un Cavalier qui portoit ſur ſon front l'infaillible preſage d'une ame ſi noble, fut capable d'un procedé ſi honteux ! Toute la Ville ne retentiſſoit que de ſes loüanges, perſonne ne ſe plaignoit de lui, il lui avoit toujours témoigné une tendreſſe ſi pure & ſi conſtante ; par quel intérêt ſe ſeroit-il déterminé à cette trahiſon, & quel fruit en pouvoit-il attendre ! Ces idées calmerent un peu l'agitation de Celiane ; elle conclut qu'il y avoit

dans ce bizarre évenement quelque choſe qui méritoit d'être approfondi, & elle réſolut de s'en éclaircir dès le lendemain. Pour cet effet elle alla ſe promener dans un Jardin public, où elle avoit coutume de voir ſouvent Octave. Il s'y trouva comme elle s'en étoit flatée : Hé bien, Madame, lui dit-il en l'abordant d'un air timide, m'apprendrez-vous aujourd'hui par quel crime je me ſuis attiré votre haine ? Je l'ignore, mais j'oſe vous aſſurer que ſi j'ai eu le malheur de vous déplaire, c'eſt contre mon inclination. Octave, lui répondit-elle, je ne demande qu'à vous aimer, c'eſt à vous de me prouver que vous n'en êtes pas indigne : Parlez, mon cœur ſera d'intelligence avec vos moindre raiſons, il ſent trop combien il lui coûte de vous croire coupable. Là-deſſus elle lui raconta le ſonge qui avoit fait de ſi noires impreſſions ſur ſon ame. Octave lui dit le ſien ; il n'en fallut pas davantage pour les reconcilier.

Souvent un rien dans Cythere,
Forme un grand évenement,

Un rien broüille la Bergere
Avc le plus tendre Amant,
Un rien fait la perfidie,
Un rien fait l'attachement,
Un rien cauſe l'incendie,
Un rien l'éteint aiſément.

Cette réünion ſut accompagnée d'un entretien des plus doux. Céliane dit à Octave qu'elle l'attendroit la nuit ſuivante pour lui remettre les papiers qu'elle avoit voulu lui montrer la veille : je pourrois, ajouta-t-elle, trouver le moyen de vous les envoyer, mais il faut néceſſairement que nous les liſions enſemble, & que ſur cela je vous explique pluſieurs choſes dont le ſuccès dépend de vous pour faciliter notre mariage. Au reſte, je n'ai pas lieu d'apprehender qu'on vous voïe entrer dans mon Jardin, il donne ſur une ruë ſi deſerte qu'à peine y rencontreroit-on quelqu'un même pendant le jour: quant à vous, mon cher Octave, je ne crois point devoir douter de votre retenuë : ſi vous m'eſtimez, vous reſpecterez ma gloire, & ſi vous ne la reſpec-

tez pas, vous pouvez compter que je n'aurai pour vous que de la haine & du mépris.

Là-deſſus ils ſe ſéparerent. Lorſqu'on ſçait ce que c'eſt que l'amour, on ſçait auſſi combien l'attente eſt longue en pareille occaſion ; Céliane s'ennuyoit, Octave brûloit d'impatience : à les voir on eût dit que la journée ne finiroit point, elle finit cependant, & vers l'heure de minuit ils ſe trouverent tête à tête dans la même chambre où ils s'étoient broüillés la veille.

Pour lors ils commencerent à lire les papiers dont il s'agiſſoit. Céliane interrompoit de tems en tems la lecture par ſes reflexions, elle chargeoit Octave de differens ſoins qui devoient le flater, puiſqu'ils ne tendoient qu'à faire ſon bonheur, cependant il paroiſſoit moins attentif que ne l'exigeoit un intérêt ſi cher, l'amour étincelloit dans ſes yeux, l'amour lui cauſoit des diſtractions violentes. Céliane s'en apperçut d'abord : Songez, lui dit-elle, Octave, que j'ai compté ſur vos ſentimens, j'ai cru que je ſerois en ſureté ici avec vous, ne cherchez

point à m'ôter une idée qui vous assure de mon estime, vous ne pouvez mieux me montrer que vous en avez pour moi, qu'en me donnant des temoignages de sagesse & de moderation, votre temerité n'auroit aucun succès, elle n'aboutiroit qu'à nous jetter dans un éternel divorce.

Les deux Amans en étoient là, lorsqu'ils entendirent frapper à la porte de la maison. He quoi, toujours des importuns, s'écria Octave! ne serons-nous jamais tranquiles? Si c'est la Marquise d'hier, ajouta Céliane avec aigreur, je vais lui faire quelque brusquerie qui la chassera bien-tôt de chez moi pour n'y plus revenir. La porte fut ouverte, & déja l'on montoit à l'appartement de Céliane; elle n'eut que le tems de cacher Octave. Pour cette fois ce n'étoit pas la Marquise, c'étoit le Frere de notre aimable Veuve; il lui annonça que sa femme étoit sur le point d'accoucher, & que comme elle souffroit des douleurs qui faisoient craindre pour sa vie, il venoit la prier de ne la pas abandonner dans ces cruels instans;

inſtans ; Céliane avoit le cœur bien placé, elle chériſſoit ſa belle-ſœur avec une extrême tendreſſe ; cette triſte nouvelle lui fut ſenſible, elle n'héſita point à préferer les devoirs de l'amitié aux interêts de ſa paſſion; cependant pour ſatisfaire Octave, elle répéta deux ou trois fois d'une voix aſſez haute qu'elle ne conſentoit à partir qu'à condition qu'on ne la retiendroit pas long-tems.

Lorſqu'elle s'en fut allée avec ſon frere, & qu'Octave reconnut que dans la chambre il ne reſtoit perſonne que lui, il ſortit de l'endroit où il étoit caché ; on avoit emporté les lumieres, deſorte qu'il ſe voyoit dans une ſituation aſſés déſagréable ; il n'oſoit remuer de peur de faire du bruit, & d'attirer quelque domeſtique ; ainſi ne ſçachant quel parti prendre, il s'aſſit dans un fauteüil qu'il trouva ſous ſa main, & où il paſſa environ une heure au milieu de pluſieurs réflexions fâcheuſes ſur les caprices de ſon ſort.

Le ſilence regnoit dans toute la maiſon, & comme aucun bruit ne frappoit l'oreille d'Octave, il s'en-

hardit à ſe promener dans la chambre, mais ſi doucement qu'il ne pouvoit être entendu de perſonne : ſes mains qui lui ſervoient de guides, rencontrerent une porte qu'on avoit mal fermée ; elle s'ouvrit ſans peine, quoiqu'il ne la pouſſât que foiblement ; par cette porte il entra dans une ſalle, d'où ſes yeux découvrirent une lumiere qui brilloit au bout d'une longue enfilade d'appartemens magnifiques : ſon étoile le conduiſit vers l'endroit d'où partoit la clarté, il paſſa de chambre en chambre, & parvint enfin à un cabinet où un ſpectacle charmant fixa ſon attention ; c'étoit la fille de Céliane, l'aimable Zaphyre couchée dans un lit ſuperbe. Une bougie qui brûloit à côté d'elle ſur un guéridon, & un Livre qui étoit tombé à terre, firent juger à Octave qu'elle s'étoit endormie en liſant : elle avoit la tête appuïée ſur la main gauche, la droite non-chalamment étenduë hors du lit, & la gorge couverte avec toute la modeſtie d'une perſonne qui ne craint pas les regards indiſcrets ; Octave la prit d'abord pour Céliane, c'étoit

ſon image vivante, mais le portrait ſurpaſſoit autant l'original, que la roſe du matin ſurpaſſe en fraîcheur celle du midi : cette difference tire bien-tôt Octave de ſon erreur, il s'étonne, il ſe trouble à l'aſpect de tant d'appas, jamais rien de ſi admirable ne s'offrit à ſa vûë, & jamais ſon cœur ne ſe ſentit pénétré d'une émotion ſi douce ; ſes yeux imitent l'Abeille qui vole de fleurs en fleurs, ils ſe promenent de beautés en beautés.

On ne regardoit pas impunément la tête de Meduſe, cependant il eſt certain que ſi un objet affreux a la force de nous épouvanter, un bel objet en a encore plus pour nous ſéduire ; voir Zaphyre, lui donner ſon cœur, adorer ſes charmes, oublier Céliane, ce ne fut pour Octave que l'ouvrage d'un moment ; les bontés de ſa Maitreſſe, la foi qu'il lui a promiſe, les plaiſirs dont il s'eſt flaté, tout ſort de ſon eſprit, tout fait place à la nouvelle paſſion qui s'éleve dans ſon ame ; c'eſt peu d'être perfide, il devient temeraire ; il panche ſa tête ſur celle de Zaphyre, mais au même inſtant il ſe

ſent tirer les cheveux par derriere avec violence ; il ſe retourne & voit que c'eſt Céliane qui le ſurprend dans ſes larcins amoureux. Elle s'étoit enfin débaraſſée de ſon Frere & de ſa Belle-ſœur, & guidée par ſa tendreſſe, elle étoit revenuë dans ſa chambre, où elle fut bien étonnée de ne pas trouver Octave ; d'abord elle s'imagina qu'il ſeroit peut-être deſcendu dans le Jardin par l'eſcalier, dont elle lui avoit donné la clef le jour précedent, & déja elle s'apprêtoit à s'y rendre, lorſqu'elle apperçut que la porte qui conduiſoit chez Zaphyre étoit ouverte : il n'en fallut pas davantage pour allarmer Céliane, un noir preſſentiment l'avertit du malheur qui ruinoit ſes plus douces eſperances, elle pénétra ſans bruit juſqu'au cabinet où couchoit ſa fille, & ſes yeux furent témoins de l'infidélité d'Octave. Traître, s'écria-t-elle ! eſt-ce ainſi que tu te ſouviens des ſermens qui t'engagent ? A peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle tomba en foibleſſe.

L'exclamation de cette malheureuſe Amante & le bruit de ſa chu-

te reveillerent Zaphyre: dépeignez-vous, s'il eſt poſſible, quelle fut ſa ſurpriſe en voyant d'un côté ſa mere évanoüie; & de l'autre un homme qui lui étoit entierement inconnu, & qui ne pouvoit ſe trouver ſi tard dans la maiſon ſans quelque motif étrange: pour ce qui eſt d'Octave, jamais confuſion ne fut égale à la ſienne, les ſentimens nobles dont il s'étoit piqué juſqu'alors, lui reprochoient la baſſeſſe de ſon procedé; il rougiſſoit de l'ingratitude qu'il venoit de témoigner pour Céliane; elle recouvra enfin l'uſage de ſes eſprits, & après avoir obſervé quelques inſtans un morne ſilence, en regardant tantôt Octave, & tantôt ſa fille: Hélas, Octave, dit-elle d'une voix entrecoupée par de fréquens ſoupirs! de qui me plaindrai-je ou de vous, ou de moi? De vous, à qui j'ai donné mon cœur, & qui m'ayant aſſuré tant de fois que j'étois la maitreſſe du vôtre, briſez aujourd'hui des liens ſi doux? De moi, qui ai trahi mon devoir, mon honneur & mes premiers feux en oubliant mon cher Donati, dont j'aurois dû conſerver la mémoire

juſques dans le tombeau ? Me recrierai-je contre vous, qui ſurprenez ici la pudeur d'une jeune innocente que vous auriez reſpectée ſi vous étiez ſuſceptible de quelque délicateſſe ? M'accuſerai-je de l'avoir expoſée moi-même à votre audace, en vous introduiſant dans un lieu qui vous auroit toujours été inacceſſible, ſi le vice n'étoit jamais entre dans mon ame ? Ah, c'eſt moi qui ſuis ſeule condamnable ; la raiſon vouloit que je ſongeaſſe à l'établiſſement de ma fille, & non pas à renouveller le mien par de ſeconds nœuds que l'uſage tolere ſans que la vertu les autoriſe. Mes yeux s'ouvrent, & je connois mon erreur. Voyez, Octave, ſi ma fille a de quoi vous plaire, elle eſt d'un âge proportionné au vôtre, & ſes bonnes qualités peuvent rendre un honnête homme heureux, je voulois vous attacher à moi, je le veux encore, mais que ce ſoit en vous uniſſant avec ma fille, mon cœur prendra pour vous les ſentimens de la mere la plus tendre, & je ne ceſſerai point de vous aimer.

Celiane ne put retenir ſes pleurs

en parlant ainſi : Une ame noble triomphe de ſa foibleſſe, mais cette foibleſſe expirante rend encore des combats bien douloureux : Vivez, mes chers enfans, continua Céliane, vivez tranquilles, & que le Ciel daigne marquer les moindres inſtans de vos jours par quelque bonheur nouveau. Pour moi, dégoûtée des faux plaiſirs du monde, & revenuë de mes égaremens, un Cloître ſera mon refuge, j'irai chercher du repos dans ces pieuſes retraites où regne la vertu ; affranchie du joug des ſens, libre de toute paſſion, je coulerai le reſte de ma vie dans une paix profonde, mon unique ſoin ſera de faire des vœux pour votre proſperité, & quand la mort viendra fermer mes yeux, je la recevrai ſans crainte & ſans triſteſſe, comme le moment déſiré qui doit me réünir avec mon cher Donati.

Pendant que Céliane parloit de la ſorte, Octave étoit à ſes genoux le cœur ſi touché, l'ame tellement attendrie, qu'il ne pouvoit trouver de termes aſſez forts pour exprimer ce qu'il ſentoit ; il lui baiſoit les

mains, & les arroſoit de ſes larmes: Zaphyre vint y joindre les ſiennes, en ſe jettant dans les bras de ſa mere ; c'étoit un ſpectacle capable d'émouvoir les cœurs les plus durs. Comme la nuit avançoit, Céliane fit enfin retirer Octave après qu'il eut promis ſa foi à Zaphyre.

Cette belle enfant ſe diſpoſa ſans contrainte à ſuivre les loix de ſa mere, elle avoit examiné Octave pendant la ſcene qui venoit de ſe paſſer ſous ſes yeux, il lui avoit paru fort bien fait, & quoiqu'elle n'eût qu'une idée très-confuſe du mariage, elle s'étoit ſentie frappée d'une douce émotion en voyant qu'on lui deſtinoit un Cavalier de ſi bonne mine. L'amour ſe gliſſe partout, l'âge experimenté le connoît & s'en défend mal, l'innocente jeuneſſe ne le connoît point, & ne lui diſpute pas la victoire.

Octave paſſa le reſte de la nuit à faire des réflexions ſur ſon ſort, il trouvoit en conſultant ſon cœur, qu'il lui étoit bien doux d'épouſer Zaphyre au lieu de Céliane ; mais d'un autre côté il ſentoit ſa joye mêlée de quelqu'amertume, lorſqu'il

ſe ſouvenoit d'avoir acheté ce bonheur par une eſpece de trahiſon.

Ses idées tantôt agréables, & tantôt fâcheuſes, l'accompagnerent juſques chez Céliane, où il ſe rendit de bonne heure le lendemain ; il la trouva levée, elle vint à lui d'un air riant, & l'ayant fait aſſeoir : Octave, lui dit-elle, je vous vois mélancolique, vous êtes honnête homme, vous vous faites ſans doute quelque reproche à mon égard : Tranquilliſez-vous, je vous ſupplie, & ſoyez ſûr que je ne me plaindrai jamais de votre legereté. La ſeule grace que j'exige de vous, c'eſt d'oublier mes foibleſſes ; j'oſe me flater que vous ne me refuſerez point cette marque de votre bon cœur. Ah, Madame, s'écria Octave, ce cœur eſt toujours à vous, & ma main le ſuivra, ſi vous daignez encore la recevoir. Non, dit Céliane, ma réſolution eſt priſe, Zaphyre ſera votre épouſe, & je verrai ce mariage avec toute la joye qu'une bonne mere peut reſſentir en faiſant le bonheur de ſa fille.

Zaphyre parut dans ce moment, Octave eut avec elle une converſa-

tion, où il trouva qu'elle n'avoit pas moins d'esprit que de beauté. Pendant qu'ils s'entretenoient, une Procession des Peres de la Mercy passa dans la ruë ; ces bons Religieux conduisoient solemnellement plusieurs Captifs qu'ils avoient rachetés sur les côtes d'Affrique : Céliane & sa fille voulurent les voir, & pour cet effet elles se mirent à la fenêtre avec Octave.

Leur curiosité fut bien-tôt payée d'un spectacle aussi touchant qu'imprévu. Dans la foule des Esclaves, Céliane en distingua un qui devint l'objet de toute son attention : son cœur s'émut, & ses yeux se troublerent en le voyant. Le Captif leva les siens vers elle, & lui ayant jetté un regard plein de tendresse, il la salua, en portant sa main à sa bouche : Ah Ciel, que vois-je, s'écria Céliane ! je n'en puis plus, je me meurs. En prononçant ces paroles, elle tomba évanouie dans les bras de sa fille.

On s'empressoit à la secourir, & déja elle commençoit à reprendre ses sens lorsque l'Esclave entra ; il vint droit à elle, & l'ayant tenue

long-tems embraſſée : Oh ma chere Céliane, lui dit-il, reconnois-tu ton fidéle Donati ? Il t'a toujours aimée, il te rapporte un cœur qui n'a jamais brûlé que pour toi : Quel plaiſir de te revoir ! Ah, j'éprouve dans ce moment plein de douceur que Dieu me dédommage aſſés de tous les maux que j'ai ſoufferts ! Il vouloit continuer, les larmes que la joye faiſoit couler de ſes yeux, lui couperent la parole.

L'attendriſſement de Céliane n'étoit pas moindre que celui de ſon époux ; on eût dit qu'en le reconnoiſſant, elle ceſſoit de ſe connoître elle-même : elle ne lui tenoit que des diſcours ſans ſuite ; mais ſes ſoupirs, ſes regards & ſes careſſes exprimoient avec éloquence tout ce que ſon cœur ſentoit. Zaphyre joüoit auſſi ſon rôle dans cette ſcene, Donati paſſoit tour-à-tour des bras de Céliane dans ceux de ſa fille ; jamais l'amour & la nature ne ſe ſignalerent par des tranſports plus vifs & plus doux.

Lorſque les premiers mouvemens de joye & de tendreſſe furent un peu calmés, Donati ayant tiré

Celiane à l'écart, lui demanda qui étoit Octave. C'eſt un Cavalier plein de merite, lui dit-elle, il aime Zaphyre, je l'ai choiſi pour Gendre; mais graces au Ciel, vous voilà revenu, ma volonte doit ceder à la vôtre, vous etes le maître d'approuver ou de condamner mes idees, rien n'eſt encore fait. Là-deſſus elle lui apprit le nom d'Octave, quelle étoit ſa famille & ſon bien.

Donati fut très-content du choix de Céliane, il ſe rapprocha d'Octave, & l'ayant embraſſé: Monſieur, lui dit-il, on ne peut être plus ſenſible que je le ſuis à l'honneur dont vous nous comblez, vous donnez votre main à ma fille, vous ſerez mon fils, & vous trouverez en moi un Pere qui vous cherira toujours. Octave répondit à cette politeſſe d'une façon qui redoubla l'eſtime que Donati avoit conçue pour lui ſur le rapport de ſon épouſe. La converſation devint bien-tôt générale, on pria Donati de raconter l'hiſtoire de ſes malheurs: elle ne ſera pas longue, repliqua-t-il, car il ne m'eſt rien arrivé d'extraordinaire. Le Vaiſſeau que je montois

lorſque je partis de Livourne pour l'iſle de Stalimene, s'abîma dans la mer après avoir été battu de l'orage pendant pluſieurs jours; comme nous n'étions pas fort éloignés des côtes d'Affrique, j'eus le bonheur de les gagner en nageant; mais à peine eus-je pris terre, que ne pouvant plus me ſoutenir, je fus contraint de m'étendre ſur le ſable pour me repoſer. Quelques Pêcheurs du Païs me trouverent dans cet état, & me ſecoururent; c'étoit moins par humanité que par avarice. Auſſi-tôt que j'eus un peu recouvré mes forces, ils me traînerent à Salé, & me vendirent à un Marchand qui m'emmena dans le fond de l'Ethiophie où ſon Commerce l'appelloit. J'ai vécu près de neuf ans dans ce climat barbare, & quoique mon Maître me traitât avec douceur, une cruelle expérience m'a fait ſentir pendant cet eſclavage ſi long, que le plus affreux de tous les ſupplices, eſt celui d'un Epoux & d'un Pere qui aime ſa Femme & ſes Enfans avec tendreſſe, & qui ne les voit point. Enfin le Ciel daigna jetter ſur ma miſere un regard favora-

ble, les affaires de mon Maître l'ont obligé de ſe rendre à Thunis, & c'eſt-là que les Religieux de la Merci m'ont tiré de ma ſervitude ; c'eſt à leur charité que je dois le bonheur dont je jouis preſentement.

On donna des pleurs à l'hiſtoire de Donati, & les embraſſemens recommencerent. Octave ſe maria peu de jours après avec Zaphyre : leur union maintenuë par la convenance des humeurs, animée par l'amour & relevée par la ſageſſe, devint un enchaînement des plaiſirs les plus doux. Celiane & Donati eurent long-tems la même félicité.

Fin de la premiere Conférence.

ENTRETIENS LITTERAIRES ET GALANS.

SECONDE CONFE'RENCE.

Sur l'Art d'écrire l'Hiſtoire.

LE jour ſuivant Gélaſe & Philinte ſe rendirent de bonne heure chez Eudoxe ; ils le trouverent dans ſon jardin où il ſe promenoit en liſant : Mon cher Eudoxe, lui dit Gélaſe, vous voyez que nous avons de la ferveur, le Soleil eſt à peine levé que nous venons à l'Académie; notre diligence doit vous prouver que nous vous avons écouté hier avec plaiſir ; mais quel livre

tenez-vous là ? C'eſt, répondit Eudoxe, la vie de Charles XII. écrite par M. de Voltaire : Le tems eſt beau, continua-t-il, entrons ſi vous le ſouhaitez dans ce cabinet de verdure, nous pourrons nous y entretenir au frais & tranquillement.

Alors il mena Gelaſe & Philinte ſous un berceau, dont l'ombrage étoit ſi épais que les raïons du ſoleil ne pouvoient y pénetrer. Ils s'aſſirent tous trois ſur des bancs de gazon, un Zéphire agréable, qui badinoit dans le parterre voiſin, venoit de tems en tems les careſſer, mille petits oiſeaux qui chantoient aux environs, ſembloient ſe diſputer la gloire de les amuſer par leurs différens ramages, & pour comble de plaiſir, un grand jet d'eau, qui n'étoit éloigné que de quelques pas, joignoit ſon murmure à cette douce ſymphonie.

Puiſque vous liſiez une hiſtoire quand nous ſommes venus, dit Philinte à Eudoxe, je ſerois d'avis que ce genre d'écrire fît le ſujet de notre entretien, c'eſt une matiere qui n'eſt ni moins curieuſe ni moins utile que celle dont nous parlâmes

hier ; il y a long-tems que je ſouhaitois vous conſulter là-deſſus : nous avons en France pluſieurs grands Hiſtoriens ; c'eſt dommage qu'aucun d'eux ne ſe ſoit appliqué à nous enſeigner dans un Traité fait exprès les régles qu'il faut ſuivre en compoſant l'Hiſtoire.

Il eſt certain, ajouta Gélaſe, qu'un Traité de cette nature nous ſeroit très-utile; car ſi les bons Hiſtoriens ne nous manquent pas, nous en avons encore beaucoup plus de mauvais ; les uns s'étendent trop ſur des minuties, & paſſent rapidement ſur des articles d'importance ; d'autres mettent dans la bouche des grands hommes un tas de harangues ennuyeuſes, que le lecteur mépriſe pour chercher des faits. Celui-ci raconte ſans grace & ſans méthode, celui-là s'abîme dans des réflexions qui ne finiſſent point, & qui ſouvent tombent à faux.

Défauts communs chez les Hiſtoriens.

En marquant les fautes de quantité d'Hiſtoriens, interrompit Eudoxe, vous nous montrez, mon cher Gélaſe, que vous ſçavez mieux que perſonne en quoi conſiſtent les véritables beautés de l'Hiſtoire, &

je ne doute pas que votre goût ne vous tînt lieu de tous les preceptes, ſi vous entrepreniez d'en écrire quelqu'une. Effectivement, le bon goût & la ſincérité ſuffiſent pour s'en tirer avec honneur; cependant puiſque vous deſirez que nous parlions aujourd'hui ſur cette matiere, je vous dirai ce que j'en penſe après Lucien, Voſſius & quelques autres qui en ont traité en differentes Langues.

Pour mettre un peu d'ordre dans nos réflexions, continua-t-il, je crois qu'il ne ſera pas mal d'examiner quelle eſt l'etymologie du nom d'*Hiſtoire*. Quand on ſent bien la force d'un mot, on juge mieux des qualités de la choſe, qu'il nous deſigne. Suivant l'opinion du ſçavant Bude, l'Hiſtoire a pris ſon nom d'un Verbe Grec, qui ſignifie également *je recherche*, *je vois & je raconte*; ces trois ſignifications nous indiquent les trois principaux devoirs d'un Hiſtorien, il doit d'abord rechercher les monumens, voir enſuite quels ſont les plus dignes de foi, & raconter enfin ce qu'il y trouve de meilleur.

Etymologie du nom d'*Hiſtoire*, ἱστορία

Platon, dit Philinte, n'eſt pas de ce ſentiment, il prétend que l'*Hiſtoire* s'appelle ainſi, *parce qu'elle arrête l'antiquité qui nous échappe.* Cette étymologie eſt aſſés ingenieuſe : Oui, ajouta Gélaſe, mais elle paroît être tirée du fond de la Gréce. Cela me fait reſſouvenir de l'étymologie ridicule que des Sçavans du dernier ſiécle vouloient donner au mot Italien *Alfana*, * qu'ils faiſoient deſcendre en droite ligne du mot Latin *Equus*. Le Chevalier de Cailli les railla joliment dans cette Epigramme.

Idée de Platon ſur l'étymologie du nom d'*Hiſtoire.*

παρὰ τὸ ἱστάναι τὸν ἀεί.

Alfana vient d'*Equus* ſans doute,
Mais il faut avoüer auſſi
Qu'en venant de-là juſqu'ici,
Il a bien changé ſur la route.

Revenons à notre ſujet, dit Eudoxe, & paſſons à la définition de l'Hiſtoire. Corneille Agrippa nous en donne une idée parfaite.** *L'Hiſtoire*, ſuivant cet Auteur, *n'eſt qu'un fidéle recit des faits dignes de louange,*

Définition de l'Hiſtoire.

* Il ſignifie hacquenée.

** *Hiſtoria eſt rerum geſtarum cum laude : &c.* Corn. Agripp. de van. Scient.

ou de blâme, un recit qui transmet à la posterité les révolutions des Empires, la vie des Rois & des grands Hommes, leurs actions, leurs desseins & leurs paroles, en gardant toujours l'ordre des tems & des lieux.

Cette définition, poursuivit-il, nous enseigne trois choses : Premierement, que l'Histoire ne doit raconter que des faits qui méritent d'être loüés ou blamés ; ainsi c'est travailler en pure perte, que de rapporter des actions ou des paroles indifferentes. La raison en est claire, l'Histoire devient alors inutile ; nous nous embarrassons peu de sçavoir si Néron se lavoit les mains ou avant, ou après s'être habillé ; un Auteur qui l'auroit appris dans le Journal de quelques-uns des Valets de chambre de ce Prince, feroit mieux de l'oublier que de nous en instruire. Il ne faut pas pourtant abuser de cette maxime en la poussant jusqu'à l'excès ; un trait qui paroît frivole en lui-même, peut figurer dans la narration, lorsqu'il a des suites considérables, ou bien qu'il contribuë à caracteriser un grand personnage :

Explication de la définition de l'Histoire.

vous voyez par-là qu'il n'y auroit point de froideur à nous dire que Neron ſe nettoyoit les mains avec des eaux parfumées & des pâtes odoriferantes qu'on lui apportoit d'Alexandrie ; une délicateſſe ſi contraire aux mœurs des Anciens Romains, peut figurer dans le portrait d'un Empereur voluptueux : C'eſt auſſi avec raiſon que les Ecrivains de l'Hiſtoire Turque, ont remarqué que Mahomoit II. aimoit prodigieuſement les concombres. Ce goût par lui-même étoit indifferent; mais il eut une ſuite qui ne permet pas de le taire : Mahomet vit un jour dans le Jardin du Serail pluſieurs de ces fruits qui étoient fort beaux, il les compta, & quelques momens après il s'apperçut qu'il en manquoit un ; c'en fut aſſés pour le mettre en fureur, ſes ſoupçons tomberent ſur les Azamoglans * qui le ſuivoient ; il les interrogea, & voyant qu'aucun d'eux ne vouloit avoüer le larcin, il fit ouvrir en ſa préſence l'eſtomach à quatorze de

Horrible cruauté de Mahomet II.

* Ce ſont de jeunes gens qui ſervent le Grand-Seigneur, tels à peu près que les Pages dans les Cours de l'Europe.

ces miſerables, par bonheur pour les autres on trouva dans l'eſtomach du quatorzieme le concombre qui n'étoit pas encore digeré, ſans quoi le reſte de la troupe n'auroit pas été traité avec plus de douceur.

Voilà, dit Philinte, un affreux exemple de cruauté. L'Hiſtoire auroit grand tort de n'en point faire mention, c'eſt elle qui juge les Princes; comme elle ne doit rien oublier de tout ce qui peut conſacrer la mémoire des hommes vertueux, il ne faut pas non plus qu'elle tire le rideau ſur ce qui couvre les Tyrans d'un opprobre éternel.

L'Hiſtoire juge les Princes.

Secondement, reprit Eudoxe, la definition de l'Hiſtoire nous enſeigne que ce genre d'écrire veut de grands objets, tels que les Révolutions des Etats, la Vie des Princes & celles des Hommes Illuſtres qui ſe ſont diſtingués dans les Armes, dans la Magiſtrature, dans les Sciences ou dans l'exercice des Arts liberaux, ou bien, qui ont édifié le monde par la ſainteté de leurs mœurs. Pour tout dire en un mot, l'Hiſtorien ne doit ſe propoſer qu'un objet qui merite l'at-

L'Hiſtoire ne [illegible]

tention de l'Univers. Nous ririons ſi quelqu'un s'aviſoit de nous donner l'Hiſtoire d'un Tailleur Romain qui faiſoit proprement des habits ſous le Conſulat de Caton & de Valerius Flaccus.

En troiſiéme lieu, continua Eudoxe, notre définition nous fait voir qu'il faut qu'un Hiſtorien ſçache la Chronologie & la Géographie ; c'eſt un point eſſentiel. La Chronologie eſt l'art de rapporter les faits au tems dans lequel ils ſont arrivés ; faute de cette attention l'Hiſtoire devient confuſe, & les choſes qu'elle nous raconte, perdent ſouvent beaucoup de leur mérite. Par exemple, il ne ſieroit pas de dire que la ſeconde expédition de Louis XIV. dans la Franche-Comté fut faite pendant la belle Saiſon, l'Hyver finiſſoit à peine, le Printems étoit froid & pluvieux, l'Europe étonnée, vit triompher le Roi malgré les élemens & les hommes. On ne peut oublier ou changer la datte de cette Conquête ſans trahir la gloire du Conquérant.

Sciences de la Chronologie & de la Géographie néceſſaires à l'Hiſtorien.

Je me ſouviens, ajouta Philinte,

d'une comparaiſon que S. Chryſoſtome fait ſur ce ſujet, & qui me paroît fort juſte : Il dit que *l'ordre des tems eſt à l'Hiſtoire, ce que les limites ſont au champ des Laboureurs. Comme les limites ſervent à diſtinguer les champs de l'un d'avec ceux de l'autre, ainſi l'ordre des tems bien obſervé, fixe tous les évenemens dans leur place, & nous empêche de les confondre.* *

Tout cela eſt vrai, dit Gélaſe ; mais puiſque les Hiſtoriens ne ſçauroient ſe paſſer de la Chronologie, je ſouhaiterois, Eudoxe, que vous nous appriſſiez quel eſt ſuivant votre gout le meilleur Livre que nous ayons dans ce genre.

Uſſerius, Joſeph Scaliger, & Don Pezron, repondit Eudoxe, ont travaillé heureuſement à débrouiller la Chronologie, l'Hiſtorien peut trouver de grands ſecours dans leurs Ouvrages, mais je n'en connois aucun qui merite d'entrer en Parallele avec le *Rationarium*

* *Quemadmodum in agro termini ad nullaque non ſunt, ſic tempora non ſunt confuſa, ſed dum dirimunt aliud ab aliis, & in ordinem congruentem digerunt, multâ nos liberant turbatione.* Homil. 2. in Iſa.

temporum.

temporum du ſçavant Pere Petau, la méthode en eſt claire, les difficultés ne s'y préſentent que pour s'évanoüir ; en un mot, c'eſt un guide excellent, qui n'égare jamais ceux qui marchent ſur ſes pas.

Excellence du *Rationarium temporum* du Pere Pétau pour la Chronologie.

Je ſuis bien-aiſe, dit Philinte, de voir que vous rendiez juſtice au Pere Pétau ; c'eſt à mon gré le vrai Héros de la République des Lettres : Théologie, Philoſophie, Chronologie, Hiſtoire, Eloquence, Poëſie, Langues ſçavantes, tout étoit de ſon reſſort, & ce qu'on doit admirer le plus, c'eſt qu'il n'étoit médiocre en rien.

La Géographie, reprit Eudoxe, prête encore beaucoup de luſtre à l'Hiſtoire, le Lecteur ne va, pour ainſi dire, qu'à tâtons, lorſqu'on ne lui dépeint pas les lieux qui ont ſervi de théatre à quelque grand événement. Comment voulez-vous que je juge des difficultés qui ont traverſé le dernier Siége de Philiſbourg, ſi vous ne me faites point connoître la ſituation de cette Place ; ſi vous ne me dites mot des marais impraticables qui l'environnent, & de la proximité du

Rhin, qui repandit ſes eaux dans les campagnes voiſines ?

Les bons Auteurs, continua-t-il, n'ont jamais négligé la deſcription des lieux où il s'eſt paſſé quelque choſe d'intereſſant. Lucain, dont la Pharſale eſt plutôt une Hiſtoire qu'un Poëme, décrit toutes les horreurs des deſerts de l'Affrique, par où Caton conduiſit ſon Armée ; il peint les ſables brûlans, les campagnes découvertes & ſtériles, les fontaines remplies d'inſectes venimeux ; ces images nous donnent une haute idée de la marche des Romains, & nous les admirons juſtement lorſque l'Ecrivain ajoute :

Attention des grands Hiſtoriens à décrire les lieux.

C'eſt parmi les horreurs de ces climats ſauvages,
Que le Chef des Latins exerce leurs courages.*

A la deſcription des lieux, pourſuivit Eudoxe, il faut joindre celle des Mœurs, des Loix & de la Religion, ſurtout lorſqu'on parle d'un Païs qui n'eſt pas bien connu ; c'eſt un ornement qui rele-

Neceſſité de la deſcription des Mœurs.

* Has inter pœſt s duro, &c. *Luc. Pharſ. lib.* IX. *trad. par Breb.*

ve la beauté de l'Hiſtoire ; elle en devient plus utile, & la curioſité du Lecteur y trouve ſon compte. Salluſte a ſenti le prix de cette maxime, & s'en eſt ſervi avantageuſement dans l'Hiſtoire de la guerre des Romains contre Jugurtha ; cependant il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût un peu moins ſuivi les Memoires du Roi Hyempſal, * car la deſcription qu'il nous fait de l'Affrique ſur la foi de ce Prince, & la maniere dont il dit qu'elle fut peuplée, ſentent trop la Fable.

Nous avons défini l'Hiſtoire, ajouta Eudoxe, il faut préſentement la diviſer, c'eſt l'ordre le plus clair & le plus naturel, les Géometres ne connoiſſent point d'autre méthode, non plus que les Logiciens. Suivant la premiere diviſion qui s'offre à l'eſprit, *l'Hiſtoire eſt ou univerſelle ou particuliere.* Premiere diviſion de l'Hiſtoire.

On entend par l'Hiſtoire univerſelle, *un corps d'ouvrage où l'Auteur rapporte tout ce qui s'eſt paſſé de plus intereſſant depuis la création du mon-* Definition de l'Hiſtoire univerſelle.

* Ancien Roi de Numidie, qui avoit fait l'Hiſtoire & la Deſcription de l'Affrique, ſes Livres ſe ſont perdus.

de, ſoit dans la Religion, ſoit dans le Gouvernement politique, & dans la Guerre.

Differentes eſpeces d'Hiſtoires particulieres.

L'Hiſtoire particuliere eſt plus limitée, ainſi que ſon nom le porte; on la ſous-diviſe en differentes eſpeces, ſuivant les differens objets qu'elle ſe propoſe. Pour moi ſans m'embaraſſer dans les Diſſertations de Voſſius & de François Patrice, je crois qu'il nous ſuffira d'établir dix eſpeces d'Hiſtoires particulieres, & les voici.

L'Hiſtoire Sacrée,

L'Hiſtoire Profane,

Celle d'une des quatre parties de l'Univers,

Celle d'une Nation ou d'un Empire,

Celle d'une Province,

Celle d'une Ville, ou d'un Corps de Societé,

Celle de quelques Evénemens fameux,

La Vie d'un Prince ou de quelqu'autre Perſonne illuſtre,

Les Memoires où l'on écrit ſes propres Avantures.

Les Relations des Voyages.

J'ai une objection à vous faire,

dit Gélaſe, & quand elle ne ſerviroit qu'à vous donner le tems de reprendre haleine, je m'imagine que vous ne m'en ſçaurez pas mauvais gré. Vous ne comptez que dix eſpéces d'Hiſtoires particulieres, & moi je prétends qu'il y en a douze; tu dogmatiſes bien, mon Enfant, mais tu n'es pas heureux au calcul: Par quelle raiſon, je vous ſupplie, excluez-vous de votre Catalogue les Hiſtoires Galantes & l'Hiſtoire Naturelle? Humiliez-vous, continua-t-il devant mon érudition; j'ai l'honneur de connoître Pline & Conrard Geſner, ils n'étoient point de votre avis, & je vous condamne de leur part; vous n'ignorez pas ſans doute qu'ils ont mis à la tête de leurs principaux Ouvrages, l'un le titre d'Hiſtoire Naturelle, & l'autre celui d'Hiſtoire des Animaux; Bélon même, s'il faut que j'acheve de vous accabler d'exemples, Bélon ce Médecin François qui floriſſoit ſous Charles IX. n'a-t-il pas donné à ſon Traité des Oiſeaux le nom d'Hiſtoire? Croyez-moi, ces gens-là n'avoient point tort: Comment! on vous décrira les mœurs

des Animaux, leurs inclinations, leur conduite ſouvent admirable, leurs amours, leurs guerres, leur vie & leur mort; & l'on ne ſera pas Hiſtorien!

Tu t'échauffes beaucoup, répondit Eudoxe en ſouriant, j'ai repris haleine, & je vais refuter ton objection. Pline, Geſner & tous les autres qui ont travaillé ſur leur modéle, n'ont donné qu'improprement à leurs Traités le titre d'Hiſtoires: En voici la raiſon, les plantes ſont aujourd'hui ce qu'elles étoient il y a vingt ſiécles, les animaux ne varient pas davantage, la nature les conduit toujours ſuivant les mêmes Loix; ainſi pour nous les faire connoître, c'eſt aſſés d'une deſcription, au lieu que chez les hommes la diverſité des humeurs & celle des intérêts, font éclorre à chaque moment des Révolutions nouvelles, chaque ſiécle produit chez eux quelqu'evenement remarquable, chaque Païs ſert de théatre aux paſſions, au vice & à la vertu, qui viennent y jouer tour à tour differens rôles; il faut donc que l'Hiſtoire nous ſuive pas à pas, car ſi

Les deſcriptions des animaux, des plantes, & des autres productions de la nature, ne méritent qu'improprement le nom d'Hiſtoires.

l'on ſe contentoit de décrire l'eſpece humaine, comme les Naturaliſtes décrivent les Animaux, jamais nos deſcendans ne ſçauroient ce qui nous eſt arrivé.

Morbleu, s'écria Gélaſe, je voudrois trouver de bons Mémoires pour écrire toutes les guerres que les Abeilles ont ſoutenues ſi héroïquement contre le Frelons depuis tant de ſiécles, tu verrois ſi je n'en ferois pas une Hiſtoire en forme; mais paſſons ſur cet article, & voyons un peu pourquoi vous ne prétendez pas mettre au nombre des Hiſtoires les Narrations galantes. Quant à moi, je ne connois rien qui puiſſe leur ôter ce titre, lorſqu'elles ſont véritables.

Les Narrations galantes, quoique véritables, ne forment point une eſpece d'Hiſtoire à part.

J'épargnerai à Eudoxe la peine de répondre, dit Philinte, les Narrations galantes méritent ſans doute le nom d'Hiſtoire quand la vérité y regne; mais il ne s'enſuit pas de-là qu'elles conſtituent toutes ſeules une eſpece d'Hiſtoire à part: Servons-nous d'un exemple qui mettra la choſe dans ſon jour. Suppoſons que nous ayons entrepris de raconter les amours d'Auguſte:

ou nous les raconterons avec le reſte de ſes actions politiques & militaires, & pour lors nous ferons l'Hiſtoire de ſa vie ; ou bien nous nous bornerons à ne parler que de ſes intrigues galantes, ſans nous embaraſſer de ſes autres avantures, & dans ce cas il faudra placer notre Ouvrage au rang des narrations, qu'Eudoxe nous a deſignées ſous le titre *d'Hiſtoires de quelques événemens fameux* ; tu vois par-là que ſa diviſion eſt complette, & qu'on n'y doit rien ajouter ; mais je me trompe, continua-t-il, quand je dis qu'on n'y doit rien ajouter, il me paroit, Eudoxe, que vous auriez pû y joindre l'Hiſtoire mêlée, *qui fait un tiſſu de divers exemples mémorables, que l'Auteur prend au gré de ſon caprice, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, & qu'il lie comme il lui plaît.* Tel eſt l'Ouvrage de Valere Maxime, tels ſont les Apophthegmes de Plutarque, & les Stratagêmes de Frontin & de Polienus.

Définition de l'Hiſtoire mêlée.

Vous m'avez repondu pour Eudoxe, dit Gélaſe, ſouffrez que je vous réponde pour lui, j'aime à ren-

dre ce qu'on me prête ; les Livres que vous nous citez, ne méritent point le nom d'Hiſtoires, ce ne ſont tout au plus que des Recuëils de fragmens hiſtoriques ; il ne faut pas beaucoup d'art pour les raſſembler, puiſque vous avoüez vous-même que le caprice de l'Auteur ſuffit pour en faire les frais : l'Hiſtoire eſt bien differente, c'eſt un corps dont toutes les parties tiennent les unes aux autres, tellement qu'on ne peut en retrancher aucune ſans troubler leur harmonie & détruire leur liaiſon. Ne dites rien de la Bataille de Rocroy dans la vie du Grand Condé, l'Hiſtoire de ce Prince ne ſera plus complette ; mais ſupprimez dans tous les chapitres de Valere Maxime quelques-uns des exemples qu'il y rapporte, ſon Recueil n'y perdra rien, puiſqu'avec les traits que vous lui laiſſerez, il arrivera toujours au but qu'il ſe propoſe. La preuve en eſt claire : quatre fameux exemples de cruauté ſuffiſent pour nous en donner de l'horreur ; ſi l'Auteur en met douze, il ne fait pas mal, mais cela n'eſt point d'une néceſſité abſoluë. Ainſi,

Les Recuëils de fragmens hiſtoriques ne meritent pas proprement le nom d'Hiſtoires.

Monſieur Philinte, vous aurez la bonté de ne plus placer vos Recueils au rang des Hiſtoires, ou bien ſi leur illuſtration vous tient tant à cœur, tout ce que nous pouvons faire pour l'amour de vous, c'eſt de les appeller *des Hiſtoires à la Moſaïque*, voyez ſi cela vous convient.

Vous ſoutenez tous deux ma cauſe à merveille, dit Eudoxe, & je ſens avec plaiſir combien j'ai gagné à vous laiſſer répondre pour moi aux objections que vous m'avez faites.

Nos Académiciens en étoient là, lorſqu'on leur apporta du Caffé avec quelques autres rafraîchiſſemens, chacun prit ce qu'il voulut, & la converſation alloit recommencer, quand ils entendirent un homme qui chantoit derriere une paliſſade peu éloignée de leur berceau, il avoit la voix belle, & la conduiſoit avec beaucoup de méthode: On ſe tut pour l'écouter, & il chanta quelques paroles de l'Opera d'Armide.

Qui eſt cet homme-là, dit Gélaſe, ſa voix me paroît fort belle? C'eſt Marin mon Valet de Chambre, répondit Eudoxe, il ſçait la

Muſique aſſés joliment, & jouë du violon avec délicateſſe ; écoutons encore, je l'entends qui prélude, peut-être va-t-il nous donner quelque morceau qui nous fera plaiſir.

Eudoxe finiſſoit de parler, quand Marin joignit ſa voix aux accords de ſon violon pour chanter un Romance que ſon Maître avoit compoſé dans le goût Eſpagnol, & qui étoit conçu en ces termes :

Petits oiſeaux, dont les accens
Font retentir ce verd bocage,
Le repos eſt votre partage,
Un noir chagrin trouble mes ſens !
L'amour n'a pour vous que des charmes,
Ses dons heureux comblent tous vos deſirs ;
Pour moi, s'il m'a jamais donné quelques plaiſirs,
Ah qu'il va me coûter de larmes !
Mais terminons un frivole diſcours,
Et livrons-nous au penchant qui m'entraîne :
Pourquoi faut-il que la raiſon me géne ?
Quoique je ſois vieux, les amours
Peuvent encor dans une douce chaîne
Me procurer quelques beaux jours.
Sous les neiges de la vieilleſſe

Le cœur s'attriſte & s'amortit,
Une étincelle de tendreſſe,
Le réveille & le divertit :
Un bon Vieillard ſexagenaire
Ne fait pas mal de s'enflammer ;
S'il n'a pas le bonheur de plaire,
Il goûte le plaiſir d'aimer.

Lorſque Marin eut chanté cette petite Piece, il s'éloigna, & l'on ne l'entendit plus : Gelaſe & Philinte donnerent de grands applaudiſſemens à ſa voix ; enſuite on reprit le fil de la converſation.

Nous avons expliqué la nature de l'Hiſtoire, dit Eudoxe, nous l'avons diviſée en pluſieurs eſpeces, l'ordre veut maintenant que nous examinions ces mêmes eſpeces les unes après les autres, & nous marquerons à meſure que l'occaſion s'en preſentera, les préceptes qui ſont propres à chacune d'entr'elles en particulier ; cette gradation nous conduira inſenſiblement aux régles qui leur conviennent à toutes en general.

La premiere & la plus conſidérable de toutes les eſpeces que

nous avons diſtinguées, eſt l'Hiſtoire univerſelle, l'étenduë de ſon objet nous annonce des difficultés qui doivent effrayer les Auteurs. C'eſt ici qu'il faut principalement ſe ſouvenir du conſeil d'Horace; nous pouvons dire aux Hiſtoriens ce qu'il diſoit aux Poëtes.

Grandes difficultés de l'Hiſtoire univerſelle.

Craignez les flateuſes amorces,
D'un ſujet vaſte & ſéduiſant,
Sondez votre génie, examinez vos forces,
Et ne vous chargez pas d'un fardeau trop peſant. *

Quiconque entreprend l'Hiſtoire univerſelle ſans une lecture profonde, & ſans un parfait arrangement dans ſes idées, n'y réuſſira jamais. La lecture fournit les matériaux de ce grand édifice; mais il ne ſuffit pas de les raſſembler, il faut les mettre tous dans la place qui leur convient, & c'eſt ce qu'on ne ſçauroit attendre d'un eſprit qui n'a point d'ordre, quelque verſé qu'il puiſſe être d'ailleurs dans l'étude de l'antiquité. Cet eſprit d'ordre eſt plutôt un don de la nature qu'un preſent de l'art. On travaille-

Profonde lecture, grand eſprit d'ordre également néceſſaires pour la compoſition de l'Hiſtoire univerſelle.

* Sumite materiam, &c. *de Art. Poet.*

roit ſans ſuccès à nous le donner, ſi nous ne l'avons pas.

Au ſurplus, continua Eudoxe, tous les préceptes particuliers que nous pouvons donner ſur la façon d'écrire l'Hiſtoire univerſelle, ſe réduiſent à deux points : c'eſt en premier lieu d'éviter les harangues & tous les diſcours qui ſentent l'Orateur ; les autres eſpeces d'Hiſtoires peuvent s'accommoder de pareils ornemens, mais celle-ci les rejette ou du moins elle ne les ſouffre que lorſqu'ils ſont d'une beauté qui frappe, & qui triomphe des eſprits & des cœurs.

L'Hiſtoire univerſelle admet peu les harangues & les diſcours qui ſentent l'Orateur.

Quand & comment elle les ſouffre.

Cette reſtriction eſt bien de mon goût, interrompit Philinte, j'aurois été fâché que vous n'euſſiez point approuvé qu'on rapportât dans une Hiſtoire univerſelle ce diſcours ſi noble que tint Henry IV. à ſon Armée le jour de la Bataille d'Ivry : *Voilà l'ennemi, vous êtes François, & je ſuis votre Roi, ralliez-vous à mon pannache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire*: on n'a point prêté ces paroles au Vainqueur de la Ligue, il les prononça effectivement, elles en

Belles paroles d'Henry IV. à ſes Troupes.

ſont d'autant plus dignes de paſſer à la poſterité.

M. de Voltaire, qui eſt connoiſſeur, dit Gélaſe, ne les a pas oubliées dans ſon Poëme; il avoit un excellent original devant les yeux, la copie qu'il en a tirée, eſt fort belle.

Vous êtes nez François & je ſuis votre Roi,
Voilà nos ennemis, marchez & ſuivez-moi,
Ne perdez point de vûë au fort de la tempête
Ce pannache éclatant qui flotte ſur ma tête,
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur,
A ces mots que ce Roi prononçoit en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes Troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Vous n'ignorez pas ces Vers, ajouta Gélaſe, mais je les trouve ſi nobles & tournés ſi heureuſement, que je n'ai pu me refuſer au plaiſir de les reciter.

Les harangues & autres diſcours pareils doivent être extrêmement courts dans l'Hiſtoire univerſelle.

Les diſcours qui peuvent entrer dans l'Hiſtoire univerſelle, reprit Eudoxe, ne doivent pas ſeulement briller d'une beauté par-

faite ; il faut encore que le Laconiſme y regne, la longueur des harangues de Tite Live & de Salluſte n'y ſeroit pas ſupportable; c'eſt pour cela qu'on a blamé celles de François Guichardin: elles ſont trop étenduës pour un Ouvrage qui n'admet ces ſortes d'ornemens que comme des bijoux.

L'Hiſtoire univerſelle ne ſupporte que peu de deſcriptions & très-courtes.

Le ſecond précepte que l'on doit obſerver dans l'Hiſtoire univerſelle, continua-t-il, c'eſt d'y mettre peu de deſcriptions, & de les faire très-vives & très-courtes ; rien ne ſeroit plus déplacé que d'y employer deux pages à décrire le déluge, quelques lignes ſuffiſent pour cela.

Il me ſemble, dit Gélaſe, que je comprends ſur quoi ſont fondées les deux regles particulieres que vous venez d'établir ; c'eſt ſur la nature même de l'Hiſtoire univerſelle, l'immenſité de ſon objet demande toute ſon attention; telle qu'un fleuve majeſtueux & rapide que rien n'arrête dans ſon cours, elle doit chercher à grands pas la fin de ſa carriere ; il lui ſieroit mal d'imiter le ruiſſeau, qui ſerpente & qui s'a-

Comparaiſon de l'Hiſtoire univerſelle avec un fleuve.

muſe à careſſer les fleurs champêtres, dont ſes bords ſont émaillés.

Ne pourrions-nous pas encore, ajouta Philinte, comparer l'Hiſtoire univerſelle avec une Dame, que des affaires d'une extrême conſéquence obligent à voyager? Elle peut s'arrêter un inſtant pour ramaſſer un diamant d'un grand prix, qu'elle trouve dans ſon chemin, mais on la blameroit ſi elle perdoit ſon tems à cueillir des bluets & des marguerites dans les prés. *Item* avec une Dame.

Vous entrez parfaitement, dit Eudoxe, dans l'idée que je voulois vous donner de l'Hiſtoire univerſelle: paſſons maintenant aux eſpeces qui la ſuivent.

L'Hiſtoire Sacrée, dont la religion eſt le principal objet, peut ſe partager en deux branches; on l'appelle l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, ou bien on lui donne quelqu'autre titre approchant quand l'ancien Teſtament lui ſert de bornes; & ſi elle ſe renferme dans la nouvelle Loi, elle prend le nom d'Hiſtoire Eccleſiaſtique: Enfin ſi ces deux branches viennent à ſe réunir, elles forment une Hiſtoire générale où l'on Diviſion de l'Hiſtoire Sacrée.

voit la conduite que Dieu a tenuë dans tous les siecles pour perpétuer son culte & l'unité de son Eglise.

Quelqu'étenduë qu'on donne à l'Histoire Sacrée, il faut toujours se souvenir qu'on traite un sujet respectable, éviter avec soin les réflexions malignes, & ne jamais procurer aux lecteurs l'occasion d'en faire de pareilles : c'est une regle, que Fra Paolo n'a pas observée dans son Histoire du Concile de Trente, & quoi qu'en disent ses admirateurs, ils ne sçauroient le justifier là-dessus. L'Histoire Sacrée doit nous affermir dans notre croyance ; on ne peut sans crime lui preter des railleries & des pasquinades, qui flattent l'incrédulité.

Réflexions malignes, défendues dans l'Histoire Sacrée.

Un écueil opposé à celui-ci, c'est le zele outré d'un Historien, qui croit faire beaucoup pour l'interêt de la Religion, lorsqu'il accumule miracle sur miracle sans choix & sans preuve. Les Auteurs du Talmud & divers autres Rabbins sont tombés dans cet égarement. Jacques de Varasse, qui fut Archevêque de Gênes, n'a pas mieux sçu s'en garantir ; sa Legende d'or n'est qu'un

Zéle outré des Historiens, très blamable en fait de Religion.

tiſſu de Fables mal inventées, qu'il méle avec les vérités les plus ſaintes. Fuyons un excès ſi dangereux, l'Hiſtoire en ſouffre, & la Religion n'y gagne pas : que dis-je ? elle y perd beaucoup : les Religions fauſſes ſont des coquettes qui peuvent avoir recours aux ornemens de l'art ; mais la nôtre eſt une Dame vertueuſe & belle de ſa propre beauté ; on ne ſçauroit lui mettre du fard ſans cacher l'excellent coloris qu'elle tient des mains de Dieu même.

Comparaiſon de la vraie Religion avec une Dame vertueuſe, & des fauſſes Religions avec des coquettes.

Après l'Hiſtoire Sacrée, continua Eudoxe, vient l'Hiſtoire Profane : c'eſt un nom que l'on donne en général à toutes les eſpeces d'Hiſtoires, qui ne font pas leur plus grand objet des affaires de la Religion ; telle eſt l'Hiſtoire de France par Mézeray, celle d'Eſpagne par Mariana, celle des Romains par Tite-Live, &c.

Ce que c'eſt que l'Hiſtoire Profane.

Nous n'avons pas grand choſe à dire en particulier ſur les quatre eſpeces ſuivantes, qui ſont :

L'Hiſtoire d'une des parties de l'Univers, comme de l'Affrique.

Celle d'une Nation ou d'un Em-

pire, comme de l'Allemagne.

Celle d'une Province, comme du Dauphiné.

Celle d'une Ville, comme d'Ambrun, ou d'un autre Corps de Societe, comme de l'Academie Françoiſe.

Ordre qu'on ſuit dans ces quatre eſpeces d'Hiſtoires particulieres.

Ces differentes eſpeces d'Hiſtoires ſuivent à peu près la même route; on commence par décrire la ſituation des lieux, la temperature du climat & quelques-unes des principales raretes qui s'y trouvent, telles que pourroient être des mines d'or, des fontaines chaudes, des montagnes qui jettent du feu, &c. On peut auſſi parler des plantes & des animaux, s'ils ont quelque choſe de ſingulier.

On explique après cela comment les lieux ſe ſont peuples, quels ont été les Fondateurs des Villes & des Royaumes, la naiſſance des Etats, leur agrandiſſement, leur Religion, leur gouvernement politique & militaire, leurs conquêtes, leur decadence & leur ruine.

Ordre qu'on ſuit dans les Hiſtoires des Societés.

Tout ce que nous venons de dire ſur l'Hiſtoire des Pays & des Nations, ajouta Eudoxe, peut aiſe-

ment s'appliquer aux Hiſtoires des Societés, telles que l'Ordre de ſaint Bernard & l'Académie Françoiſe. On en raconte la fondation & l'origine ; on parle des grands hommes qui s'y ſont diſtingués ; enfin l'Auteur ſuit le Corps de Societé pas à pas, & le dépeint dans tous les points de vûë qui peuvent intereſſer la curioſité du public.

Je crois, dit Philinte, que vous ne défendez pas auſſi ſéverement les harangues & les deſcriptions dans ces ſortes d'Hiſtoires particulieres, que dans l'Hiſtoire univerſelle. Vous penſez juſte, répondit Eudoxe, les Auteurs peuvent ſe donner ici une honnête liberté ; ils ne ſont plus, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, dans une forêt d'événemens qui ne leur permet pas de prendre l'eſſor ; mais ils ſe trouvent dans une plaine qui n'eſt ombragée que de quelques arbres éloignés les uns des autres.

Harangues & Lettres des hommes illuſtres plus permiſes dans les Hiſtoires particulieres que dans

Non-ſeulement les harangues & les deſcriptions peuvent ſe montrer avec grace dans les Hiſtoires particulieres ; on y peut même inſerer quelques Lettres des hom-

L'Hiſtoire universelle, & pourquoi.

mes illuſtres : remarquons ſur cela que moins l'objet de l'Hiſtoire a d'étenduë, plus l'Auteur eſt maître d'y joindre des ornemens de cette eſpece. Vous en ſentez la raiſon; c'eſt que moins la matiere nous accable, & plus nous avons le loiſir de nous retourner. Je m'imagine qu'à cet égard il en eſt d'un Hiſtorien comme d'un Matelot qui ſe trouve dans la mer : celui-ci lorſque le tems eſt orageux, doit tâcher de regagner le rivage ſans perdre un ſeul moment; car s'il s'amuſoit, les ondes qui s'entreſuivent & qui viennent le frapper coup ſur coup, pourroient le faire perir ; mais s'il ne voit aucune apparence de tempête, & ſi les vagues ne ſont ni groſſes ni fréquentes, rien ne l'empêche de folâtrer dans l'eau, & de prendre le plaiſir du bain.

Comparaiſon d'un Hiſtorien avec un Matelot.

La diviſion que nous avons donnée de l'Hiſtoire, ajoûta Eudoxe, nous amene ici celles qui ſe bornent à raconter quelques évenemens fameux ; telle eſt dans Salluſte l'Hiſtoire de la conjuration de Catilina ; telle ſeroit parmi nous un recit fidéle de tout ce qui s'eſt paſſé

dans la guerre que la France a ſoutenuë ſi glorieuſement pour élever Philippe V. ſur le Trône d'Eſpagne : ces ſortes d'Hiſtoires n'ont point de préceptes particuliers, elles s'accommodent des regles générales que nous expliquerons dans la ſuite.

La vie des perſonnes illuſtres eſt de toutes les eſpeces d'Hiſtoires dont nous avons parlé juſqu'à préſent, la plus agréable & la plus facile ; elle eſt la plus agréable pour le lecteur, parce qu'elle ne ſurcharge point ſon eſprit, & que l'interêt qu'il y prend n'eſt pas diviſé ; nous ſentons en nous-mêmes que quand l'interêt ſe réunit pour un ſeul objet, le cœur s'y attache, & cet attachement devient une ſource de plaiſir ; ſi quelqu'un s'aviſoit de nous donner une Tragédie où l'on vît quatre ou cinq Héros malheureux, qui méritaſſent une égale compaſſion, nous ſerions moins touchés de leurs infortunes que des pleurs d'Andromaque.

Les vies des hommes illuſtres ſont de toutes les eſpeces d'Hiſtoires, la plus agréable & la plus facile.

Cette eſpece d'Hiſtoire eſt auſſi pour l'Auteur la plus facile de toutes ; les événemens viennent s'y

placer ſans qu'on les appelle, & l'on y ſuit l'ordre des tems ſans ſonger qu'il faut le ſuivre : d'ailleurs comme il eſt plus aiſé de cultiver un arbre qu'un verger, de même il en coûte bien moins de raconter la vie d'une perſonne ſeule, que les révolutions d'un Empire.

Il eſt cependant vrai, continua Eudoxe, que dans la vie d'une ſeule perſonne l'on ne peut ſouvent ſe diſpenſer de raconter des révolutions fameuſes ; mais on a toujours un point fixe, qui eſt le Héros de la piece. Alexandre fonde la Monarchie des Macédoniens; il abbat celle des Perſans, tout cela s'arrangeroit difficilement dans une Hiſtoire univerſelle qui auroit à décrire en même-tems mille autres avantures preſqu'auſſi conſiderables ; mais ici l'on n'a qu'à marcher devant ſoi, on eſt ſûr de rencontrer dans ſon chemin les choſes dont on doit parler; & ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt préciſement ce qu'il ne faut pas dire, à moins qu'on ne veüille en faire une digreſſion pour varier le tableau.

En quoi conſiſte la facilité de la vie des grands hommes.

Je ſouhaiterois, dit Gélaſe, que vous

vous nous expliquaſſiez votre ſentiment ſur un doute que François Patrice propoſe dans ſon Traité de l'Hiſtoire, c'eſt de ſçavoir ſi l'on doit ſe borner à décrire la vie des Rois, des grands Capitaines & des autres perſonnages publics, ou bien ſi l'on peut encore tranſmettre à la poſterité celles des Particuliers lorſqu'ils ſe ſont diſtingués dans quelque profeſſion noble.

Sçavoir ſi l'on peut écrire la vie des Particuliers.

Daignez, repliqua Eudoxe, vous ſouvenir de ce que nous avons dit ce matin ſur la définition de l'Hiſtoire, & vous verrez que rien n'empéche d'écrire la vie des Particuliers illuſtres; j'ajouterai même que c'eſt une pratique loüable; la gloire eſt le prix de la vertu & des talens; pourquoi voudrions-nous les fruſtrer d'une récompenſe ſi légitime? D'ailleurs outre le plaiſir que nous pouvons trouver dans ces ſortes de lectures, la Societé civile peut en tirer beaucoup de profit. Si l'Hiſtoire de Loüis XII. eſt capable d'exciter un Prince à marcher ſur les traces de ce bon Roi, qui fut le pere de ſon peuple, croyez-vous que celle d'Hypocrate ne puiſſe pas en-

C'eſt une pratique loüable d'écrire la vie des Particuliers illuſtres.

Ces sortes de rivalités font naître une noble émulation.

courager un Medecin à se perfectionner ? Nous lisons la vie d'un homme qui exercoit la même profession que nous ; l'estime publique dont il a reçu d'eclatans témoignages, & l'immortalité qu'il s'est acquise, versent dans notre cœur une belle émulation, qui nous porte à l'égaler.

Au surplus, continua Eudoxe, il ne faut pas s'abandonner à la demangeaison d'ecrire, jusqu'au point de raconter la vie de gens qui n'ont rien fait de remarquable : c'etoit des fardeaux inutiles sur la terre, elle les couvre maintenant, laissons-les dans l'obscurité : autrement nous meriterions la censure que s'est attirée Junius Cordus ; on lui a reproché *qu'il s'attachoit par prédilection à la vie des Empereurs que l'on connoissoit le moins, & qu'en cela il ne faisoit qu'un fort mince présent au public, parce qu'il n'avoit découvert que peu de choses qui ne valoient pas la peine d'être rapportées.* * mais nous en avons deja dit assez sur ce sujet en expliquant la défini-

* *Studium ei fuit eorum Imperatorum vitas edere*, &c. Jul. Capitol. in Opil. Mac.

tion de l'Hiſtoire, & je crois que nous pouvons nous diſpenſer d'en parler davantage.

J'ai une idée, dit Philinte, ſur les ornemens dont l'Hiſtoire particuliere des grands hommes eſt ſuſceptible; je ne ſçais ſi vous l'approuverez: il me paroît que pour embellir la narration, l'on y peut inſerer des fragmens d'Ouvrages d'eſprit faits à leur loüange; c'eſt ainſi qu'en a uſé M. de Voltaire dans la vie de Charles XII. Il y raconte que l'illuſtre Madame de Konigſmark fit une Piece de Poëſie où elle introduiſoit tous les Dieux de la Fable, qui célébroient les differentes vertus de ce Prince, enſuite il en rapporte ces trois Vers, qui ſont les derniers.

Fragmens d'Ouvrages d'eſprit peuvent entrer dans les Hiſtoires particulieres & dans les vies des hommes illuſtres.

Enfin chacun des Dieux diſcourant à ſa gloire,
Le plaçoit par avance au temple de mémoire;
Mais Venus & Bacchus n'en dirent pas un mot.

Je crois encore, ajouta Philinte, qu'on peut & même que l'on doit décrire les Médailles, les Arcs de triomphes, les Trophées, les Sta-

tuës, les Tombeaux, & tous les autres monumens consacrés à la gloire des grands hommes; suivant cette regle il ne faudra pas non plus oublier leur Epitaphe, pourvû qu'elle soit bien tournée.

Médailles, Trophées, Statuës, &c.

Tous ces ornemens-là sont de mise, reprit Eudoxe; mais on ne doit les employer qu'avec modération, *rien de trop*: c'étoit* la devise de Pittacus l'un des sept Sages de la Grece; ayons-la devant les yeux lorsque nous nous mêlons d'écrire, & souvenons-nous qu'une trop grande quantité d'ornemens peut défigurer quelquefois la beauté même: une ou deux mouches bien placées sur un joli visage en relevent l'éclat, mettez-en une douzaine, l'agrément disparoit, & laisse triompher le ridicule.

Fuir la trop grande quantité d'ornemens.

Nous avons maintenant à parler des Histoires, où un homme raconte les événemens de sa vie; tels sont les Commentaires de Jules Cesar & ceux du Marechal de Montluc, les Mémoires de la Reine Marguerite & tant d'autres de cette espece: à ne considerer les choses que

Mémoires.

* μηδὲν ἄγαν. Pittac. Mityl.

du premier coup d'œil, on croiroit que ce genre d'écrire eſt très-facile; car enfin perſonne n'eſt plus en état que nous-mêmes de ſçavoir ce qui nous arrive, & d'en faire par conſéquent un récit fidéle; mais ces apparences flateuſes nous cachent des écueils qu'on ne ſçauroit éviter ſans beaucoup de circonſpection, écueils d'autant plus redoutables, que l'amour propre nous y conduit comme par la main, & que pour nous en éloigner il faut vaincre la nature.

Expliquons-nous plus clairement, ajouta Eudoxe, lorſque nous écrivons les Mémoires de notre vie, nous pouvons partager nos actions en trois Claſſes, car elles ſont ou bonnes ou mauvaiſes, ou bien ſuſceptibles de differentes couleurs.

Difficultés des Mémoires où nous décrivons notre propre vie.

En racontant nos bonnes actions, nous marchons ſur une terre gliſſante: très-ſatisfaits de nous-mêmes, nous voulons que les autres le ſoient autant que nous le ſommes, & nous croirions mentir à la poſtérité, ſi nous ne lui donnions qu'une modeſte idée de notre gloire. Un Colonel d'Infanterie a-t-il bien fait

L'amour propre groſſit le mérite de nos bonnes actions.

dans une Bataille, le voilà qui s'imagine que ſans lui tout étoit perdu; il écrit, l'amour propre conduit la plume, & les objets groſſiſſent; le plus grand malheur, c'eſt que nous ne ſentons pas notre ébloüiſſement, nous trahiſſons la fidelité de l'Hiſtoire en nous flatant d'être les plus ſinceres du monde.

Mais lorſque nous avons fait quelque choſe de mal, comment ſe réſoudre à le raconter? Ira-t-on ſe noircir ſoi-même? L'effort eſt douloureux, & la vérité coûte cher en pareille occaſion. Quel parti prendre? On ſupprime l'avanture, ou bien ſi elle eſt tellement connuë que mille & mille Contemporains puiſſent reclamer contre notre ſilence, on travaille à la déguiſer, on affoiblit ſa faute.

L'amour propre ſupprime ou déguiſe nos fautes.

Et ſi par une adreſſe indigne
L'on ne donne pas au Corbeau
L'éclatante blancheur du Cygne,
Au moins l'habille-t-on d'un plumage nouveau:
La vérité gémit de cet affront indigne,
Et l'Hiſtoire éteint ſon flambeau.

La complaiſance que nous avons

pour nous-mêmes, ajouta Eudoxe, nous tend encore des pieges lorſqu'il s'agit de raconter quelques-unes de nos actions, qui peuvent prendre une face bonne ou mauvaiſe ſuivant les couleurs que nous jugeons à propos de leur prêter : Un Capitaine aura fait une marche qui n'aboutit à rien, il ne veut pas qu'on lui reproche d'avoir perdu ſon tems ; les raiſons captieuſes viennent à ſon ſecours, & ſes Mémoires juſtifient ſa conduite ; l'action n'étoit pas belle, on la couvre d'un vernis honorable qui ébloüira peut-être la poſtérité.

L'amour propre tourne avantageuſement nos actions, lors qu'elles ne ſont qu'indifferentes.

Cette mauvaiſe foi eſt indigne de l'Hiſtorien & de l'honnête homme; cependant beaucoup de grands perſonnages ſont tombés dans les trois defauts dont nous venons de parler ; les Contemporains de Jules Céſar ont trouvé dans ſes Commentaires pluſieurs traits d'infidelité ; * ſelon toute apparence il n'eſt pas le ſeul qui aura ſacrifié à l'amour propre dans ce genre d'écrire ; un lecteur ſenſé n'en eſt pas la dupe, il ſe tient en garde contre

* *Vide Sueton. lib. 1. cap. LVI.*

les faiſeurs de Memoires, & ſouvent il debrouille la vérité malgré les ſoins qu'ils prennent pour la dérober à ſes yeux.

Il ne convient guere à de ſimples Particuliers d'écrire leur vie, à moins qu'ils n'ayent de juſtes raiſons pour eſperer que le public en retirera de l'utilité, mais les perſonnes qui ont occupé des poſtes éminens, tels qu'un Cardinal de Retz, un Duc de Sully, peuvent paroître avec plus de grace dans cette carriere: cependant s'il nous prenoit jamais fantaiſie d'y entrer, ſouvenons-nous qu'il ſuffit de raconter naïvement le bien que nous avons fait ſans l'amplifier, & ſans y joindre des éloges qui nous decrediteroient au lieu d'augmenter notre gloire; ne déguiſons point nos fautes, quoique notre amour propre en murmure, ſongeons que l'interêt de la Societé doit être l'unique objet de notre Ouvrage, & qu'elle peut trouver autant de profit dans le tableau de nos foibleſſes que dans l'Hiſtoire de nos vertus: D'ailleurs notre ingenuité aura ſa récompenſe; on croira le bien que nous dirons de

Maximes pour écrire fidelement nos Mémoires.

nous-mémes, quand on verra que nous nous traitons ſans pitié dès que la vérité l'ordonne.

Vous nous faites-là, mon cher Eudoxe, un ſermon pathétique, interrompit Gélaſe, & je vous aſſure que j'en ſuis fort édifié; mais ſuſpendez un peu, je vous prie, le cours de votre éloquence pour nous dire quels ſont les ornemens qui conviennent aux Mémoires.

Beaucoup de naïveté dans la narration, reprit Eudoxe, des deſcriptions quand elles ſont néceſſaires pour l'intelligence des faits, quelques extraits de harangues qui auront été réellement prononcées, des Lettres, des portraits & autres choſes pareilles; mais tout cela ſans le moindre terme qui ſente l'ambition de plaire. Un ſtile pur ſuffit: Jules Céſar & le Cardinal de Retz ſont deux parfaits modeles dans ce genre-là.

Ornemens qui conviennent aux Mémoires.

Enfin, continua Eudoxe, nous voici parvenus à la derniere eſpece des Hiſtoires particulieres; ce ſont les Relations des voyages, on y raconte les avantures que l'on a eues dans les Pays etrangers, & tout ce

qu'on y a vû de remarquable : l'amour propre n'eſt pas moins ingenieux à joüer ici ſon rôle que dans les Mémoires : nous prenons ſouvent beaucoup de peines inutiles à parcourir le monde, ſouvent nous n'y faiſons aucune decouverte qui puiſſe avoir les graces de la nouveauté, mille autres qui nous ont precedés dans la même carriere, ont écrémé le ſujet, & nous revenons chez nous avec le chagrin de ne pouvoir rien dire qui repande quelque luſtre ſur nos travaux ; cependant comme il nous eſt naturel d'eſtimer les fatigues que nous avons eſſuyées, nous nous accoutumons inſenſiblement à les priſer plus qu'elles ne valent, & nous banniſſons l'idée du vrai qui les rabbaiſſe ; alors un foible coup de vent qui aura retardé notre Navigation, devient ſous notre plume une tempête épouvantable ; nous avons trouvé quelques bons fruits dans une Iſle, c'eſt un Paradis terreſtre ; une troupe de Sauvages nous a-t-elle attaqués ? c'étoit une Armée nombreuſe, & la victoire nous a coûté bien du ſang : Les Voyageurs Eſ-

Amour propre auſſi dangereux dans les Relations des voyages que dans les Mémoires.

pagnols & Portugais ont donné à corps perdu dans ces sortes de rodomontades, & plusieurs des nôtres les ont imités : Ne vaudroit-il pas mieux garder le silence ? Tôt ou tard la vérité perce, & l'on a l'affront de se voir démenti.

Quoi qu'il en soit, la naïveté ne doit pas moins regner dans la diction des voyages que dans celle des Mémoires : il faut sur-tout s'attacher à décrire exactement les lieux, les animaux, les simples, enfin les curiosités de l'art & de la nature, & plus encore les Mœurs des peuples, leur Religion, leur Loi & leur Police : il ne m'importe guere que vous me traciez une belle & terrible peinture de la tempête qui a submergé votre Vaisseau, dites-moi cela en peu de paroles, car je l'ai déja lû dans Virgile ; mais faites-moi bien connoître le Pays où le nauffrage vous a jetté ; voilà ce que j'ignore & ce que vous devez m'apprendre. Ornemens des relations.

Jusqu'à présent, continua Eudoxe, nous avons expliqué les préceptes particuliers qui conviennent à chaque espece d'Histoire : c'est ici le lieu

d'en donner les regles générales qui ſont en bien plus grand nombre ; mais remettons, je vous ſupplie, cette affaire à un autre jour, je me ſens un peu las, & je vous demande quartier.

On vous l'accorde, dit Gélaſe, repoſez-vous mon cher, je prends ſur moi le ſoin de terminer la Conférence : J'ai fait l'Hyver paſſé une Hiſtoire galante pour amuſer une Dame que je connois & qui aime beaucoup ces ſortes de bagatelles ; en voici deux Cayers que j'ai apportés pour vous les lire ; s'ils ne vous ennuyent pas, nous pourrons dans la ſuite aller juſqu'à la fin ; cela remplira bien ou mal le projet de notre Académie, & ſi vous approuvez mon Ouvrage, il ira ſur le champ chez l'Imprimeur.

Quoi, vous voulez devenir Auteur, interrompit Philinte ! Oüi, ſans doute, reprit Gélaſe, & ce ne ſera ni la premiere ni la derniere de mes folies. Ignorez-vous, dit Philinte, qu'il y a dans Paris deux Critiques redoutables, qui ſont à l'affût de tous les Ouvrages nouveaux pour les cenſurer ? Je le ſçais

bien, repliqua Gélaſe, & cela me donne fort peu d'inquiétude, j'aime à m'amuſer, mais je n'ai pas des tendreſſes de pere pour mes amuſemens; ſi ces Meſſieurs attaquent mon Livre, tout ce que je pourrai faire pour lui, c'eſt de leur dédier cette petite Fable.

Deux Pinçons d'humeur mordicante
S'établirent dans les forêts,
Qui ſous leur verdure charmante
Font du Parnaſſe un réduit toujours frais:
Dans cet agréable bocage
Mille oiſeaux differens de voix & de plumage,
Chantoient du matin juſqu'au ſoir;
Zephyre & Cupidon touchés de leur ramage
Chaque jour auprès d'eux venoient chercher l'ombrage
Pour les entendre & pour les voir.
Nos deux Pinçons perchés ſur une épine,
Ecoutoient & critiquoient tout;
Leur délicateſſe chagrine
Mettoit la patience à bout,
Aucun de tant d'oiſeaux ne chantoit à leur goût.
S'ils loüoient quelquefois, c'étoit par avanture,

Et pour mieux colorer leur jeu,
Bien-tôt la plus vive cenſure
Faiſoit du foible éloge un brillant déſaveu :
A leur gré la ſimple Linote
S'épuiſoit en fredons, & ſçavoit mal la note ;
Les Canaris y réuſſiſſoient mieux,
Mais croyant faire des merveilles,
Ils forçoient trop leur voix, & perçoient les oreilles ;
Par-là tous leurs accords devenoient ennuyeux.
Quelle horreur que les Alloüettes !
Le moyen de ſouffrir leurs ruſtiques Chanſons !
Allez aux Payſans débiter vos ſornettes,
Leur crioient les ſçavans Pinçons,
Et vous, Meſdames les Fauvettes,
Variez un peu plus vos ſons.
L'aimable Philomele entendoit la muſique.
Sa voix étoit ſonore, & ſon chant chromatique ;
On approuvoit ſes roulemens ;
Mais elle jettoit trop l'eſprit dans la triſteſſe.
Elle auroit mieux fait d'égayer ſa tendreſſe
Et d'abreger ſes longs gémiſſemens ;
Ainſi les deux Pinçons ſous prétexte d'inſtruire
Donnoient à tous venans quelque bon coup de bec,

L'aigreur d'un procedé ſi ſec,
Leur dit un franc Moineau, degenere en ſatyre :
Quel triſte métier faites-vous ?
Quel fruit vous en revient ? Votre eſprit ſe déchaîne
Aux dépens de chacun de nous ;
Quoi ! ſe peut-il que notre haine
Soit pour vos cœurs un bien ſi doux ?
Cherchez plutôt une gloire réelle,
Vous avez la voix aſſez belle,
Chantez, ſurpaſſez-nous, faites-vous admirer,
C'eſt-là le vrai moyen de nous bien cenſurer.

Votre Fable me plaît aſſez, dit Eudoxe, mais voyons l'Ouvrage que vous venez de nous promettre. Alors Gélaſe prit un deſes Cayers & lut l'Hiſtoire ſuivante.

LES AVANTURES DE DON PALMERIN ET DE THAMIRE.

LIVRE PREMIER.

LE Vaiſſeau de Don Palmerin paſſoit le Détroit de Gibraltar pour entrer dans la Méditerrannée, lorſque les gens de ſon équipage apperçurent un autre Navire qui étoit d'une grandeur & d'une beauté merveilleuſe; on l'auroit pu prendre pour un Palais qui s'élevoit au milieu de la mer.

Les Eſpagnols qui accompagnoient Don Palmerin, n'eurent pas le loiſir d'admirer toutes les richeſſes dont ce Bâtiment paroiſſoit orné, il s'approchoit d'eux à pleines voiles, & ſa manœuvre leur fit juger

qu'il étoit ennemi ; leur idée ne les trompoit pas, puiſqu'il appartenoit au Roi de Maroc; ils furent bien-tôt attaqués avec fureur, & dans le même inſtant ils découvrirent ſur le tillac des Maures une quantité de gens armés : Les Chrétiens au contraire étoient en petit nombre, & pour ſurcroît de déſavantage ils avoient le deſſous du vent.

Malgré l'inégalité de la partie, Don Palmerin aima mieux ſe défendre & mourir avec honneur que de conſerver ſes jours aux dépens de ſa gloire & de ſa liberté : l'exemple du Capitaine encouragea les autres, & chacun réſolut de vendre cherement ſa vie plutôt que de ſe ſoumettre à la honte de l'eſclavage.

On en vient aux mains, les deux Navires s'accrochent, & les Maures ſe flatans d'une victoire aiſée, s'avancent en foule pour ſauter ſur le bord de leurs ennemis ; on les reçoit à grands coups de ſabre. Don Palmerin vole où le danger lui paroît le plus preſſant ; il fait face à tout, & partout ſon bras porte des atteintes mortelles.

Les Affricains épouvantés combattent desormais avec plus de circonspection. Don Palmerin s'apperçoit de leur refroidissement, il en devient plus fier & plus courageux; son intrepidité naturelle jointe au feu de sa jeunesse l'emporte jusques dans le Vaisseau des ennemis; sans doute il se flatoit que ses Compagnons ne manqueroient pas de le suivre; mais la fortune & leur lacheté en decidérent autrement; un violent coup de mer rompit les harpons qui tenoient les deux Navires accrochés, & dans le même instant celui des Chrétiens secondé d'un vent favorable fit voile vers les côtes d'Espagne, qui étoient assez voisines.

Leur fuite toucha vivement le cœur de Don Palmerin, autant à cause de l'ignominie qui en rejaillissoit sur sa Nation, que par rapport à lui-même. Les Maures l'environnerent, il se défendit longtems, il en renversa plusieurs à ses pieds, & fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave homme réduit au desespoir; enfin il tomba couvert de sang & de blessures.

Ses Vainqueurs pouſſerent un grand cri d'allegreſſe, non pas parce qu'ils le croyoient mort, car ils avoient conçu de l'eſtime pour ſon courage, mais parce qu'ils n'avoient plus à le craindre ; on s'approcha de lui pour le ſecourir, quelques Dames Mauriſques ſortirent en même-tems d'une des chambres du Vaiſſeau, & s'imaginant que l'on vouloit le tuer, elles accoururent en priant qu'on ne lui fît point de mal.

Une de ces Dames nommée Thamire, examina Don Palmerin, & jugeant qu'il n'étoit pas mort, elle le fit déſarmer doucement, elle-même lui ôta ſon caſque ; alors on vit à découvert un viſage qui n'annonçoit pas vingt-deux ans complets, mais qui étoit orné des plus aimables dons de la nature.

Les Maures furent pénetrés d'admiration en voyant qu'une valeur ſi rare étoit jointe avec tant de jeuneſſe & de beauté. Thamire avoit un baume d'Arabie qui étoit excellent pour les bleſſures ; ils la prierent d'en mettre à celles de Don Palmerin.

Thamire n'avoit pas beſoin qu'on la preſſât de ſoulager cet illuſtre malheureux, ſon cœur s'y ſentoit porté de lui-même, elle étoit toute émuë, toute tremblante, on eût dit qu'elle craignoit de perdre la moitié de ſa vie ; ordinairement la compaſſion ſeule eſt plus tranquille, mais ici l'amour ſe gliſſoit ſur la ſcene, & jouoit ſon rôle ſous le maſque de la généroſité.

On porta l'Eſpagnol ſur un lit, Thamire viſita trois bleſſures qu'il avoit, l'une à la tête, l'autre au bras, & la derniere dans le ſein : cela ne put ſe faire ſans augmenter le trouble dont elle étoit agitée, chaque playe lui perçoit le cœur.

Le baume ne fut pas épargné. Don Palmerin rappella bien-tôt ſes eſprits ; il pouſſa d'abord un ſoupir foible, enſuite il ſe donna quelques violentes ſecouſſes, & leva ſa main comme pour décharger un coup de ſabre ſur quelqu'un. Thamire lui prit le bras, & le retenant avec douceur : Brave Guerrier, lui dit-elle, moderez vos tranſports, vous ne trouverez ici perſonne qui veuille ſe battre contre vous ; qu'il

vous ſuffiſe du carnage que vous avez fait ſur ce Vaiſſeau, tant de ſang répandu doit appaiſer votre colere: tous ceux que votre épée n'a pas privés de la vie, ne ſouhaitent autre choſe que de vous voir guéri promptement; j'ai entrepris cette cure, & je la continuerai avec l'eſpoir d'y réüſſir dans peu de jours, pourvû que vous vous prêtiez à mes ſoins.

Pendant que Thamire parloit de la ſorte, Don Palmerin ouvrit les yeux, & les ayant promenés ſur la compagnie qui l'environnoit, il jugea bien quel avoit été le ſuccès du combat: J'ai donc été vaincu, dit-il en ſoupirant, mais où ſont mes Compagnons? ont-ils perdu la vie, ou ſeulement la liberté?

Ceux que vous appellez vos Compagnons, reprit Thamire, ne ſont pas dignes d'un nom ſi glorieux; ils ont trouvé l'occaſion de prendre la fuite au plus fort du combat: Ah! je m'en reſſouviens, repliqua l'Eſpagnol, c'eſt à leur lacheté que je ſuis redevable de mes fers. En achevant ces mots, il regarda la perſonne qui lui parloit & qui lui tenoit la main,

il la regarda, il vit une beauté parfaite, & ſe tut en l'admirant.

Vous n'êtes point dans les fers, lui dit Thamire, c'eſt nous qui ſommes eſclaves de votre mérite, ne ſongez qu'à votre gueriſon: comme elle vit qu'il attachoit ſes regards ſur elle, & qu'il avoit les yeux pleins d'étonnement & de tendreſſe, elle baiſſa les ſiens, elle rougit, & ſe tut à ſon tour.

Don Palmerin continuoit à l'admirer, il lui trouvoit tous les attraits, toutes les graces que l'imagination la plus heureuſe peut raſſembler pour former l'idée du beau; & tant d'aimables prérogatives étoient ſoutenuës du plus brillant éclat de la jeuneſſe. Thamire n'avoit pas encore quinze ans: les regards de Don Palmerin la faiſoient rougir de plus en plus; enfin craignant de lui trop montrer l'émotion qui la gagnoit, elle ſe leva, & lui dit: On va vous apporter quelque nourriture, vous en avez beſoin; je reviendrai demain vous voir, tenez-vous tranquille, ſi vous voulez que nous ayons le plaiſir de vous rendre bien-tôt la ſanté.

Elle s'en alla, les autres Maures ſe retirerent auſſi : Don Palmerin demeura ſeul, & s'enfonça bientôt dans mille penſées tumultueuſes, qui ne lui laiſſerent pas le plaiſir de repoſer ; l'infidelité de ſes Compagnons le chagrinoit, la perte de ſa liberté le mettoit au deſeſpoir, parce qu'elle l'empêchoit de continuer un voyage important, qu'il avoit entrepris pour le ſervice du Roi de Caſtille : un moment après il ſe retraçoit les charmes de Thamire, il careſſoit les idées que ſa mémoire lui fourniſſoit, & ſon cœur ſe mettoit d'intelligence avec ſon eſprit.

Ses réflexions le conduiſirent juſqu'à préſumer que cette Belle pouvoit avoir du penchant pour lui, & que l'amour l'avoit peut-être guidée dans les ſoins qu'elle venoit de lui rendre ; il goûtoit un plaiſir extrême à s'arrêter ſur une conjecture ſi flateuſe, & le bonheur d'en être aſſuré lui paroiſſoit d'un prix ineſtimable; là-deſſus il bâtiſſoit déja pluſieurs projets où ſa paſſion naiſſante trouvoit ſon compte, mais tout cela tomboit en ruine lorſqu'il

venoit à ſonger que Thamire étoit Mahométane, & que la Religion lui defendoit de s'unir avec elle.

Pendant qu'il s'abandonnoit à ſes rêveries, deux Maures vinrent lui apporter quelques rafraîchiſſemens; ils lui apprirent que le Vaiſſeau qu'ils montoient, revenoit d'Arabie où la Princeſſe de Maroc & Miraſpe ſon frere étoient allés avec pluſieurs Dames pour viſiter le tombeau de Mahomet; qu'en s'en retournant ils avoient rencontré à la hauteur de l'Iſle de Corſe un Navire d'Alger, qui faiſoit voile vers l'Eſpagne, qu'ils avoient ſçu des gens de l'Equipage que le Roi de Caſtille avoit fait une Trêve de ſix mois avec celui de Grenade, que l'Empereur de Maroc s'appretoit à envoyer du ſecours au dernier, & qu'il n'attendoit que Miraſpe ſon fils pour lui donner la conduite de ſes Troupes.

Les deux Maures ajouterent que Miraſpe s'étoit embarqué ſur le Navire Algerien, parce que ſe ſentant fatigué de la mer, il avoit jugé à propos d'abreger ſon voyage, & d'aller droit en Eſpagne, ſans ſe donner

donner la peine de paſſer par Maroc ; que ſon idée étoit de ſe promener dans la Caſtille, dans l'Andalouſie & dans les autres Provinces voiſines tant que la Tréve dureroit, & qu'enſuite lorſqu'elle ſeroit expirée, il ſe rendroit au Royaume de Grenade pour y commander les Troupes de ſon pere.

Toutes ces nouvelles affligerent Don Palmerin, elles lui faiſoient ſentir de quelle importance il étoit qu'il allât ſuivant les ordres du Roi ſon Maître chez pluſieurs Princes d'Eſpagne pour y demander du ſecours contre les Maures ; c'étoit l'unique but de ſon voyage : auſſi fidéle ſujet que Guerrier généreux, il gémiſſoit de ne pouvoir s'acquitter d'une commiſſion, d'où dépendoit la gloire de ſon Souverain & le bonheur de ſa Patrie.

Thamire l'eut à peine quitté, qu'elle alla voir la Princeſſe de Maroc pour lui rendre compte de l'état où il ſe trouvoit ; enſuite elle ſe retira toute ſeule dans une petite chambre qui étoit ſous la pouppe du Vaiſſeau, elle y paſſa la nuit en faiſant ſur l'amour qui s'emparoit

de ſon cœur, diverſes reflexions, tantôt agreables & tantôt facheuſes, ſuivant que l'eſperance ou la crainte s'en meloient; il lui ſembloit d'avoir apperçu de la tendreſſe dans les regards de Don Palmerin; cette idée la flatoit infiniment; mais elle ſe ſentoit embaraſſée ſur la maniere dont elle devoit ſe conduire avec lui, elle avoit peur de manquer à la vertu dont elle avoit toujours ſuivi les maximes; d'un autre côté ſon penchant étoit ſi fort, qu'elle ne pouvoit le vaincre: tout ce qu'elle put reſoudre, ce fut de ne rien faire qui fut indigne d'une perſonne bien née, & d'abandonner le reſte à la volonté du Ciel.

Le jour ſuivant elle alla voir Don Palmerin, & jettant ſur lui ſans y ſonger un regard tout de flamme, elle lui demanda comment il avoit paſſé la nuit: J'ai peu repoſé, lui dit-il, la tranquillité n'eſt pas faite pour un malheureux tel que moi; cependant je ſens que votre preſence & vos ſoins me rameinent la ſanté. Vous devez eſperer qu'elle reviendra, lui répliqua Thamire, ſi mon baume ne perd pas ſa vertu ordinaire, & vous pourriez en être

certain, ſi le ſuccès dépendoit de mes déſirs.

En parlant de la ſorte, elle ſe mit à panſer les bleſſures de ſon Amant, & la joye qu'elle reſſentit de les trouver en bon état, parut ſur ſon front & dans ſes beaux yeux. Lorſqu'elle fut à la playe qu'il avoit au ſein, il ne put s'empêcher de lui dire : Celle-ci, Madame, celle du cœur eſt la plus dangereuſe, elle a plus beſoin de votre ſecours que les autres.

Thamire ſentit toute la valeur de ce diſcours ; mais quoiqu'elle en eût une joye ſecrette, elle ne laiſſa pas de l'interrompre pour empêcher que pluſieurs Cavaliers Maures qui étoient preſens, n'en conçuſſent quelqu'ombrage. Comptez, dit-elle à Don Palmerin, que je ne négligerai rien pour ſoulager toutes vos bleſſures, & qu'il ne tiendra pas à moi que celle qui vous inquiette le plus, n'ait aucune mauvaiſe ſuite. Un moment après elle ſe retira en aſſurant que Dom Palmerin ſeroit bien-tôt hors d'affaire.

Les principaux d'entre les Maures tinrent compagnie au malade le

reſte de la journée, ils lui trouverent tant d'agrémens dans l'eſprit, tant de douceur & de politeſſe dans la converſation, que les plus indifferens ne purent lui refuſer leur eſtime & même leur amitié.

Pendant tout ce tems-là le Vaiſſeau n'avançoit point, aucune haleine de vent ne ſe faiſoit ſentir ſur la Mer, elle étoit calme & demeura dans cet état près de douze jours; Don Palmerin ſe trouva bien-tôt guéri : Thamire lui avoit continué ſes ſoins avec exactitude, mais s'étant repentie de lui avoir trop ouvertement dévoilé ſon cœur, elle ne lui parloit plus que d'un ton, qui annonçoit moins d'amour que de généroſité. Don Palmerin imitoit ſon exemple ; ils ſouffroient tous les deux ſans oſer le dire ; elle pour s'épargner l'aveu de ſa foibleſſe, & lui pour éviter de s'engager plus avant avec une perſonne dont la diverſité de Religion devoit l'éloigner ; mais ſi leur bouche ſe taiſoit, leurs regards ſçavoient ſe faire entendre.

Dès que Don Palmerin eut la force de ſe lever, il demanda la

permiſſion d'aller rendre ſes reſpects à la Princeſſe ; on le conduiſit à la chambre où elle étoit avec les Dames de ſa ſuite ; il la remercia des bontés qu'elle avoit euës pour lui, en permettant qu'on prît ſoin de ſes jours, quoique la fortune l'eût fait naître d'une Nation ennemie des Maures, & qu'il ne fût entré dans ſon Vaiſſeau que les armes à la main. Il l'aſſura qu'il ne perdroit jamais le ſouvenir d'un procedé ſi généreux, & que toute ſon ambition ſeroit remplie, s'il pouvoit trouver les moyens de lui en témoigner ſa reconnoiſſance.

La Princeſſe lui demanda qui il étoit, & où il alloit lorſqu'on l'avoit pris ; il ne jugea pas à propos de lui déclarer les motifs de ſon voyage, il ſe contenta de lui dire qu'il étoit ſujet du Roi de Caſtille, & que ſon deſſein avoit été de ſe rendre à Barcelonne, où quelques affaires domeſtiques l'appelloient. J'eſtime tant votre valeur, lui répondit-elle, que je me flate de ſervir utilement ma Nation, & de porter un préjudice conſidérable aux Eſpagnols en vous retenant parmi nous.

Ce compliment tout gracieux qu'il etoit, ne fit pas plaiſir à Don Palmerin ; il voyoit avec douleur qu'on ne lui donnoit aucun eſpoir de liberté, & qu'on vouloit l'empêcher de prendre ſa part aux lauriers que les Caſtillans s'appretoient à moiſſonner ſous les yeux de leur Roi ; cependant il diſſimula ſon chagrin, la converſation devint générale, & les Dames ne furent pas moins ſatisfaites de ſon eſprit que de ſa bonne mine.

Enfin le calme ceſſa, un vent favorable vint enfler les voiles du Navire, on voguoit legerement, & l'on avoit deja paſſé le Detroit, lorſqu'on apperçut deux grands Vaiſſeaux de Guerre qui portoient pavillon Eſpagnol : les Dames pâlirent, les Maures s'étonnerent, & tous enſemble tournerent leurs regards vers Don Palmerin, comme pour implorer ſon ſecours dans une occaſion ſi périlleuſe.

Les Chretiens approchoient, on ne pouvoit éviter leur rencontre, Don Palmerin qui devoit ſa vie à la generoſité des Maures, prit en leur faveur le parti que lui dictoit ſa re-

connoiſſance : Madame, dit-il à la Princeſſe, ne craignez rien, ou mon rang me donnera le droit de commander aux Eſpagnols qui montent ces deux Vaiſſeaux, ou bien quels qu'ils ſoient, j'ai lieu d'eſperer qu'ils ne manqueront pas de complaiſance pour mes prieres : d'une ou d'autre façon vous ſerez libre, je vous en réponds ſur ma tête.

Quoique ce diſcours prononcé avec un air de candeur & de nobleſſe, raſſurât un peu les eſprits, les Maures ne laiſſerent pas de s'appréter à combattre, ſuppoſé qu'il en fût beſoin. Don Palmerin fit déployer une banderole pour montrer aux Caſtillans qu'on vouloit parlementer avant que d'en venir aux armes, le ſignal eut ſon effet, les Vaiſſeaux s'approcherent paiſiblement les uns des autres, & lorſque des deux côtés on put s'entendre & diſcerner les viſages, Don Palmerin éleva ſa voix, & dit aux Eſpagnols : Que prétendez-vous faire, mes Amis ? ce Navire ne doit point éprouver votre valeur, les perſonnes qu'il renferme, méritent vos reſpects ; généreux comme

vous l'êtes, vous rougiriez d'une victoire qui seroit arrosée de leurs larmes : Reconnoissez-moi, continua-t-il, je suis Don Palmerin.

A ce nom, qui remplissoit de sa gloire toute la Castille, on vit accourir un grand homme bien fait sur le tillac de l'un des Vaisseaux Espagnols ; c'étoit le vaillant Don Pedre d'Almazar, l'un des plus chers amis de Don Palmerin. Après les premieres civilités, celui-ci raconta son avanture, la fuite de ses Compagnons, & les bons traitemens qu'il avoit reçus des Maures. Il finit en protestant qu'il aimeroit mieux périr mille fois, que de voir qu'ils en fussent mal récompensés. Seigneur, lui dit Don Pedre, nous ne pouvons qu'approuver votre reconnoissance, elle est juste, elle est digne de vous ; mais nous ne souffrirons point qu'on vous mene à Maroc, votre Patrie a maintenant besoin de votre bras plus que jamais, vous devez lui rendre compte de tous vos instans : Venez où la gloire vous appelle, passez sur notre bord, & nous laisserons aller tranquillement les Da-

mes pour qui vous vous intereſſez.

Cette propoſition fit murmurer tout bas l'amour qui regnoit dans le cœur de Don Palmerin, il s'agiſſoit d'abandonner Thamire ſans eſperance de la revoir ; il falloit ſacrifier la tendreſſe à la gloire, le brave Eſpagnol s'y réſolut ; mais ce ne fut pas ſans un cruel effort : il alla trouver la Princeſſe, & lui dit : Madame, les Caſtillans reſpectent votre auguſte Perſonne, vous pouvez paſſer librement ; la ſeule choſe qu'ils exigent, c'eſt de m'emmener avec eux, daignez agréer ma retraite, je ne ſerai pas moins votre eſclave, lorſque je n'aurai plus le bonheur d'être auprès de vous.

Cavalier, lui répondit la Princeſſe en ſouriant, vous me demandez votre liberté, qui n'eſt plus à moi, & vous m'accordez la mienne qui dépend de vous, je la reçois avec plaiſir d'une main ſi généreuſe ; partez puiſqu'il le faut, & ſouvenez-vous que ſi la fortune ne m'a pas donné le tems de vous convaincre de mon eſtime, elle a trahi mes vœux les plus ſinceres. Don Palmerin fit une profonde réverence à la Prin-

ceſſe & aux autres Dames, enſuite il ſe retira.

En ſortant de la chambre, il rencontra Thamire qui paroiſſoit accablée de triſteſſe : Vous nous quittez donc, lui dit-elle, nous ne vous verrons plus ? Elle vouloit continuer, ſa douleur l'interrompit, les paroles expirerent dans ſa bouche : Oui, belle Thamire, lui répondit Don Palmerin, je pars & j'emporte avec moi cette vie dont je vous ſuis redevable : Plût au Ciel que j'emportaſſe auſſi l'eſperance de l'employer pour votre ſervice ! Si vous liſiez dans le fond de mon cœur, ajouta-t-il en parlant un peu plus bas, vous auriez pitié de ma ſituation. Ah, reprit-elle, que ne pouvez-vous voir l'état du mien ! quelques larmes coulerent de ſes yeux, Don Palmerin fut tellement attendri, qu'il ne ſe connoiſſoit plus lui-même.

Ces deux Amans infortunés n'eurent pas le loiſir de pouſſer plus loin leur converſation, elle fut interrompuë par une troupe de Maures, qui s'aſſemblerent autour de Don Palmerin ; il monta ſur le

tillac avec eux, il embraſſa les Chefs, & dit à tous les autres en general quelque choſe d'obligeant. Bien-tôt enſuite il paſſa dans le Vaiſſeau de Don Pedre, qui le reçut avec mille témoignages d'amitié.

Chacun ſuivit ſa route, le Navire des Maures continua la ſienne vers Maroc, ceux des Eſpagnols paſſerent le Détroit de Gibraltar, & quelques jours après ils rencontrerent celui de Don Palmerin, que le mauvais tems avoit obligé de ſe mettre à l'abri dans une baye de l'Iſle d'Yviça.

Don Palmerin charmé de cette avanture, qui le mettoit en état d'achever plus promptement ſon voyage, prit congé de Don Pedre, & remonta ſur ſon Vaiſſeau; ſes gens ne purent s'empêcher de rougir en le voyant, il leur fit quelques reproches, mais ſans aigreur & ſans colere, enſuite il ordonna qu'on prît le chemin de Valence; les Matelots lui obéirent, & les vents le ſeconderent dans ſa courſe.

Pendant que toutes ces choſes étoient arrivées, le Prince Miraſpe,

qui en revenant de la Mecque, s'étoit embarqué sur un Navire Algérien, prit terre dans une plage assez voisine de Barcelone; alors tout joyeux de n'être plus exposé au caprice des flots dont l'agitation l'incommodoit, il monte à cheval, & suivi de trois Ecuyers, il s'avance dans la campagne, & prend la premiere route que le hazard lui présente.

C'étoit un jeune homme de vingt ans, brave jusqu'à la témérité, orgueilleux, intraitable, assujetti au déreglement de ses passions, & persuadé que tout devoit plier sous ses moindres desirs; son idée, comme les Maures l'avoient dit à Don Palmerin, étoit de profiter de la Trève pour parcourir les plus fameuses Provinces de l'Espagne, & pour y chercher quelqu'occasion d'y signaler sa valeur avant que de paroître dans Grenade. Ses pas furent long-tems inutiles; enfin se trouvant un jour auprès d'un bois qui étoit coupé de plusieurs allees d'arbres touffus, & dont l'ombrage invitoit à prendre le frais, il fut tenté de le traverser, sur-tout lorsqu'un

Berger qu'il rencontra, lui dit que l'allée du milieu conduiſoit à un Palais ſuperbe, qui appartenoit à la Ducheſſe d'Ampure; ſa curioſité devint encore plus vive, quand il ſçut qu'elle y étoit, & qu'elle paſſoit pour l'une des plus belles femmes de l'Univers.

Guidé par ſa malheureuſe étoile, il entre dans le bois, & s'avançant au petit pas de ſon cheval, il va tantôt à droit, tantôt à gauche, ſuivant les differens objets qui lui flatent les yeux. Ayant erré longtems au gré de ſon caprice, il trouva une fontaine dont l'eau pure & fraîche ſe ramaſſoit dans un grand baſſin de marbre; alors il met pied à terre, & ſe repoſe dans cet endroit qui lui paroît plus agréable que tous les autres.

Un moment après il ſe leve, & laiſſant ſon cheval entre les mains d'un ſerviteur, il continuë ſa route à pied: ſes réveries le conduiſent inſenſiblement vers un bouquet d'arbres, qui faiſoient, pour ainſi dire, un fort de verdure, tant ils étoient voiſins les uns des autres. Lorſqu'on voyoit de loin ce petit

bocage, l'on ne croyoit pas pouvoir y penetrer; cependant il etoit percé de pluſieurs allées étroites, qui aboutiſſoient à ſon centre en forme de rayons; au même centre s'elevoit un cabinet, ou plutôt une eſpece de dôme qui etoit ſupporté par des ſtatuës, dont les intervalles ſervoient de portes pour entrer dans ce charmant réduit. La voute etoit ornée de peintures qui repreſentoient les amours de Flore & de Zephyre.

Miraſpe s'étant enfoncé dans ce bocage delicieux, y trouva un chevreuil fraîchement tué; pendant qu'il s'amuſoit à le regarder, un de ſes Ecuyers lui dit tout bas en lui montrant le cabinet où il venoit d'appercevoir une Dame qui etoit couchée ſur un banc: Voilà, Seigneur, un ſpectacle plus digne de votre attention.

A ces mots, le Prince vole vers le cabinet, il entre, & trouve une perſonne des plus aimables plongée dans un profond ſommeil: elle avoit la main gauche etenduë ſur ſon ſein, & de la droite elle tenoit un epieu tout enſanglanté, qui fit

juger à Miraſpe que c'étoit elle qui avoit tué le chevreüil.

L'Avanturier Maure promene avidement ſes regards ſur cet objet plein d'appas, il admire, il s'étonne, ſon cœur prend feu, ſon eſprit ſe trouble, & ce n'eſt pas ſans peine qu'il réſiſte à la tentation de dérober un baiſer ſur les lévres de la belle Dormeuſe; mais craignant de la mettre en colere, il vient enfin à bout de ſe moderer. C'en étoit beaucoup pour un homme qui n'avoit jamais ſçu s'aſſujettir aux moindres égards.

Il ne douta point que cette Dame ne fût la Ducheſſe d'Ampure dont on lui avoit parlé, [c'étoit effectivement elle-même] & comme il ſe ſentoit une forte diſpoſition à l'aimer, il ſongeoit aux moyens qu'il devoit employer dans la ſuite, pour ne pas pouſſer des ſoupirs infructueux. Pendant qu'il s'occupoit ainſi des idées que lui ſuggeroit ſa paſſion, il apperçut de loin un Cavalier tout armé de pied en cap, qui venoit vers le bocage.

Miraſpe conſidera que l'arrivée de cet homme & de deux Ecuyers

qui le ſuivoient, pourroit non-ſeulement éveiller la Ducheſſe, mais encore l'empêcher lui-même de déclarer ſon amour ; cette réflexion lui fit prendre un parti violent & conforme à ſon naturel impetueux : Cours, dit-il à l'un des gens de ſa ſuite, va trouver ce Cavalier que tu vois venir, ordonne-lui de ma part qu'il prenne un autre chemin, parce que ſa preſence bleſſeroit ici les yeux, & que l'on ſçauroit y châtier ſon indiſcretion.

L'Ecuyer Maure preſqu'auſſi arrogant que ſon Maître, s'acquitta fidelement de cette ridicule ambaſſade : auſſi-tôt le Cavalier lui répondit avec un ſouris dedaigneux : l'impoliteſſe & les airs d'empire n'obtiennent rien de moi, dites à celui qui vous a charge d'une pareille commiſſion, que je pourſuivrai mon chemin, & que je paſſerai ſans le troubler dans ſes affaires, c'eſt tout ce qu'il peut eſperer de ma complaiſance, & même c'en eſt plus qu'il n'en merite. Si mon indocilité lui deplaît, il n'a qu'à chercher les moyens de m'en corriger, en attendant vous pouvez l'aſſurer

que je reſpecte peu ſes ordres, & que je mépriſe ſes menaces.

La fierté de cette réponſe, & l'air martial de l'Inconnu, firent craindre à l'Ecuyer de Miraſpe que ce Prince n'allât s'engager dans une affaire qui pourroit lui devenir funeſte : Seigneur, repliqua-t-il, je crois qu'il vous couteroit peu de donner à mon Maître la ſatisfaction qu'il vous demande ; vous n'auriez qu'à vous écarter du chemin juſqu'au-deſſus du petit bocage que vous voyez, enſuite vous reprendriez telle route qu'il vous plairoit de choiſir.

Dans le fonds, reprit le Cavalier, cela m'importeroit aſſez peu ; mais comme je ne prétendrois tirer récompenſe ni gloire d'un ſervice ſi leger, je ne veux pas non plus qu'il m'en revienne de la honte, & certainement j'en mériterois quelque teinture, ſi j'accordois aux menaces de votre Maître ce que la ſeule politeſſe a droit d'obtenir d'une ame genereuſe.

L'Ecuyer s'en retourna vers Miraſpe, qui voyant de loin que l'Inconnu ſuivoit toujours la même

route, devina la reponſe qu'on lui rapportoit. Lorſqu'il en fut informé poſitivement, le depit & la rage s'emparerent de ſon cœur, il monte à cheval, il court à toute bride au-devant de l'ennemi que ſa ferocité lui attire ſur les bras, il l'aborde l'epée à la main, & lui crie d'une voix imperieuſe : Miſerable, tu vas apprendre ce qu'il en coute de m'offenſer. L'autre ne daigne pas lui repondre ; mais il en vient d'abord aux effets.

Un combat terrible s'allume entre ces deux braves Guerriers, l'Africain s'abandonne à ſa fureur, il fait pleuvoir ſur ſon concurrent un orage de coups ; mais ſa precipitation le trahit, & ſes efforts ne ſervent qu'à le fatiguer lui-même : l'autre Cavalier ſe poſſede mieux, il unit l'adreſſe à la vigueur, & la prudence à l'intrépidité.

La victoire ſe declare bien-tôt pour l'Inconnu ; Mirafpe qui perd tout ſon ſang par pluſieurs bleſſures profondes, frémit & blaſphême en voyant que ſon Adverſaire n'eſt pas encore entamé.

Le cliquetis des armes & les cris

de quelques Ecuyers attirerent ſur le champ de bataille une troupe de Chaſſeurs qui s'étoient diſperſés dans le bois ; la Ducheſſe qui venoit de s'éveiller, y accourut auſſi, & cria aux deux Cavaliers : Arrêtez-vous l'un & l'autre, je ne connois perſonne dans ces lieux qui ne doive m'obéir ; vous m'offenſez, vous violez l'azile de ma Cour, cependant je veux bien vous pardonner, pourvu que vous remettiez à l'inſtant même vos épées dans le foureau ; c'eſt à moi d'ajuſter ici vos querelles.

L'Inconnu s'étant reculé de quelques pas, baiſſa la pointe de ſon épée pour témoigner ſa ſoumiſſion aux ordres de la Ducheſſe, l'Affricain tourna ſes yeux mourans vers elle, & comme ſi la vûë de cet objet vainqueur lui eût porté le dernier coup, il abandonna les rênes de ſon cheval, & tomba ſur l'herbe qui étoit arroſée de ſon ſang.

Les Ecuyers de Miraſpe s'empreſſerent à le ſecourir ; mais tous leurs ſoins furent inutiles, & ce malheureux Prince expira un moment après ; ſes gens attacherent

ſon corps ſur un cheval, & le tranſporterent ainſi juſqu'à la Cour de Grenade, d'où ils le firent paſſer dans la ſuite à Maroc. La Ducheſſe leur demanda inutilement qui etoit leur Maître, ils ne voulurent rien répondre.

Cet accident toucha la Ducheſſe, elle ſentit ſon cœur plein de compaſſion pour le Maure, & de colere contre l'autre Cavalier : Ce bois, lui dit-elle, eſt conſacre aux plaiſirs de la Chaſſe, & ces plaiſirs ſont reſerves pour moi ſeule, perſonne n'a le droit de tuer ici du gibier ſans mon agrément, & vous temeraire que vous êtes, vous oſez y répandre le ſang humain ! Ah, je vous aſſure .... Elle ne put achever. L'Etranger pour lui témoigner plus de reſpect, venoit de mettre pied à terre & d'ôter ſon caſque ; tous ceux qui etoient préſens, admirerent la nobleſſe de ſa phiſionomie, ſes yeux & ſon teint où l'on voyoit etinceler encore le feu du combat ; enfin ſa beauté, s'il eſt permis d'uſer de ce terme en parlant d'un homme.

Diſons, interrompit Eudoxe, que

celui-ci avoit la beauté de Pallas, une beauté robuſte & guerriere, qui ne craint ni la fatigue, ni le ſoleil; on peut fort bien l'attribuer aux hommes, elle lui fait honneur, & les femmes de bon goût en connoiſſent le prix.

Quoi qu'il en ſoit, dit Gélaſe en reprenant ſa lecture, la Ducheſſe conçut des ſentimens plus doux pour le Cavalier, dès qu'elle vit ſa bonne mine: Elle avoit commencé par le gronder, mais elle n'eut pas la force de continuer ſur le même ton, ſes yeux & ſon cœur firent taire ſa bouche.

L'Inconnu lui raconta naïvement de quelle façon la choſe s'étoit paſſée, enſuite il ajouta: Je ſerois au deſeſpoir, Madame, ſi vous preniez pour un manque de reſpect, une défenſe légitime de mon honneur & de ma vie; c'eſt l'aggreſſeur qui doit ſeul vous paroître coupable; pour moi en venant dans ces lieux, je n'ai point apporté d'autre ambition que celle de vous obéïr, mon inclination m'y engage, & les ordres de celui qui m'a député vers vous, m'y obligent.

La Ducheſſe étoit une jeune Veuve d'un temperament plein de feu, le Cavalier lui plut d'abord, elle le regardoit, elle l'ecoutoit avec attention, ſon cœur s'en fit une idole qu'elle prenoit plaiſir à contempler, & ce plaiſir dont elle ne ſe defioit pas, acheva bien-tôt de la ſoumettre aux loix de l'amour. Le defunt eut tort, & l'on goûta les raiſons du vivant plus qu'on n'y avoit paru diſpoſé au premier coup d'œil.

Lorſque l'Inconnu ceſſa de parler, la Ducheſſe qui ſe ſentoit toute enflammée, ne put s'empêcher de lui dire : Je vois bien que la faute de ce combat ne doit point tomber ſur vous, & ſi je refuſois d'ajouter foi à vos diſcours, j'aurois peur de ne pas rendre juſtice à votre phiſionomie, elle annonce tant de grandeur d'ame, qu'on ne peut vous ſoupçonner ni de baſſeſſe dans vos actions, ni de menſonge dans vos paroles ; mais, continua-t'elle, puiſque vous etes deputé dans ma Cour, dites-moi, je vous prie, le nom de celui qui vous y envoye, afin que je puiſſe l'honorer dignement

dans votre perſonne, qui mérite d'ailleurs beaucoup par elle-même. Le Cavalier répondit qu'il venoit de la part du Roi de Caſtille pour traiter d'affaires qui concernoient la gloire & la tranquillité de tous les Princes Eſpagnols. Il ne s'expliqua pas davantage, la Ducheſſe jugea bien qu'il ne vouloit pas publier le ſecret de ſon Maître devant tant de monde, elle lui dit : Donnez-moi la main juſqu'au Château, nous verrons enſuite ce que je pourrai faire pour le ſervice du Roi.

Ils s'en allerent au petit pas, & lorſqu'ils furent arrivés au Château, la Ducheſſe s'enferma dans ſon cabinet avec le Cavalier; l'amour qui fait beaucoup de chemin en peu de tems, s'étoit déja tellement fortifié dans le cœur de cette Dame, qu'elle ſouhaitoit que ſon Inconnu fût d'une illuſtre naiſſance, la ſolitude du veuvage l'ennuyoit, & certains mouvemens qu'elle ne pouvoit réprimer, l'avertiſſoient qu'il lui falloit un époux. Elle prit la parole, & ſe flatant d'amener la converſation au point qu'elle deſi-

roit, elle demanda au Cavalier des nouvelles du Siege de Grenade, elle le pria de lui dire l'origine & les progrès de cette guerre dont elle n'étoit pas bien informée : Apprenez-moi auſſi qui vous êtes, continua-t-elle, il eſt juſte que je le ſçache pour mieux regler les attentions qu'on doit vous témoigner dans ma Cour.

Madame, lui répondit-il, tout ce que je ſouhaite dans votre Cour, c'eſt l'honneur de recevoir vos ordres, j'obéis à ceux qu'il vous plaît de me donner preſentement. Vous n'ignorez pas ſans doute que le dernier des Rois Chrétiens qui étoient Souverains de Grenade avant que les Maures s'en fuſſent emparés, s'appelloit Hernandès ; il perdit en un même jour la vie & la Couronne. Son fils Don Carlos eut le bonheur de ſe ſauver chez Don Pedre, Duc de Biſcaye, qui n'étoit pas moins reſpectable par ſes vertus, que par le ſang illuſtre des Recaredes, d'où il tiroit ſon origine.

Cet Ami généreux tint lieu de Pere à Don Carlos, & lui donna la même education qu'à Don Alfonſe ſon

ſon fils, qui poſſede aujourd'hui les Royaumes de Léon & de Caſtille. Les deux jeunes Princes nourris enſemble, conçurent l'un pour l'autre une amitié parfaite : Alfonſe étant monté bien-tôt après ſur le premier Trône d'Eſpagne, tenta de remettre Don Carlos ſur celui de Grenade ; mais divers accidens imprévus firent échouer cette entrepriſe ; on fut enſuite obligé de porter la guerre juſques chez les Affricains. Don Carlos eut le commandement des Troupes, il remporta pluſieurs victoires ; enfin la mort arrêta ſes progrès. Don Alfonſe perdit en lui un ſujet fidéle, & moi un Pere des plus tendres : il avoit épouſé, comme vous le ſçavez, Madame la Princeſſe Bérangele, ſœur du Roi, & c'eſt de leur mariage que je ſuis né.

Quoi ! s'écria la Ducheſſe, vous tenez le jour de Don Carlos & de l'auguſte Bérangele ! Ainſi ſans le connoître, & ſans lui rendre les honneurs qu'il merite, j'avois devant les yeux le brave Don Palmerin, qui eſt la gloire du nom Eſpagnol & la terreur des Maures ! Excuſez mon ignorance, Seigneur,

& prenez-vous-en, je vous supplie, à vous-même, si j'ai manqué à quelque chose de ce qui vous est dû. Daignez croire, Madame, dit Don Palmerin, que je n'aurois pas pris la liberté de vous parler de ma naissance, s'il ne m'avoit paru que vous étiez curieuse d'en être informée; les bontés dont il vous plaisoit me donner d'éclatans témoignages sur ma simple qualité d'Envoyé du Roi, suffisoient pour remplir toute mon ambition, sans que j'allasse chercher des titres dans les tombeaux de mes Ancêtres, ou dans les malheureux débris d'une grandeur ruinée.

Quoi qu'il en soit, Madame, continua-t-il, l'amitié de Don Alfonse pour mon Pere & ses bontés pour moi, sont la vraie cause de cette guerre si cruelle, que les Espagnols font depuis plus de douze ans aux Grenadins & à tous les Maures en général. Elle s'est rallumée plus vivement que jamais depuis la mort de Don Carlos; Alfonse piqué d'avoir échoué plusieurs fois dans son entreprise, croit que maintenant il y va de son intérêt aussi-bien que de

ſa gloire, & il a juré de mourir plutôt que de laiſſer les Mahométans paiſibles poſſeſſeurs du Royaume de Grenade. La Trêve qu'il vient de conclure avec eux, n'eſt qu'un intervale de repos, qu'il a voulu prendre pour rétablir ſes Armées, & pour raſſembler les ſecours dont il a beſoin. Dans cette idée, il m'a chargé d'aller demander des Troupes auxiliaires chez tous les Princes d'Eſpagne : J'ai parcouru la Catalogne, la Navarre & l'Andalouſie, j'ai penetré juſques chez Odon Duc d'Aquitaine, qui eſt allié de mon Roy, & qui m'a promis de le ſecourir dans un projet ſi magnanime.

Voilà, Madame, pourſuivit Don Palmerin, quel eſt l'objet de mon voyage, & c'eſt ce qui m'amene dans votre Cour ; Don Alfonſe eſpere que vous voudrez bien vous unir avec lui pour chaſſer les Maures d'une des plus belles Provinces d'Eſpagne, vous avez des Vaſſaux belliqueux, & qui ſeront charmés de partager la gloire de cette expédition. Dès que vous leur ordonnerez de joindre nos éten-

darts, pourſuivit-il en ſouriant, notre victoire ſera certaine, l'honneur de combattre à côté des ſujets d'une ſi charmante Princeſſe, nous applanira tous les dangers.

Cette galanterie plut à la Ducheſſe, elle en tira une conſéquence qui flatoit ſon amour propre, & l'inclination qu'elle ſe ſentoit pour Don Palmerin. Seigneur, lui dit-elle en rougiſſant un peu, je ne trahirai point la confiance dont le Roy de Caſtille m'honore, & vous devez compter que je ne tarderai pas à lui envoyer tous les ſecours qui dépendront de moi : Je veux même, ajouta-t-elle, après un petit moment de reflexion, me trouver au Camp que vous aurez ſous les murs de Grenade, jamais je n'ai vu d'Armée, je m'imagine que c'eſt un beau ſpectacle, & j'en ſuis curieuſe. Il me ſera doux d'être témoin de votre gloire, & des grandes actions de tant d'autres braves gens.

En ce moment on vint avertir la Ducheſſe qu'on avoit ſervi, elle paſſa dans une ſalle magnifique, où elle fit mettre Don Palmerin à table auprès d'elle, avec des Cava-

liers & des Dames de ſa Cour : le repas fut gai ; Don Palmerin y contribua, quoiqu'il eût dans le cœur un grand fonds de triſteſſe.

On joua, on ſe promena dans les Jardins du Château pendant le reſte de la journée. Don Palmerin qui étoit naturellement galant auprès des Dames, ne perdoit guere l'occaſion de louer la Ducheſſe, elle s'en applaudiſſoit, & bien-tôt elle en vint juſqu'à ſe flater d'avoir ſçu trouver le foible d'un Guerrier ſi redoutable ; cette idée qui chatouilloit ſon cœur, ſervit beaucoup à l'affermir dans ſes projets ; on s'embarque volontiers, quand on eſpere une heureuſe navigation.

Lorſque la nuit fut venue, & que Don Palmerin ſe trouva ſeul dans l'appartement qu'on lui avoit donné, il ſe livra ſans contrainte aux rêveries que lui ſuggeroit ſon amour pour Thamire, il ſe repréſentoit la douceur, la beauté, les graces qu'elle poſſedoit dans le degré le plus éminent ; ce ſouvenir ſi cher lui arrachoit des larmes, & ſes ſoupirs voloient en foule vers l'objet de ſa tendreſſe : L'idée de ſa ſeparation

d'avec cette charmante perſonne, les triſtes adieux qu'il en avoit reçus, le deſeſpoir de la rejoindre, tout cela le jettoit dans un abbatement digne de pitié.

Après qu'il eut long-tems promené ſon eſprit & ſes reflexions ſur tout ce qui pouvoit augmenter ſa douleur, il ouvrit enfin ſa bouche aux plaintes les plus ameres, foible & malheureuſe reſſource des Amans infortunés : Quelle eſt donc, s'écria-t-il, la malignité de mon deſtin, & combien de meſures a-t-il priſes pour troubler le repos de ma vie ! Deux Vaiſſeaux ſe rencontrent ſur mer ; on ſe bat, mes gens m'abandonnent, je me vois en butte à tous les coups des Maures, un moment après ils deviennent mes Amis, mais leur funeſte amitié ſemble ne prolonger mes jours que pour me reſerver aux chagrins les plus cruels. Une Beauté digne d'être adorée, s'offre à mes yeux mourans ; je l'admire, je l'aime ; elle répond à ma tendreſſe, & je la quitte pour ne la revoir jamais ! Que d'evénemens liés les uns avec les autres ! Quel grand appareil

pour tourmenter le cœur d'un homme !

Mais, ajouta-t-il, ſur quoi mes plaintes ſont-elles fondées ? Le Ciel m'a ſéparé de Thamire, & ſans doute il a bien fait ; il a peut-être prévu que mal conſeillé par mon amour, je ferois quelque démarche indigne d'un Chrétien, s'il me donnoit le tems de m'attacher à elle : Hélas, je n'y ſuis que trop attaché ! Au ſurplus, quel crime ferois-je, ſi je revoyois ma chere Thamire ? Ai-je donc le cœur ſi bas, qu'on puiſſe craindre que je renie ma foi pour une femme ? Ne pourrois-je pas plutôt lui deſſiller les yeux & l'attirer au ſein de la vraïe Religion ? Ah que ce ſeroit-là un bel ouvrage ! Thamire n'eſt-elle ornée de tant de vertus que pour ſe perdre dans une fauſſe Loi, qu'elle ſuit innocemment ? Non, mon Dieu, continua-t-il en verſant un torrent de larmes, non, je ne ſçaurois le croire, vous ne vous plaiſez point à tiranniſer les mortels, & vous n'appeſantiſſez votre main ſur eux qu'autant qu'ils le meritent ; c'eſt pour une bonne fin que vous

m'avez fait rencontrer Thamire! Eſperons donc que je la reverrai. Mais le moyen de la revoir, ſi je ne vais pas à Maroc? & comment irai-je ſans trahir mon Roi, qui compte ſur ma diligence? Je ne dois m'occuper qu'à lui chercher du ſecours, enſuite la gloire m'appelle au Camp de Grenade.

Toutes ces idées diverſes qui ſe détruiſoient mutuellement, plongeoient Don Palmerin dans une agitation terrible; cependant il avoit beau faire parler ſon devoir & ſon honneur, l'amour le ramenoit ſans ceſſe au projet d'aller trouver Thamire: Ne puis-je pas concilier, reprenoit-il, les difficultés qui s'oppoſent à mon deſſein? Je volerai vers Maroc, j'y demeurerai peu de tems, je verrai Thamire, & peut-être la reſoudrai-je à me ſuivre en Eſpagne: en tout cas je m'en reviendrai ou content du ſuccès de mon voyage, ou bien délivré du fardeau d'une eſperance trompeuſe, & je pourrai joindre l'Armée avant la fin de la Trêve.

Don Palmerin s'endormit ſur cette réſolution, ſon corps repoſoit,

mais ſon imagination échauffée ne prit point de part aux douceurs du ſommeil ; un ſonge lui repréſenta ſa chere Thamire armée d'un ſabre & vêtuë d'une robe longue & majeſtueuſe : elle lui diſoit : *Il eſt vrai, Don Palmerin, que tu m'aimes, & que je t'aime auſſi ; il eſt encore vrai que tu ne peux me revoir ſans venir à Maroc ; mais en y venant, tu cours riſque de mourir par ma main.*

Dans cette illuſion, qui troubloit le cœur de Don Palmerin, il lui ſembla de répondre à Thamire : *Oüi, je vais te trouver, tes mains me rendront la mort agréable: Privé de ta préſence, je traîne une vie plus douloureuſe que le trépas.* Un moment après, il lui parut qu'elle étoit ſur le point de le frapper, & qu'il lui crioit : *Donne-moi ce ſabre, je m'en ſervirai utilement pour nous deux: S'il eſt ainſi*, lui repliqua-t-elle, *tu n'as qu'à le prendre, défends-toi, défends-moi, & ſauvons-nous.* Alors en tendant la main pour recevoir le cimeterre, il s'éveilla, & le ſonge finit.

Les réflexions qu'il fit ſur ſon rêve, ne le tranquilliſerent pas, la ſeule conſéquence qu'il crut devoir en

tirer, c'eſt que le Ciel l'avertiſſoit peut-être que ſon entrée dans Maroc ſeroit ſuivie de quelqu'embaras fâcheux, & qu'il ne pourroit en ſortir auſſi-tôt qu'il le ſouhaiteroit : là-deſſus comme il étoit de la derniere importance pour ſon honneur qu'il ſe trouvât au Siége de Grenade, il prit le parti de ne travailler à rejoindre ſa Maitreſſe qu'après que la Guerre ſeroit terminée.

Il ſe leva dès le point du jour, & lorſqu'il en fut tems, il alla ſaluer la Ducheſſe ; elle s'étoit parée avec ſoin pour lui plaire ; on voyoit briller ſur ſes habits tout ce que la galanterie & la magnificence ont de plus ſéduiſant, jamais la beauté ne s'étoit mieux armée pour faire des conquêtes.

Après les premiers complimens, Don Palmerin la ſupplia d'agréer qu'il pourſuivît ſon voyage. Cette propoſition fut un coup de foudre pour elle, & le triomphe dont elle s'étoit flatée, commença dès-lors à lui paroître douteux ; cependant comme l'eſpérance eſt un bien dont on ne ſe défait que le plus tard qu'il eſt poſſible, elle s'imagina que Don

Palmerin étoit peut-être entraîné par ſon devoir & par ſon honneur, & que la froideur n'entroit pour rien dans l'envie qu'il témoignoit de partir : mon deſſein, lui dit-elle, n'eſt pas d'empêcher que vous ne ſerviez le Roi, & que vous n'alliez moiſſonner les lauriers qui vous attendent dans les plaines de Grenade ; mais vous avez du tems, la Trêve n'eſt pas encore prête à finir, ainſi vous pouvez, Seigneur, vous repoſer au moins deux ou trois jours en ces lieux : ſi vous me refuſiez cette grace, ajouta-t-elle en ſouriant, je croirois ou que vous mépriſez ma Cour, ou que vous n'êtes pas content de la réception qu'on vous y a faite, & d'une ou d'autre façon j'en ſerois fâchée.

L'idée de la Ducheſſe étoit d'employer utilement le tems qu'elle demandoit à Don Palmerin, & de mettre les affaires de ſon cœur en regle avant qu'il partît : comme il ne vouloit pas la déſobliger, il conſentit à demeurer encore trois jours dans le Château ; elle en témoigna de la joye, & ſur le champ elle donna ſes ordres pour lui pro-

curer des divertiſſemens ; les parties de Chaſſe & de Péche, les Bals & les Concerts , tout fut mis en œuvre pour l'amuſer.

Au milieu de tant de plaiſirs differens , la Ducheſſe n'oublioit rien pour parvenir à ſon but ; les attentions , les regards ſéduiſans , & les petits diſcours équivoques dont l'amour ſe ſert dans ſes premieres attaques ne furent pas épargnés : Don Palmerin comprit bien-tôt ce que tout cela vouloit dire ; c'étoit une bonne fortune , quelqu'autre en auroit profité ; mais il ſe piquoit de conſtance ; les Eſpagnols ſont là-deſſus un peu plus réguliers que les François : plus la Ducheſſe lui préſentoit l'eſpoir d'une agreable conquête , & plus il s'enfonçoit dans ſon humeur mélancolique : elle le pria de lui découvrir la cauſe de ſon chagrin , il crut devoir en honnête homme lui parler ſincérement tant pour la guerir d'une paſſion infructueuſe , que pour ſe délivrer lui-même des importunités dont elle pourroit l'accabler dans la ſuite.

Cependant pour faire les choſes

avec grace, il affecta d'être jaloux de ſon ſecret, & ſe contenta de dire en termes généraux qu'il lui étoit arrivé ſur mer une avanture qui troubloit pour jamais le repos de ſa vie. Cet air myſterieux irrita la curioſité de la Ducheſſe, elle redoubla ſes prieres, & Don Palmerin feignant de ſe laiſſer vaincre, lui raconta la naiſſance & les progrès de ſon amour; il fit un brillant portrait de Thamire, & donna le dernier coup de pinceau en aſſurant qu'il l'adoreroit juſqu'au trepas.

On ne pourroit décrire juſqu'à quel point ce recit mortifia la Ducheſſe, peu s'en fallut que ſa douleur n'éclatât au dehors; mais comme elle n'avoit pas moins d'adreſſe & de fierté que de charmes, elle eut aſſez d'empire ſur elle-même pour diſſimuler ſon chagrin, ou du moins ſi elle en laiſſa paroître quelque nuance, elle ſçut lui prêter une couleur honorable; elle dit au Cavalier qu'elle le plaignoit d'aimer une perſonne qu'il ne devoit jamais revoir; qu'elle entroit dans ſa peine, que c'étoit-là le plus grand des ſupplices, & qu'on ne pouvoit trop y compatir.

Enſuite avant affecté de garder un moment le ſilence ſous prétexte de reflechir ſur le ſort de Don Palmerin, elle ajouta que cet amour étoit indigne de lui ; quelle foi devoit-il eſperer d'une femme qui étoit née dans le centre du menſonge & de l'erreur ? D'ailleurs comment accorder avec la pureté de la Religion l'hommage qu'il rendoit aux appas d'une ennemie de nos Autels ? Ne valoit-il pas mieux s'efforcer comme un vrai Cavalier Chrétien, de briſer les fers d'une ſervitude où le crime paroiſſoit inévitable ? Etoit-il d'un rang & d'un caractere ſi médiocre, qu'il lui fallut mandier une épouſe chez les Barbares ? Et n'avoit-on pas en Eſpagne d'aſſez belles Princeſſes, qui ſe feroient un plaiſir de lui donner leur cœur, leur main, & leurs Etats ?

L'amour eſt bien éloquent lorſqu'il plaide ſa Cauſe ; l'ingenieuſe Ducheſſe entaſſoit ainſi raiſons ſur raiſons pour combattre le penchant de Don Palmerin, & ſes remontrances avoient un air ſi tranquille, ſi noble, & ſi déſintereſſé, qu'on

auroit cru que la ſeule amitié les lui dictoit. Don Palmerin ſoupira, & lui dit qu'il n'étoit plus maître de ſon cœur, que Thamire le poſſedoit ſans réſerve, & qu'il s'étoit ſouvent repréſenté lui-même tout ce qu'on pouvoit lui repréſenter là-deſſus.

La Ducheſſe n'en pouvant plus de dépit & de confuſion, termina bientôt l'entretien, & s'étant retirée dans ſa chambre, elle y paſſa le reſte du jour à déplorer ſon ſort, à faire mille & mille projets qui s'évanouiſſoient en fumée; en vain jura-t-elle cent fois de ne plus ſonger à Don Palmerin, ſa bouche prononçoit le ſerment, mais ſon cœur refuſoit d'y ſouſcrire.

Tous les combats que ſa fierté ſoutint contre ſon amour furent inutiles, elle s'en apperçut avec douleur; enfin voyant qu'elle ne pouvoit ſe détacher de ſon ingrat: Hé bien, s'écria-t-elle, aimons-le donc, puiſque rien ne peut me ſauver de cette foibleſſe! il m'aura continuellement devant les yeux, j'attaquerai ſon cœur par les endroits les plus ſenſibles, & ſi je ne

ſçais pas le prendre, je ſçaurai mourir.

Elle verſa quelques larmes, & reprenant enſuite la parole : Pourquoi ſonger à mourir, dit-elle ? eſperons un ſort plus doux. Thamire n'eſt pas une Rivale à craindre, puiſque Don Palmerin ne peut ſe flater de la revoir ; mes ſoins & ma préſence la lui feront oublier, c'eſt en amour plus qu'en toute autre choſe, qu'il eſt certain que les abſens ont tort : d'ailleurs, ou mon miroir me trompe, ou mes yeux n'ont pas encore perdu cette vivacité qui leur a ſoumis tant de fois les cœurs les plus rebelles: iſſu d'un Roi detrôné, Don Palmerin n'a point de fortune ; en l'aſſociantà la mienne, je lui ferai un établiſſement honorable, & ſans doute il ne ſera pas aſſez aveugle pour préferer ſa chimere aux avantages les plus ſolides.

Ces lueurs d'eſperance calmerent un peu l'eſprit de la Ducheſſe ; elle redoubla ſes attentions pour Don Palmerin, mais d'une maniere à lui perſuader que c'étoit gé-

nérosité pure, & que l'amour n'y avoit aucune part : au reste elle crut devoir s'affermir plus que jamais dans l'idée d'aller au Camp de Grenade ; il lui étoit néceſſaire de voir ſouvent Don Palmerin pour lui donner des aſſauts continuels, & pour combattre dans ſon cœur l'image de Thamire.

Enfin Don Palmerin prit congé de la Ducheſſe, qui le ſuivit longtems des yeux, & toujours de la penſée: la Chaſſe & les autres plaiſirs qu'elle avoit aimés juſqu'alors, lui devinrent inſipides ; ſa Cour n'étoit plus pour elle qu'une ſolitude où les ennuis & le chagrin l'aſſiegeoient conſtamment, rien ne pouvoit l'amuſer, & toute ſa conſolation étoit de ſonger à joindre bien-tôt l'Armée pour y voir l'objet de ſa tendreſſe.

Fin du premier Livre.

Eudoxe & Philinte témoignerent à Gélaſe qu'ils étoient contens de ſon début, & qu'ils verroient avec plaiſir la ſuite de cette Hiſ-

toire : on ſe promena quelque tems dans le jardin, on y dîna ſous une treille, & l'on employa le reſte du jour à chaſſer.

Fin de la ſeconde Conférence.

ENTRETIENS LITTERAIRES ET GALANS.

TROISIE'ME CONFE'RENCE.

Suite de la maniere d'écrire l'Hiſtoire.

LE lendemain la beauté du jour invita nos trois Académiciens à s'aller promener ſur le bord de la mer ; ils s'amuſerent quelque tems à ramaſſer des coquillages, enſuite à regarder un homme qui péchoit à la ligne : en voyant les poiſſons qu'il avoit pris, dont les uns languiſſoient, pendant que les autres ſe debattoient un peu plus

vivement, Philinte recita cette description tirée d'Ausone.

Le poisson étendu sur des rochers stériles,
Consume sa vigueur en efforts inutiles,
L'éclat du jour qu'il voit, est l'arrêt de sa mort,
Il se replie, il saute, il bondit, il s'élance,
Enfin vaincu par l'air, qui lui fait violence,
Il succombe, il expire, & termine son sort.*

L'ardeur du Soleil qui commençoit à se faire sentir, obligea bientôt les trois Amis à se refugier dans un antre voisin; c'étoit une espece de sallon qui ne manquoit pas d'agrémens; à l'entrée on voyoit jaillir du sein de la pierre même une source d'eau vive; au-dedans on trouvoit des sieges taillés dans le roc, & la voute étoit ornée de mousse verte & d'une quantité prodigieuse de coquillages.

C'étoit la nature qui avoit formé le sallon, & qui l'avoit enrichi d'une fontaine; les autres embellissemens étoient l'ouvrage d'un Hermite, qui avoit long-tems édifié par la sainteté de ses mœurs tout le

* Ausonius, Epig. 22. Ad Mosellam.

Païs voiſin : il avoit fait les ſiéges, attaché les coquilles à la voûte, & gravé de tous côtés pluſieurs Sentences qui étoient pour lors à demi effacées.

Philinte & Gélaſe qui n'étoient jamais venus dans cet endroit, en furent charmés ; ils tâcherent auſſi-bien qu'Eudoxe, de déchiffrer quelques-unes des Inſcriptions qui s'offrirent à leurs yeux.

Gélaſe lut ces quatre Vers avec un peu de difficulté.

Adieu vaine eſperance, adieu grandeurs fragiles,
Vous ne reglerez plus mon ſort,
Etalez loin de moi vos charmes inutiles,
J'en reconnois l'abus, & je me tiens au port.*

Philinte démêla ceux-ci un moment après.

Notre vie eſt pareille à l'empire des flots,
Les vents y cauſent des orages,
On y voit arriver mille fameux naufrages,
Et le calme y trahit l'eſpoir des Matelots. †

* Inveni portum, &c. *Div. Aug.*
† Vita mari eſt ſimilis, &c. *Jac. Bill. Anth. Sac.*

Eudoxe ayant long-tems fatigué ſes yeux ſur pluſieurs caracteres embrouilles, trouva cette Sentence.

Il faut avoir l'eſprit tortu
Pour comparer les épines aux roſes,
Sçachons ſuivant leur prix eſtimer toutes choſes,
L'argent vaut moins que l'or, & l'or que la vertu. *

Autant que nous en pouvons juger par le choix des Sentences que nous voyons ici, dit Philinte, il paroit que cet Hermite avoit de l'étude : Je le crois de même que vous, ajouta Gelaſe ; mais ne ſçait-on point quel homme c'étoit ? Non, repondit Eudoxe, il a vecu près de douze ans dans notre Province, & il y eſt mort ſans qu'on ait jamais pû penetrer quelle etoit ſa Patrie, ni quel rang il avoit tenu dans le monde : Tout ce que j'en ai appris de quelques Vieillards qui l'ont frequenté, c'eſt qu'il etoit d'une figure noble, qu'il s'exprimoit avec beaucoup de politeſſe, & qu'il avoit le

* [illegible] argentum eſt auro, virtutibus aurum. *Hieron. Epiſt. ad Dard.*

talent de rendre la vertu aimable autant par ſes diſcours que par ſon exemple.

Parlons preſentement des affaires de notre Academie, reprit Philinte, nous voici dans un lieu ſolitaire où nous ne devons pas apprehender qu'on vienne nous interrompre; je crois que nous ferons bien d'y tenir notre ſéance, & d'y achever nos obſervations ſur la matiere que nous avons entamée hier matin.

En même-tems il s'aſſit, & ſes deux Compagnons l'imiterent. Eudoxe ouvrit la conference après quelques momens de reflexion: Vous vous ſouviendrez, dit-il, que nous avons donné les préceptes qui ſont propres à chaque eſpece d'Hiſtoire en particulier: Cela ne ſuffit pas pour conduire les Auteurs qui veulent entrer dans une carriere ſi épineuſe; il faut encore leur expliquer les régles générales qui conviennent à toutes ſortes d'Hiſtoires, quels que ſoient leur objet & leur étenduë.

Ces régles générales, continua-t-il, ſont en beaucoup plus grand

nombre que les préceptes particuliers. Nous n'avons point d'autre ordre à ſuivre en les examinant toutes, que d'en parler ſuivant qu'elles ſe preſenteront naturellement à notre idée ; au ſurplus vous m'excuſerez, mes chers Confreres, s'il m'arrive de vous rappeller aujourd'hui quelques-unes des choſes dont nous parlâmes hier ; cela eſt preſqu'inévitable dans les matieres didactiques.

Commençons, pourſuivit-il, par la fidélité ; c'eſt la baze de l'Hiſtoire, c'eſt la plus importante des régles qu'on doit obſerver dans ce genre d'écrire. Denis d'Halicarnaſſe dit que *l'Hiſtoire eſt la Prêtreſſe de la vérité*. Ainſi elle ne peut ſe livrer au menſonge ſans violer le culte de la Divinité qu'elle ſert, un ſacrilege de cette nature merite le feu, & ſi je n'y condamnois pas l'Auteur, au moins j'y condamnerois l'Ouvrage.

ἱερὰ τῆς ἀληθείας ἡ ἱστορία.

Fidélité de l'Hiſtoire.

On peut mentir de deux façons dans l'Hiſtoire, ſoit en taiſant le vrai, ſoit en avançant le faux. Herodote, Tite-Live, Salluſte & Tacite ne ſont que trop coupables de

Deux eſpeces d'infidélité dans l'Hiſtoire.

de pareils égaremens, & quelque reputation qu'ils ayent d'ailleurs, on doit bien ſe garder de les imiter en cela.

L'unique moyen d'éviter ces deux écueils, c'eſt d'écrire ſans paſſion & de ſe dépoüiller de toute partialité. Adoptons le ſentiment de Diogene lorſque nous faiſons une Hiſtoire, & ne nous diſons ni François, ni Eſpagnols; mais Citoyens du monde. * Alors perſuadés que nous travaillons pour l'utilité du genre humain, & non pas pour celle d'un Peuple particulier, nous ne ſongerons point à flater les uns aux dépens des autres. Nous raconterons naïvement les victoires de nos ennemis, & nous n'extenuerons ni les fautes, ni les pertes de ceux que les liens de la Patrie & du ſang nous rendent chers.

L'Hiſtorien doit ſe dépoüiller de toute paſſion.

Les Eſpagnols, interrompit Philinte, ſont extremement ſujets à la partialité, ils ont une haute idée d'eux-mémes, & dans l'amour

Hiſtoriens Eſpagnols ſujets à la partialité de nation.

* On demandoit un jour à Diogene de quel Païs il étoit, il répondit qu'il étoit κόσμου πολίτης, c'eſt-à-dire que le monde étoit ſa Patrie.

propre qui les enyvre, ils ne balancent jamais à préconiſer leur Nation, quoique ſouvent la vérité en murmure. Nous en voyons un grand exemple dans l'Hiſtoire de l'Empereur Charles-Quint par Sandoval; cet Ecrivain ne laiſſe échapper aucune occaſion de ternir la gloire de François I. pour relever celle de ſon Heros; mais en donnant dans un travers ſi ridicule, il montre qu'il ne ſçait pas en quoi conſiſte le vrai point d'honneur; car il eſt bien plus beau de triompher d'un vaillant Ennemi, que d'un homme qui ſe défend mal; c'eſt à peu près dans ce ſens que Moliere diſoit:

Que les difficultés dont on eſt combattu,
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.

Menſonges & partialité ridicule de Sandoval.

Ce Sandoval étoit un cerveau bien étrange, ajouta Gelaſe, toute ſon Hiſtoire n'eſt qu'un tiſſu de rodomontades qu'on ne ſçauroit ſupporter. Je me ſouviens qu'en parlant de la bleſſure mortelle que le Chevalier Bayard reçut à la retraite de Biagras, il fait dire à ce

brave homme, *qu'il mouroit content, puiſque c'étoit par les mains des Eſpagnols, qui ſont la plus illuſtre Nation de l'Univers.*

Jamais Bayard n'eut des ſentimens ſi frivoles, reprit Philinte, la grandeur d'ame lui étoit naturelle, toutes ſes actions & ſes moindres diſcours tendoient à l'héroïſme: Lorſqu'il ſe ſentit bleſſé, il commanda qu'on le couchât ſous un arbre le viſage tourné vers les Ennemis: *N'ayant oncques tourné le dos devant eux*, dit-il, *ſi ne veux je commencer preſentement.* Enſuite il pria d'Allegre de dire au Roi, *qu'il mouroit content, puiſqu'il mouroit pour ſon ſervice.* Quelques momens après le Connétable de Bourbon, qui pourſuivoit l'Armée, ſurvint, & lui dit: *Ah, Capitaine Bayard, que je ſuis marri & déplaiſant de vous voir en cet état! je vous ai toujours aimé pour votre grand'proüeſſe, & ſageſſe, qui en vous reluit: Ah que j'ai grand pitié de vous! Monſeigneur*, lui répondit Bayard, *je vous remercie, il n'y a point de pitié en moi, qui meurs en homme de bien ſervant mon Roi; mais bien faut-il avoir pitié de vous, qui*

Belles paroles & grandeur d'ame du Chevalier Bayard.

portez les armes contre votre Patrie & votre Prince. Ces particularités, continua Philinte, auroient embelli l'Histoire de Sandoval, & ce que son humeur fanfaronne y a substitué, la dépare entierement.

Laissons Sandoval en repos, dit Eudoxe, aussi-bien M. de la Mothe le Vayer lui a fait son procès d'une maniere qui ne souffre point de replique. Pour etre fidele Historien, ajouta-t-il, ce n'est pas assés d'abjurer l'esprit de Nation, il faut encore s'oublier soi-même, ne flater ni par amitié, ni par interet, ne point dissimuler par crainte une vérité fâcheuse, & ne jamais blâmer par ressentiment, par envie ou par haine.

L'Historien doit oublier ses interêts en écrivant.

Voilà trois conditions bien difficiles à remplir. Paterculus fut peut-être de tous les Romains celui qui entendoit le mieux l'art d'écrire l'Histoire, rien de plus délicat ni de plus fin que ce qu'il nous en a laissé; mais on y trouve un défaut qui ternit la beauté de l'ouvrage & la gloire de l'Auteur. Les éloges qu'il prodigue aux plus méchans hommes de son siécle, prouvent

Paterculus condamné.

qu'il obéiſſoit à des paſſions toujours honteuſes chez un Hiſtorien. En effet, comment auroit-il pu ſe réſoudre à flater Tibere & Séjan, s'il n'y avoit été pouſſé par intérêt, ou par amitié? Comment auroit-il diſſimulé leurs mauvaiſes actions, ſi la crainte de leur déplaire ne lui eût fermé la bouche?

Hérodote, continua-t-il, n'a pas eu plus de reſpect pour la vérité: On a remarqué qu'ayant achevé ſon Hiſtoire, il alla chez les Corinthiens pour y recevoir quelque récompenſe du bien qu'il avoit dit de leurs Ancêtres. Ce Peuple qui n'étoit pas moins délicat que les autres Habitans de la Grece, ne voulut point acheter de l'honneur à prix d'argent. Alors l'Ecrivain dépité changea la narration de ce qui s'étoit paſſé au Combat Naval de Salamine, & publia que dès le commencement de l'action les Corinthiens avoient pris la fuite avec leur General Adimanthus. Cette impoſture étoit démentie par les Inſcriptions & par les Epitaphes qu'on liſoit dans l'Iſle de Salamine même, ainſi que Dion Chryſoſto-

Hérodote de même.

me le rapporte ; mais l'Hiſtorien ne s'en ſoucia guere, & les mauvais conſeils de ſon reſſentiment prévalurent.

J'avouë, interrompit Philinte, que rien ne peut excuſer le procedé d'Hérodote ; mais je ne vois pas que celui de Paterculus ſoit auſſi condamnable ; il écrivoit dans Rome & ſous l'Empire de Tibere, dont Séjan avoit toute la faveur : Devoit-il s'expoſer à perdre ſa fortune, & peut-être ſa vie, ou du moins ſa liberté en publiant les defauts de deux perſonnages, qui étoient maîtres de ſon ſort ?

Non, répondit Eudoxe, il ne devoit pas s'y expoſer, c'auroit été une grande imprudence ; mais lui avoit-on mis le poignard ſur la gorge pour le contraindre à écrire ? Sans cela, quel moyen de lui paſſer tant d'impoſtures ? Que ne ſe taiſoit-il plutôt, puiſque de ſon tems la ſincerité étoit ſi perilleuſe ? Ou du moins s'il vouloit donner l'Hiſtoire de Rome, pourquoi la pouſſoit-il juſqu'à l'Empire de Tibere ?

J'aime beaucoup la ſageſſe d'un

Auteur qui ſçait ſe renfermer dans de juſtes limites, Paterculus eſt inexcuſable de ne l'avoir pas fait, ou bien s'il vouloit à toute force parler de Tibere & de Séjan, il ne devoit pas publier ſon Hiſtoire pendant leur vie.

C'eſt-là mon ſentiment, interrompit Gélaſe, je ne ſçaurois approuver ceux qui écrivent l'Hiſtoire d'un Prince pendant qu'il vit encore; s'ils en diſent du mal, ils s'expoſent à ſon indignation, & d'ailleurs on peut les ſoupçonner de quelqu'animoſité ſecrette: s'ils lui rendent au contraire un témoignage glorieux, on peut les accuſer de flaterie, & de plus tout le bien qu'ils en publieront, court riſque d'être effacé par leur idole, qui de même que Néron pourra démentir les premieres années de ſon regne; ainſi je crois qu'il vaut mieux attendre que la mort ait mis le dernier ſceau tant aux vertus qu'aux vices des grands hommes, & là-deſſus je prendrois volontiers pour regle cette maxime qui a paſſé en proverbe chez les Eſpagnols.

Il eſt dangereux d'écrire l'Hiſtoire des Princes vivans.

Quelquefois le Soleil nous promet au matin
Les agrémens d'une belle journée,
A la sera alaba el dia. Enſuite il pleut l'après-dinée ;
Ne loüons le jour qu'a la fin.

Solon. . . écoutez bien, chers Auditeurs, continua-t-il avec emphaſe, Solon penſoit tout comme moi ſur cet article ; car lorſqu'il diſoit à Creſus qu'aucun homme n'étoit véritablement heureux avant ſa mort, cela devoit s'entendre, non pas de la ſeule proſpérité, qui ſuit les faveurs de la fortune, mais auſſi de cette ſatisfaction pure, qui eſt le fruit d'une vertu conſtante & toujours fidele à ſes maximes : *Ergo* vous ſentez bien par-là. . . . .

Je ſens, interrompit Philinte, qu'on peut te faire une objection que tu n'as pas prévûë : Néron pendant les cinq premieres années de ſon regne, donna pluſieurs exemples de ſageſſe & de bonté ; jamais Prince ne débuta ſi glorieuſement ; pourquoi ne voudriez-vous pas qu'il eût été permis à quelqu'un de ſes Courtiſans d'écrire l'Hiſtoire de ces cinq années ſi belles & ſi dignes

d'admiration ? Quant à moi, je ne vois rien qui s'y oppoſe. Néron, me direz-vous, s'eſt déshonoré dans la ſuite par mille actions déteſtables : Hé bien, qu'y fait cela ? Une autre partie d'Hiſtoire nous racontera ſes cruautés & ſes baſſeſſes, & par ce moyen nous aurons une peinture complette de ſa vie.

Quoi, reprit Gélaſe, l'autorité de Solon ne ſuffit pas pour vous fermer la bouche! Sçavez-vous que ſi j'appelle Georges de Trébizonde * à mon ſecours..... Laiſſez-le en repos, interrompit Eudoxe en riant, nous déciderons bien cette affaire ſans lui, l'objection de Philinte paroît aſſez ébloüiſſante ; cependant vous n'en avez pas moins raiſon. Un Courtiſan de Néron, qui charmé des cinq premieres années du regne de cet Empereur, auroit pris la peine d'en écrire l'Hiſtoire, n'auroit pu ſe diſpenſer de nous le dépeindre comme un Prince vertueux, & c'eût été un portrait infidéle ; car quoique Néron ait fait du bien dans cet eſpace de

* Fameux Auteur Grec qui floriſſoit dans le XV. Siécle.

tems, il avoit dès-lors un penchant naturel vers le mal; il couvoit dans son cœur les semences des vices les plus affreux, c'étoit un Tyran qui tâtoit le terrein, & qui avant de se livrer au debordement de ses passions, vouloit y préparer le Sénat & le peuple; voilà sous quels traits Tacite nous le représente: Néron, dit ce grand Historien, *s'appliqua dès sa jeunesse à cacher sa méchanceté sous des couleurs spécieuses.**

Concluons de-là, poursuivit Eudoxe, qu'un Auteur qui n'auroit vû que les cinq premieres années du regne de Neron, n'en auroit pas fait une Histoire bien fidéle, car la fidélité de l'Histoire consiste non-seulement à rapporter les actions des hommes, mais encore à peindre leur caractere, & celui de Néron ne se developpa qu'après que ses fausses vertus eurent ébloui les Romains; ainsi, mon cher Philinte, je m'en tiens à l'opinion de Gélase, & je crois qu'on ne doit point écrire la vie d'un Prince avant sa mort.

* Habemus Nero flagitiis & sceleribus celamenta quæsita. Cornel. Tac. Ann. Lib. XI.

Juſqu'à préſent, dit Philinte, vous nous avez montré que la partialité de Nation & les interêts perſonnels ne doivent jamais guider la plume d'un Hiſtorien ; c'eſt une maxime dont on ne ſçauroit diſconvenir, mais vous ne parlez pas d'une autre eſpece d'infidélité qui n'eſt que trop fréquente ; un Auteur écrit ſur de faux Mémoires, ou bien il ſe fie à des relations trompeuſes ; le menſonge ſe gliſſe dans ſon Ouvrage, & toute la candeur imaginable ne l'empêche pas de trahir la vérité : voyez-vous quelque choſe qui puiſſe nous ſauver de cet écueil. ?

Infidelité qui provient des faux Mémoires.

Les meilleurs préceptes, répondit Eudoxe, ne nous affranchiſſent pas de la foibleſſe humaine, nous ſommes ſujets à nous tromper, quelque diſcernement que nous ait donné la nature, & quelque ſecours que nous empruntions de l'art : Démocrite diſoit que la vérité ſe cachoit au fond d'un puits, elle n'y eſt par malheur que trop ſouvent pour les Hiſtoriens ; cependant on doit toujours faire ſes efforts pour l'en retirer, & l'on y réuſſit quelquefois.

C'eſt ici, ajouta Eudoxe, que la prudence d'un Auteur ſe fait connoître : il a devant les yeux pluſieurs monumens hiſtoriques, l'un dit blanc, l'autre dit noir, lequel croira-t-il ? S'il eſt ſage, il ſuivra la méthode de Deſcartes, il ſuſpendra ſon jugement & ſon choix, & ne ſe déterminera qu'après un examen dépouillé de toute prévention.

Pour bien réuſſir dans une affaire ſi épineuſe, la bonne critique nous fournit des regles dont nous ne devons jamais nous écarter.

1°. Nous examinerons le caractere des Auteurs dont nous avons les monumens entre les mains, enſuite nous prefererons les écrits d'un homme vertueux aux Ouvrages d'un homme diffamé par les mauvaiſes qualités de ſon cœur ; la vérité & la vertu ſont deux ſœurs jumelles, & le menſonge marche preſque toujours à côte du crime.

Examen du caractere des Auteurs.

2°. Nous comparerons leur eſprit, nous mettrons leurs lumieres dans la balance, & nous deciderons en faveur de celui qui nous paroitra le plus capable d'avoir demêle le vrai d'avec le faux; Thucidide

Examen de leurs lumieres.

avoit une ſagacité merveilleuſe pour cela, & il y auroit de la folie à ne le pas écouter plutôt que Timée de Tauromene, *qui ſuivant le témoignage des meilleurs critiques de la Gréce, formoit ſon Hiſtoire ſur tous les contes des vieilles femmes & ſur les relations les plus mépriſables.**

3°. Nous obſerverons quelle a été leur profeſſion & quel rang ils ont tenu. Un Général d'Armée tel que Xénophon, & Jules Céſar, nous inſtruira mieux des campemens & des autres manœuvres militaires, qu'un Particulier qui n'a fait la guerre que la plume à la main & dans ſon cabinet. Un Miniſtre tel que le Cardinal de Richelieu & le Duc de Sully, nous developpera mieux les menées de la Cour & la politique des Princes, qu'un Sçavant de Collége, ou qu'un Grenadier qui n'a ſçu que brûler de la poudre. Examen du rang & de la profeſſion des Auteurs.

4°. Nous ferons attention aux intérêts des Auteurs : il faudra par exemple ſe défier d'un Hiſtorien gagé, ces ſortes de gens vendent leur Examen de leurs intérêts.

* Héſichius & Suidas l'ont appellé τὴν γραοσυλλεκτρίαν, c'eſt-à-dire, *vieille femme qui fait des compilations.*

voix, la vérité leur eſt moins précieuſe que la penſion dont ils jouiſſent; le ſuffrage d'un ennemi, ou tout au moins d'un Ecrivain libre, forme un monument bien plus reſpectable, & j'ajouterai plus de foi aux diſcours d'un Eſpagnol, qui me dira que François I. ſignala ſa valeur dans la Bataille de Pavie, qu'aux éloges dont ſes Courtiſans le comblerent. Blondel étoit Proteſtant, ſa haine contre l'Egliſe Catholique ne l'a point empeché de montrer que le prétendu Pontificat de la Papeſſe Jeanne eſt une Fable mal inventée; ſon témoignage n'eſt pas ſuſpect, & la vérité peut en tirer beaucoup de profit.

Examen du Pays des Auteurs & des lieux où ils ont vécu.

5°. Nous rechercherons de quel Pays ils étoient, & où ils ont vécu; un Etranger qui n'aura jamais mis le pied chez nous, n'eſt pas vraiſemblablement à portée de connoître nos affaires auſſi-bien que nous-mêmes; certains Auteurs Allemands ont publié mille fauſſetés ridicules ſur l'origine d'Hugues Capet: les en croire ſur leur parole, ce ſeroit manquer aux regles de la bonne critique; nos Compatriotes

doivent naturellement être mieux informés de la succeſſion des familles Françoiſes ; ils ont vû des titres inconteſtables, qui prouvent que ce Prince deſcendoit de Pepin le Grand par les hommes, & de Clovis par les femmes.

6°. Nous conſidererons les moyens que les Auteurs ont mis en uſage pour s'inſtruire de la vérité ; Polybe & Thucidide n'ont épargné ni dépenſes ni peines pour ne rien hazarder dans l'Hiſtoire, ils ont appris les Langues, ils ont conſulté diverſes Nations & viſité les lieux où s'étoient paſſés les événemens qu'ils vouloient décrire: après des meſures ſi ſages, après tant de travaux, ne méritent-ils pas que l'on regarde leurs écrits comme des monumens authentiques, & pourroit-on ſans ſe dégrader ſoi-même leur préferer les Gazettes de gens qui s'en ſont fiés à de ſimples rapports ?

Examen des moïens qu'ils ont mis en uſage pour s'inſtruire de la vérité.

7°. Nous aurons égard au ſiécle où floriſſoient les Auteurs, c'eſt-à-dire, que plus leur vie les rapprochera des tems dont ils décrivent l'Hiſtoire, & plus nous les jugerons dignes de foi ; ainſi je conſulterois

Examen du tems où les Auteurs ont vécu.

plus volontiers ſaint Gregoire de Tours & Fredegaire le Scholaſtique ſur l'établiſſement de la Monarchie Françoiſe, que Jean de Serres & du Haillan ; les deux premiers étoient voiſins de cette grande époque, ils en avoient la mémoire toute fraiche, au lieu que les derniers ne ſont venus que long-tems après eux ; & comme ils ont dû les ſuivre, on peut des qu'ils s'en éloignent, les ſoupçonner de malice ou d'ignorance.

En cet endroit Eudoxe s'arrêta pour ſe repoſer un moment. Gélage prit la parole, & lui dit : J'ai une objection à vous faire ſur la ſeptieme regle que vous venez d'établir ; nous avons reconnu que c'eſt une imprudence d'écrire l'Hiſtoire des Princes pendant qu'ils vivent encore, & cela parce qu'on n'eſt pas libre de les dépeindre avec ſincerité : vous nous dites maintenant que plus les Auteurs ſont voiſins du Siecle dont ils parlent, & plus on doit eſtimer leur témoignage ; il me paroît que vous tombez ici dans une furieuſe contradiction, car les Auteurs ne ſçauroient

Objection contre cette derniere regle.

être plus raprochés des tems que quand ils ſont contemporains ; Paterculus floriſſoit ſous Tibere, & Saint Gregoire de Tours ſous Chilpéric ; moyennant votre derniere maxime, l'autorité de ces deux Hiſtoriens prévaudra ſur celle de leurs ſucceſſeurs, dès qu'il ſera queſtion du Tyran de Rome ou du Roi de France ; mais ſi nous nous en tenons à l'autre principe que je viens de vous rappeller, il faudra retourner la médaille ; alors Tacite & du Haillan auront le deſſus, parce qu'aucun intérêt perſonnel ne les obligeoit à trahir la vérité en faveur de Tibere & de Chilpéric, dont ils ne pouvoient ni craindre le reſſentiment, ni gagner les bonnes graces : comment accordez-vous ces diſſonances-là ?

C'eſt une affaire moins difficile que vous ne le penſez, répondit Eudoxe, la juſteſſe des regles que je viens de vous indiquer pour le choix des monumens hiſtoriques, eſt fondée ſur une ſuppoſition naturelle, & qui ſe préſentera toujours d'elle-même aux eſprits judicieux : mettons la choſe au clair par le

Réponſe à l'objection.

moyen de quelques exemples.

J'ai dit dans la premiere regle que nous devons préferer le témoignage d'un homme vertueux à celui d'un scelérat : cela doit s'entendre suivant le langage de l'Ecole, *en supposant ce qui convient :* Or ce qu'il convient de supposer ici, c'est que l'Ecrivain vertueux, outre la sagesse de ses Mœurs, possede les autres qualités nécessaires pour rendre son témoignage authentique : cette supposition favorable soutient les regles suivantes ; ainsi quand j'ai ajoucé dans la troisiéme qu'un Général tel que Xénophon & Jules César, nous instruiroit mieux qu'un simple Particulier sur le métier de la Guerre ; mon idée n'étoit pas que le caractere du Général se presentât tout seul dans cette occasion, j'ai sous-entendu que la capacité l'accompagneroit.

Positis ponendis. Suppositions nécessaires pour fortifier les regles précedentes touchant l'examen des monumens historiques.

Ceci, continua Eudoxe, amene naturellement la reponse à votre objection ; les Auteurs les plus voisins des tems sont preferables à ceux qui leur ont succedé, pourvû que vous supposiez avec moi qu'ils n'ont point eu quelque tache qui

les décrédite : on ne peut pas soupçonner Saint Gregoire de Tours d'avoir flaté le Roi Chilpéric, puisqu'on voit au contraire qu'il s'est souvent opposé à la volonté de ce Prince : d'un autre côté sa vertu prouve qu'il étoit incapable de noircir la réputation de son Roi ; voilà donc un Ecrivain qui n'a ni fiel ni basse complaisance : aurai-je tort de croire qu'un homme tel que lui quand il parle des Siécles, dont sa naissance l'a rapproché, mérite plus de foi qu'un du Haillan, qui n'a connu ces mêmes Siécles que de loin ? Cela n'empêche point qu'en général il ne soit toujours vrai de dire que la prudence permet peu de travailler à l'Histoire d'un grand personnage pendant sa vie, & par conséquent, mon cher Gélase, tu m'avoueras que la contradiction qui t'offusquoit, n'avoit rien de reel.

Parbleu, Monsieur, repliqua Gélase, je vous demande excuse ; vous ressemblez à l'Empereur Adrien ; vous ne pouvez jamais avoir tort ; la difference que j'y trouve, c'est que vous ne commandez pas trente

Legions ; ainſi l'on peut prendre la liberté de vous dire ſes ſentimens. *

Tu deviens bien joli, mon cher, reprit Eudoxe en riant, tu me vas de l'erudition partout, & je t'en fais compliment de bon cœur ; mais tâchons d'achever notre beſogne.

En fait de monumens hiſtoriques, l'on doit ſe conformer à la pluralité des voix.

La huitieme & derniere des regles, qui peuvent nous guider dans le choix des monumens hiſtoriques, c'eſt de nous conformer à la pluralité des voix ; rien n'eſt plus connu que la moderation & la generoſité de Scipion l'Africain, il faiſoit la Guerre en Eſpagne, on lui amena un jour parmi quelques autres Priſonniers une Captive qui étoit d'une beauté ſurprenante ; quoiqu'il n'eût pas vingt-quatre ans, & qu'à cet âge le cœur ſoit prompt à s'allumer, il n'uſa point des droits que la victoire lui donnoit ſur une perſonne ſi propre à le

* Le Philoſophe Favorinus dit un jour devant l'Empereur Adrien quelques mots contre l'Empereur, quoiqu'ils fuſſent très-bons ; Favorinus avoit apparemment la raillerie, quelques amis de ſes amis s'étonnerent de ce qu'il ne s'étoit pas défendu. *Vous me demandez*, leur répondit-il, *ce que j'aurois répondu contre un homme qui commande trente Legions ?*

charmer, il la rendit à ſes parens & à ſon époux, qui s'appelloit *Indibilis*, il ne voulut point de rançon, & leur fit de grandes liberalités. Divers Auteurs tant Grecs que Latins atteſtent cette action magnanime, Valere Antiate cité par Aulu-Gelle, eſt le ſeul qui ſe ſoit inſcrit en faux contre leur ſentiment: Laiſſons-le dans ſon idée particuliere, & ſuivons le chemin qui nous paroît le plus battu : lorſqu'il eſt queſtion d'un fait, j'aime mieux en croire dix hommes, qui s'accordent, qu'un qui ſe ſingulariſe.

Modération de Scipion l'Africain.

Il me ſemble, ajouta Eudoxe, que ces huit regles renferment tout ce que la ſaine critique peut nous propoſer de plus juſte pour nous tromper le moins qu'il ſera poſſible dans le choix des Mémoires : mais il y a une choſe que l'art ne nous donne pas, & qui eſt d'une néceſſité abſoluë ; c'eſt un diſcernement fin, une ſagacité vive, qui d'un coup d'œil apperçoit le vrai malgré les nuages dont il n'eſt couvert que trop ſouvent ; la nature ſeule peut nous orner d'un talent ſi précieux ;

Sagacité néceſſaire à l'Hiſtorien.

mais de notre côté nous pouvons auſſi le fortifier en feüilletant de bons Livres, tels que ceux du Pere Pétau, du Pere Labbe, de M. Baluze & de Don Jean Mabillon; les Ouvrages de ces grands hommes nous accoutumeront inſenſiblement à la recherche de la vérité, familiariſons-nous avec eux, & nous verrons bien-tôt que le profit nous attend au bout de la carriere.

Apprenez-nous de grace, interrompit Philinte, ce que vous penſez ſur les prodiges, que pluſieurs Auteurs anciens & modernes affectent de raconter; comme il y en a beaucoup d'incroïables, cet article intereſſe encore la fidelité de l'Hiſtoire: Je penſe, repondit Eudoxe, qu'il faut menager ſa plume, & ne la pas uſer à écrire des ſornettes, que les gens de bon ſens mépriſent toujours: En vérité les contes des Sorciers & des Revenans, les animaux qui parlent, les enfans qui naiſſent avec deux têtes, font une figure bien miſerable dans une narration ſérieuſe: je ne vois pas quelle peut être l'utilité de pareils recits, cela n'inſtruit point le lecteur.

Prodiges inutiles & mépriſés dans les narrations hiſtoriques.

& ſi l'Hiſtorien prétend en tirer des conſéquences qui influent ſur les événemens de la vie & ſur les révolutions des Empires, c'eſt une rêverie digne de pitié : Les Latins & les Grecs ont donné dans ce goût-là, Hérodote & Tite-Live s'y ſont livrés ſans meſure, Tacite lui-même, tout grand eſprit qu'il étoit, n'en eſt pas exempt, laiſſons-leur ſans jalouſie une mode ſi ridicule, nos Ouvrages n'y perdront rien.

En blâmant le recit des prodiges, continua Eudoxe, je n'ai pas prétendu impoſer ſilence à l'Hiſtoire ſur les accidens merveilleux qui ſont dans l'ordre de la nature, & dont la ſuite peut intereſſer les Nations ; tels étoient les ravages que les flammes du Mont-Veſuve firent ſous l'Empereur Titus aux environs de Naples : Un Hiſtorien doit en conſerver la mémoire, auſſi-bien que de cette grande inondation du Tybre dont Horace a dit dans une de ſes Odes.

L'Hiſtorien peut & doit rapporter les accidens merveilleux qui ſont dans l'ordre de la nature.

Quel prodige a frappé mes yeux !
J'ai vû l'eau du Tybre agitée

Contre ſa ſource épouvantée
Rouler un torrent furieux :
J'ai vû, j'ai vû cette onde autrefois ſi tranquille,
Renverſer de nos Rois les anciens monumens,
Et ſapper de Veſta le reſpectable azyle
Juſques aux fondemens. *

J'ai remarqué, dit Gélaſe, que la plupart des Grecs & des Latins commencent leurs Hiſtoires par un exorde où ils relevent la grandeur & la beauté de l'objet qu'ils ſe propoſent ; c'eſt une eſpece de Prologue qui tient au corps de l'Ouvrage, & dont le but eſt d'exciter l'attention, & quelquefois même la bienveillance du lecteur ; tel eſt celui de Tite-Live : d'abord il annonce *qu'il va décrire les Exploits du Peuple Romain, d'un Peuple qui s'eſt rendu maître de toute la terre.* ** Enſuite il ajoute : *Au reſte ou l'amour que j'ai pour mon entrepriſe me trompe, ou bien l'on n'a jamais vû de République plus glorieu-*

* Vidimus flavum, &c. *Od.* 11. *Lib.* 1.

** Res geſtas Principis terrarum Populi. *Tit. Liv. init. Lib.* 1.

ſe,

ſe, plus reſpectable ni plus feconde en bons exemples, jamais il n'en fut aucune qui ait mépriſé plus long tems les amorces du luxe & de l'avarice. *

Voilà, pourſuivit Gélaſe, un objet capable de fixer l'attention des lecteurs les plus dédaigneux; l'Auteur un moment après tâche de captiver la bienveillance en diſant: *Si mon nom ne peut percer la foule des Ecrivains illuſtres qui ſont entrés dans la même carriere, leur mérite me conſolera. . . . . D'ailleurs pendant que je me retracerai les vertus & les Exploits de nos premiers Romains, j'aurai du moins le plaiſir de détourner pour quelque tems mes yeux du ſpectacle des malheurs qui ont déſolé notre Siécle: par-là je m'affranchirai des inquiétudes qui n'empêchent pas quelquefois un Hiſtorien de dire la vérité, mais qui lui dérobent ſouvent cette tranquillité ſi néceſſaire pour la mettre dans tout ſon jour.* **

Ce Prologue, continua Gélaſe, me paroît d'une beauté infinie; Tite-Live y montre toute l'adreſſe

* Cæterum aut me amor negotii ſuſcepti fallit, &c. *Id. ibid.*

** Et ſi in tantâ Scriptorum turba, &c. *Id. ibid.*

d'un Orateur ; mais croyez-vous que cela ſoit abſolument neceſſaire ? Non, repondit Eudoxe, l'Hiſtorien peut s'éloigner de cet uſage ſans crime, je vous dirai même qu'une bonne Preface eſt plus de mon gout que les Exordes les mieux tournés.

Usage des Prefaces préferé à celui des Exordes, & pourquoi.

Voici ſur quoi je fonde mon ſentiment : On a beau coudre l'Exorde à l'Hiſtoire, ce n'eſt toujours qu'une piece poſtiche qu'on peut en détacher ſans nuire au corps de l'Ouvrage ; cela étant ainſi, quelle raiſon nous contraint à forcer la nature des choſes pour les lier enſemble lorſqu'elles ne l'exigent pas? D'ailleurs l'Exorde & la Preface ont le même but, on y prévient l'eſprit du lecteur, on lui expoſe le ſujet qu'on va décrire, & l'on lui rend compte des monumens dont on s'eſt ſervi ; ſans cette attention il pourroit regarder nos travaux comme un tiſſu de fables ; nous ne devons rien négliger pour lui procurer la certitude qu'il ſouhaite, & nous n'y reuſſirons qu'en lui montrant les ſources où nous avons puiſé : C'eſt un labyrinthe dont on

fort rarement ſans entrer dans des recherches critiques & dans des diſſertations ſouvent épineuſes ; le génie de l'Hiſtoire n'admet pas ces ſortes d'examens.

Je conclus de-là, pourſuivit-il, qu'une Preface à la moderne ſied mieux qu'un Exorde à l'antique. Lucien n'eſt pas du même ſentiment, interrompit Gélaſe, car il prétend *qu'une Hiſtoire ſans Exorde eſt un corps ſans tête.* * Et moi, reprit Eudoxe, je ſoutiens que la vraie tête de l'Hiſtoire eſt le commencement de la narration, & que quand on y coût un Prologue, c'eſt mettre ſur les épaules d'un homme une tête de carton à côté de celle que la nature lui a donnée.

Il me paroît qu'Eudoxe a raiſon, interrompit Philinte, & quoi que Lucien en penſe, on ne peut douter que Xénophon n'ait point mis d'Exorde à ſon Hiſtoire de l'expedition du jeune Cyrus, car il entre dabord en matiere, & dit ſans aucun préambule : *Darius & Paryſatis eurent deux fils.* ** Au ſurplus

* In tract. de Hiſt.

** Δαρεῖος καὶ παρυσάτις ἐγένοντο παῖδες δύο.

quelques beaux que ſoient les Prologues de Tite-Live & de Salluſte, j'aimerois encore mieux avoir fait la Preface du Pere Daniel ; c'eſt une Piece admirable dans ſon genre, elle diſpoſe favorablement le Lecteur, elle lui fournit des lumieres, il n'a plus qu'à lire, rien ne doit l'arrêter ; mais cependant comme il peut tous les jours prendre fantaiſie aux Ecrivains de faire des Exordes, vous ne devez pas, mon cher Eudoxe, vous diſpenſer de nous en donner des régles.

Ceux d'Herodote, de Tite-Live & de Tacite ſont de bons modeles, répondit Eudoxe, j'ajouterai qu'ils doivent rouler ſur le ſujet qu'on va décrire, & n'être propres qu'à lui ſeul, tellement qu'on ne puiſſe les mettre à la tête d'un autre Ouvrage ſans les deplacer : En un mot il n'eſt pas décent que les Prologues ſoient, s'il eſt permis d'uſer de cette expreſſion, *des ſelles à tous chevaux* ; c'eſt à quoi Salluſte n'a pas pris garde, s'il en faut croire le jugement de Quintilien. *

es Exordes
o vent con-
er à au ſu-
; ne ſe être
..ples.

* Lib. 3. cap. 10. juxta Edit. Rob. Steph. Aliis vero, cap. 8.

En ſecond lieu, ils ne doivent être ni froids, ni puériles, tel qu'étoit celui d'un certain Callimorphus, qui compoſa l'Hiſtoire des Parthes; comme il étoit Médecin, il s'amuſa dans ſon Exorde à prouver que le métier d'Hiſtoriographe lui convenoit mieux qu'à tout autre, par la belle raiſon qu'Eſculape étoit le fils de Phebus Dieu des Sciences. Lucien n'avoit pas tort de dire *que cela étoit plus froid que les neiges des Monts Caſpiens & que les glaces des Gaules.**

Un troiſiéme défaut, qui eſt contraire au précédent, & qui n'eſt pas moins ridicule, c'eſt de faire un Exorde trop magnifique, l'emphaſe & le ton de Déclamateur n'y vont point dutout. L'Hiſtoire doit s'approprier ici le ſage conſeil que Boileau donne aux Poëtes.

L'Exorde doit être ſimple.

Que le début ſoit ſimple, & n'ait rien d'affecté,
N'allez pas dès l'abord ſur Pegaze monté
Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre,

* ὑπὲρ τὰ κασπιακὰ χιόνα, καὶ τὸν χρύσαλλον κελτικὸν. *In Tract. de Hiſt.*

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre :

Que produira l'Auteur après tous ces grands cris ?

La Montagne en travail enfante une souris.*

L'Exorde doit être court.

Enfin les Exordes doivent être courts ; ceux qui ſont trop grands, font à peu près dans l'Hiſtoire la même figure que feroit la tête du Coloſſe de Rhode ſur le corps d'un Nain, la principale beauté de toutes choſes conſiſte dans une excellente proportion des parties ; le Lecteur qui cherche des événemens, s'ennuye d'un long préambule qui le retarde. C'eſt une témérité à l'Ecrivain de croire que nous ſuſpendrons notre curioſité pour nous entretenir but à but avec lui, & pour nous repaître de ſes idées particulieres.

Après avoir parlé du Prologue, nous devons, pour nous conduire méthodiquement, examiner ce qui regarde l'ordre de la narration, c'eſt un des points qui mérite le plus l'attention de l'Auteur ; nous en avons déja dit hier quelque cho-

* Art. Poét. Chant. II.

ſe ; mais ce n'eſt pas aſſés, & quoique l'eſprit d'ordre ſoit plutôt un don de la nature qu'un préſent de l'art, il faut voir aujourd'hui ſi nous ne pourrons donner aucun ſecours aux Ecrivains.

Deux eſpeces d'ordre dans la narration.

On peut, ajouta-t-il, diſtinguer deux eſpeces d'ordre ; l'une conſiſte dans l'entrelacement de toutes les matieres ſuivant que le tems les amene : l'autre diviſe les mêmes matieres ſelon leurs qualités, & fait un ouvrage à part ſur chacune d'entr'elles.

Suppoſons pour nous expliquer avec clarté, que j'entreprenne l'Hiſtoire de Rome, il faudra néceſſairement que je choiſiſſe l'une de ces deux eſpeces d'ordre : Si j'embraſſe la premiere, je renfermerai dans un ſeul tiſſu de narration tous les événemens qui concernent l'Empire Romain, & comme il a quelquefois ſoutenu en même-tems pluſieurs guerres contre differens Peuples, je ſerai obligé de paſſer de l'une à l'autre, je conduirai mon Lecteur tantôt en Eſpagne, & tantôt dans le Peloponneſe ; un inſtant après dans la Macédoine, d'où je le ra-

Ordre des tems ou de l'entrelacement des matieres.

menerai en Italie pour voir le Gouvernement politique du Senat ; tout cela doit se trouver entremelé à propos & sans confusion ; c'est le plan que les plus fameux Historiens ont suivi, on n'a qu'à ouvrir Tite-Live, Tacite, Mezerai & le Pere Daniel pour s'en convaincre. Tacite par exemple nous decrit dans le premier Livre de ses Annales *L'avénement de Tibere au Trône, les honneurs funebres d'Auguste, la fausse modestie du nouveau Prince, & l'adulation des Sénateurs, ensuite il fait un saut jusqu'en Pannonie pour raconter la révolte de quelques Légions, qui étoient en quartier dans ce Pais-là. Du sortir de la Pannonie, il va dans l'Allemagne, où sa plume trouve à s'occuper sur une autre sédition pareille : du même pas il marche avec l'Armée de Germanicus contre les Bructeres, les Tubantiens & les Usipetes : enfin il retourne à Rome, où il dépeint les inondations du Tibre, les cruautés de l'Empereur, les jeux de Théatre, & les reglemens du Senat.*

Exemples de cet ordre.

Ainsi l'Histoire fait face à tout en transportant la scene d'un lieu dans un autre à mesure que la ma-

tiere l'exige. Nous pouvons nommer cette eſpece d'ordre, *l'ordre des tems*; car c'eſt ſur le tems qu'il ſe fonde, & c'eſt auſſi ce que les Grecs appellent *obſerver la ſuite des tems.* Τοῖς χρόνοις ἀκολουθεῖν.

Si j'embraſſe, continua Eudoxe, la ſeconde eſpece d'ordre, je diviſerai mes matieres ſuivant leurs qualités, & ſur chacune d'entr'elles je ferai, comme je l'ai déja dit, un Ouvrage à part; c'eſt ainſi qu'en a uſé Appien d'Alexandrie dans ſon Hiſtoire des Romains; elle commençoit, ſelon le témoignage de Photius, au Siege de Troye, & finiſſoit à l'Empire de Trajan, mais les matieres n'y étoient point entrelacées; il racontoit par exemple dans un Livre ſéparé les Guerres Puniques, dans un autre les Guerres Civiles, & dans un autre celles de Mithridate.

Ordre qui ſuit les qualités des matieres ἀκολουθεῖν τοῖς τῶν πραγμάτων περιοχαῖς.

Nous pourrions pratiquer la même choſe à l'égard de l'Hiſtoire de France; il n'y auroit qu'à faire un Livre ſur la fondation de la Monarchie, un ſur les Guerres contre les Anglois, un ſur celles que nous avons ſoutenues contre les Eſpagnols, & continuer de la ſorte juſ-

Exemple de cet ordre.

qu'au tems où nous vivons. On peut appeller cette seconde espece d'ordre, *l'ordre de la division des matieres.*

J'aime assez cette espece d'ordre, dit Philinte, les Auteurs doivent y trouver leur compte, car elle est bien plus facile à suivre que la premiere; ils n'ont pas la peine d'y chercher continuellement des transitions pour passer d'une matiere à l'autre, il leur suffit de suivre le premier chemin qu'ils se sont ouvert: D'ailleurs quand on ne se propose qu'un seul objet à la fois, on le considere dans tout son jour, l'esprit s'y porte avec vigueur, son attention se fixe, & rien ne lui échappe.

Ordre de la division ou des quadrés des matieres plus facile que celui des tems.

Lorsque nous promenons nos yeux
Sur mille & mille fleurs nouvelles,
Nous discernons mal les plus belles;
Si nous en voyions moins, nous en jugerions mieux:
Notre esprit quelqu'effort qu'il fasse,
Eprouve un semblable revers
Lorsque nous l'occupons sur mille objets divers;
Leur multitude l'embarrasse;
Il s'affoiblit, se trouble, & juge de travers.

Plus on a [illegible] plus on a de peine à juger.

Je crois auſſi, ajouta Philinte, cette eſpece d'arrangement très-commode pour les Lecteurs, parce que le fil de la narration n'y étant jamais coupé, on n'eſt pas obligé d'en rapprocher les morceaux, & que la diverſité des idées n'y offuſque point la mémoire.

Ce que vous dites eſt vrai, repliqua Eudoxe; mais il n'en faut pas conclure que l'ordre de la diviſion des matieres ſoit préférable à celui des tems; les plus fameux Auteurs ont toujours embraſſé le dernier, & je trouve qu'ils avoient raiſon. Si l'on vous montroit dans un tableau pluſieurs membres du corps humain ſéparés les uns d'avec les autres, ici un nez, là une bouche, ailleurs une cuiſſe, jugeriez-vous que cela repréſentât bien la figure d'un homme? Non ſans doute, parce que pour en faire un fidéle portrait, le pinceau doit aſſembler les membres, tellement qu'on en puiſſe voir la liaiſon & l'harmonie.

Ordre des tems préférable à celui des matieres.

Il en eſt de même du corps hiſtorique, peignez ſes parties en détail, votre tableau n'offrira jamais à nos yeux un tout bien organiſé, parce

Harmonie du corps hiſtorique.

qu'on n'y verra point le rapport d'un membre à l'autre ; un exemple nous rendra cette verité plus ſenſible. Louis le Grand a ſoutenu la Guerre contre preſque toute l'Europe. Si pour me decrire la vie de ce Prince, vous allez diviſer vos matieres, & faire une narration à part ſur les Guerres Angloiſes, une ſur celles des Eſpagnols, une ſur le Gouvernement interieur du Royaume ; quelque beau que ſoit votre Ouvrage, il n'en ſera pas moins au-deſſous de votre ſujet, le Heros exécutoit à la fois pluſieurs choſes mémorables, vous n'en racontez qu'une ſeule ; il triomphoit en même-tems dans l'Allemagne, dans l'Italie & dans la Flandre, chez vous je ne le vois vaincre que dans un endroit ; l'etendue de ſon génie & la force de ſon courage embraſſoient l'Univers, votre plume l'arrete ſur un theatre qui retreſſit la gloire du Conquerant & les idées du Lecteur.

Voilà le pauvre Philinte aſſés battu, dit Cleſe, & je ne doute pas qu'il ne tombe maintenant d'accord auſſi-bien que moi, de la pré-

férence qu'on doit donner à l'ordre des tems ſur celui de la diviſion des matieres. Une autre difficulté ſe préſente ici, c'eſt de ſçavoir s'il ſuffit de raconter nuement les faits, ou s'il faut y joindre les cauſes, les délibérations & les circonſtances.

Un ſimple recit des faits, reprit Eudoxe, ne ſeroit qu'une mauvaiſe Gazette, nous aimons à lire dans l'Hiſtoire les deſſeins des grands Hommes, les cauſes ou les occaſions qui leur ont inſpiré ces mêmes deſſeins, les reſſorts qu'ils ont mis en uſage avant de les exécuter, le tems, le lieu & les circonſtances de l'exécution; enfin quelles en ont été les ſuites.

L'Hiſtorien doit raconter les deſſeins, les cauſes, &c.

Ciceron a renfermé cela dans trois Articles : *L'Hiſtoire*, dit-il, *doit rapporter premierement les deſſeins, enſuite les actions, & en dernier lieu le ſuccès.* * S'il ne s'eſt pas étendu autant que nous ſur cette matiere, c'eſt qu'il n'en a traité qu'en paſſant dans ſon Livre de l'Orateur, & nous pouvons croire qu'en annonçant les trois principales régles, il a ſuppoſé qu'elles nous

* Vult etiam ... conſilia primùm, deinde acta; poſtea eventus expectantur. *Lib. II. de orat.*

développeroient les autres : au surplus Thucidide, Polybe & Denys d'Halicarnasse reconnoissent en cent endroits différens la nécessité d'observer dans la narration toutes celles que nous venons de prescrire.

Ces mêmes Regles, ajouta Eudoxe, sont comprises dans quatre Vers Latins * que j'ai faits sur ce sujet ; vous les trouveriez peut-être un peu barbares, poursuivit-il en riant ; mais des Vers techniques n'ont pas besoin d'élegance : Au surplus comme ils peuvent nous donner ici quelque secours, je m'amusai hier au soir à les mettre en François.

Lorsque tu prétendras consacrer la mémoire
D'une action fameuse & digne de l'Histoire,
Consilium. Explique nous d'abord quel étoit le dessein
Que ton Heros conçut, & forma dans son
sein ;

* Consilium refere, causas, circumque paratus,
Tempora, de cœpto factum, remotaque loca pande,
Atque modum facti, & quæ circumstare videntur.
Adjice successum, fiet narratio tuta.

Mais ce n'eſt pas aſſez qu'à nos yeux tu l'expoſes,

Il faut, il faut ſurtout en dévoiler les cauſes, Cauſæ.

Montrer l'occaſion, l'intérêt, les motifs,

Décrire les reſſorts & les préparatifs, Apparatus.

Cette gradation qui diſpoſe la Scene,

Juſqu'au recit du fait te conduira ſans peine :

Pour lors rien ne doit plus arrêter ton pinceau,

Raconte, trace-nous un fidéle tableau,

Dépeins nous l'action ſous toutes ſes nuances, Factum.

Marque le tems, le lieu, joins-y les circonſtances. Tempus, locus, & circumſtantiæ.

Rapporte nous enfin quels ont été les fruits

Du grand événement dont tu nous as inſtruits. Succeſſus.

Les régles que ces Vers nous énoncent, trouvent leur fondement dans la nature de notre eſprit, & dans celle de l'Hiſtoire même ; *notre eſprit eſt curieux, il veut toujours apprendre,* & l'on peut le comparer à l'œil, *qui ne ſe laſſe jamais de voir.* ** D'un autre côté le principal objet de l'Hiſtoire eſt de nous

* Omnis homo naturaliter ſcire deſiderat. *Thom. à Kemp. de Imit. Chriſt. Lib.* 1. *cap.* 11.

** Oculus non ſatiatur viſu. *Id. cod. Lib. cap.* 1.

donner des leçons pour nous guider, pour nous éclairer dans les differentes situations de la vie humaine; comment pourra-t-elle y reussir, lorsqu'elle se bornera au simple recit des faits? Que sert à un General de lire que Mithridate a remporté plusieurs victoires sur les Romains, si l'on ne lui dit pas quels étoient les projets de ce grand Roi, sa conduite, ses dispositions, ses stratagemes; enfin tout ce qui est capable d'instruire un homme de Guerre en pareille conjoncture? Vous sentez bien par-là que l'Histoire qui ne raconte que des événemens sans se soucier des causes, des circonstances & des suites, est un vrai squelette.

Rappellons maintenant les régles qui sont marquées dans nos Vers, & considerons-les chacune en particulier.

Lorsque tu prétendras consacrer la mémoire
D'une action fameuse & digne de l'Histoire,
Explique-nous d'abord quel étoit le dessein
Que ton Heros conçut & forma dans son sein.

Cette regle est si veritable, que

quand même le deſſein n'auroit pas été ſuivi de l'exécution, il faut malgré cela le rapporter, parce que les projets des hommes ſervent ſouvent à les faire connoître autant que leurs actions les plus ſignalées : Appien, Plutarque & Dion Caſſius ſe ſont bien gardés de paſſer ſous ſilence l'idée de Mithridate, qui après avoir été vaincu dans ſes foyers, vouloit porter la Guerre en Italie ; une réſolution ſi grande nous le caracteriſe parfaitement ; on y voit éclater ſa haine contre les Romains, & la fermeté de ſon courage dans le malheur ; c'eſt une pierre précieuſe que Racine n'a pas oublié de mettre en œuvre dans l'une de ſes plus belles Tragédies ; la réponſe que Pharnace y fait à ſon Pere, exprime les ſentimens du Lecteur, lorſqu'il trouve dans l'Hiſtoire le recit d'un projet ſi mémorable. Le deſſein.

Seigneur, je ne vous puis déguiſer ma ſurpriſe,
J'écoute avec tranſport cette grande entrepriſe,
Je l'admire, & jamais un plus hardi deſſein

Ne mit à des vaincus les armes à la main,
Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable,
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.

Les deliberations.

Lorsqu'un grand dessein, ajouta Eudoxe, interesse deux Partis opposés, le devoir d'un Auteur exact, est de mettre au jour les raisons de l'un & de l'autre; c'est ainsi que dans le Catilina de Salluste, on voit Caton & César donner en plein Sénat differens conseils pour une même fin; cela s'appelle deliberation, & les deliberations entrent naturellement dans le recit des projets. Passons à la seconde régle de nos Vers.

Mais ce n'est pas assés qu'à nos yeux tu l'exposes,
Il faut, il faut sur tout en dévoiler les causes,
Montrer l'occasion, l'interêt, les motifs.

Les causes.

Si d'abord après l'exposition du projet vous en racontez l'accomplissement, votre narration sera defectueuse; dites-nous avant d'en venir là, quelles sont les causes du

deſſein que vous nous avez developpé. Les Philoſophes en diſtinguent pluſieurs eſpeces, l'Hiſtorien n'en connoît que trois ; ſçavoir, ſelon le langage de l'Ecole, *la cauſe efficiente*, *la cauſe occaſionnelle & la cauſe finale.*

La premiere, n'eſt autre choſe que le principe ſecret que nous portons en nous-mêmes & de tous nos deſſeins & de toutes nos actions ; c'eſt la vertu, c'eſt le libertinage, l'avarice ; en un mot, c'eſt le penchant naturel qui domine dans nos cœurs. Tels furent les vices de Catilina, qui l'engagerent à conſpirer la ruine de la Republique Romaine. La cauſe efficiente.

La ſeconde cauſe eſt l'occaſion, qui en réveillant le principe intérieur dont nous venons de parler, nous a fait naître l'idée du projet. Catilina vit que de ſon tems l'amour de la Patrie ne regnoit plus chez les Romains, il vit que l'antique modération paſſoit pour une chimere ſurannée, & qu'on y avoit ſubſtitué l'eſprit de parti, le luxe & la moleſſe ; enfin il vit qu'on avoit peu de Troupes à lui oppoſer, & La cauſe occaſionnelle.

que les armes de la Republique occupées loin de l'Italie, la laiſſoient preſque ſans defenſe. Cette conjoncture lui parut favorable, & là-deſſus il dreſſa le plan de ſa conjuration.

La cauſe finale. La cauſe finale eſt le motif ou le but que nous nous propoſons dans notre deſſein conformément à nos interêts; c'eſt le fruit que nous eſperons recueillir de l'action même, lorſque nous l'aurons achevée; Catilina ſe flatoit qu'après avoir exterminé les Senateurs, & opprimé la liberté publique, il pourroit ſe rendre maître du treſor, payer ſes dettes, vivre dans l'abondance, contenter ſes paſſions, & gouverner le timon des affaires.

Voilà, pourſuivit Eudoxe, quelles ſont les cauſes dont un Auteur doit nous inſtruire, quand il nous rend compte des projets d'un grand perſonnage, & c'eſt ce que Salluſte a fait d'une maniere admirable dans ſon Catilina. On peut le prendre pour modéle, auſſi-bien que Tacite, d'Avila & Mezerai qui ont excellé dans cette partie de l'Hiſtoire.

Tout cela eſt bon, dit Gélaſe, lorſqu'on peut les ſçavoir, ces cauſes, dont vous nous demandez la deſcription avec tant d'ardeur; mais il n'arrive que trop ſouvent qu'on voit éclorre les faits ſans être informé du projet & des cauſes d'où ils tirent leur origine; une ſage politique dérobe aux yeux du vulgaire le ſecret des grands Hommes, leur cabinet nous eſt preſque toujours impénétrable : Quel parti prendra un pauvre Hiſtorien dans cette ſituation ? Supprimera-t-il les événemens, parce qu'il n'en ſçait pas les cauſes ?

Non vraiment, reprit Eudoxe, mais il examinera le caractere des perſonnages, la nature de l'action, ſes circonſtances & ſes ſuites; il jugera là-deſſus de quelles cauſes peuvent probablement dériver les faits qu'il raconte, & dira ſon opinion, ſans la donner cependant pour une vérité certaine; c'eſt pour cela qu'il faut que l'Hiſtorien ſoit verſé dans la politique, qu'il entende les interêts des Princes, qu'il connoiſſe le droit des Nations, & ſçache lire juſqu'au fond du cœur humain.

Cauſes vraiſemblables.

Nous en avons assez dit sur cette matiere, continua-t-il, voyons la regle suivante.

Décrire les ressorts & les préparatifs.

Les mesures & les préparatifs.

Quand on a bien expliqué le projet & ses causes, on doit nous instruire des mesures que l'Auteur du même projet a prises pour l'exécuter; c'est ici l'un des principaux points de l'Histoire, elle ne peut jamais nous etre plus utile qu'en nous depeignant la conduite, que nos predecesseurs ont tenuë pour s'assurer du succès de leurs desseins, nous pouvons à tous momens nous trouver dans une situation pareille, leur prudence nous montrera le sentier que nous devons suivre, & leurs fautes nous avertiront d'éviter les écueils où ils auront fait naufrage. Après que Mezerai & le Pere Daniel nous ont dit que notre Roi Charles V. resolut dès son avenement à la Couronne, de chasser les Anglois hors de la France, ils nous decrivent les ressorts que ce sage Prince mit en œuvre avant de leur declarer la Guerre, par quelles

négociations il attira dans ſon parti pluſieurs grands Seigneurs de la Guyenne & quelques Souverains Allemands, comment il empécha Monfort de ſe liguer avec les Ennemis, & le Comte de Flandres de donner ſa fille en mariage à Edmont fils d'Edouard; la maniere dont il humilia le Navarrois; * enfin tout ce qu'il fit pour parvenir à ſon but.

En racontant les meſures dont un grand homme s'eſt ſervi pour appuyer ſon projet, interrompit Philinte, on doit, je penſe, nous avertir s'il a fait quelque fauſſe démarche, & nous montrer le préjudice que cela lui aura porté, ſans quoi le Lecteur pourroit bien prendre le change, & imiter un exemple pernicieux.

Les bons Hiſtoriens n'y ont jamais manqué, repliqua Eudoxe, c'eſt une attention néceſſaire, & ſurtout quand les meſures mal priſes ont quelqu'air de prudence, qui pourroit ſéduire un eſprit foible.

* Loüis Roi de Navarre.

La regle que nos Vers nous offrent preſentement, pourſuivit-il, concerne le detail de l'action & de ſes circonſtances.

Cette gradation qui diſpoſe la Scene,
Juſqu'au recit du fait te conduira ſans peine :
Alors rien ne doit plus arrêter ton pinceau,
Raconte, trace-nous un fidéle tableau,
Depeins nous l'action ſous toutes ſes nuances,
Marque le tems, le lieu, joins-y les circonſtances.

Le fait & les circonſtances.

On décrit le fait, on marque les circonſtances qui le relevent, ou qui le rabaiſſent ; par exemple une Bataille gagnée malgré le déſavantage du terrein, une Ville emportée pendant l'Hyver, forment des exploits plus glorieux que ſi le lieu & la ſaiſon étoient favorables ; on n'oublie pas de raconter comment le Chef s'eſt conduit : s'il a paru triſte, reveur, embarraſſé, ou s'il a montré un eſprit toujours preſent, une aſſurance noble & un cœur intrepide. On ne doit pas non plus ſe taire ſur les Officiers, & même ſur les Soldats, lorſqu'ils auront fait quelque choſe qui pourra meriter l'attention

tention du Lecteur. Ces ſortes de particularités, pourvû qu'elles ſoient brillantes, ont beaucoup de grace dans le recit d'une action.

Excellent a s d. Lucien.

Nous devons nous ſouvenir ici d'un excellent conſeil que Lucien nous donne: il veut *qu'à l'exemple du Jupiter d'Homere qui jette tantôt la vûë ſur le Camp des Grecs, & tantôt ſur celui des Troyens l'Hiſtorien obſerve les Vaincus & les Vainqueurs, qu'il décrive leurs manœuvres & leurs mouvemens, qu'il fuye avec les fuyards, & pouſſe ſa pointe avec ceux qui triomphent, mais qu'il ne s'attache pas à l'un des deux Partis juſqu'au point d'abandonner l'autre.** Les deſcriptions des Batailles ſont très-belles dans le Charles XII. de M. de Voltaire; un Auteur qui ſçaura l'imiter, n'a pas beſoin de préceptes.

Ce que nous venons de dire au ſujet des Combats, peut s'appliquer facilement à toutes les autres eſpeces d'actions, quoiqu'elles ne ſoient pas militaires.

* In Tract. de Hiſt.

Les suites d'un fait.

L'action se termine, le succès en est heureux ou malheureux, ou bien quelquefois la victoire demeure incertaine. Tout cela n'importe, il ne faut pas moins en raconter les suites, c'est ce que nous recommandent nos deux derniers Vers.

Rapportez-nous enfin quels ont été les fruits
D'un grand événement dont tu nous as instruits.

En effet, si vous ne me montrez point les suites d'un grand événement, je dirai volontiers que ce n'étoit pas la peine de faire tant de fracas ; donne-t-on Bataille pour le seul plaisir de la donner ? Mezerai ne se contente pas de nous marquer que François I. gagna celle de Marignan, *Il ajoute que la Victoire du Roi ranima la discorde entre les Suisses, que Milan se rendit dès le lendemain, que le Pape qui jusqu'alors n'avoit affecté de négocier avec nous que pour nous amuser, fut tellement épouvanté, qu'il se hâta de conclure, & promit de retirer les Compagnies qu'il*

avoit envoyées au ſecours de l'Empereur. * Cette maxime n'a jamais été négligée par les bons Hiſtoriens.

Eudoxe termina la Conférence par cette réflexion, & Gélaſe lut le Livre ſuivant de ſon Hiſtoire.

* Hiſt. de Franc. reg. de Franç. I.

LES AVANTURES DE DON PALMERIN ET DE THAMIRE.

LIVRE SECOND.

DOn Palmerin ayant quitté la Ducheſſe d'Ampure, ſe rendit par terre ſur la Côte de Valence, où il avoit laiſſé ſon Vaiſſeau ; il s'embarqua, & fit voile pendant pluſieurs jours ſans jamais s'éloigner du rivage, parce que de tems en tems il deſcendoit chez differens Princes, dont les Etats confinoient les bords de la Mediterranée, il leur demandoit du ſecours pour le Roi de Caſtille, & dès qu'il avoit achevé ſa negociation auprès d'eux, il ſe remettoit en mer.

Son ambaſſade eut tout le ſuccès qu'il pouvoit ſouhaiter, il ne lui reſtoit plus qu'à s'en retourner à la Cour de Don Alfonſe ; déja il avoit repaſſé le Détroit de Gibraltar, & s'approchoit du Port de Baramede, * lorſqu'un vent impétueux l'écarta de ſa route ; il vogua pendant un jour & une nuit ſans ſçavoir où la fortune le conduiſoit, enfin le tems s'adoucit, & vers l'heure où le Soleil ſe leve, un Matelot cria qu'il découvroit la terre : elle n'étoit effectivement éloignée que d'une demie lieuë ; on l'examina, & l'on reconnut bien-tôt que c'étoit la plage du Royaume de Maroc.

A cette nouvelle Don Palmerin treſſaillit, tout ſon ſang ſe troubla, ſon viſage changea deux ou trois fois de couleur, & quoique ſon devoir le rappellât en Eſpagne, il ſentit une joye ſecrette de ſe trouver ſi près des lieux où vivoit ſa chere Thamire.

Tout l'équipage fut d'avis qu'il falloit gagner la pleine mer, &

* Petite Ville d'Eſpagne dans le Duché de Medina.

s'écarter de cette Côte dangereuſe où l'on couroit riſque de tomber entre les mains des Maures ; mais Don Palmerin qui avoit d'autres idées, voulut qu'on ne s'éloignât qu'inſenſiblement, & de telle façon que l'on pût le conduire à terre, quand la nuit ſeroit venue. Ses gens furent épouvantés du projet qu'il leur laiſſoit entrevoir ; ils lui remontrerent envain la grandeur du peril où il alloit ſe précipiter lui-même ; l'amour eſt brouillé depuis long-tems avec les bons conſeils ; Don Palmerin n'écoutoit alors que ceux de ſa paſſion ; il ſe contenta d'aſſurer aux Eſpagnols qu'il avoit leur vie & leur liberté à cœur, & qu'il les cheriſſoit trop pour les expoſer à quelque diſgrace. Le reſpect & l'attachement qu'ils avoient pour lui, les engagerent à ſuivre ſes ordres ſans approfondir ſon deſſein.

Il s'enferma dans la chambre de la Pouppe, & ſe mit à rever ſur ce qu'il devoit faire. L'accident qui le jettoit à la hauteur des Côtes de Maroc, n'avoit rien de miraculeux, cependant il trouvoit que

c'étoit un coup du Ciel, & cette idée l'encourageoit. N'en doutons point, dit-il, c'eſt Dieu lui-meme qui me conduit dans ces climats barbares pour en retirer Thamire; j'avois réſolu de n'y venir qu'après la Guerre; mais ce Dieu dont la ſageſſe eſt infinie, ne s'en tient pas aux frivoles meſures de la prudence humaine. Obéiſſons à ſa voix, & remettons notre ſort entre ſes mains: Ne ſerois-je pas inexcuſable, ſi par une timidité honteuſe je laiſſois échaper les faveurs qu'il me préſente?

Alors le ſonge qu'il avoit eu chez la Ducheſſe d'Ampure, & ſur lequel il s'étoit promis de rejoindre Thamire, lui revint dans la mémoire; il oſa ſe flater qu'il en verroit bien-tôt l'accompliſſement, & que l'heureux jour qui devoit ſoulager ſes inquiétudes, étoit ſur le point d'éclorre.

Plein d'un eſpoir ſi doux, il appella l'un des principaux Officiers du Navire, & lui dit: Puiſque la fortune m'a conduit auprès des rivages de Maroc où j'ai quelques affaires d'importance à traiter, je

veux profiter de cette occaſion, ainſi lorſque le Soleil ſera couché, vous ordonnerez au Pilote de prendre le chemin de la terre ; vers l'heure de minuit j'entrerai dans l'eſquif, & l'on me laiſſera ſur la premiere plage où l'on pourra le faire aborder.

Quand l'eſquif aura rejoint le Vaiſſeau, continua Don Palmerin, vous vous mettrez au large, & vous aurez ſoin de vous entretenir dans les mers voiſines pendant trois jours. Au bout de ce terme, & à l'abri des tenebres, vous vous rapprocherez de l'endroit où je ſerai deſcendu, & pour m'annoncer votre retour, vous éleverez en l'air quatre flambeaux allumés ; j'en aurai un que vous découvrirez dans mes mains, & qui vous avertira de venir me reprendre pour achever notre voyage.

Cependant, ajouta-t-il après un moment de réflexion, ſi quelqu'accident imprevû m'empêchoit de reparoître au tems que je vous marque, & ſi en me donnant votre ſignal vous ne voyez pas le mien, vous n'aurez qu'à faire voile, &

ſans m'attendre davantage, pourſuivre votre route vers l'Eſpagne: Lorſque vous y ſerez arrivé, vous irez trouver le Roy, vous lui direz que vous m'avez laiſſé malgré vous & ſuivant mes deſirs ſur les terres de Maroc, que je lui envoyerai de mes nouvelles auſſi-tôt que ma fortune me le permettra, & que peut-être je les lui porterai moi-même. Vous l'aſſurerez que j'ai fidélement exécuté ſes Commiſſions, & que tous les Princes chez qui je me ſuis préſenté de ſa part, lui préteront du ſecours. Il vous demandera ſans doute quel motif m'a pouſſé à cette réſolution ſi étrange; vous lui répondrez que vous n'en ſçavez rien, mais qu'un jour j'aurai ſoin de l'en inſtruire, & que je ferai mon poſſible pour aller recevoir ſes ordres dans le Camp de Grenade.

Cet Officier qui étoit un Vieillard ſage & fort attaché à Don Palmerin, l'écoutoit avec un étonnement mêlé de frayeur: il voulut pénétrer ſon projet & l'en diſſuader en même-tems; mais ſon adreſſe & ſes conſeils ne réuſſirent

pas mieux que les remontrances de tout l'equipage, Don Palmerin garda ſon ſecret, & tint ferme dans ſa reſolution.

Les choſes furent exécutées comme il le ſouhaitoit, on le mit à terre la nuit ſuivante, les Officiers l'embraſſèrent, les Matelots lui baiſerent la main, & tous le quitterent en répandant des larmes. Quelques-uns des plus courageux s'offrirent à l'eſcorter; mais il les remercia, & ne voulut d'autre compagnie que celle d'un de ſes Ecuyers nommé Virginio.

Couvert des mêmes armes & monté ſur le même cheval dont il s'etoit ſervi le jour qu'il avoit tué Miraſpe, il s'avança dans les terres ſans connoître la route qu'il tenoit; ayant marché tout le reſte de la nuit à l'avanture, il rencontra, lorſque le Soleil vint l'éclairer, quelques Païſans Africains dont il prit langue; il leur demanda en Arabe, qu'il ſçavoit parfaitement, * dans quel lieu le

* Dans ces temps-là les Espagnols avoient preſque continuellement la guerre contre les Maures, la Langue Arabe leur étoit très-familiere, & les Maures ſçavoient aussi l'Espagnol.

Roi de Maroc tenoit alors sa Cour ; on lui répondit que c'étoit dans la petite Ville de Massa située sur le bord de la mer, & l'on lui en montra le chemin.

Il arriva vers l'heure de midi dans un grand Bourg, qui n'étoit éloigné de Massa que d'environ un quart de lieue, & comme il ne vouloit entrer dans cette Ville qu'à la faveur de la nuit, il alla se reposer dans une de ces Auberges, que les Turcs & les Maures appellent Caravanserrails. L'Hôte, qui en voyant la magnificence de ses habits & de ses armes, jugea que c'étoit un Cavalier de distinction, se piqua de lui faire un bon accueil.

Don Palmerin lia conversation avec cet homme, & se flatant d'en tirer quelques lumieres, il l'interrogea d'abord sur plusieurs choses assez indifferentes, ensuite il lui demanda si la Princesse de Maroc étoit revenue de son voyage de la Mecque, & si l'Armée qui devoit aller au secours du Roi de Grenade, étoit prête à partir.

L'Hôte lui répondit qu'il y avoit

deja du tems que la Princeſſe étoit de retour, & que l'Armee devoit bien-tôt paſſer la mer pour ſe rendre en Eſpagne : Cependant, ajouta-t-il, ſi vous êtes curieux de voir la Cour, vous n'y trouverez aucun ſigne de joye, la triſteſſe y regne, & tout le monde y pleure la mort de notre jeune Prince. Seroit-ce, reprit Don Palmerin, celui qui étoit allé à la Mecque ? Lui-même, repliqua l'Hôte : en revenant il debarqua ſur le rivage de la Catalogne, & il y a été tué ; ſes Serviteurs ont rapporté ſon corps percé de pluſieurs bleſſures, ſa Sœur & le Roi ſon Pere qui l'aimoient tendrement, en ſont inconſolables.

Je les plains beaucoup, dit Don Palmerin ; d'autant plus que ce Prince avoit la réputation d'être fort vaillant, & qu'il pouvoit faire honneur au ſang dont il étoit deſcendu.

La converſation n'alla pas plus loin, Don Palmerin dina ſeul, & s'occupa moins à manger, qu'à ſonger de quelle maniere il devoit ſe gouverner dans ſon entrepriſe,

il lui paroiſſoit que la conjoncture étoit peu favorable, Thamire ſelon toute apparence vivoit dans la retraite au milieu d'une Cour livrée à la douleur ; comment la voir ? comment trouver les moyens de s'entretenir avec elle ? Mille difficultés qu'il n'avoit pas prévues avant de s'engager dans une réſolution ſi téméraire, ſe preſenterent pour lors à ſon eſprit.

Tout ce qu'il put déterminer ſur ſon ſort & ſur ſes démarches, fut que n'ayant point fait un coup ſi hardi pour reculer, il devoit s'abandonner aux ſoins de la fortune ; elle l'avoit conduit heureuſement dans le Royaume de Maroc, il eſperoit qu'elle lui fourniroit les ſecours dont il avoit beſoin pour en ſortir ; mais cette même fortune dont il attendoit des faveurs, s'apprêtoit à le mettre aux épreuves les plus rigoureuſes.

Lorſqu'il étoit entré dans l'Auberge, un des Ecuyers du Prince Miraſpe s'etoit trouvé ſur la porte de la maiſon ; cet homme reconnut ſans peine les armes & le cheval du Meurtrier de ſon Maître ;

c'en étoit assez pour donner des soupçons violens ; il suivit Don Palmerin, il observa sa taille, & fit attention au son de sa voix, dont il avoit d'assés fraiches idées, car ils avoient parlé ensemble dans le bois de la Duchesse d'Ampure.

Tout ce que l'Ecuyer vit, tout ce qu'il put entendre, le confirma dans sa premiere pensée ; il ne douta point que l'Etranger ne fût l'auteur de la mort du Prince ; alors sans perdre un moment, il se rendit à la Ville, & courut en informer le Roi, qui charmé d'une nouvelle si flateuse pour sa vengeance, ordonna qu'on mit le coupable en prison, jusqu'à ce qu'il eut décidé de quel genre de supplice il devoit le faire perir.

Don Palmerin ne s'attendoit pas au malheur dont il étoit menacé, il se promenoit dans une chambre du Caravanserrail, lorsqu'il y vit entrer une troupe de Soldats qui le saisirent sans lui donner le tems de se mettre en defense ; on lui lia les mains derriere le dos, & dans cet equipage on le conduisit aux

priſons de Maſſa, où il fut enfermé parmi les criminels les plus infames.

D'abord il s'imagina qu'on l'avoit reconnu pour Caſtillan, & qu'on le prenoit pour eſpion; car il étoit bien éloigné de croire que ce fût lui qui eut tué Miraſpe; mais il ne demeura pas long-tems dans ſon erreur; comme il ſe plaignoit d'être traité d'une façon ſi cruelle, & qu'il en demandoit la cauſe; un des Soldats qui le gardoient, lui dit: Penſes-tu qu'on ne ſçache pas que c'eſt toi qui as maſſacré notre Prince dans une forêt d'Eſpagne.

Cette triſte lumiere fut un coup de foudre pour Don Palmerin, il avoit ignoré juſqu'alors le nom du Guerrier contre lequel il s'étoit battu ſur les terres de la Ducheſſe d'Ampure, & cette ignorance l'avoit jetté dans un précipice d'où il ne voyoit aucun eſpoir de ſe ſauver; cependant parce qu'il lui reſtoit encore quelque doute ſur le meurtre qu'on lui imputoit, il pria le Soldat de lui en dire les circonſtances. Cet homme qui les

avoit appriſes d'un Ecuyer de Miraſpe meme, lui rapporta tout ce qu'il en ſçavoit, non pas pour le contenter, mais pour lui reprocher ſon crime.

Alors Don Palmerin ouvrit les yeux ſur ſon imprudence, il jugea que ſa perte etoit inévitable, & qu'il ne devoit attendre aucun trait de generoſité d'un Roi barbare, que le ſang & la nature excitoient à venger ſon fils. Il ne ſe trompoit pas; le Roi s'apprêtoit à lui faire ſouffrir tous les tourmens que peut imaginer la cruauté la plus ingenieuſe.

Ce Prince qui s'appelloit Manzor, avoit été nourri dès ſa premiere jeuneſſe dans les climats les plus reculés de l'Affrique, & chez des Peuples idolâtres dont il avoit adopté les ſuperſtitions. Etant monté ſur le Trône, il ſe forgea, ſuivant ſes préjuges divers, une Religion mêlée de Mahometiſme & de Cérémonies Payennes, qu'il mit en vogue dans ſes Etats. Pluſieurs de ſes Sujets imiterent ſon exemple pour le flater, les autres s'y ſoumirent par crainte; car ſur cet ar-

ticle ſa fureur alloit auſſi loin que ſon aveuglement. Il avoit conſacré de Autels à une Idole, qu'il nommoit Criochar, & qui portoit une tête de Bélier ſur un corps humain, telle à peu près que l'ancien Jupiter Ammon. Chaque jour on ſacrifioit differens animaux à ce Dieu chimérique, & pour en mieux ſolemniſer le culte, Manzor avoit fait venir du Royaume de Monoemugi * un grand Prêtre qu'il honoroit de ſa confiance, & qu'il conſultoit ſur toutes ſes démarches; ce n'étoit pourtant qu'un miſérable Négre d'une ſtupidité profonde, & dont le mérite ſe bornoit à careſſer l'humeur crédule de ſon Maître.

Tel étoit le Roi Manzor; il rêva long-tems ſur le genre de ſupplice dont il devoit punir le Meurtrier de ſon cher Miraſpe, ſa cruauté naturelle lui ſuggera pluſieurs inven-

* Grand Païs qui s'étend entre le Zanguébar & le Monomotapa, presque tous ſes Habitans ſont idolâtres. Louis de Solerma nous en a donné une Relation en Espagnol, où il parle d'une Idole telle que je la dépeins. Il ſe peut bien que ces Peuples ayent conſervé quelque trace du Culte de l'ancien Jupiter Ammon: *Criothoe* eſt un mot Grec, qui ſignifie *le Dieu Bélier*; mais j'ai cru qu'il convenoit de donner à ce nom une terminaiſon plus barbare.

tions barbares, & sans doute il en auroit mis sur le champ quelqu'une en œuvre ; mais il lui vint un scrupule qui l'empêcha de suivre ses premiers transports, il craignit d'offenser son Idole, s'il n'agissoit pas de concert avec elle dans une occasion de cette importante. Pour éviter ce malheur, il envoya chercher le Grand-Prêtre, & lui demanda son avis.

Seigneur, dit Gézon, [c'est ainsi que s'appelloit le Grand-Prêtre] comme l'auguste Criothar est le Dieu tutulaire de votre Empire & surtout de votre Famille, vous ne pouvez rien faire qui lui soit plus agreable que d'immoler sur ses Autels l'Assassin du Prince. Il faudra que la Vierge qui lui offre les Sacrifices, coupe la tête à cet infame ; ensuite elle lui arrachera le cœur, nous le brulerons, & la fumee qui s'elevera jusqu'aux Cieux portera aux pieds du trône de Criothar votre vengeance & votre pieté. Manzor applaudit, & Gezon alla preparer les choses necessaires pour cette cérémonie affreuse, qui fut remise au lendemain.

Don Palmerin fut bien-tôt informé de la Sentence qu'on avoit prononcée contre lui ; la mort qu'il avoit bravée cent fois dans les Combats se présenta pour lors devant ses yeux sous une figure horrible ; il perissoit à la fleur de son âge, & perissoit sans gloire, trahi par la fortune, victime de son amour & de sa témérité. L'idée de Thamire venoit encore augmenter le trouble dont il étoit agité dans ces instans si cruels, il la perdoit pour jamais, & cette perte mettoit le comble à son malheur.

Quoiqu'il ne lui restât aucune espérance, il ne voulut pas s'oublier lui-même ; il dit aux Gardes qui l'environnoient dans sa Prison, que s'il avoit tué Miraspe, c'étoit en défendant sa vie & sans le connoître, ainsi que les Ecuyers de ce Prince pouvoient en rendre témoignage ; il ajouta qu'il avoit sauvé la liberté à l'Infante de Maroc & aux Dames de sa suite, lorsqu'elles revenoient de la Mecque ; enfin voyant que tout cela ne touchoit point des cœurs si barbares, il tenta leur fidélité en leur présen-

tant l'argent & les bijoux qu'il avoit ſur lui ; mais il trouva que contre la coutume des gens de leur eſpece, ils étoient inebranlables dans leur devoir ; il les conjura de le mener du moins devant le Roi, ou bien d'aller lui dire ce qu'il venoit de leur raconter. Ses prieres furent vaines, on ne l'écoutoit que pour inſulter à ſa diſgrace.

Ayant paſſé une nuit auſſi affreuſe que la mort qu'on lui préparoit, il fut tiré de ſa priſon pour aller le lendemain au ſupplice. Une foule de peuple s'étoit attroupée dans le Temple, & le Roi étoit aſſis auprès de l'Autel ſous un dais d'une magnificence extrême. Don Palmerin arriva, & regardant Manzor avec fureur : Tyran, lui dit-il, tu viens repaître tes yeux d'un ſpectacle digne de toi ; je ne te demande point la vie : mais ſonge que ma mort ſera peut-etre vengée.

En ce moment Gezon parut accompagné de la Pretreſſe, qui tenoit un ſabre à la main ; elle étoit parée d'une robbe longue & plus blanche que la neige, elle avoit autour du front une bandelette de

la même couleur, & ſes cheveux flotoient à groſſes boucles ſur ſes épaules. Un air de triſteſſe répandu ſur ſon viſage, ſembloit annoncer qu'elle ne prêtoit pas volontiers ſon miniſtere à cet infame ſacrifice.

Plus morte que vive, elle s'avance vers Don Palmerin, elle jette les yeux ſur lui & tombe en foibleſſe; c'étoit Thamire; l'aſpect de ſon Amant qu'elle voyoit dans un état ſi déplorable, lui glaça le ſang dans les veines; cependant elle fit un effort pour rappeller ſes eſprits, & s'étant débarraſſée d'entre les mains des perſonnes qui la ſoutenoient, elle ſe proſterna au pied de l'Autel la face contre terre.

Don Palmerin qui la reconnut à ſon tour, tenoit ſes yeux attachés ſur elle, & gardoit un profond ſilence en tremblant pour ſa Maitreſſe plus que pour lui-même. Elle cherchoit pendant cet intervalle un moyen pour le ſauver, elle imploroit pour lui le vrai Dieu qu'elle adoroit dans ſon cœur. Comme le tems preſſoit, elle s'en tint au premier artifice que ſon amour lui ſuggera, il lui parut propre à re-

tarder la mort de Don Palmerin, & c'étoit ce qu'elle pouvoit eſperer de mieux dans une conjoncture ſi funeſte.

Elle ſe leva toute rouge, toute enflammée du ſang que l'attitude où elle venoit de ſe tenir pendant un quart d'heure, lui avoit fait couler au viſage; elle regarda fierement l'aſſemblée; enſuite prenant un ton majeſtueux: Roi de Maroc, dit-elle, écoute ce que l'auguſte Criothar t'ordonne, il a daigné deſcendre lui-même dans mon cœur, & c'eſt lui qui te parle par ma bouche. C'eſt lui!.... je le ſens!.... O Ciel! quelle ardeur dévorante il allume dans mon ſein! J'allois frapper le coupable au gré de tes deſirs; mais ce Dieu puiſſant eſt venu m'arrêter le bras; il n'admet ſur ſes Autels que des victimes pures & ſans tache, ſon Temple ſeroit deshonoré ſi l'on l'arroſoit du ſang d'un aſſaſſin.

En prononçant des paroles ſi dures pour l'objet de ſa tendreſſe, elle n'avoit pas beſoin d'affecter du trouble, il ſuffiſoit qu'elle laiſſât paroître celui qui l'agitoit: Dieu

terrible, continua cette Amante éperdue, Dieu redoutable, ſouffre que je reſpire! ... ceſſe de tourmenter une foible mortelle ſoumiſe à tes loix! Manzor, il faut que tu faſſes conduire ce miſerable en priſon, & que pendant huit jours entiers l'on offre ici des ſacrifices pompeux à Criothar en mémoire du Prince; lorſque ce terme ſera écoulé, on menera le Meurtrier ſur une Galere où l'on aura dreſſé un Autel; c'eſt-là que nous l'immolerons.

Elle ne put en dire davantage, le dernier mot lui avoit coûté trop cher; mais pour mieux appuyer ſon ſtratageme, elle affecta de faire quelques contorſions violentes, & s'etant laiſſée tomber aux pieds de Manzor, elle y demeura comme enſevelie dans un ſommeil léthargique; enfin telle qu'une perſonne que l'on decharge d'un peſant fardeau qui l'accabloit, elle ſe mit à reſpirer, elle ouvrit les yeux & feignit lorſqu'on l'interrogea, d'avoir oublié tout ce qui venoit de lui arriver devant tant de monde. L'amour eſt bien adroit, &

principalement dans le cœur d'une femme.

Les discours de Thamire passerent pour un Oracle dans l'esprit du credule Manzor ; Gézon qui n'etoit pas moins superstitieux, n'hesita point à recommander au Roi d'accomplir les volontés de Criothar. Don Palmerin fut reconduit en prison, & Thamire se retira chez elle au milieu des acclamations du peuple, qui la regardoit comme une fille extraordinaire.

Tout ce que Don Palmerin venoit de voir & d'entendre, servit à lui montrer jusqu'à quel point Thamire l'aimoit; il jugea qu'elle s'etoit proposée de gagner du tems pour tâcher de lui sauver la vie, & que sans doute pendant l'intervalle des huit jours qu'elle avoit obtenus, elle chercheroit les moyens de le dérober à la cruauté de Manzor ; cette idée le consoloit un peu dans son malheur.

Virginio son Ecuyer ne s'étant pas trouvé la veille auprès de lui dans le moment que les Soldats Maures l'arreterent, l'avoit suivi de loin jusques dans Massa ; c'etoit

un

un homme foible & timide, quoique d'ailleurs très-fidéle à ſon Maître : Il avoit paſſé la nuit dans un Caravanſerrail voiſin de la Priſon, & dès le ſoir même il ſçut de quelle maniere on devoit traiter Don Palmerin le jour ſuivant. Lorſqu'il vit après cela qu'on le menoit au Temple pour y être ſacrifié, il ne douta point du ſuccès de cette horrible exécution, & la tenant pour faite, il ſortit de la Ville en dévorant ſa douleur & ſes larmes, qui auroient pu le rendre ſuſpect aux Affricains.

Perſuadé que rien ne pouvoit retarder la mort de ſon Maître, & n'ayant pas le cœur de voir un ſpectacle ſi cruel, il reprit le chemin de la Côte où ils avoient débarqué tous deux, & il y arriva heureuſement vers la fin des trois jours que Don Palmerin avoit marqués à ſon équipage pour l'attendre.

Lorſque la nuit fut venue, le Vaiſſeau s'approcha, ainſi que Don Palmerin l'avoit ordonné. Virginio, qui pendant le reſte du jour s'étoit caché ſous une roche creu-

ſée par les mains de la nature, s'alla promener ſur le ſable, & découvrit bien-tôt le ſignal que les gens du Navire devoient faire à ſon Maître ; charmé de leur exactitude, dont il avoit douté plus d'une fois dans les accès de ſa frayeur, il leur répondit en allumant un flambeau qu'il avoit apporté de Maſſa.

L'Eſquif vint à terre, ceux qui le conduiſoient étonnés de ne pas voir Don Palmerin, en demanderent des nouvelles à Virginio. Il leur dit en pleurant tout ce qu'il en ſçavoit, & même quelque choſe de plus ; car il leur aſſura que les Maures l'avoient ſacrifié dans un de leurs Temples pour le punir d'avoir tué le fils de leur Roi, & qu'il l'avoit vu traîner au ſupplice. On crut l'Ecuyer ſur ſa parole ; l'affliction fut univerſelle dans le Vaiſſeau lorſqu'on y apprit un ſi grand malheur. Chacun donnoit des larmes à la mémoire de Don Palmerin. Comme le tems étoit favorable, on mit à la voile, & l'on prit la route d'Eſpagne, avec le chagrin d'être obligé d'annoncer au Roi de Caſtille que ſon ami le plus cher étoit mort.

Pendant qu'ils regagnoient leur Patrie, Don Palmerin s'impatientoit dans ſa priſon ; il s'attendoit au ſecours de Thamire, & comptoit avec inquietude tous les momens qu'il paſſoit ſans recevoir des preuves de ſa tendreſſe ; mais lorſqu'il vit que les huit jours qu'elle avoit demandés au Roi étoient enfin écoulés, il jugea que ſans doute elle n'avoit pu réuſſir dans ſes tentatives ; l'eſperance dont il s'étoit flaté juſqu'alors s'évanouit comme un ſonge, & fit place aux idées les plus douloureuſes.

L'inſtant fatal arriva, on conduiſit Don Palmerin dans une Galere qui étoit à l'ancre auprès de l'embouchure du Port. La premiere choſe qu'il fit, fut de promener ſes yeux de tous côtés pour chercher Thamire ; mais il ne l'apperçut point ; il vit l'Autel qu'on avoit élevé pour ſon ſupplice ſur la poupe ; il vit la proüe garnie de quelques Soldats & le Grand-Prêtre Gezon, qui s'entretenoit avec leur Capitaine : Une foule d'Eſclaves qui étoient enchaînés, occupoient les bancs des Rameurs.

Le Roi qui s'étoit ſenti un peu incommodé ce jour-là, n'avoit point voulu s'expoſer au mouvement des flots, il étoit aſſis ſur la platte-forme d'une tour qui dominoit la pointe du Mole, & d'où il pouvoit voir ſans peine toute la cérémonie. Les Habitans de Maſſa & des lieux circonvoiſins bordoient le rivage, une multitude prodigieuſe de petites Barques pleines de Spectateurs voguoit aux environs. La Galere étoit le ſeul gros Bâtiment qui fût dans le Port. Maſſa n'eſt point une Ville de Commerce, & les Navires n'y touchent que quand ils y ſont jettés par l'orage. Cette Galere avoit coutume d'y venir à la ſuite de Manzor, qui s'en ſervoit pour ſe promener le long des Côtes, ou pour envoyer ſes ordres à Maroc, à Trédeneſte & dans les autres Places maritimes de ſon Empire. Le tems étoit ſerein, jamais le Soleil n'avoit donné un plus beau jour à la terre; Manzor en conçut un bon augure pour ſa vengeance, il jugea que le Ciel l'approuvoit, & qu'elle étoit agreable aux yeux de ſon Dieu Criothar.

Don Palmerin n'ayant plus a cun eſpoir d'éviter la mort, s toit mis de lui-même à genou auprès de l'Autel pour offrir ſ ſang à Dieu ; la ferveur de ſes pri res lui releva le courage, & ſ ame commençoit à ſe tranquill ſer, quand Thamire, qui juſqu' lors s'étoit tenue enfermée da une chambre, vint ſe montrer ſ le tillac ; elle avoit le viſage cou vert d'une pâleur extrême, & l yeux pleins d'un abbatement q découvroit le trouble de ſon cœu Don Palmerin s'attendrit en l voyant dans cet état ; mais enſui il s'imagina qu'elle ne l'aimo point, puiſqu'elle conſentoit à l ſervir de Boureau ; cette idée l rendit pour un moment aux foi bleſſes de la nature, qu'il tâchoi de ſurmonter.

Thamire s'approcha de lui, & feignant d'examiner s'il avoit le mains biens attachées, elle coupa ſes liens avec un petit razoir qu'elle avoit caché dans la manche de ſa robbe ; au même inſtant elle lui donna le cimeterre qu'elle tenoit, & lui dit : Défendez-vous juſqu'à

ce que les Rameurs ayent pouſſé la Galere loin du Port.

Le Capitaine qui étoit d'intelligence avec elle, & qui amuſoit Gezon & les Gardes ſur la prouë, courut ſe mettre à côté de Don Palmerin, deux de ſes Soldats qu'il avoit gagnés, imiterent ſon exemple : Courage, Seigneur, cria-t-il au jeune Eſpagnol, en tirant ſon ſabre, vous nous verrez perir plutôt que de vous abandonner.

Soutenu de ce renfort, Don Palmerin plus fier qu'un lion déchaîné, s'élance ſur la prouë au milieu de huit ou neuf Soldats que Gezon animoit, & qui n'étant pas bien revenus de leur premiere ſurpriſe, ne ſçavoient encore quel parti prendre.

Don Palmerin & ſes Compagnons pouſſent leur pointe avec autant de bonheur que de rapidité, déja le Grand-Prêtre & pluſieurs autres des Ennemis ſont tombés ſous leurs coups ; le reſte n'oſant eſperer de tenir contre un torrent ſi furieux, ſe jette dans la mer pour ſe ſauver ſur le rivage ; les Forçats après avoir coupé les cables des

ancres, s'empreſſent à ramer, Thamire les exhorte, l'eſpoir de la liberté les enflamme, l'onde cede à leurs mouvemens impétueux, la Galere vole & le Port s'éloigne.

Les Spectateurs levent les mains au Ciel en pouſſant des cris épouvantables, toute la Côte en retentit; tel court aux armes, tel vomit des imprécations contre Thamire & contre le Capitaine; le Roi deſcend ſur le rivage en déchirant ſa robbe, & maudiſſant mille fois ſa crédulité, il s'agite, il commande, on ne l'entend pas, ce n'eſt que tumulte, que confuſion, que clameurs & démarches inutiles: quelques Barques pleines de Soldats s'avancent dans la mer pour s'oppoſer à la fuite de Don Palmerin & de ſes Compagnons; mais les uns s'enfoncent ſous le poids dont elles ſont ſurchargées, les autres ne peuvent atteindre la Galere, qui les laiſſe bien loin derriere elle.

Lorſqu'elle eut gagné le large, Don Palmerin fit déployer les voiles pour profiter d'un zéphire favorable que l'on avoit en pouppe; ainſi l'on courut à force de rames

& de vent, & l'on se trouva bientôt hors de danger.

Il ne pouvoit se lasser de témoigner sa reconnoissance au Capitaine & aux deux Soldats qui l'avoient secouru avec tant de valeur, il les embrassoit tour à tour, il prenoit la main de Thamire, & la baisoit en l'arrosant de larmes, que la joye & la tendresse faisoient couler de ses yeux : Est-il bien vrai, lui disoit-il, belle Thamire, que j'ai le bonheur de vous revoir ? Ah que mes disgraces vont m'être cheres, puisqu'elles me procurent un sort si doux ! Je ne l'ai pas trop payé en l'achetant au péril de ma tete, je venois vous chercher, mon amour me conduisoit à la mort, vous avez eu pitie de moi, c'est la seconde fois que vous me sauvez la vie, je me consacre à ne l'employer que pour votre service ; où souhaitez-vous que nous tournions nos pas ? Expliquez-vous sans crainte, je vous suivrai, je vous obeirai jusqu'au dernier soupir ; maitresse absolue de mon cœur, vous pouvez disposer de ma volonté.

Thamire étoit charmée de ce que

Don Palmerin lui diſoit, une douce allegreſſe brilloit dans ſes yeux & ſur ſon viſage : Elle crut qu'après tout ce qu'elle venoit de faire pour lui, elle ne devoit pas lui déguiſer ſes ſentimens les plus ſecrets : Oui, Don Palmerin, lui répondit-elle, vous me voyez, & je vous revois avec autant de plaiſir que j'eus de douleur, quand vous quittâtes notre Vaiſſeau pour paſſer dans celui des Eſpagnols ; le bonheur que nous avons d'être enſemble eſt l'ouvrage du Ciel, & c'eſt à ſa bonté ſeule que nous en ſommes redevables ; puiſſe-t-il faire enſorte que rien ne nous ſépare dans la ſuite ! Si vous vivez par mon ſecours, je ſuis prête à vivre pour vous & avec vous, mais à condition que la vertu ne pourra jamais en murmurer. Au reſte, il m'eſt indifferent d'aller dans un Païs plutôt que dans un autre, j'irai partout où vous voudrez me conduire, je ne demande pour fortune que le titre de votre Compagne.

C'en eſt trop, chere Thamire, s'écria Don Palmerin, épargnez un cœur qui vous adore, il n'eſt pas

assez fort pour supporter tant de joye après tant de disgraces.

A ces mots il se tut un moment, ensuite reprenant la parole : Puisque vous voulez bien, lui dit-il, vous fier à moi, je vous menerai à la Cour du Roi Don Alfonse, la Reine son épouse est une Princesse genereuse, dont votre merite vous gagnera facilement l'amitié ; en attendant je vous jure ici un amour éternel.

En s'éloignant du Port de Massa, on avoit tourné la proüe vers l'Espagne : Don Palmerin recommanda aux Mariniers de poursuivre toujours la même route ; comme c'étoit des Esclaves Chrétiens, il fit briser leurs chaînes, & leur assura que quand il seroit à la Cour de Castille, ceux qui viendroient l'y trouver, auroient des preuves de sa reconnoissance.

Ensuite il voulut voir les armes qui étoient dans la Galere, le Capitaine lui en montra une provision assez considerable, Don Palmerin prit celles qui lui convenoient, & distribua les autres à quelques-uns d'entre les Forçats

qui lui parurent gens de cœur & capables de s'en ſervir utilement en cas de beſoin.

Le bon vent continuoit, les rameurs chantoient des Hymnes d'allegreſſe, tout annonçoit à Don Palmerin & à Thamire une navigation heureuſe : Ils ſe retirerent l'un & l'autre dans la chambre de la pouppe avec le Capitaine ; c'étoit un grand homme bien fait, âgé d'environ quarante ans, il avoit la triſteſſe peinte ſur le viſage, & de tems en tems il levoit les yeux au Ciel en pouſſant de profonds ſoupirs. Don Palmerin lui demanda quelle étoit la cauſe de ſa douleur : Hélas, répondit-il, je vais changer de ſejour, & je ſens que je ne changerai point de ſituation, mes maux paſſeront la mer avec moi, je porte au dedans de moi-même la ſource de mon deſeſpoir ; Dieu, quel affreux ſupplice qu'une conſcience déchirée par les remords !

Seigneur, ajouta-t-il, daignez écouter en peu de mots la déplorable hiſtoire de ma vie, vous verrez combien j'ai beſoin de votre ſecours. Je m'appelle Silvio de Salin-

guerre, & je suis né dans Venise d'une Famille des plus illustres de cette République, mes parens m'avoient laissé peu de bien, j'embrassai dès ma premiere jeunesse le metier des armes, & j'eus le bonheur de rendre à ma Patrie plusieurs services signalés, ma fortune n'en devint pas plus brillante : comme j'avois beaucoup d'ambition & de fierté, je murmurai contre le Senat, qui selon mon orgueil me payoit d'une noire ingratitude. Je m'evaporai en discours injurieux, le châtiment suivit de près mon audace indiscrette, on me relegua dans l'isle de Corfou.

Transporté de rage & de fureur, je jurai que je me vengerois de cette insulte, & je n'en trouvai que trop tôt les moyens : Ayant passé du lieu de mon exil à Maroc, je changeai de Religion, & je me fis Mahumetan, j'adoptai outre cela toutes les superstitions ridicules du Roi Manzor, non qu'en effet je fusse assez stupide pour donner dans des erreurs si grossieres, mais j'étois si aveugle, que rien ne me coûtoit, pourvu que je me contentasse.

Mes désirs criminels furent satisfaits, je gagnai la confiance de Manzor, il me mit à la tête de quelques Vaisseaux de Guerre, je m'en servis pour déployer mon ressentiment contre les Venitiens, je descendois sur les Côtes de leurs Etats, j'y exercois mille brigandages affreux : Figurez-vous tout ce que le fer & la flamme ont de plus cruel, vous n'aurez qu'une foible ébauche de mes fureurs : On me voyoit sans cesse rentrer dans Maroc avec des Navires, que j'enlevois aux Chrétiens & nombre d'Esclaves, qui étoient les victimes innocentes de ma méchanceté : Le Roi m'aimoit, la fortune me prodiguoit ses faveurs ; mais peut-on vivre long-tems heureux, quand on est impie & barbare ?

Après plusieurs années écoulées dans le crime, une lumiere effrayante m'a dessillé les yeux : Dieu s'est vengé de ma trahison en livrant mon cœur aux remords, & mon ame au desespoir ; il me sembloit qu'à chaque instant la foudre alloit tomber sur ma tête, ou que la terre alloit s'entrouvrir sous mes

pieds, tout m'épouvantoit, je ne connoiſſois plus le repos ; cent fois je me ſuis vu prêt à me poignarder moi-même.

Enfin j'ai quitté Maroc, & j'en bénis le Ciel, j'emporte ſur cette galere des richeſſes immenſes; mais ſi vous n'avez pitié de moi, où trouverai-je un azyle ? il n'eſt dans l'Europe aucun Peuple qui ne doive me regarder avec horreur, un abîme en creuſe un autre ; je ne voulois d'abord que me venger de ma Patrie : dans la ſuite j'ai fait du mal aux Eſpagnols, aux François, à tous les Chrétiens, & mes brigandages ne m'ont acquis que trop de réputation.

Seigneur, continua Silvio en ſe jettant aux pieds de Don Palmerin, & en verſant un torrent de larmes, je vous conjure de ne point abandonner un malheureux qui n'eſpere qu'en vous : daignez me protéger en Eſpagne, & m'y procurer un refuge où je puiſſe expier mes crimes ; c'eſt-là ma ſeule ambition.

Don Palmerin le releva en l'embraſſant, & lui dit : Mon cher Silvio, ſoyez ſûr que vous vivrez tran-

quillement dans la Cour de Caſtille, & que vous trouverez en moi un ami fidéle : au reſte je vois que vous vous repentez de vos fautes, vous ſçavez que le Dieu des Chrétiens ſe plaît plus à pardonner qu'à punir, ainſi vous devez tout attendre de ſa bonté.

Après quelques autres diſcours qui roulerent encore ſur les affaires de Silvio, Don Palmerin pria Thamire de lui apprendre qui elle étoit, comment elle étoit devenuë Prêtreſſe de Criothar ; enfin par quelle adreſſe elle avoit ſi bien ménagé les choſes pour le dérober lui-même aux fureurs de Mauzor.

Tout ce que je ſçais ſur ce qui me regarde, lui dit Thamire, c'eſt que je ſuis née Chrétienne, & que mon pere étoit Souverain de mon Pays ; mais quel eſt ce Pays, & le nom de mes parens, c'eſt ce que j'ignore : je n'avois pas encore deux ans complets que je fus enlevée par des Corſaires avec une femme qui avoit ſoin de mon enfance, & qui s'appelloit Cléone ; on nous conduiſit à Maroc, & l'on nous y vendit au Baſſa Macmud : ſon épouſe

qui prit de l'amitié pour moi, me faiſoit porter à la Cour lorſqu'elle y alloit.

La jeune Zoraïde, cette même Princeſſe que vous avez connuë, & & qui eſt fille de Manzor, prenoit plaiſir à me careſſer, elle étoit un peu plus âgée que moi, nous étions preſque toujours enſemble, Zoraïde s'ennuyoit dès qu'elle ne me voyoit pas.

Lorſque j'eus atteint l'âge de cinq ans, le Roi envoya Macmud à Fez en qualité de Gouverneur de cette Province; il partit, il emmena ſon épouſe & ma fidelle Cléone, qui avoit pour moi toute la tendreſſe d'une veritable mere; je ne fus point du voyage, Zoraïde qui ne pouvoit conſentir à mon éloignement, obtint de Manzor que je demeurerois à la Cour.

Cleone me quitta les larmes aux yeux, elle me dit qu'elle ſçavoit le ſecret de ma naiſſance, mais qu'elle ne vouloit point encore me le découvrir, parce que j'etois trop jeune, & que je pourrois le divulguer: elle ajouta que le Roi qui etoit l'ennemi mortel de mes parens, ſe

porteroit peut-être à quelque réſolution funeſte contre ma vie, s'il en connoiſſoit les Auteurs, ou que du moins l'eſpoir de la liberté me ſeroit interdit pour jamais. Enfin elle me recommanda de me reſſouvenir toujours que j'étois Chrétienne & Princeſſe.

Comme elle eſperoit revenir de tems en tems à Maroc avec l'épouſe du Baſſa ſon Maître, elle ſe réſervoit à me déclarer ouvertement ma condition, quand je ſerois dans un âge plus mûr; mais je ne l'ai point revûe depuis ſon départ: la femme de Macmud eſt tombée dans une langueur qui ne lui a jamais permis de ſe mettre en route, & il y aura bien-tôt neuf ans que je ſuis privée de ma chere Cléone. Je lui ai ſouvent écrit pour la prier de m'inſtruire de mon ſort; elle m'a toujours répondu qu'elle aimeroit mieux mourir mille fois que de hazarder dans une Lettre un ſecret de cette importance, qu'il falloit que j'attendiſſe encore, & qu'elle viendroit tôt ou tard à Maroc.

Manzor m'a fait élever dans ſa Religion, les idées que j'avois de

la mienne, etoient trop confuſes pour me garantir du poiſon des erreurs dont on m'abbreuvoit ; cependant il me reſtoit toujours un fonds d'amitié pour les Chrétiens, & je ſoulageois autant qu'il m'étoit poſſible la miſere de ceux que je voyois dans l'eſclavage.

A mon retour de la Mecque, Gézon perſuada au Roi qu'il falloit nommer une Prêtreſſe vierge pour celebrer dignement le culte de Criotharſon jetta les yeux ſur moi, & je fus choiſie; comme je me faiſois un devoir d'obeïr à Manzor, qui m'aimoit preſqu'autant que ſi j'euſſe été ſa fille, j'acceptai cette place, qui d'ailleurs n'avoit rien de reburant ; car on ne ſacrifioit dans le Temple de l'Idole que des pigeons & des tourterelles : ce n'eſt que pour venger la mort de Miraſpe qu'on a voulu y verſer du ſang humain.

Cleone apprit bien-tôt le rang où je venois d'etre élevée : elle en eut un violent chagrin, & me le marqua dans une Lettre qu'elle eut ſoin de cacher parmi des preſens que ſa Maitreſſe m'envoya. Cette Lettre étoit à peu près conçuë en ces termes.

Vous voilà donc Prêtresse de Criothar, ma chere fille? ah que vous faites un métier peu digne de vous & de la Religion où vous êtes née! je vois arriver tout ce que je craignois; l'air empesté de l'Affrique vous a gâté le cœur: puisse le vrai Dieu vous rappeller à lui! Un Medecin Juif a guéri l'épouse du Bassa, elle reprend ses forces de jour en jour, ainsi je me flatte que je vous verrai bien-tôt, & que nous pourrons parler de vos affaires: j'acheve, je ne vous en écris peut-être que trop pour votre sureté; mais je ne sçaurois garder le silence dans une conjoncture si honteuse pour vous.

Cette Lettre m'inspira quelques remords, mais ils durerent peu, & je continuai assés paisiblement les fonctions de ma Charge, jusqu'à ce que Gézon vint m'annoncer qu'il falloit immoler le Meurtrier du Prince: Une proposition si affreuse me fit fremir, je m'en défendis long-tems; enfin le Grand-Prêtre sçut si bien m'épouvanter en me menaçant de la colere du Roi, que je me laissai conduire au pied de l'Autel sans sçavoir moi-même à quoi j'étois réſoluë: Quelle fut

ma ſurpriſe & mon horreur, quand je vis que c'etoit aux depens de tout ce qui m'etoit le plus cher, qu'on vouloit que j'enſanglantaſſe ma main! Je ne puis encore y penſer ſans friſſonner d'effroi.

Vous vites alors ce que je fis, mais vous ne ſçutes point tout ce qui ſe paſſoit dans mon cœur: proſternee devant l'Autel, j'eus recours dans cette conjoncture terrible au Dieu de mes parens, & c'eſt lui ſans doute, qui me donna des forces: Je me reſſouvins de Silvio, qui etoit de mes Amis les plus intimes, & qui m'avoit ſouvent confie ſon deſſein de rentrer dans la Religion Chretienne, je ſçavois que ſa Galere qui ſuivoit la Cour, etoit dans le Port de Maſſa, qu'il n'y avoit point d'autres Bâtimens capables de nous arréter dans notre fuite, & qu'avant qu'on en eût porte la nouvelle juſqu'à Maroc, nous pourrions etre en ſurete: Voila ſur quoi j'appuyai les premiers fondemens de mon ſtratageme.

Lorſqu'on vous eut reconduit en priſon, je m'abouchai avec Silvio, vous ſçavez le reſte, vous avez vû

le ſuccès des meſures qu'il prit avec ſes Galeriens, & deux de ſes Soldats, qui ayant abandonné comme lui le Chriſtianiſme, vouloient y retourner à ſon exemple : Votre réputation qu'ils connoiſſoient les uns & les autres, l'eſpoir des récompenſes & de la liberté, tout les encourageoit, tout conſpiroit avec mes vœux : Si le Roi étoit venu, notre projet étoit de l'emmener, à moins qu'il ne s'obſtinât à périr en combattant. La ſeule choſe que je regrette, c'eſt de laiſſer Cléone en captivité ; mais je me flate, mon cher Palmerin, que vous aurez la bonté de vous intereſſer pour elle quand nous ſerons tranquilles : elle a eu ſoin de mon enfance, elle ſçait de quel ſang je ſuis née : ce ſont autant de titres qui me font ſouhaiter de la revoir. Don Palmerin l'aſſura qu'elle ſeroit ſatisfaite, & qu'il n'épargneroit rien pour lui rendre Cléone.

Après quatre jours d'heureuſe navigation, Thamire ſe ſentit incommodée du mouvement de la mer ; ſon Amant qui trembloit pour elle, voulut que l'on abordât ſur la

premiere Côte d'Eſpagne qu'on découvriroit, & ſes vœux furent bientôt accomplis.

Vers le coucher du ſoleil on ſe trouva auprès du Promontoire de Sagre en Portugal, & l'on y appergut entre deux montagnes une petite Baye, où l'on pouvoit être à l'abri du vent: comme il devenoit fort, & que le tems menaçoit de ſe brouiller, on y entra d'autant plus volontiers, que Thamire demandoit avec ardeur qu'on la mit à terre; mais les Mariniers qui ne connoiſſoient point cette plage, allerent donner ſur un écueil qui étoit caché ſous l'eau, le choc fut violent, & le fond de la Galere s'entrouvrit; cependant l'on aborda, & l'on en fut quitte pour la frayeur.

Dès qu'on eut mis le pied ſur le rivage, tous les cœurs ſe livrerent à la joye; les Mariniers baiſoient la terre, & beniſſoient le Ciel qui les avoit tirés de ſervitude. Silvio étoit charmé de ſe voir dans un Païs Chretien; Thamire & ſon Amant ſe felicitoient de n'avoir plus à craindre la colere des Maures.

Dans cette Baye les yeux n'ap-

percevoient que des montagnes couvertes de forêts ſombres, & l'on ne voyoit aucun ſigne qui marquât que les lieux des environs fuſſent habités : il y avoit une tente dans la Galere, on s'apprêtoit à la dreſſer ſur le ſable pour Thamire, lorſque Don Palmerin trouva un ſentier battu, qui devoit ſelon toute apparence, mener à quelqu'endroit fréquenté par les hommes.

Pour s'en éclaircir, il détacha deux Mariniers, qui étant revenus un quart d'heure après, lui rapporterent que dans un vallon agréable on découvroit une Chapelle, & une petite maiſon joignante : auſſitôt il s'y fit conduire avec ſa Maitreſſe dans le deſſein de voir s'il n'y trouveroit pas quelque lieu commode où elle pût paſſer la nuit.

Etant arrivés à la porte de la maiſon, ils y trouverent un homme âgé d'environ trente-ſix ans, vêtu d'une robe de laine groſſiere, mais qui portoit ſur ſon front un air de nobleſſe, que la pauvreté de ſon équipage ne terniſſoit point. Don Palmerin qui vit bien que c'étoit un Hermite, lui expliqua en peu de

mots ſon arrivée ſur la Côte voiſine, & le beſoin que Thamire avoit de ſe repoſer. Au ſurplus, ajouta-t-il, vous pourrez employer votre charité à lui renouveller les leçons du Chriſtianiſme, qu'elle a oubliées parmi les Maures, qui l'ont enlevée dès ſon enfance; je crois, mon pere, que c'eſt pour cela que Dieu nous a guidés vers votre ſolitude: nous ne vous demandons qu'une chambre où cette jeune Dame puiſſe loger pendant quelques jours, juſqu'à ce qu'on ait radoubé notre Galere: vous avez renoncé au monde, & je ſuis perſuadé que l'eſpoir des récompenſes ne vous touche pas; cependant ſi nous pouvions vous être utiles, vous n'auriez qu'à nous le faire connoître, c'eſt Don Palmerin qui vous parle, & qui ſeroit charmé de vous rendre ſervice.

Au nom de Don Palmerin le Solitaire témoigna de la joye & de l'émotion; mais ayant bien-tôt repris ſon air de tranquillité: Seigneur, répondit-il, ma retraite eſt à vous, diſpoſez-en, diſpoſez de moi-même, je mettrai ma gloire à vous obéir;

à l'égard de Madame, je ferai de mon mieux pour l'aider dans ſes bonnes intentions, Dieu daignera ſuppléer à ma foibleſſe & à mon ignorance.

Thamire fut touchée de cette modeſtie dont on voit peu d'exemples dans les fauſſes Religions, elle remercia l'Hermite, il avoit deux chambres & point de lits, car il couchoit ſur des feüilles ſeches. Don Palmerin auroit pu s'en accommoder; mais cela ne convenoit guere à la delicateſſe de Thamire. Silvio trouva du remede à tout en faiſant apporter de la Galere les choſes dont on avoit beſoin.

Pendant qu'on dreſſoit des lits dans les chambres, l'un pour Thamire, & l'autre pour Don Palmerin, ces deux Amans raconterent leurs aventures au bon Hermite, qui prenoit beaucoup de plaiſir à les écouter. Silvio lui dit auſſi les ſiennes, en témoignant une horreur infinie pour les fautes dont il s'accuſoit. Le pieux Solitaire lui fit une exhortation qui ſembloit dictée par la ſageſſe meme; c'étoit une éloquence douce, & qui ne ſentoit

point ces maximes dures, où le criminel trouve plutôt des sujets de desespoir que des avis pour se corriger.

Peu de tems après, on soupa aux dépens des provisions de la Galere & de quelques fruits que l'Hermite y ajouta. Thamire qui etoit accablée de lassitude, se retira bientôt dans la chambre qu'on lui avoit destinée, & Don Palmerin dans l'autre ; le Solitaire alla coucher dans sa Chapelle, & le Capitaine sur son bord.

Fin du douziéme Livre & de la troisiéme Conference.

ENTRETIENS LITTERAIRES ET GALANS.

QUATRIE'ME CONFE'RENCE.

Suite de la maniere d'écrire l'Hiſtoire.

PHILINTE ſe ſentit le lendemain un peu indiſpoſé : Les Conférences furent interrompuës pendant quelques jours. Lorſqu'il ſe porta mieux, on s'aſſembla chez lui dans ſon cabinet. Gélaſe en feüilletant des papiers qui étoient ſur une table, trouva une petite Piece de Vers François dont il parcourut tout bas

le commencement ; enſuite s'adreſſant à Eudoxe : Ecoutez, lui dit-il, voilà un Ouvrage qui eſt du reſſort de notre Académie : en même tems il ſe mit à lire.

LE BRASSELET,

CONTE.

Un jour Phylarque & ſa Lizette
Eurent enſemble un démelé
Touchant quelque mince Fleurette,
Dont Phylarque avoit regalé
Une autre beauté peu diſcrette :
L'enfant de Vénus eſt brouillon,
Il ne faut, quand on le conſulte,
Qu'une feüille, qu'un papillon
Pour exciter un grand tumulte :
Trompeur, perfide à tes amours,
Diſoit la jalouſe Bergere,
Où ſont les fruits de tes diſcours ?
Eſt-ce là cette ardeur ſincere,
Dont l'offrande me fut ſi chere,
Et qui devoit durer toujours ?
Tes trahiſons bornent ſon cours,
La flamme étoit moins legere ;
Hélas ! quand je reçus tes vœux,
Jouet d'une vaine apparence,
Je te fis un gage reconnoiſſance

Un braſſelet de mes cheveux!
Rends-moi, cruel, rends-moi ce gage
D'un feu trop mal récompenſé,
C'en eſt fait, mon cœur offenſé
Ne veut plus aimer un volage!
Barbare, en duſſai-je mourir,
Répond le Berger d'un air tendre,
Je conſens à vous obéïr,
Mais auſſi vous devez me rendre
Tous les baiſers paſſionnés
Que ma bouche vous a donnés.
Ce langage troubla Lizette
Et la ſurprit au dernier point,
La Belle ne s'attendoit point
A payer une telle dette:
Elle rêve, elle s'inquiéte,
Cet accord n'eſt pas de ſon goût,
Mais n'importe, elle s'y réſout:
Pour ſe venger d'un infidele,
Une Amante s'expoſe à tout;
Quel que ſoit ton deſſein, dit-elle,
Je tiendrai ferme juſqu'au bout,
Ingrat, tu mérites ma haine,
N'eſpere pas de me gagner;
Je ne prétends rien épargner
Pour rompre à jamais notre chaîne.
Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait,

Et le Berger fut satisfait.
On ignore s'ils s'oublierent
Ou s'ils se reconcilierent,
Mais il est certain que l'amour
En rit à gorge déployée,
Et dansa le reste du jour
Comme une jeune mariée.
Que peut-on juger des Amans ?
Soit raison, soit caprice, ou cuinte,
Bien-tôt de leurs embrassemens
Ceux-ci bannirent la contrainte ;
Enfin tous les baisers rendus
Furent par le rusé Phylarque
Fort agréablement reçus,
Et même la Chronique marque
Qu'il en prit plusieurs par-dessus.
Le plus joli de l'avanture,
C'est qu'après le fatal projet
D'une solennelle rupture,
Sa Bergere, ce cher objet
Des tendres peines qu'il endure,
Lui laissa encor le Bisaiser.

Cela me paroît assez joliment raconté, dit l'auteur, la diction en est pure & naturelle, & ce que j'en estime le plus, c'est que les images n'y blessent point la bienséance. Je

ſuis bien-aiſe, interrompit Philinte, que cette bagatelle ſoit de votre gout, je l'ai faite en Lorraine ſur une jeune perſonne que j'aimois, elle étoit l'héroïne de l'avanture : & toi, ajouta Gélaſe, tu n'en fus pas la duppe ; voilà une plaiſante façon de rompre commerce ; quel étoit donc le ſujet de votre broüillerie ? Je m'aviſai par malheur, répondit Philinte, de vouloir ſuivre ton mauvais exemple, j'allois un peu de Belle en Belle ; un jour j'envoyai à une autre Dame un bouquet avec une Lettre, où j'avois inſéré ce Madrigal.

L'INSOMNIE AMOUREUSE.

Demain au lever de l'aurore,
Dans ce pré ſi ſouvent abreuvé de mes pleurs
Je viendrai cueillir quelques fleurs
Pour en faire un bouquet à l'aimable Iſidore :
Petits oiſeaux, je vous implore !
Devancez par vos chants le retour du Soleil,
Hâtez l'inſtant de mon reveil ;
Mais non : épargnez-vous une inutile peine ;
Quand on adore une inhumaine,
Peut-on goûter les douceurs du ſommeil ?

La Dame au Madrigal le montra partout ; ma petite Lizette, à qui j'avois donné les premieres leçons d'amour, ne s'accommoda point de mon infidelité ; cependant j'éprouvai dans cette occasion que Terence avoit raison de dire :

Lorsqu'une innocente Bergere
Se brouille avec son tendre Amant,
Ce n'est qu'un feu de paille, & bien tôt la colere
Fait place au raccommodement,
Leur amour en devient plus vif & plus charmant.

Amantium iræ amoris redintegratio est.

Ne souffrons point, reprit Célase en riant, que Philinte continue, il nous donneroit des Vers galans & des Madrigaux jusqu'à la fin des siécles, voyons plutôt ce qui nous reste à observer sur les regles de l'Histoire.

Si je ne me trompe, dit Eudoxe, nous achevâmes notre derniere Conference en montrant de quelle maniere on doit écrire les projets & les actions memorables : c'est ici par conséquent le lieu d'examiner s'il est permis à l'Auteur de donner son jugement sur les faits

& ſur la conduite des grands hommes. François Patrice a prétendu que non.

Je ſerois volontiers de ſon avis en cela, dit Philinte; lorſqu'un Ecrivain prend la liberté de juger des choſes qu'il raconte, il anticipe ſur les droits du lecteur, c'eſt au lecteur à décider ſi le projet que Charles le Sage fit de chaſſer les Anglois hors de ſon Royaume étoit équitable; ſi les meſures qu'il prit pour l'exécuter, s'accordoient avec la prudence; enfin s'il ſe comporta glorieuſement dans l'action même, & s'il ſçut enſuite profiter de ſes avantages: *l'Hiſtorien*, pour m'exprimer avec Ciceron, *eſt le témoin des tems*: * Il doit ſe borner à cette qualité, ſans quoi il offenſera nos lumieres, & bleſſera notre amour propre de gayeté de cœur; d'ailleurs ſon jugement eſt une beſogne fort inutile, car en diſant ce qu'il penſe, il n'empêchera jamais un Particulier de penſer d'une autre façon; notre cabinet eſt un tribunal qui nous appartient, & nous en ſommes jaloux.

Sçavoir ſi l'Hiſtorien doit donner ſon jugement ou non: raiſons en faveur de la négative.

* Teſtis temporum. *Lib.* 11. *de orat.*

Autres raiſons en faveur de la narration.

Joignez à cela, pourſuivit Gélaſe, que le jugement de l'Hiſtorien interrompt le fil de l'Hiſtoire; j'y cherche des faits, & vous m'amuſez par des reflexions que mon eſprit m'auroit pu ſuggerer ſans votre ſecours, reflexions ſouvent frivoles, ou bien, qui malgré leur bon ſens, deviennent ennuyeuſes à force de tirer en longueur: celles de Gregorio Leti & de Guichardin me paroiſſent inſupportables, je les ſaute à pieds joints, & avec autant de dégoût que j'en ai pour les fades converſations de la Clelie & du grand Artaméne.

Vous voilà tous deux d'un même ſentiment, reprit Eudoxe, je devrois peut-être m'y conformer; cependant j'ai quelques raiſons qui m'en diſſuadent, permettez que je vous les explique, & ſi vous les detruiſez, je ne rougirai pas d'avoüer mon erreur: Vous me dites, mon cher Philinte, que l'Hiſtorien qui prend la liberté de juger, anticipe ſur nos droits, offenſe nos lumieres & bleſſe notre amour propre. Gélaſe ajoute que ce jugement interrompt le fil de la narration.

C'eſt pour cela qu'il faut [illegible]

Je vous réponds que les choſes peuvent ſe concilier, on trouve le moyen de ménager la délicateſſe du lecteur & de ne lui point enlever un droit dont il eſt jaloux ; pour cela il ſuffit que l'Ecrivain ne donne pas ſon jugement ſur tous les faits qu'il rapporte, & que de tems en tems il laiſſe le champ libre à nos réflexions ; c'eſt ainſi qu'il doit en uſer lorſque les événemens ſont clairs, je veux dire lorſque la loüange ou les flétriſſures qu'ils meritent, ſautent d'elles-mêmes aux yeux ; racontez-moi les cruautés de Phalaris, je reconnoîtrai bien ſans vous que c'étoit un Tyran des plus barbares qui repandoit le ſang à plaiſir, & vous me feriez tort de fatiguer votre plume pour m'en convaincre.

Dans quelles occaſions l'Hiſtorien doit ſupprimer ſon jugement.

Mais quand les faits ſont équivoques, quand ils dérivent d'une ſource cachée, le jugement d'un Auteur habile dans l'art de ſonder le cœur humain, n'eſt pas un outrage pour moi, c'eſt plutôt un ſecours que ſon amitié me préte, & ſi par hazard en liſant j'ai penſé la même choſe que lui, je m'applau-

Dans quelles occasions le jugement de l'Historien peut être utile aux lecteurs.

dirai de ma pénétration, lorsque je verrai qu'elle s'accorde avec la sienne : Un homme qui a de bons yeux pourroit s'offenser si l'on s'obstinoit à lui donner de la lumiere en plein jour pour examiner un tableau ; mais dans les tenebres de la nuit il ne doit pas trouver mauvais qu'on l'eclaire, quand il auroit la vûë aussi perçante qu'un lynx.

Les jugements ou les réflexions qui tirent en longueur, sont insupportables dans l'Histoire.

A l'egard de ce que dit Gelase, que le jugement de l'Historien interrompt le fil de l'Histoire, j'avouë que cette interruption devient insupportable, lorsque les réflexions sont froides & d'une longueur ennuyeuse ; ôtez-leur ces deux defauts, elles seront utiles, elles donneront du lustre à l'Ouvrage ; l'Alaric de Scudery & le Clovis de Desmarets n'empêchent pas que nous ne lisions avec plaisir l'Enéide de Virgile, & l'Iliade d'Homere, ainsi les plattes dissertations de Grégorio Leti & de Guichardin ne doivent pas nous prevenir contre les réflexions courtes, fines & sensées, que nous trouvons dans Sallustе, dans Tite-Live, & dans Tacite ; un Marquis ridicule, & un hom-

me de bon goût s'habillent de la même étoffe, mais d'une maniere differente.

Peut-on imaginer rien de plus beau ni de plus utile au lecteur que ce jugement ou cette réflexion de Salluste dans son Catilina ? *Il me paroît*, dit-il, *que le Peuple Romain étoit pour lors dans une situation bien miserable ; ses armes avoient dompté l'Univers, tout lui obéïssoit depuis les climats de l'aurore jusqu'à ceux du couchant, rien ne lui manquoit de ce que les mortels regardent comme la principale source de leur bonheur ; il avoit des richesses & de la tranquillité ; malgré cela il y eut des Citoyens qui conspirerent avec opiniâtreté leur propre ruine & celle de la République, car d'un si grand nombre de criminels on ne put, ni par la terreur de deux décrets du Senat, ni par l'espoir des récompenses, en obliger aucun à reveler le secret de la conjuration, aucun ne voulut abandonner le Camp de Catilina, tant ce mal contagieux avoit gagné de cœurs & jetté de profondes racines dans les esprits dont il s'étoit emparé.** Au reste, poursuivit Eudoxe,

* *Eâ tempestate mihi imperium populi Romani multo, &c.* Sallust. de Conjur. Catil

l'Auteur ne doit pas toujours exprimer son jugement comme venant de lui-même : il est bien séant de le donner quelquefois pour une décision publique, ou de l'emprunter de la bouche des gens sages ; c'est ainsi qu'en use Tite-Live en racontant que l'Armée des Carthaginois s'enerva dans les plaisirs de Capoue : *Ceux qui sçavent le métier de la Guerre, dit-il, trouvent qu'Annibal fit une plus grande faute de s'amuser dans un Pays si délicieux, que de n'avoir pas d'abord mené ses Soldats droit à Rome après la Bataille de Cannes, ce délai-ci pouvoit passer pour une imprudence, qui suspendoit le cours de ses victoires, mais sa longue oisiveté lui ôta les moyens de vaincre.* *

Quand vous trouverez des reflexions de cette espece, croyez-moi, ne les méprisez pas, & tâchez plutôt de les imiter, si vous écrivez jamais une Histoire.

J'avouë, mon cher, que tu raisonnes juste, dit Gelase, & je commence à sentir que ce qui m'a-

* *Majus id peccatum Duci [illegible] quod [illegible] [illegible] [illegible]* Tit. Liv. lib. xxiii.

voit d'abord révolté contre les réflexions, venoit plutôt de la sotte des Auteurs, que des réflexions mêmes en général : je me réconcilie donc avec elles : Et moi auſſi, ajouta Philinte ; mais vous tomberez d'accord que puiſqu'il faut qu'un Hiſtorien exprime ſon jugement en peu de paroles, il ne doit pas être moins court dans les loüanges & dans la cenſure : On ne peut ſouffrir un Panegyriſte éternel qui crie ſans ceſſe miracle ſur ſon Héros, non plus qu'un Satyrique effrené, qui n'approuve jamais rien.

Les loüanges & la cenſure doivent être également vicieuſes dans l'Hiſtoire.

Ces ſortes de gens, repliqua Eudoxe, ne ſont que des déclamateurs qui n'entendent pas leur métier. L'Hiſtoire dans le cours de ſa narration, n'admet les éloges & la cenſure qu'en paſſant ; mais au commencement ou à la fin de la vie d'un grand homme, elle a droit de s'étendre un peu davantage ; c'eſt-là qu'elle peut & même qu'elle doit nous donner le portrait du Héros, nous dépeindre ſon corps & ſon ame, ſon temperament, ſes vertus & ſes vices ; en un mot tout

Les portraits des grands hommes doivent être à la fin ou au commencement de leur vie.

ce qui pourroit nous le faire connoître, s'il s'offroit à nos yeux.

Ah! nous en ſommes aux portraits, interrompit Gelaſe, je les aime beaucoup, mais je crois que rien n'eſt plus difficile, & qu'il y faut une delicateſſe dont fort peu d'Ecrivains ſont capables: Pour moi je ſouhaiterois qu'on nous les fît en proſe, auſſi-bien que M. de Voltaire les fait en Vers; celui d'Henry de Guiſe le Balaffré me paroit un chef-d'œuvre.

Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſçut regner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs;
Nul ne ſçut mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Il ne ſçut mieux cacher ſous des dehors trompeurs
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs:
Altier, impetueux, mais ſouple & populaire,

Tableau pouvant ſervir de titre au Hyla fait par M. de Voltaire.

Des Peuples en public il plaignoit la miſere,
Déteſtoit des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre alloit le voir & revenoit heureux,
Souvent il prévenoit la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence:
Il ſçavoit captiver les Grands qu'il haïſſoit,
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit;
Témeraire en ſes vœux, ſouple en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus & même par ſes vices,
Connoiſſant les périls, & ne redoutant rien,
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

Voilà, ſi je ne me trompe, un caractere bien frappé, continua Gélaſe; il eſt vrai, reprit Eudoxe, tous les traits y ſont marqués avec énergie, & nous ne ſerions pas à plaindre ſi nos Hiſtoriens nous donnoient ſouvent des peintures ſemblables. Tacite & Salluſte ont excellé dans ce genre.

Au ſurplus, ajouta-t-il, je ne vois pas que l'art puiſſe preſcrire beaucoup de regles aux Hiſtoriens pour bien faire les portraits de leurs Perſonnages, la réuſſite dépend ici

de l'habilete naturelle du Peintre : Cependant pour ne rien oublier de ce qui peut etre utile, disons avec le fameux S. Evremond, que l'Auteur ne doit pas se contenter de nous marquer en gros les vertus & les vices des hommes ; il doit encore nous exprimer certaines differences delicates qui varient des qualités, qu'un esprit grossier prend pour les memes : Si vous vous bornez à m'apprendre que les Maréchaux de Rantzau & de Gassion étoient les plus braves gens du monde, vous ne les distinguez pas assez, & par-conséquent vous ne les distinguez point : *La valeur de Rantzau étoit admirable pour les grandes actions, elle a pu sauver une Province, elle a pu sauver une Armée, mais on eût dit qu'elle tenoit au-dessous d'elle les périls communs à la voir si non chalante pour les petites & fréquentes occasions où le service se faisoit : celle de Gassion plus vive & plus agissante, pouvoit être utile à tous momens ; il n'y avoit point de jour qu'elle ne donnât à nos Troupes quelques avantages sur les Ennemis : Il est vrai qu'on la voyoit moins libre sur le point d'une*

Reflexion de S. Evremond très-utile pour bien faire les portraits des grands hommes.

groſſe affaire : Ce Maréchal ſi avanturier pour les Partis, ſi bruſque à charger les arrieres-gardes, craignoit un engagement entier, & s'occupoit de la penſée des événemens, lorſqu'il falloit agir plutôt que penſer. *

Tous nos vices & toutes nos vertus, ajouta Eudoxe, ſont ſuſceptibles de ces differences délicates ; la cruauté de Vitellius n'étoit point celle de Néron, ni la ſageſſe de Trajan celle de Conſtantin ; il faut donc s'attacher à déméler ces nuances ſubtiles qui échappent aux yeux du Vulgaire ; c'eſt par-là que nous ferons des portraits qui reſſembleront à leurs originaux, & qu'on ne pourra point approprier à d'autres perſonnages.

Tous nos vices & toutes nos vertus ont differentes nuances quel'Hiſtorien doit marquer exactement dans les portraits.

Il me vient dans l'eſprit de vous demander, dit Philinte, ſi vous croyez que l'Hiſtorien doive s'appliquer à exciter les paſſions, Pontanus le prétend, ** pour moi je m'imagine que c'eſt plutôt-là le fait d'un Orateur.....

Ou bien d'un Poëte, interrompit

* S. Evrem. diſc. ſur l'Hiſt.

** *Admiretur, deprimat, miſereatur, nunc rideat humanos caſus, nunc deploret.* Jovian. Pont. in act.

Gelaſe ; la Poëſie & l'Eloquence parlent à notre cœur, mais l'Hiſtoire parle à notre raiſon : celles-là cherchent à captiver nos ſuffrages en flatant nos foibleſſes, & celle-ci ne veut que nous inſtruire : Je crois cependant qu'un Ecrivain qui nous raconte une choſe capable de nous toucher par elle-même, peut employer les couleurs qu'il jugera propres à cet effet.

Comment l'Hiſtorien peut exciter les paſſions.

Oüi, reprit Eudoxe, pourvû que ces couleurs ne ſoient point trop vives, qu'il n'y ait point d'exclamations oratoires, & que l'émotion dont on veut nous frapper, naiſſe plutôt du fonds de l'événement & du détail des particularités qu'on nous rapporte, que des ornemens du diſcours ; nous en avons un bel exemple dans Tite-Live, lorſqu'il décrit la deſtruction de la Ville d'Albe : Voici ſes paroles autant que je puis m'en reſſouvenir.

On fit entrer des Troupes dans Albe pour la détruire, leur préſence n'y cauſa point ce tumulte, & cette frayeur qu'on voit regner dans les Villes priſes par force, lorſque les murailles

ayant été abbatuës ou la Citadelle enlevée d'assaut, l'on entend de tous côtés les cris des Soldats vainqueurs, qui courent le fer & la flamme à la main : c'étoit un silence morne, un accablement taciturne, un trouble qui rendoit les Citoyens stupides ; leur esprit ne pensoit plus, ils ne sçavoient ni ce qu'ils devoient laisser, ni ce qu'ils devoient prendre ; ils s'entredemandoient conseil, tantôt ils s'arrêtoient sur leurs portes, tantôt ils erroient dans leurs maisons comme pour leur dire un éternel adieu: Les clameurs de la Cavalerie qui les pressoit de s'en aller, redoubloient de moment en moment, déja le fracas des toits qui tomboient en ruine, se faisoit entendre du fond des quartiers les plus éloignés, & les débris répandoient un nuage de poussiere : Alors ce Peuple miserable prend avec précipitation tout ce qu'il peut emporter : chacun abandonne ses foyers & les lieux qui l'ont vû naître : Ils partent, leur multitude s'attroupe, & les ruës en sont pleines : les uns & les autres s'attendrissent à l'aspect des Compagnons de leurs disgraces, & cette pitié mutuelle grossit le cours de leurs larmes : La dou-

*leur leur arrachoit de tems en tems des lamentations lugubres, & ſurtout au ſexe le plus foible & le plus ſenſible: ils gémiſſoient en paſſant devant leurs Temples qui étoient entourés de Soldats, & où leurs Dieux demeuroient comme en priſon: Enfin lorſque tous les Habitans furent ſortis, les Romains raſerent les édifices publics & particuliers, on ne vit plus dans une heure que la place, & les decombres de cette Ville, qui étoit l'ouvrage de quatre ſiécles.**

Cette deſcription, continua Eudoxe, eſt fort pathetique; mais vous remarquerez que ſi elle touche le cœur, c'eſt ſeulement par le moyen des circonſtances rapportées; l'Auteur ne paroit ſonger qu'à nous donner des faits, & nous rendre compte de tous les mouvemens des Albains; on ne diroit pas qu'il viſe à exciter la compaſſion. C'eſt-là l'unique ſentier que l'Hiſtorien doit ſuivre en pareille conjoncture; s'il enluminoit ſon diſcours, s'il y meloit des fleurs de Rhetorique, on lui en ſçauroit mauvais gré.

* *Lacrymis omnis civitas circumdata erat, quæ ubique erant, ejulatus, mixti feminarum fletibus, quæ in ipſa via abripiebantur, quæque circumſtabant, &c.*

J'entends, interrompit Gelaſe; mais quand faut-il que l'Hiſtorien excite la compaſſion? Cela ne lui eſt permis, repliqua Eudoxe, que quand il raconte quelque grande calamité publique, ou bien les malheurs d'un perſonnage illuſtre & digne de nous intéreſſer. Un Auteur qui voudroit nous faire pleurer continuellement, & pour des ſujets qui n'en vaudroient pas la peine, ſe rendroit ridicule.

Quand l'Hiſtorien doit exciter la compaſſion.

Nous ne parlons point des Sentences, dit Philinte, je les aime dans l'Hiſtoire, & je crois qu'elles contribuent à ſon utilité: Vous avez raiſon, reprit Eudoxe, mais elles ont beſoin de pluſieurs prérogatives; il faut qu'elles ſoient courtes, nobles, délicates, & naturellement tirées du fonds même de la matiere qu'on traite: ſans cela elles font languir l'Ouvrage & ne l'ornent point.

Les Sentences, ajouta-t-il, doivent être courtes par les mêmes raiſons que nous avons rapportées pour montrer que le jugement de l'Hiſtorien eſt defectueux, quand il traîne en longueur. Un Ecrivain

Les Sentences doivent être courtes

qui moralise toujours, & qui entasse maxime sur maxime, ne manque jamais de nous deplaire; il n'en faut qu'une à la fois pourvû qu'elle soit bonne & point dutout si elles sont mauvaises: Celles de Tacite & de Salluste sont admirables, elles renferment un grand sens en peu de paroles, & c'est precisement ce que les Latins appellent *des Sentences qui frappent comme un éclair,* * *& des lumieres qui relevent la beauté du discours.* **

Elles doivent être nobles & délicates; une Sentence froide & triviale deshonore l'Historien, & révolte le Lecteur: Si Tacite nous disoit: *Les hommes ont naturellement ingrats*; cette maxime n'auroit aucune dignité, parce qu'elle sent le proverbe rebattu, & qu'elle ne nous apprend rien de nouveau; mais quand il nous dit que *les hommes ont plus de penchant à punir les injures, qu'à récompenser les bienfaits, parce que la reconnoissance est un fardeau pour eux, au lieu qu'ils trouvent*

* Versus sententiosi. *Pers. in arbit. Satyr.*

** Orationis lumina. *Quintil. Lib. IX. Cap. V.*

du

du profit à ſe venger. * Cela n'eſt point d'un goût populaire, & nous ſçavons bon gré à l'Auteur qui nous developpe ſi finement la ſource d'une des plus grandes foibleſſes du cœur humain.

Enfin il faut que les Sentences ſoient propres à la matiere qu'on traite, c'eſt ce que Petrone, qui étoit un connoiſſeur délicat & judicieux, recommande aux Ecrivains: *Ayons ſoin*, dit-il, *que les Sentences ne tranchent pas trop au-deſſus du corps de la narration, mais qu'elles y brillent d'une couleur qui convienne au fonds de l'étoffe.* † En un mot, une Sentence n'eſt jamais bien placée, lorſqu'il paroît que notre ſujet ne nous l'a point fournie naturellement, & que nous nous ſommes donnés la torture pour l'enchaſſer dans nos diſcours; toutes les beautés qu'elle aura d'ailleurs, ne la ſauveront pas, & les Lecteurs ſenſés diront à l'Hiſtorien :

Les Sentences doivent être propres à la matiere qu'on traite.

Quelle aveugle fureur te guide ?

* Proclivius eſt injuriæ quàm beneficio vicem exolvere, quia gratia oneri, ultio in quæſtu habetur. *Hiſt. Lib.* IV.

† Curandum eſt ne Sententiæ, &c. *Eumolp. in Satyr. Petr. Arb.*

Pourquoi de la nature enfreindre ainſi les
Loix ?

Tu peins les Sangliers ſur la plaine liquide,
Tu mets les Dauphins dans les bois. *

Tacite nous repréſente les Soldats d'Othon, qui l'exhortent à ne ſe point décourager après la malheureuſe bataille de Bédriac ; ils lui diſent *qu'il y a plus de grandeur d'ame à ſoutenir les adverſités qu'à s'en délivrer par la mort, que les gens de cœur tiennent bon contre la mauvaiſe fortune, & que la frayeur ſeule jette les lâches dans le deſeſpoir.* ¶

Voilà, pourſuivit Eudoxe, des Sentences qui naiſſent du ſujet; mais ſi l'Auteur eût fait dire aux mêmes Soldats, *la vraie grandeur d'ame conſiſte autant à vaincre la volupté, qu'à triompher des Guerriers les plus intrépides* ; † ç'auroit été une diſpa-

* Delphinum appingis, &c. *Horat. de Art. Poet.*

¶ *Maiore animo tolerari adverſa, quam relinqui : ſuperet ſpe prævenos etiam contra ſecuritatem inſidere ſpei, timidos ſegnes, & eos ad deſperationem formidine properare.* Cornel. Tac. Hiſt. Lib. II.

† *Verum eſt non tantum beſtium bellatorum, ſed & voluptatum victor.* Stob. ſerm. XVII. ex Democ.

rate ridicule, quoique dans le fonds la maxime ſoit belle.

Où l'on doit placer les Sentences.

Puiſqu'il eſt ſi néceſſaire de bien placer les Sentences, interrompit Philinte, vous nous marquerez ſans doute dans quels endroits de l'Hiſtoire elles peuvent ſe montrer avec honneur; n'en mettez, reprit Eudoxe, ni dans les deſcriptions des lieux, ni dans le recit des actions vives, où votre plume pour ſeconder l'impatience du Lecteur, doit courir rapidement; mais lorſque vous faites parler un grand Perſonnage, ſoit qu'il harangue ſes Troupes, ſoit qu'il délibere dans le Conſeil, ou qu'il appaiſe un Peuple mutiné, vous pouvez & méme vous devez lui mettre des Sentences dans la bouche pour confirmer ce qu'il dit: Tacite en uſe de la ſorte à l'égard d'Othon, qui preſſe les Romains de ſecouer le joug de Galba, & qui finit ſon exhortation par cette maxime: *Il ne faut jamais temporiſer dans un projet qui ne peut obtenir des éloges qu'après ſon accompliſſement.* *

* *Nullus cunctationi locus eſt in conſilio, quod non poteſt laudari niſi peractum.* Corn. Tacit. Hiſt. Lib. 1.

L'Hiſtorien peut encore inſerer des Sentences dans les jugemens qu'il fait ſur la conduite des Hommes illuſtres ; c'eſt le vrai moyen d'appuyer ſon opinion & d'en convaincre les Lecteurs.

Mettons ici, ajouta Eudoxe, un petit article ſur les tranſitions de l'Hiſtoire, elles en meritent bien la peine, elles paroiſſent de peu d'importance, à ne les conſiderer que du premier coup d'œil, cependant il eſt certain qu'elles demandent beaucoup d'adreſſe, & qu'elles jettent une clarté infinie dans la narration.

Ce que c'eſt que la tranſition hiſtorique.

On appelle tranſition hiſtorique le paſſage d'une matiere à une autre ; par exemple d'une Guerre allumée dans l'Europe aux exploits des Portugais dans les Indes Orientales ; un paſſage de cette nature ne ſe fait pas d'un plein ſaut, on doit marcher ſur un pont, ce pont n'eſt autre choſe qu'une formule de paroles qui rapprochent, & qui uniſſent les matieres ſéparées : Suppoſons que je vienne de decrire la bataille de Cannes, raconterai-je ſans aucun préambule *que Rome tomba*

dans une consternation affreuse ? Ce changement de scene est trop subit, le Lecteur ne s'y plairoit pas, je m'y prendrai donc d'une façon plus douce, & je dirai : *cette malheureuse nouvelle fut bien-tôt divulguée dans Rome, l'affliction & la terreur s'emparerent de l'esprit du Peuple, le Sénat lui-même tâchoit inutilement de dissimuler ses inquiétudes, &c.*

Dans cet exemple, continua Eudoxe, vous voyez que la premiere phrase forme une liaison naturelle qui m'autorise à passer d'une matiere à l'autre; mon Lecteur étoit avec moi dans la plaine de Cannes, je le transporte dans un Païs éloigné, il ne s'en étonne point, il n'en murmure pas, la transition lui fait faire le voyage sans désagrément.

Il faut varier les transitions, & leur donner toujours un air de simplicité.

On doit avoir soin de varier les transitions le plus qu'il est possible; car si on les faisoit toutes sur un même modele, cela produiroit une espece de monotonie fort ennuyeuse, & l'on auroit sujet d'accuser la stérilité de l'Auteur. Il faut encore qu'elles soient simples & sans emphase, rien ne seroit plus ridicule

que d'y employer de grands mots & des expreſſions brillantes ; regardons les tranſitions de l'Hiſtoire, comme la ſoye qu'on prend pour coudre une robe à fonds d'or, cette ſoye n'eſt pas auſſi précieuſe que l'étoffe dont elle aſſemble les parties.

Les formules des tranſitions uſitées chez les Grecs & les Latins, interrompit Gelaſe, me paroiſſent peu variées, c'eſt preſque toujours la même tournure ; ils vous diſent : *Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Italie ; pendant qu'on faiſoit la guerre dans l'Allemagne, &c.* ou bien, *ſur ces entrefaites, dans ce tems-là, &c.* * Je vous avouerai qu'ils ne me contentent point ſur cet article : Ni moi non plus, ajouta Philinte, nous avons pluſieurs Auteurs François qui ont bien mieux entendu l'art des tranſitions ; tel eſt le Pere Bouhours dans ſon Hiſtoire de Pier-

* *Dum hæc geruntur in Italiâ. Dum pugnatur ad Ilerdam*, &c. voyez-en : *interim, iisdem diebus*, &c. *Neque eo, vel eis diebus, quibus* [illegible] *Romæ*, &c. Liv. Tacit. Herodot. Diod. & alii paſſim.

re d'Aubuſſon Grand-Maître de Rhodes, & le Pere Daniel dans celle de France.

Vous n'avez pas tout-à-fait tort, reprit Eudoxe, de reprocher là-deſſus quelque ſterilité aux Anciens, on diroit qu'ils regardoient les tranſitions comme des bagatelles indignes d'eux; ne les imitons point en cela, & ſongeons toujours qu'une tache, ſi petite qu'elle puiſſe être, déroge à la perfection d'un beau tableau.

Pendant que je m'en ſouviens, dit Philinte, je vous prie, mon cher Eudoxe, d'examiner un peu les ſentimens de François Patrice & de Paul Béni, qui prétendent qu'on ne doit jamais inſerer des Harangues dans le corps de l'Hiſtoire. Les raiſons qu'ils apportent pour juſtifier leur idée, ſont que pareils diſcours interrompent le fil de la narration, & la rendent ennuyeuſe : D'ailleurs cela ſent le menſonge à pleine bouche, car eſt-il vrai-ſemblable que les Céſars, les Scipions, les Charlemagnes ayent dit tout ce que certains Auteurs leur font dire ? Ces

Objections contre l'uſage des Harangues dans l'Hiſtoire.

grands Hommes avoient-ils ſans ceſſe auprès d'eux dans les Armées, dans le Sénat & dans leurs délibérations les plus ſecrettes un Greffier qui eût ſoin d'écrire leurs paroles ? Quand même par un excès d'amour propre & de vaine gloire, ils auroient uſé d'une précaution ſi ridicule, les Hiſtoriens n'en ſeroient guere plus exemts d'infidélité, puiſqu'ils nous répetent rarement les termes dont leurs Heros ſe ſont ſervis.

Par exemple, continua Philinte, Tite-Live introduit ſur la ſcene Romulus, le vieil Horace, Brutus & Camille, & leur fait parler un langage auſſi pur, auſſi coulant que la belle Latinité de Virgile & de Ciceron ; cependant il eſt certain que les premiers enfans de Rome ne s'exprimoient pas avec tant de delicateſſe, leur ſtile étoit rude & barbare, & s'il reſſembloit en quelque choſe à celui qui floriſſoit ſous l'Empire d'Auguſte, c'étoit comme le jargon, qui fut en vogue à la Cour de Childebert, reſſemble au François dont nous nous ſervons préſentement.

Voilà, répondit Eudoxe, toutes les raiſons de François Patrice & de Paul Béni, pour interdire à l'Hiſtoire l'uſage des Harangues ; mais en vérité il ne faut pas avoir des yeux bien perçans pour démêler le faux d'un ſophiſme ſi groſſier.

Réponſe aux objections contre l'uſage des Harangues.

Les Harangues jettent un éclat merveilleux dans l'Hiſtoire, elles contribuent à nous développer le caractere des grands Hommes, les mœurs des Peuples, & la conſtitution des Empires ; nous avons dit dans l'Entretien précedent qu'avant de raconter les faits, on devoit en rapporter les cauſes : Or les Harangues tiennent quelquefois un rang conſiderable entre les cauſes des événemens les plus fameux, l'éloquence a ſauvé des Etats qui menaçoient de tomber en ruine, elle en a bouleverſé d'autres qui paroiſſoient au-deſſus des révolutions : Rien ne lui réſiſte, elle ſçait amollir les cœurs les plus durs & les plus feroces ; c'eſt pour cela que les anciens Poëtes ont écrit que la voix d'Orphée attiroit non-ſeulement les animaux, mais encore les rochers & les arbres, & c'eſt

Force de l'éloquence.

auſſi ce qui a fait dire au jeune Verrin.

L'éloquence triomphe, & gagne tous les cœurs,
Elle inſpire au Soldat un généreux courage,
D'un Peuple furieux elle appaiſe la rage,
Rien ne peut réſiſter à ſes charmes vainqueurs. *

Les Harangues ne doivent être ni froides, ni trop longues, ni trop fréquentes.

On nous dit, continua Eudoxe, que les Harangues rompent le fil de l'Hiſtoire & la rendent ennuyeuſe : cela eſt vrai lorſqu'elles ſont froides, ou trop longues, ou trop fréquentes ; mais dès qu'elles n'auront aucun de ces trois défauts, je maintiens qu'elles embelliront la narration au lieu de la gâter, & là-deſſus je m'en rapporte aux gens de goût qui liſent toujours avec plaiſir celles dont les plus célebres Auteurs tant anciens que modernes ont enrichi leurs Ouvrages. Oter a Tite-Live, à Salluſte, à Hérodote les Harangues qu'ils mettent dans la bouche des grands Hommes, c'eſt ôter à une Dame les or-

* [illegible], &c. *Hegel. carm. Poem. lib. an.* [illegible]

nemens modeſtes & nobles, dont elle ſe pare avec décence.

On ajoute que les Rois & les autres Perſonnages illuſtres n'ont pas ſans ceſſe à côté d'eux un Greffier pour écrire leurs diſcours, & de-là on infere que l'Auteur, qui les fait parler, bleſſe la fidélité de l'Hiſtoire, parce que les Harangues qu'il leur attribue, proviennent de ſon imagination. Cette difficulté n'a rien de ſolide.

Suppoſons que j'aye lu dans quelque Chronique ancienne que Merouée, Aëtius & Théodoric haranguerent chacun leurs Troupes avant que d'en venir aux mains contre Attila dans les plaines de Chaalons ou de Soulogne. [Car on ne ſçait pas bien encore dans lequel de ces deux endroits fut donnée cette fameuſe Bataille. *]

Ne trouvant point dans mes Mémoires les Harangues de ces trois Guerriers, j'examinerai quel étoit

* Les uns veulent que ce ſoit *in campis Catalaunicis*, *dans les plaine de Chaalons en Champagne*; les autres prétendent que ce fut *in campis Secalaunicis*, *dans la Soulogne auprès d'Orleans*. La derniere opinion paroît la plus probable.

leur caractere, dans quelle conjoncture ils se trouvoient, quel étoit le génie de la Nation, que chacun d'eux voyoit rangée autour de ses drapeaux, & quels ennemis ils avoient à combattre; ensuite me réglant sur toutes ces choses, je les ferai parler comme il me paroîtra vrai semblable qu'ils ont parlé dans cette occasion, cela ne nuit point à la fidelité de l'Histoire, puisque l'événement n'en souffre aucune atteinte.

Quelles attentions doit avoir un Historien, lorsqu'il attribue des Harangues aux grands Hommes.

Ne concluez pourtant pas de-là que j'autorise un Ecrivain à faire en toute rencontre parler les grands Hommes suivant son goût & ses propres lumieres, il ne doit prendre cette liberté que quand il sçait qu'ils ont parlé effectivement, ou du moins quand il voit que la situation l'exige, & qu'il y a lieu de croire qu'ils ont prononcé un discours approchant de celui qu'il leur attribue.

Dans quelles occasions l'on doit attribuer des Harangues aux grands Hommes.

Je trouve cette régle fort judicieuse dit Gelase; Tite-Live, selon toute apparence, n'avoit pas des Memoires qui lui rapportassent fidelement & mot pour mot les dis-

cours que Vetturie & Volumnie, l'une femme & l'autre Mere de Coriolan, tinrent à ce Guerrier pour l'empêcher de ſaccager Rome; mais l'Auteur ſçavoit qu'elles étoient ſorties de la Ville dans le deſſein de l'appaiſer, & qu'elles y réuſſirent; il voyoit qu'un ſuccès ſi beau ne pouvoit qu'être le fruit de l'attendriſſement qu'elles avoient excité dans le cœur du Rebelle, & il avoit lieu de croire qu'elles ne s'étoient pas bornées à faire parler leurs ſoupirs & leurs larmes. Ainſi c'eſt avec raiſon qu'il leur met dans la bouche une Harangue où la nature & l'amour déploient tous leurs mouvemens les plus vifs & les plus capables de fléchir un eſprit irrité.

Je vois avec beaucoup de plaiſir, reprit Eudoxe, que vous ſaiſiſſez le vrai dans tout ſon jour. Ajoutons que s'il eſt permis à l'Hiſtorien d'attribuer des Harangues aux grands Hommes, il ne doit jamais leur imputer de bons mots, parce qu'aucune ſituation n'a pû les mettre dans la néceſſité d'en dire. Nous liſons par exemple, que la Princeſſe

Jamais l'Hiſtorien n. doit imputer de bons mots aux grands Hommes.

Julie fille d'Auguſte ſe préſenta une fois devant lui ſous un habillement fort coquet ; il témoigna que cela n'étoit point de ſon goût. Le lendemain elle ſe mit d'une façon plus modeſte ; l'Empereur en fut charmé : *Voilà*, lui dit-il, *l'air qui convient à une perſonne de votre rang. Seigneur*, répondit Julie, *je me ſuis parée aujourd'hui pour les yeux de mon Pere ; hier c'étoit pour ceux de mon époux.* *

Si nous ne ſçavions pas cette réponſe, qui ſent l'urbanité Romaine, pourſuivit Eudoxe, & ſi aucun Ecrivain ne nous l'atteſtoit, nous ferions mal de l'inventer, & plus mal encore de la mettre dans l'Hiſtoire de Julie ; c'eſt préciſément en pareil cas qu'il nous eſt défendu de faire parler les grands Perſonnages au gré de notre caprice.

Mais achevons d'examiner l'objection de François Patrice & de Paul Béni contre les Harangues : Ils trouvent que l'Hiſtorien tombe dans une eſpece d'infidelité en ne

* *Ita ut me patris oculis ornavi, heri viri.* Macrob. Sat. Lib. II. cap. V.

répétant pas les propres mots dont ſe ſont ſervis les grands Hommes qui parlent dans ſon Ouvrage : Peut-on imaginer rien de plus frivole ?

La vérité de l'Hiſtoire ne gît pas dans les termes ; elle eſt attachée au recit des faits, au détail des penſées, il n'importe en quelle Langue. Lorſque j'écris en François, les Grecs & les Romains doivent parler bon François dans mon Livre, à plus forte raiſon donnerai-je le ſtile de notre ſiécle à nos Heros du tems jadis ; Charles Martel haranguera chez moi comme les Condés, les Turennes & les Villars ſous Loüis XIV. Quelle bigarrure ne ſeroit-ce pas, ſi la diction d'aujourd'hui ſe trouvoit mélée dans un Ouvrage ſérieux avec des diſcours Gaulois ? Tite-Live a très-bien fait de mettre dans la bouche des premiers Romains la belle Latinité de la Cour d'Auguſte, & il y auroit du ridicule à croire ſeulement qu'il pouvoit s'en diſpenſer.

Les grands Hommes doivent parler dans nos Hiſtoires ſuivant le ſtyle du tems où nous vivons.

J'ai pourtant remarqué, dit Philinte, que le Pere Daniel qui étoit un grand Maître en fait d'Hiſtoire,

a pris plaiſir d'inſerer quelquefois de vieilles phraſes dans la ſienne : Par exemple, je me ſouviens qu'après avoir raconté la defaite & la mort de Charles le Belliqueux Duc de Bourgogne, il dit que le corps de ce Prince fut porté dans la Ville de Nancy, & que René Duc de Lorraine lui prit la main en prononçant ces paroles : *Mon Couſin, Dieu ait vo ame, vous nous avez fait prou de maux.* * Voilà du franc Gaulois ſi jamais il en fut, & cependant l'Ouvrage eſt écrit avec toute la politeſſe & la pureté de ſtile qu'on peut ſouhaiter dans notre ſiécle.

On peut cependant mettre de tems en tems quelques mots de vieux ſtile dans la bouche des gens d'Hommes.

L'agreable naïveté du Gaulois, répondit Eudoxe, peut faire paſſer dans la narration quelques phraſes de cette eſpece, leur air antique nous plait, pourvu qu'elles ſoient courtes ; mais ſi c'étoit des Harangues qui tinſſent deux ou trois pages, vous ſentiriez que vos oreilles s'en offenſeroient bien-tôt.

Meſſieurs, dit Gélaſe, vous perdez le tems en bagatelles, on convient que l'Hiſtoire ſouffre les Ha-

* P. Dan. in Lud. XI.

rangues, Patrice & Paul Béni ſont, ſi vous le voulez, des réveurs. Comme tu parles des Dieux avec irrévérence, reprit Eudoxe, c'étoit des gens fort habiles, mais qui pouvoient ſe tromper dans leurs opinions ; voyons un peu à quoi tend ton préambule : A te demander, pourſuivit Gélaſe, deux choſes qui me paroiſſent plus importantes que tes diſſertations contre François Patrice ; quand & comment faut-il faire des Harangues ? C'eſt-là le point.

Tu ſçais amener tes queſtions d'une façon admirable, dit Eudoxe en riant, j'ai déja inſinué que les Harangues ne doivent être ni trop fréquentes, ni trop longues.

Lorſqu'elles ont ces deux défauts, continua-t-il, une langueur mortelle s'empare de la narration, les Lecteurs les moins dégoûtés ne ſçauroient y tenir, on diroit que l'Ecrivain a compoſé l'Hiſtoire exprès pour les Harangues, & non pas les Harangues pour l'Hiſtoire. En uſer de la ſorte, *c'eſt faire du caſuel ſon capital, & du capital ſon*

caſuel, * ainſi que l'a remarqué Diodore de Sicile.

Il faut donc que les Harangues ſoient clairſemées dans l'Hiſtoire, & qu'elles ne s'y montrent que quand l'occaſion l'exige. On peut en mettre dans les Aſſemblées où l'on propoſe differens avis, un Général peut encourager ſes Soldats par ſes diſcours, un homme d'honneur peut appaiſer par les ſiens une populace qui ſe mutine, les Ambaſſadeurs parlent aux Princes, & les Princes leur repondent, tout cela eſt dans l'ordre.

Il ne faut mettre des Harangues que dans les endroits où la ſituation donne le tems de parler.

Mais cependant il y a telle de ces mêmes conjonctures où les Harangues ſeroient déplacées; un Général eſt attaqué de nuit dans ſon Camp, les ennemis le ſurprennent, le tumulte, l'horreur & l'épouvante régnent de toutes parts, on crie, on court, on ſe mêle, on ne ſe connoît point; tout ce que le Chef peut faire, c'eſt de raſſembler quelques-uns des ſiens autour de ſes Drapaux, & de donner ra-

Jamais dans les actions qui ne laiſſent pas le tems de ſe reconnoître.

* Τὸ ἔγχος πάριγχον, καὶ τὸ πάριγχον ἔγχος. Adag. Græc.

pidement ſes ordres, ou pour le combat, ou pour la retraite. Il n'a pas le tems de les haranguer, & quand vous lui mettriez dans la bouche des diſcours plus éloquens que ceux de Démoſthene & de Ciceron, ſon rôle n'en ſeroit pas moins ridicule.

Ne vous exhalez pas en déclamations,
Le tems eſt précieux, il faut des actions.

Nil opus eſt verbis tempus terere, acta petuntur.

Souvenons-nous toujours de cette maxime, & nous ne placerons jamais nos Harangues hors de propos. Je croirois pourtant, interrompit Philinte, qu'un grand Homme peut prononcer quelques paroles dans une occaſion preſſante & tumultueuſe, telle que vous venez de la décrire. Ne voyons-nous pas chez Virgile qu'Enée exhorte ſes Compagnons dans l'inſtant même que les Grecs ſaccagent Troye, qu'ils ont ſurpriſe à la faveur des ténébres. *

Chers & braves amis, puiſque votre courage

* Juvenes, fortiſſima fruſtra, &c. *Æneid. Lib. II. trad. par Segrais.*

Veut bien m'accompagner au milieu du carnage,
Je ne vous flate point, nous courons à la mort :
Voyez où nous réduit la cruauté du sort,
En vain nous combattons la fortune opposée :
Pensons-nous secourir une Ville embrazée,
Des murs & des Autels, que mêmes aujourd'hui
Abandonnent les Dieux, qui leur servoient d'appui ?
Mourons, mes chers Amis, mais avec tant de gloire
Que notre mort fameuse égale une victoire ;
Notre salut dépend de notre desespoir.
Tout l'espoir des vaincus est de n'en point avoir. *

On peut cependant faire prononcer quelques paroles par un grand Homme dans une action précipitée, mais non pas une Harangue d'une juste longueur.

Observez, reprit Eudoxe, qu'il n'y a que sept Vers Latins, ce n'est point un discours qui tienne deux & trois pages, comme chez Tite-Live & chez Salluste ; je ne défens pas absolument aux Historiens de faire dire quelque chose aux Acteurs dans ces sortes d'occasions, mais il faut du moins que ce soit avec

* J'ai changé quelques mots dans cette traduction, je crois que l'Ouvrage de M. de Segrais est d'un caractere qui peut excuser pareilles libertés.

le laconisme du Héros de Virgile. Cela s'appelle parler, & non pas haranguer.

En général, poursuivit Eudoxe, les Harangues doivent être courtes, cependant on peut leur donner un peu plus d'étenduë, lorsqu'on les prononce dans une situation tranquille; mais quand elles ne contiendroient que huit lignes, elles seront toujours trop longues, si le stile en est boursoufflé, si les phrases y sont chargées d'épithetes, si l'on y met des ornemens superflus; enfin si l'on dit en douze paroles ce qu'on pouvoit bien exprimer en quatre mots.

Défauts que l'Historien doit éviter dans les Harangues.

Les Sentences, ajouta-t-il, y conviennent beaucoup, ainsi que nous l'avons déja remarqué; au reste l'Historien doit être plus moderé dans ses Harangues que les Orateurs; il lui est permis d'y employer des figures de Rhetorique; mais de telle façon qu'on voye qu'il a plus songé au sens des paroles & à la force des raisonnemens, qu'aux attraits du discours.

Quels ornemens l'Historien peut prêter aux Harangues.

Avant d'achever cet article, je ne puis m'empêcher de vous représenter ici une chose que nous

avons obſervée dans notre ſecond Entretien ; c'eſt que l'Hiſtoire univerſelle ne ſouffre guere les Harangues ; on ne court aucun riſque de n'y en point mettre , & ſi on lui en prête quelqu'une , il faut qu'elle ſoit extremement laconique & d'une beauté merveilleuſe ; les Hiſtoires dont l'objet eſt moins vaſte , ouvrent un champ plus libre à l'éloquence de l'Auteur.

Vous ne nous dites pas encore , interrompit Gelaſe , tout ce qui concerne les Harangues , je me ſouviens d'avoir lû quelque part qu'il y en a trois eſpeces ; les unes ſont directes , les autres obliques & les autres mélées.

On ne diſtingue point trois eſpeces de Harangues , reprit Eudoxe , tu te trompes , mon cher ; mais on leur donne trois differens noms, ſuivant le biais que l'Hiſtorien prend pour les coudre à ſa narration.

Harangues directes.

Tantôt il met les diſcours dans la bouche de ſes Perſonnages , ce ſont eux-mêmes qui expriment leurs ſentimens , & pour lors la Harangue s'appelle directe ; telles

ſont les paroles que Germanicus prononce dans Tacite en ſuccombant à la violence du poiſon, que Tibere lui avoit fait donner : *Si les infirmités de la nature*, dit-il à ſes amis qui l'environnoient, *m'avoient conduit à la fin de ma carriere, je pourrois me plaindre des Dieux qui dans la fleur de mon âge m'enleveroient à ma Patrie, à mes Parens & à mes Enfans*, * & le reſte. C'eſt le Héros qui parle dans cet endroit.

Harangues obliques.

Tantôt l'Auteur parle lui-même en rapportant ce que les Perſonnages ont dit. Jules Céſar raconte que Vercingétorix Roi des Gaules ayant été battu pluſieurs fois, raſſembla ſes Troupes, & leur remontra *qu'il falloit faire la Guerre d'une façon differente du paſſé, qu'ils devoient employer tous leurs ſoins pour retrancher à l'Ennemi les vivres & le fourage, que cela leur ſeroit facile, parce qu'ils avoient beaucoup de Cavalerie, & que la ſaiſon*

* *Si fato conciderem, juſtus mihi dolor etiam adverſus Deos eſſet, quod me parentibus, liberis, Patriæ intra juventam præmaturo exitu raperent, &c.* Annal. Lib. II.

leur étoit favorable, qu'on ne pouvoit pas alors couper du fourage dans les champs, que les Romains seroient contraints de se disperser chaque jour pour en chercher dans les maisons, & qu'ainsi l'on pourroit aisément les accabler, &c. * Voilà ce qui s'appelle une Harangue oblique.

Harangues mêlées.

Elle devient mêlée, continua Eudoxe, lorsqu'elle commence de l'une des deux façons que nous venons de distinguer, & qu'elle finit de l'autre : Par exemple, si Roxelanne disoit à Soliman dans l'Histoire des Turcs : *Vous voyez, Seigneur, que l'ambition seule conduit Mustapha,* ¶ *ses intrigues, son empressement à vous dérober les cœurs du Peuple & des Jannissaires ne vous permettent plus d'en douter, &c.* Si l'Auteur prenoit ensuite la parole, & s'il disoit lui-même : elle ajouta *que ce jeune audacieux vouloit se ma-*

* *[illegible] ... [illegible] bellum gerendum, [illegible] : [illegible] Romani [illegible], &c.* De bel. Gal. Lib. VII. cap. [illegible].

¶ Fils du Grand Soliman, c'étoit une Prince qui avoit de belles qualités, Roxelanne lui tendit des pièges dont il ne put se garantir, & il fut étranglé en présence de son pere. *Art. Thom. contin. de l'Histoire des Turcs, liv.* IV.

rier

vier avec la fille du Roi de Perſe, & qu'il ne cherchoit cette alliance que pour fortifier ſon parti, &c. Cela compoſeroit une Harangue mêlée, moitié directe, & moitié oblique.

Moyen d'éviter l'uniformité dans l'uſage des Harangues.

Dans une longue Hiſtoire où l'on fait entrer pluſieurs Harangues, il eſt à propos d'en mettre tantôt de directes, tantôt d'obliques & de mêlées. Les bons Auteurs en uſent de la ſorte, & par cet entrelacement ils évitent l'uniformité, qui déplaît toujours dans la narration.

Les Harangues obliques conviennent mieux dans l'Hiſtoire univerſelle que les directes.

Il faut pourtant obſerver que ſi c'eſt une Hiſtoire univerſelle, où l'on met peu de Harangues & où elles doivent être extrêmement courtes, les obliques y ſeroient mieux placées que les directes. La raiſon en eſt qu'il ſemble que celles-là n'interrompent preſque point la narration, au lieu que celles-ci la ſuſpendent d'une façon bien plus viſible.

Item dans les Mémoires.

A l'égard des Mémoires qu'on fait de ſa propre vie, je crois encore qu'il convient d'y inſerer moins de Harangues directes que d'obliques; parce que les premieres ſont plus lumineuſes, & les ſe-

condes plus ſimples ; or cette eſpece d'Hiſtoire s'accommode mieux du modeſte que du brillant Jules Céſar peut nous ſervir de régle en cela. Pour une Harangue directe que vous lirez dans ſes Commentaires, vous y en trouverez douze d'obliques.

Cependant en général quand le ſujet eſt d'une grande noblelſe, les Harangues directes valent mieux que les obliques.

Souffrez, dit Philinte, que je vous interrompe pour un moment, & que je vous propoſe une reflexion qui me vient dans l'eſprit. Je m'imagine en général que quand le ſujet de la Harangue eſt d'une nobleſſe extraordinaire, on doit la faire directe, afin de lui donner toutes les beautés dont elle a beſoin ; car ſi l'Auteur la mettoit dans le ſens oblique, cette tournure ſeroit trop dénuée d'ornemens, & le diſcours y perdroit.

Et moi, ajouta Gélaſe, je m'imagine . . . .

Car pour imaginer, on n'a ſenſé perſonne,
C'eſt un droit libre, & toute Nation
Suit à ſon gré l'imagination.
Cerveau François, tête Eſclavonne,
Chacun en veut, chacun s'en donne,
Et je m'en donne auſſi par émulation.

Fort bien, dit Eudoxe ! très-joliment, s'écria Philinte ! paix là, Meſſieurs, reprit Gélaſe ! je m'imagine donc que quand une Harangue tire en longueur, il faut la faire moitié directe, moitié oblique, c'eſt un tour de ſoupleſſe, & cela s'appelle eſcamoter l'ennui ; on bâilleroit pour un Heros qui perdroit haleine en tenant un diſcours de deux pages entieres ; mais on voit que l'Hiſtorien prend la parole ; ce changement amuſe, & l'on ne ſonge pas à critiquer.

Les Harangues longues doivent être mêlées.

Vos idées me paroiſſent fort judicieuſes, repliqua Eudoxe, & je crois qu'elles peuvent ſervir de régle dans l'occaſion, maintenant que nous avons examiné ce qui concerne les Harangues, nous ne ferons pas mal de dire un mot ſur les Lettres des grands Hommes.

On peut les inſerer dans l'Hiſtoire, elles y paroiſſent avec grace, lorſqu'elles ſont courtes & noblement écrites. Nous en liſons une de Mithridate dans les Fragmens de Salluſte ; Tacite en a mis une de Druſus, & une autre de Tibere dans ſes Annales ; les Auteurs

On peut inſerer des Lettres dans l'Hiſtoire.

Turcs ont fort bien fait de rapporter celle de Corcut adreſſée au Sultan Selim ſon frere.

Corcut etoit un Prince moderé, paiſible, & qui aimoit l'étude ; Sélim d'une humeur toute differente, ne reſpiroit que le ſang & le carnage ; étant monté ſur le trône après avoir empoiſonné Bajazet ſon Pere, il jugea qu'il devoit ſacrifier juſqu'au dernier de ſes Parens à ſon repos. Corcut pour eviter ſa fureur, ſe retira dans une caverne où il vivoit de fruits, de racines & de miel ; on lui envia cette miſerable tranquillité : il fut étranglé par l'ordre de ſon frere ; mais avant de mourir, il ecrivit au Tyran une Lettre, où il lui diſoit :

Horrible cruauté de Selim I.

Lettre remarquable de Sultan Corcut.

Ta cruauté me prouve une choſe que je n'aurois jamais crue, c'eſt qu'il y a plus d'humanité chez les bêtes féroces que dans ton cœur : je t'ai cédé l'Empire, tu m'as chaſſé de ma maiſon : je t'ai ſauvé la vie, & tu me donnes la mort : Quand j'ai vécu parmi les miens, ils m'ont aimé, ils m'ont témoigné du reſpect. Quand je me ſuis caché dans les deſerts pour me ſauver de ta rage, les deſerts ont fourni à ma

*nourriture: il n'y a que toi dans le monde, qui m'ait fait de la peine : En quoi pouvois-je te nuire au fond de ma retraite, livré à l'étude, exemt d'ambition, & mettant ma félicité à mépriſer les grandeurs qui te coûtent tant de crimes? Meurtrier de ton Pere, deſtructeur de ta Famille, tu veux donc exterminer l'auguſte race des Otthomans ? Dieu qui la protege ne le ſouffrira point, ton regne ſera court, & tu periras auſſi malheureux que tu es barbare.**

Cette Lettre me paroît touchante, pourſuivit Eudoxe, & j'ai cru que je vous ferois plaiſir de la réciter. Au reſte, continua-t-il, l'Auteur n'eſt pas plus obligé à rapporter les Lettres des grands Hommes mot pour mot, que les Harangues qu'ils ont effectivement prononcées ; la tournure des paroles dépend de lui, mais le ſens appartient à l'Hiſtoire.

Ajoutons que quand les Lettres ſont longues, & cependant néceſſaires, il ſuffit d'en donner l'Extrait ; c'eſt ce qu'un habile Ecrivain fait quelquefois en deux lignes ;

Quand les Lettres ſont longues, & cependant néceſſaires, on ne doit en donner que l'extrait.

* Thom. Art. Lunel. Camer, & alii.

on dit par exemple : *Selim manda au Baſſa Pyrrhus * de lui envoyer du ſecours de Conſtantinople :* Cela vaut mieux qu'une grande Lettre, qui rendroit la narration languiſſante.

Avez-vous encore bien des choſes à nous dire ſur l'Hiſtoire, interrompit Gelaſe ? Mais vraiment oui, répondit Eudoxe : En ce cas-là, reprit Gelaſe, tu me feras le plaiſir d'attendre juſqu'à demain ; car je ſuis preſſé, il faut que j'écrive pluſieurs Lettres pour Paris.

J'y conſens, repliqua Eudoxe : Et moi auſſi, dit Philinte, mais je ne vous quitte pas des Avantures de Don Palmerin & de ſa Maitreſſe, nous les avons laiſſés dans un Hermitage, allons voir ce qu'ils y font.

* Fameux Bacha, qui rendit de grands ſervices aux Sultans Selim & Soliman.

LES AVANTURES DE DON PALMERIN ET DE THAMIRE.

LIVRE TROISIE'ME.

THAMIRE & Don Palmerin passerent tranquillement la nuit chez le bon Hermite, qui les avoit reçus dans sa solitude, ils étoient contens de leur sort, ils se croyoient en sureté, rien ne troubloit leur sommeil.

L'infortuné Sylvio ne jouissoit pas d'un calme si doux ; éveillé par les remords de sa conscience qui le tourmentoient sans cesse, il sortit de sa Galere au point du jour, & se rendit à l'Hermitage, où il trouva le pieux Solitaire, qui se promenoit auprès de sa Chapelle.

Ils eurent enſemble un long entretien, l'éloquence & la charité de l'Hermite ſe déployerent d'une façon qui conſoloit Sylvio, & qui le fortifioit dans l'idée de ſuivre deſormais le chemin de la vertu.

Don Palmerin vint les joindre: Enſuite comme Thamire n'étoit pas encore levée, il alla ſur le rivage pour voir la Galere, & pour examiner ſi le choc qu'elle avoit eſſuyé le jour précedent, l'avoit miſe hors d'état de ſervir: Il trouva que les Matelots s'occupoient à la radouber, mais avec peu d'eſperance de réuſſir dans leur travail, parce qu'elle étoit conſidérablement endommagée, & que d'ailleurs ils manquoient de pluſieurs choſes néceſſaires: Don Palmerin les ayant exhortés à redoubler leur zele & leur induſtrie, s'en retourna chez l'Hermite.

Thamire étoit enfin ſortie de ſa chambre, & lorſque Don Palmerin arriva, elle s'entretenoit avec le Solitaire, qui lui rappelloit les ſaintes maximes de la Religion Chrétienne, & lui montroit le ridicule des erreurs dont les Maures

l'avoient abbreuvée. Elle avoit l'eſprit pénétrant, elle aimoit la vérité, toutes ſes diſpoſitions étoient favorables ; ainſi l'on n'eut pas grand'peine à déchirer le bandeau qui lui couvroit les yeux : elle ne perdoit rien de ce qu'on lui diſoit, & huit ou neuf converſations pareilles l'inſtruiſirent entierement.

Il y avoit déja ſix jours que nos illuſtres Voyageurs habitoient cette ſolitude, lorſque Don Palmerin voyant qu'il n'étoit pas poſſible de remettre la Galere en état, prit la réſolution de continuer ſa route par terre. L'Hermite lui propoſa de le mener dans un Village qui étoit à trois lieuës de ſa retraite, il aſſuroit que l'on y trouveroit des chevaux, & tout ce qu'il falloit pour la commodité de Thamire.

L'offre fut acceptée, Don Palmerin partit avec le Solitaire & Sylvio. Thamire vouloit être du voyage ; mais on l'en diſſuada, parce qu'il y avoit loin, & que les chemins étoient ſcabreux & difficiles : on lui promit qu'on reviendroit le même jour ; cela ne ſuffiſoit pas pour la raſſurer, elle ſe

ſentoit agitée d'un trouble qui lui préſageoit quelque malheur.

On avoit donné ordre à quatre Mariniers de reſter auprès d'elle pour la ſervir & pour veiller à ſa ſureté, quoique l'Hermite proteſtât qu'il n'y avoit rien à craindre, & que depuis près de douze ans qu'il demeuroit dans ces deſerts, il n'y étoit arrivé aucun accident fâcheux. Thamire s'enferma dans ſa chambre, & pour diſſiper le chagrin qui la gagnoit, elle prit un Livre de piete, qui l'occupa quelques inſtans, juſqu'à ce qu'un doux ſommeil vint lui fermer les yeux.

Pendant qu'elle repoſoit ainſi dans l'Hermitage, ſa mauvaiſe fortune ne dormoit pas; un Navire monté par des Maures doubla tout à coup le Promontoire de Sagre, & vint ſe jetter dans la petite Baye où étoit la Galere avec les gens qui travailloient à la radouber.

Cette apparition imprévue épouvante les Chrétiens; l'un ſe cache dans un trou de rocher, l'autre s'enfuit à travers les forêts, chacun prend conſeil de ſa frayeur. Les

Maures animés par l'eſpoir du butin, deſcendent tumultueuſement ſur le rivage, quelques-uns d'entr'eux pillent la Galere, pendant que leurs Compagnons ſe mettent à pourſuivre les fuyards.

Les quatre Mariniers qui gardoient Thamire dans l'Hermitage, entendent pluſieurs cris affreux dont les forêts d'alentour retentiſſent ; ces hommes ſe promenoient ſous un petit bouquet d'arbres, ils s'arrêtent, ils écoutent, le bruit augmente de plus en plus, & l'inquiétude s'empare bien-tôt de leurs cœurs.

Un inſtant après ils voyent accourir cinq ou ſix de leurs Compagnons tous hors d'haleine, & portant ſur leurs viſages les ſignes de la frayeur mortelle dont ils étoient pénétrés : Ceux-ci annoncent l'arrivée des Maures, & le danger preſſant qui menace les Chrétiens réfugiés dans cette ſolitude.

On ſe trouble, on délibere avec précipitation ſur le parti qu'on doit prendre. & l'on ne réſout rien; cependant le bruit continue, &

de nouveaux fuyards viennent dire que les Maures approchent. Thamire ſe reveille toute epouvantee, elle paroît à la fenêtre de ſa chambre, on l'inſtruit de l'etat des choſes : en même tems les deux Soldats qui avoient ſi bien ſeconde Don Palmerin ſur les bords d'Affrique, l'entrainent preſque mourante hors de la maiſon : Fuyons, Madame, tâchons de nous retirer dans les terres, le plus avant qu'il ſera poſſible, vous n'êtes point en ſureté dans ces lieux.

Ils diſent, & les Maures ſurviennent. Thamire pouſſe un cri douloureux & tombe en foibleſſe ; les Mariniers l'abandonnent ; il ne reſte auprès d'elle que les deux Soldats, qui montrent dans cette conjoncture autant de généroſité que de bravoure.

L'infortunée Thamire demeure étendue ſur l'herbe au pied d'un arbre, pendant que ſes deux vaillans defenſeurs font tête aux ennemis ; le combat devient cruel, il en coûte du ſang aux Maures, mais à chaque moment leur nombre s'accroit, & la victoire panche bien-tôt de leur côté.

Thamire ſe releve & prend la fuite ; quelques Maures courent après elle : on l'arrête, ſes pleurs & ſes gémiſſemens ne ſont que de foibles armes, elle voit expirer les deux Chrétiens, & leur trépas met le ſceau à ſa captivité.

La maiſon de l'Hermite n'eſt point épargnée ; les Vainqueurs s'emparent de quelques meubles précieux qu'on y avoit apportés de la Galere ; enſuite contens de leur proye, ils retournent au rivage, montent ſur leur Vaiſſeau, & mettent à la voile.

Plus nous nous ſommes flatés d'un ſort heureux, & plus les revers de la fortune nous ſont ſenſibles. Thamire ſe voyoit priſonniere chez une Nation qu'elle déteſtoit, elle perdoit l'eſpoir de paſſer le reſte de ſes jours auprès de ſon Amant, elle ſe déſoloit en ſongeant à la douleur qu'il auroit lui-même, lorſqu'il ſeroit informé d'un accident ſi déplorable : tous les objets qui ſe préſentoient à ſes yeux aigriſſoient ſa peine & ſon affliction.

Un jeune Cavalier Maure s'ap-

procha d'elle, & tâcha de la tranquilliſer, en l'aſſurant qu'elle ne devoit pas ſe regarder comme eſclave, & qu'on la traiteroit avec douceur. Thamire lui témoigna de la reconnoiſſance, elle rappella pour lors dans ſa mémoire les leçons de ſageſſe & de Chriſtianiſme que le bon Hermite lui avoit données, & ſe trouvant dans l'occaſion de les mettre en uſage, elle s'en ſervit de ſon mieux pour ſoutenir les maux qui l'accabloient.

Don Palmerin ayant trouvé des chevaux dans le Village où l'Hermite l'avoit mené, s'en revenoit content vers ſa chere Thamire; il ſe flatoit de la voir bien-tôt dans un etat digne d'elle à la Cour d'Eſpagne; mais ſes apparences & ſa joye ne furent pas de longue durée.

Les Mariniers, que la frayeur avoit diſperſés dans les bois, ayant obſervé de deſſus quelques Côteaux voiſins le départ des Maures, s'etoient raſſemblés les uns ſur le rivage, & les autres ſur le champ de bataille auprès de la petite Maiſon: ils regardoient triſtement les deux Soldats qui avoient perdu la vie en

défendant Thamire ; ils s'entretenoient de l'affliction où Don Palmerin alloit tomber, dès qu'il apprendroit le malheur de sa Maitresse, & chacun y prenoit part.

Sur ces entrefaites, Don Palmerin arriva: aucun des Matelots n'eut le courage d'aller au-devant de lui ; il s'approche accompagné du Solitaire & de Sylvio ; il voit les deux Soldats qu'il aimoit, percés de coups terribles, & noyés dans les flots de leur sang au milieu de cinq ou six Affricains, qu'ils avoient tués avant de succomber sous le nombre : Grand Dieu, s'écria-t-il en frémissant, quelle disgrace m'annoncez-vous ? Quoi ! des Maures ici ! Ah, qu'est devenuë ma chere Thamire ?

Une telle consternation regnoit parmi les Mariniers, qu'on eût dit qu'ils avoient perdu l'usage de la parole; ils baissoient la téte, & gardoient un profond silence ; enfin, l'un d'entr'eux le rompit en ces termes : Hélas, Seigneur, que voulez-vous sçavoir ? Plût au Ciel que vous eussiez emmené Thamire avec vous ! N'en dites pas davantage, repliqua le malheureux A-

mant, je ne vous entends que trop, je me meurs !

Effectivement il abandonna les rênes de ſon cheval, & ne pouvant reſiſter à l'extrême douleur dont il ſe ſentoit oppreſſé, il tomba dans les bras de quelques Mariniers qui le ſoutinrent. L'Hermite & Sylvio qui n'avoient guere moins beſoin de conſolation que lui, le firent porter dans ſa chambre.

Lorſqu'il eut rappellé ſes ſens, il jetta un profond ſoupir, & s'adreſſant à quelques Matelots qui s'empreſſoient à lui donner du ſecours : Mes enfans, leur dit-il, ne m'épargnez point, racontez-moi comment eſt arrivé le malheur, qui m'enleve tout ce que j'avois de plus precieux.

On ſatisfit ſa curioſité, il écouta ſans interrompre ; enſuite levant les yeux au Ciel avec fureur : Ne ſerai-je donc toujours, s'écria-t-il, qu'un miſerable jouët de la fortune ? Quel Demon m'a ſauvé la vie ſur les Côtes d'Affrique ? Un moment après ayant lancé ſur les Mariniers un regard formidable : Infames que vous êtes, continua-t-il,

oſez-vous vous préſenter devant moi, vous qui avez eu la lâcheté de ménager votre ſang, pendant qu'on m'enlevoit Thamire ?

En prononçant ces paroles, il voulut ſauter ſur ſon épée, & ſans doute il auroit ſignalé ſa fureur par de cruels effets ; mais l'Hermite & Sylvio le retinrent, & les Mariniers s'en allerent. Les tranſports de Don Palmerin furent auſſi longs que violens ; il paſſa la nuit dans une agitation mortelle, & peut-être en auroit-il été la victime, ſi le pieux Solitaire l'eût abandonné.

Cet homme vraiment animé par la charité la plus pure, ſerroit de tems en tems Don Palmerin dans ſes bras ; il l'appelloit ſon fils, & n'oublioit rien pour le ramener doucement à la raiſon.

Enfin le jeune infortuné tomba dans un abattement qui ouvroit quelqu'accès aux conſolations & aux avis ſalutaires ; alors l'Hermite profitant de cet heureux intervalle : Daignez, dit-il, Seigneur, daignez, je vous en conjure, ſonger à deux choſes qui ſont d'une conſéquence extrême dans votre ſitua-

tion ; ſouvenez-vous que vous êtes né Prince & Chretien ; le courage d'un Prince genéreux doit briller dans l'adverſite ; tous les hommes y ſont egalement ſujets, mais tous ne la ſupportent pas avec une conſtance égale ; une ame vulgaire ſuccombe, un cœur noble reſiſte, & le même événement devient une ſource de gloire ou d'infamie ſuivant qu'on y montre de la force ou de la foibleſſe. Un Chrétien vertueux ne ſe plaint jamais de la fortune, parce qu'il ſçaitque la fortune eſt une chimere, & que nos diſgraces auſſi-bien que nos proſperités ſont des Arrêts prononcés dans le Ciel : quand il ſe voit traverſé, il adore la main qui le frappe, & jugeant qu'un murmure audacieux irriteroit contre lui la colere divine, il tâche de l'appaiſer par une profonde ſoumiſſion, perſuade que le Createur n'afflige ſes enfans que pour leur propre utilité.

Ce ne ſont point les Maures qui vous ont enlevé Thamire, continua le Solitaire, c'eſt Dieu lui-même, & il ſçait bien pourquoi, mais vous devez eſperer qu'il vous la ren-

dra ; il a pris ſoin de lier vos deux cœurs, il vous a ſauvés dans l'Afrique l'un du trépas, & l'autre de la ſervitude ; lui feriez-vous l'injure de croire qu'il n'operoit pour vous des miracles ſi brillans, qu'avec l'intention cruelle de vous plonger dans des maux plus affreux que les dangers dont il vous garantiſſoit ? Non, mon cher Don Palmerin, vous penſerez mieux d'un ſi bon Pere, vous attendrez qu'il jette ſur vous un regard favorable, & vous ne l'attendrez pas ſans ſuccès, pourvû que par une impatience criminelle vous ne l'obligiez point à changer en un juſte châtiment le bonheur qu'il vous prépare.

Ces paroles eurent leur effet, & ſi elles ne tranquilliſerent pas entierement Don Palmerin, au moins bannirent-elles de ſon cœur les furies & le déſeſpoir dont il étoit agité : Mon cher Pere, dit-il à l'Hermite, vous étes le plus ſage de tous les hommes, & je ſuis le plus malheureux ; vous n'avez point de paſſions, elles me tourmentent & me traitent en eſclave ; prenez pitié de mon état, je m'abandonne à vos conſeils.

En parlant de la ſorte, il ſerroit les mains du Solitaire, & les mouilloit de ſes larmes. Un moment après il s'écria : Grand Dieu, faites de moi tout ce que vous voudrez, redoublez, s'il ſe peut, les maux que je ſouffre, je n'en murmurerai point ; mais daignez conſerver la vie & la vertu de Thamire.

Vous voila, reprit le Solitaire, dans les ſentimens que je ſouhaitois ; il me reſte à vous ſupplier de ne garder au fond de votre cœur ni haine ni deſir de vengeance contre ces pauvres Matelots que vous traitâtes hier avec trop de dureté ; que vouliez-vous qu'ils fiſſent pour défendre Thamire ? Tous deſarmés qu'ils etoient, & ſurpris par les Maures, pouvoient-ils eſperer quelqu'avantage ? D'ailleurs les ames les plus relevées ne ſont pas toujours exemptes de foibleſſe ; ainſi nous ne devons pas exiger que des ames communes triomphent de la frayeur qui leur eſt familiere en pareille occaſion : L'Arrêt de Dieu etoit prononcé, il avoit reſolu de mettre une ſeconde fois Thamire

en dépôt chez les Affricains, toutes les forces de l'Univers s'y seroient opposées inutilement, & votre valeur n'y auroit pas mieux réussi que la timidité de vos Mariniers : Cessez donc de les accuser d'un crime dont ils ne sont point coupables, songez plutôt à les récompenser non-seulement des services qu'ils vous ont rendus dans le Port de Massa, mais aussi de la part qu'ils prennent maintenant à votre douleur ; un zele sincere quoiqu'infructueux, vaut un bienfait chez les esprits nobles.

Don Palmerin renouvella au Solitaire les promesses qu'il lui avoit faites, de se conduire désormais selon ses avis ; ils s'entretinrent encore quelque tems, après quoi l'Hermite se retira très-satisfait de la résignation de son Hôte, & ne craignant plus rien de son désespoir.

La charité de ce saint Homme l'appelloit ailleurs, il voulut voir ce qu'on avoit fait des morts qui étoient restés sur le champ de bataille, & il trouva que les Mariniers ensevelissoient les deux Chré-

tiens auprès de ſa petite Chapelle, & les Mahométans dans la forêt voiſine.

Lorſque cette lugubre cérémonie fut achevée, l'Hermite s'écarta dans le bois, en implorant la bonté du Ciel pour Don Palmerin & pour Thamire : las de marcher & fatigué de la nuit qu'il avoit paſſée ſans aucun repos, il alloit s'aſſeoir auprès d'un buiſſon, lorſqu'il apperçut un homme qui étoit à genoux, & qui parloit tout ſeul.

C'étoit Sylvio qui diſoit : Seigneur, je vous rends graces de vos bienfaits que je ne mérite point, j'entends votre voix qui m'appelle, & je vous obéirai. Le Solitaire s'approcha, & Sylvio s'étant levé, vint au-devant de lui avec un viſage riant : Souffrez, lui dit-il, que je vous faſſe part de mon bonheur, mon cœur commence aujourd'hui à ſe tranquilliſer, Dieu m'ôte les moyens de fomenter cette ambition fatale, qui ne m'eſt que trop naturelle, & qui fut la ſource de mes crimes ; les Maures ont enlevé toutes les richeſſes que j'avois apportées dans ma Galere, & c'eſt

ſans doute un effet de ſa pitié pour moi ; il n'a pas voulu qu'après tant d'égaremens, j'allaſſe chercher de nouveaux écueils dans le grand monde ; il a prevu que j'acheverois de me perdre, ſi je ne perdois les occaſions de me livrer à ma funeſte vanité : je le remercie de cette faveur, & pour en profiter, je vous conjure d'agréer que je devienne le compagnon de votre retraite, vos ſages diſcours m'inſtruiront, j'aurai vos exemples devant les yeux, & je ne m'occuperai que du ſoin de pleurer mes fautes.

Sylvio s'étoit jetté aux pieds du Solitaire, qui le releva en l'embraſſant, & qui lui dit : Le changement ſoudain que j'apperçois dans votre façon de penſer, eſt ſans doute un ouvrage de Dieu ; vous aimiez jadis le faſte & les grandeurs, maintenant vous cheriſſez l'innocence & la ſimplicité, je croirois offenſer le Ciel ſi je m'oppoſois à votre deſſein : vivez avec moi, nous vivrons heureux, ſi nous ſçavons toujours préferer une félicité ſolide aux vaines illuſions qui faſcinent les yeux du vulgaire.

Après d'autres discours sur les douceurs de la solitude, ils reprirent ensemble le chemin de la maison. Lorsque Don Palmerin sçut le projet de Sylvio, il le loüa beaucoup, & témoigna même quelqu'envie de l'imiter.

Mais on lui remontra qu'un tel genre de vie ne lui convenoit point, que son secours etoit nécessaire à l'Espagne contre les Maures, que la Conquête de Grenade n'étoit peut-être reservée qu'à lui seul, & qu'enfin il ne seroit jamais tranquille dans le desert, parce que selon toute apparence, l'idée de Thamire viendroit l'y troubler sans cesse. Il se rendit aux raisons qu'on opposoit à son dessein.

Comme les Payſans qui avoient amené des chevaux du Village, demandoient qu'on les renvoyât, si l'on ne vouloit point s'en servir, Don Palmerin hâta son départ, d'autant plus que la Trêve touchoit à sa fin, & qu'il ne restoit aucune esperance de raccommoder la Galere, parce que les Maures l'avoient entierement ruinée.

L'Hermite qui le voyoit tomber

à

à tous momens dans les premiers transports de sa douleur, ne jugea pas à propos de le laisser partir sans lui donner quelque nouvelle consolation ; ainsi sous prétexte d'avoir à lui parler sans témoins, il l'emmena au bord d'une fontaine dont les eaux formoient une cascade naturelle, en se précipitant par bonds sur le talus de la montagne.

Asseyons-nous ici, dit l'Hermite, personne ne viendra nous troubler dans ces lieux : J'y consens, mon Pere, répondit Don Palmerin ; marcher, s'arrêter, vivre ou mourir, tout est égal, tout est indifferent pour moi.

Cette expression qui annonçoit un cœur désespéré, chagrina le pieux Solitaire. Je sçais, repliqua-t-il, jusqu'où peut s'étendre la foiblesse humaine dans l'adversité ; nous sommes sensibles au plaisir, mais nous le sommes encore plus à la douleur, j'en ai fait une triste experience, & peut-être dans tout l'Univers n'est-il aucun infortuné qui puisse vous en parler plus positivement que moi.

Mais, ajouta-t-il, je sçais aussi

par moi-même qu'il n'eſt point de douleurs ſi cruelles, point de paſſions ſi tumultueuſes, qui ne s'adouciſſent lorſqu'on ne veut pas y ſuccomber: nous voyons un Amant qui ſoupire pour une Maitreſſe ingrate, il languit, il ſe conſume, & ſouffre d'autant plus, qu'il croit que ſon malheur ne finira qu'avec ſes jours: Fait-il quelques réflexions ſérieuſes ſur le peu de durée des plaiſirs qu'il ſouhaite, & qui ne valent pas la perte de ſon repos? Le voilà ſoulagé. Jette-t-il les yeux ſur d'autres objets, tels que la ſageſſe ou la gloire, qui lui montrent des appas plus ſolides? Sa guériſon devient certaine, la chaîne ſe rompt, & le captif s'échappe.

Un autre eſt poſſédé d'un inſatiable deſir de vengeance; la haine dont il brûle ne lui laiſſe point de tranquillité; on diroit, & il jureroit lui-même, qu'il n'en aura jamais qu'après s'être abbreuvé du ſang de ſon ennemi; qu'un homme vertueux lui faſſe concevoir que cette animoſité n'eſt qu'une baſſeſſe mépriſable, & qu'il y eut toujours plus d'honneur à pardonner qu'à

punir ; vous verrez changer la ſcene, le furieux prend des ſentimens plus doux, ſon cœur ſe calme, & la colere ceſſe de le tourmenter.

En un mot, pourſuivit le Solitaire, conſiderez toutes les paſſions, vous n'en trouverez aucune qui ne ſoit ſuſceptible de remede, & ce remede eſt immanquable, ſi nous voulons raiſonner comme les Chrétiens le doivent. La Philoſophie étourdiſſoit les Payens dans leurs maux ; la Religion nous conſole dans les nôtres ; penſons à cette vie éternelle dont nos jours préſens ne ſont qu'une foible aurore, & toutes les fois qu'il nous arrive quelque chagrin, diſons-nous à nous-mêmes : *Nous ſommes des Voyageurs, ceci n'eſt qu'un coup de vent qui nous approche du Port de notre véritable Patrie.*

Je vous aſſure, mon cher fils, que vos peines s'adouciront pour peu que vous ſuiviez cette maxime : Un deſeſpoir fatal m'a jetté dans la ſolitude, & j'y ai trouvé du repos en tournant mes penſées vers le Ciel : Je ne vous dirai point que j'ai abſolument perdu le ſouvenir de mes malheurs ; c'en ſeroit trop,

il reſte toujours à l'homme quelque levain de fragilité ; mais au moins en m'adreſſant à Dieu, j'ai ſenti diminuer le fardeau qui m'accabloit, & ſi j'étois certain du ſalut d'Eliſe mon épouſe, qui m'a été ravie par une mort épouvantable, rien ne manqueroit à ma ſatisfaction.

Le Solitaire ſe troubla, & ne put s'empêcher de rougir en ſongeant aux paroles qui venoient de lui échapper contre ſon deſſein ; il leva les yeux au Ciel, & garda quelque tems le ſilence.

Enſuite reprenant le fil de ſon diſcours : Seigneur Don Palmerin, continua-t-il, Dieu vous a donné du courage, vous laiſſerez-vous abattre par un malheur qui ne vous ôte pas l'eſpoir de le reparer ? Thamire eſt priſonniere chez les Maures, je l'avoüe ; mais vous ne manquez ni de valeur ni de richeſſes pour la délivrer par force ou par argent : que devrois-je donc faire, moi, dont les diſgraces ſont au-deſſus de tout remede humain ?

Don Palmerin malgré ſa triſteſſe profonde, ne put ſe refuſer à la

curioſité qui le gagnoit : Mon Pere, dit-il à l'Hermite, daignez, ſi cela ne vous fait point de peine, m'apprendre par quelle avanture vous vous vous êtes confiné dans un lieu ſi ſauvage ; votre éloquence & toutes vos manieres annoncent que vous étiez né pour l'ornement des ſocietés les plus polies : vos malheurs trouveront en moi un cœur compatiſſant, & l'exemple de votre fermeté pourra m'enſeigner à combattre mes foibleſſes.

Seigneur, reprit le Solitaire, je n'ai rien à vous refuſer ; plaiſe au Ciel que l'Hiſtoire de mes infortunes vous faſſe oublier les vôtres pour quelques inſtans ! vous êtes généreux, la compaſſion que vous me promettez, deviendra vive ſans doute, lorſque vous aprendrez qui je ſuis, & que vous verrez que j'avois l'honneur d'être connu de vous dès ma plus tendre jeuneſſe. Quand vous arrivâtes pour la premiere fois dans ma ſolitude, je me rappellai vos traits qui me ſeront toujours chers ; vous me dites que vous étiez Don Palmerin, & dans la joye imprévûë qui s'emparoit de mon

cœur, je fus prêt à vous répondre que j'étois le Duc Erneſte de Naſſau.

Vous, le Duc Erneſte, s'écria Don Palmerin en embraſſant l'Hermite ! Ah qu'il m'eſt doux de vous revoir ! Jamais dans la ſituation où je me trouve, je n'aurois oſé me flater d'un ſi grand bonheur : Oh, mon cher Duc, que la Cour fut ſenſiblement affligée de cette avanture déplorable, qui en vous jettant dans le deſeſpoir, vous éloigna de tous vos amis, & que j'en eus moi-même une douleur cruelle, quoique je ne fuſſe alors qu'un enfant! Vous pouvez vous reſſouvenir que ma tendreſſe pour vous n'a pas attendu l'âge de raiſon ; mon cœur ſe connoiſſoit à peine, que vous le poſſediez tout entier.

Oüi, je m'en ſouviens, repliqua Erneſte, & cette idée m'eſt bien chere ; je n'aurois pas differé juſqu'à ce moment à vous decouvrir mon nom & mon état, ſi j'avois conſulté mon inclination ; mais je craignois que le monde en cette conjoncture ne me tendît un piege pour me rappeller à lui, & je me ſuis fait violence : Enfin l'amitié

que j'ai pour vous a pris le deſſus ; ma bouche s'obſtinoit inutilement à ſe taire, mon cœur demandoit à vous parler, votre curioſité l'exigeoit; j'ai obéï, daignez, je vous en conjure, ne reveler ma ſolitude à perſonne, ni même que je ſois encore vivant.

Il me ſeroit bien doux, dit Don Palmerin, de vous ramener à la Cour de Caſtille; cependant puiſque vous ne le ſouhaitez pas, je n'entreprendrai rien pour vous y obliger, & je garderai fidelement votre ſecret ; le monde perd beaucoup en vous perdant, mais vous perdriez trop, ſi pour l'amour de lui vous perdiez le Ciel.

J'étois demeuré malade dans Tolede, pourſuivit Don Palmerin, lorſque le malheur d'Eliſe votre épouſe & de l'Infante Iſabelle arriva, & l'on ne m'en a fait que des relations embroüillées.

Ce que je vais vous en dire ſera plus certain, interrompit Erneſte ; pendant que vous étiez à Tolede, le Roi & la Reine allerent paſſer la belle ſaiſon dans l'Andalouſie; l'Infante leur fille qui n'avoit pas en-

core deux ans complets, fut du voyage : Cette jeune Princeſſe, comme vous le ſçavez, avoit deux Gouvernantes, l'une nommée Beatrix de Caſtro, & l'autre Léontine d'Almada.

A peine la Cour fut-elle arrivée dans Seville, que Beatrix y mourut. Les Dames les plus illuſtres de cette Province briguerent la place vacante; entr'autres il s'en préſenta une qui étoit vertueuſe, belle, & pleine d'eſprit; elle s'appelloit Eliſe, & c'eſt juſtement la perſonne que j'épouſai quelque tems après : je m'intéreſſois à ſa faveur, & par mon crédit elle fut préferée à ſes Rivales.

Le Comte Don Lope de Cerdamare ſon pere me témoigna beaucoup de reconnoiſſance des bons offices que j'avois rendus dans cette occaſion à ſa fille, & nous liâmes enſemble une etroite amitié; une paſſion bien plus violente m'attachoit auprès d'Eliſe, je ſoupirois ſans ceſſe pour elle, je l'adorois, s'il eſt permis de dire qu'on adore quelqu'autre objet que Dieu.

Je ne cachai point mes ſentimens,

& je trouvai du retour dans le cœur d'Eliſe ; mais un retour dirigé par la ſageſſe même, tel qu'on peut l'attendre d'une ame reglée, qui change ſes paſſions en autant de vertus. Que vous dirai-je enfin ? Je demandai l'aimable Eliſe à ſon pere, il me l'accorda, & nous fûmes unis par les liens d'un hymenée, qui ſelon toute apparence, devoit être heureux ; l'uniformité des humeurs, l'égalité de l'âge, celle de la nobleſſe & de la fortune ſembloient nous en répondre ; mais le Ciel, dont les decrets ſont impénetrables, en avoit ordonné autrement.

Quelques jours après notre mariage, la Cour ſortit de Seville pour aller paſſer l'Automne dans un ſuperbe Château qui s'éleve ſur le bord du Guadalquivir, aſſez près de l'embouchure par où ce fleuve entre dans la mer : je m'y rendis avec mon épouſe, que ſa Charge obligeoit à ſuivre l'Infante.

Léontine d'Almada l'autre Gouvernante de la Princeſſe, étoit amoureuſe d'un Cavalier nommé Don Féderic de Cardoſe, qui avoit une belle Maiſon ſur la rive oppoſée

du même fleuve ; il passoit de notre côté en batteau, & venoit voir tous les jours sa Maitresse ; elle s'alloit promener la plûpart du tems avec lui sous des arbres touffus le long de la riviere, & souvent elle y menoit la jeune Isabelle.

Un jour que Don Alfonse & la Reine étoient retournés à Seville pour quelqu'affaire pressante, Leontine ayant apperçu d'une fenetre le batteau de son Amant qui venoit la trouver, prit la Princesse entre ses bras, & s'en alla suivant sa coutume au-devant de lui.

J'étois pour lors occupé dans mon cabinet à écrire ; ma chere Elise qui avoit été un peu indisposée la nuit précedente, s'habilla fort tard ; aussi-tôt qu'elle sçut que Léontine etoit sortie avec la Princesse, elle jugea bien que c'etoit pour voir Don Federic, & comme elle vivoit familierement avec eux, elle se fit un plaisir de les surprendre, mais pour ne les point chagriner, elle y alla toute seule.

Tout ce que j'ai pu sçavoir de quelques gens qui étoient aux fenêtres du Château, & qui la suivirent

long-tems des yeux, c'eſt qu'elle ſe rendit ſur le bord du fleuve, & que n'y trouvant perſonne, elle continua ſon chemin vers la mer. Lorſqu'on la perdit de vûë, on ne s'en embarraſſa point, parce qu'on n'avoit aucun ſujet de craindre l'accident fatal dont elle étoit menacée.

Ayant quitté mon travail, j'attendis quelque tems ſans inquiétude le retour de mon épouſe: elle ne paroiſſoit point, & la nuit approchoit; je m'impatientai, j'envoyai deux de mes domeſtiques pour la rappeller au Château; un moment après je les ſuivis moi-même.

Nous parvînmes à l'endroit où étoit le batteau de Don Féderic; & nous le trouvâmes renverſé. Alors un noir preſſentiment s'empara de mon cœur, je tremblai pour mon épouſe, il n'y avoit là perſonne qui pût nous dire comment cet accident étoit arrivé.

Pénetré de douleur & déja trop certain de ma diſgrace, je parcourus avec mes gens toute la rive du fleuve juſqu'à la mer; nous appellions tantôt Eliſe & tantôt Léon-

tine, & Don Federic, c'étoit autant de clameurs inutiles, perſonne ne nous répondoit.

Chaque pas que je faiſois augmentoit mon deſeſpoir, la nuit vint, on apporta des flambeaux, j'envoyai du monde pour chercher de tous côtés, & j'errai moi-même comme un furieux dans le Pays d'alentour, en demandant mon épouſe au Ciel, à la terre & aux hommes.

Ayant paſſé la nuit dans des peines infructueuſes, j'allai revoir le batteau pour examiner ſi dans cet endroit je ne trouverois pas quelqu'indice qui pût fixer mes idées & mon trouble; hélas! mon attente ne fut que trop tôt remplie.

J'apperçus auprès de la petite barque une étoffe de ſoye blanche qui s'élevoit preſque juſqu'à la ſuperficie de l'eau, & qui avoit l'air d'un habillement de femme.

Mes gens entrerent par mon ordre dans le fleuve, d'où ils tirerent ce que je voyois: nous reconnûmes le corps de Léontine qui s'étoit noyée ſous le batteau, dont un ferrement l'avoit accrochée par la robe.

Grand Dieu, m'écriai-je en la regardant ! c'eſt ſans doute dans le meme état que vous voulez me rendre ma chere Eliſe : Ah, plutôt que de me condamner à ce ſpectacle funeſte, couvrez-moi les yeux d'une nuit éternelle: mais non, continuai-je avec fureur, montrez-la moi, j'arroſerai ſon corps de mes larmes & de mon ſang ; c'eſt l'unique grace que j'attends de votre bonté !

Effectivement tel étoit mon deſeſpoir, que n'ayant plus lieu de douter du trépas d'Eliſe, je ne ſouhaitois de trouver ſon corps que pour lui donner les derniers témoignages de ma tendreſſe en me perçant le cœur.

On retourna le batteau, l'on chercha deſſous & aux environs, mais inutilement, tout le fleuve étoit couvert de Marinie rs que je fis venir des lieux voiſins, ils plongeoient, ils parcouroient ſes abîmes les plus profondes : quelques-uns d'entr'eux m'apporterent deux corps qui ſe tenoient étroitement embraſſés ; c'étoit Don Féderic & un Serviteur qu'il menoit avec lui pour ramer quand il venoit voir

Léontine. L'attitude où l'on les trouva, montroit qu'en se noyant, ils s'étoient attachés l'un à l'autre; l'horreur de la mort avoit serré leurs liens, & la mort même n'avoit pû les rompre.

Je m'abandonnois à ma douleur sur le rivage, Don Lope pere d'Elise, & les Parens de Don Féderic & de Leontine vinrent bien-tôt meler leurs larmes aux miennes; le Roi & la vertueuse Ormizinde* son épouse accoururent de Seville en déplorant le sort de la jeune Princesse, qui étoit enveloppée dans notre malheur; on n'entendoit de tous côtés que des soupirs, des plaintes & des gémissemens.

Toutes les diligences qu'on fit pour trouver les corps d'Isabelle & d'Elise ne servirent à rien, nous jugeâmes que le fleuve les avoit entraînés dans la mer, ou qu'ils étoient restés dans quelques gouffres qui avoient échappé aux recherches de nos plongeurs; ainsi je n'eus pas la misérable consolation de rendre les derniers de-

* Elle étoit fille du fameux Pélage premier Roi des Asturies, d'Oviedo & de Léon.

voirs à l'objet de ma tendreſſe.

On n'a jamais pû ſçavoir comment ces cinq perſonnes ſe ſont noyées; il y a beaucoup d'apparence qu'Eliſe & Léontine voulurent ſe promener ſur la riviere, & qu'en folâtrant avec Don Féderic, elles firent tourner le batteau, qui vint enſuite s'arréter dans l'endroit où nous le trouvâmes.

Mon deſeſpoir me fit tomber dangereuſement malade, je ſouhaitois la mort, & je voyois avec plaiſir qu'elle alloit terminer mes peines. Dieu dont la bonté veille toujours ſur le ſalut des hommes, daigna m'éclairer d'un rayon de ſa grace, les tenebres de mon cœur ſe diſſiperent, je reconnus que mes idées étoient criminelles, & je lui en demandai pardon; il me renvoya la ſanté, j'en profitai pour m'arracher au monde & pour me livrer tout entier au ſeul objet qui peut nous rendre vraiment heureux.

Je me reſſouvins que j'avois un ancien Ami qui vivoit ſaintement dans ce lieu ſauvage, j'abandonnai la Cour, & je vins le trouver; je

lui racontai mon infortune, je lui montrai toute ma douleur, il n'oublia rien pour me consoler, il partagea sa solitude avec moi, nous avons passé plusieurs années ensemble sans jamais regretter les grandeurs fausses, ni les vains plaisirs du monde.

Enfin il mourut le Printems dernier. J'ai tâché jusqu'à present de suivre ses traces, trop heureux si je sçais perseverer jusqu'à l'instant de ma mort! Au surplus, je crois que cet instant n'est pas loin; car mon cher Compagnon, en levant ses yeux vers le Ciel où son ame etoit prete à s'envoler, me serra la main & me dit ces paroles qui ne sortiront jamais de ma mémoire & que je respecte comme un Oracle: *Ernestle, je vous quitte, priez Dieu pour moi, je le prierai pour vous, votre demeure sera courte dans cette retraite; Elise vous attend, je vous attendrai aussi de mon côté.*

Une agréable sérénité brilloit sur son front, ses regards paroissoient animés d'un feu divin, il expira doucement, & de cette mort paisible, qui est le premier fruit d'une vie

vertueuſe ; ſa perte m'affligea, mais je me conſolai en me flatant de le revoir bien-tôt dans le Ciel avec ma chere Eliſe.

Voilà, mon cher Don Palmerin, l'hiſtoire du malheureux événement qui m'a fait abandonner la Cour ; vous n'êtes pas dans un cas auſſi deſeſperé, vous pouvez retrouver Thamire ; maintenant je vous exhorte à comparer vos diſgraces aux miennes, les vôtres en deviendront plus legeres, & mon amitié s'applaudira de vous avoir fourni cette conſolation à mes dépens : Ayez recours à Dieu, il vous ſoulagera dans vos inquiétudes ; c'eſt lui ſeul qui m'a ſoulagé dans mes maux, tout l'Univers auroit envain tenté d'y apporter du remede. Erneſte & Don Palmerin s'entretinrent encore quelque tems, enſuite ils retournerent à la maiſon.

Dès le même jour l'ordre fut donné aux Mariniers, ils ſe diſpoſerent à quitter cette ſolitude, & partagerent entr'eux avec la permiſſion de Sylvio quelques marchandiſes qui avoient échappé au pillage des Maures.

L'heure du départ étant arrivée, ils ſe rendirent tous auprès de Don Palmerin, qui embraſſa tendrement Erneſte & Sylvio : Je vous laiſſe, leur dit-il avec les larmes aux yeux, je vous laiſſe l'un & l'autre dans l'innocence & dans la tranquillité, pendant que je vais peut-être eſſuyer de nouveaux orages ; je ne vous oublierai jamais, & les obligations dont je vous ſuis redevable, vivront toujours au fond de mon cœur : Souvenez-vous de l'infortunée Thamire dans vos prieres; en vous la recommandant, je crois me recommander aſſez moi-même à votre pieté : Adieu, mon cher Pere, continua-t-il en s'adreſſant à Erneſte ; adieu Sylvio, votre ſort me paroît digne d'envie. Les deux Hermites l'aſſurerent qu'ils implo-reroient le ſecours du Ciel tant pour lui que pour ſa Maitreſſe. Il monta ſur ſon cheval, & ſe mit en chemin avec ſa troupe.

Erneſte s'étant ſéparé de Don Palmerin, demeura plongé dans une agitation qui ne lui étoit pas ordinaire ; l'Hiſtoire qu'il venoit de raconter, lui renouvelloit vivement

l'idée de ſon malheur, il ſe troubloit, il répandoit des larmes, & ſon cœur pouſſoit de profonds ſoupirs; on eût dit qu'il perdoit une ſeconde fois ſon épouſe : les inquiétudes & le chagrin dont il étoit pénétré durerent quelques jours ; la vertu ne nous exempte pas des foibleſſes humaines, elle nous empêche ſeulement d'y ſuccomber.

Une nuit qu'il ne pouvoit ſe livrer aux douceurs du ſommeil, tant parce qu'Eliſe lui revenoit ſans ceſſe dans la penſée, qu'à cauſe d'un orage épouvantable qui ne lui permettoit pas de s'endormir, il ſe leva, & s'étant retiré dans ſa Chapelle, il s'humilia aux pieds du Seigneur pour lui demander les graces dont il avoit beſoin.

Les vents étoient déchaînés, le tonnerre grondoit, & le Ciel paroiſſoit tout en feu, la pluye & la grêle déſoloient les campagnes voiſines, on entendoit retentir les échos des rochers, & la mer leur répondoit par un mugiſſement formidable, il ſembloit que la nature alloit tomber dans un chaos univerſel.

Enfin la tempête ſe calma, & le

Soleil vint donner au monde un des plus beaux jours que l'on pût ſouhaiter. Alors Erneſte ayant laiſſé Sylvio dans la maiſon, ſortit pour ſe promener dans les bois; ſes rêveries le conduiſirent inſenſiblement vers le rivage, il monta ſur un rocher d'où ſes yeux découvroient l'immenſe étendue des flots, & comme il avoit l'eſprit & le cœur tous pleins de ſa chere Eliſe: Helas, s'écria-t-il, c'eſt dans l'eau que j'ai perdu l'unique bien qui pouvoit me faire aimer la vie! Cruel & perfide element, tu ne me rendras jamais ce que tu m'as ôté!

Un moment après ayant fait réflexion que ſes plaintes offenſoient la Majeſté divine dont il devoit adorer les decrets les plus rigoureux, il ſe mit à genoux, & s'examinant lui-même: O mon cœur, dit-il en ſoupirant, que me demandes-tu? He quoi! tes bleſſures ne ſont-elles pas encore fermées? Douze ou treize ans de retraite n'auront-ils pu t'accoutumer à la conſtance & à la ſoumiſſion?

Ah que l'homme eſt foible, continua-t-il! Une Dame, deux Cava-

liers & quelques Eſclaves ont paru dans ma ſolitude, & me voilà tout changé : eſt-ce le monde qui me rappelle? Monde ſéducteur, tu ne m'auras point, laiſſe-moi remplir ma carriere loin de tes vanités dangereuſes ! Enſuite levant ſes mains & ſes yeux vers le Ciel : Grand Dieu, pourſuivit-il en s'abandonnant aux larmes, daignez me pardonner ma fragilité, je me livre à vous ſeul, je ne regrette ni les plaiſirs ni la gloire dont les mortels font leurs idoles, je ne ſouhaite pas même de revoir Eliſe, tous mes vœux regardent ſon ſalut, & ſi j'en étois aſſuré, je benirois le naufrage qui me l'a ravie pour la conduire dans le port auprès de vous.

Les ſentimens que ſa pieté lui ſuggeroit, le tranquilliſerent, il baiſſa les yeux, & vit qu'aſſez près de l'endroit où il s'étoit arrêté, les ondes rouloient des mâts rompus, des voiles déchirées, des pieces de bois qui flotoient confuſément, & qui annonçoient que quelque Vaiſſeau avoit fait naufrage pendant la nuit.

Guidé par ſa charité, il deſcendit auſſi-tôt ſur le ſable, pour voir ſi

la mer n'y auroit point jetté quelque malheureux qui eut besoin de secours, & il y trouva les corps de trois ou quatre Affricains qui s'étoient noyés & fracassés contre des écueils : En même-tems un autre objet fixa son attention, il découvrit deux hommes qui se soutenoient dans les flots sur une planche, & dont l'un nageoit avec vigueur en tâchant de gagner la terre.

L'Hermite qui connoissoit parfaitement cette plage, s'alla poster dans un endroit où il n'y avoit point de rochers, & où l'on pouvoit aborder sans peine ; il éleva sa voix en faisant plusieurs signes à ces deux Infortunés, pour les attirer de ce côté-là, & il eut le plaisir de voir qu'ils y venoient.

Lorsqu'ils furent sur le point de prendre terre, Ernestе le mit dans l'eau pour leur donner la main, en leur disant : Courage, mes Amis, Dieu vous envoye du secours. Il n'y en eut qu'un qui eut la force de se relever ; c'étoit un grand homme habillé en esclave, & qui paroissoit extrêmement robuste : D'abord il

regarda le Solitaire avec une eſpece d'admiration ; enſuite il s'écria : Dieu ſoit loué, je me trouve parmi des Chrétiens !

L'autre avoit l'air d'être plus mort que vivant, il étoit attaché ſur la piece de bois avec de groſſes lizieres de laine ; on le délia, & l'on le porta ſur le ſable : Mon Pere, dit ſon Compagnon, j'ai bien peur qu'il ne ſoit plus tems de ſoulager cette malheureuſe perſonne ; c'eſt une Dame Eſpagnole qui a eu de la charité pour moi, & je donnerois mon ſang pour la ſauver s'il étoit poſſible.

Cette Dame étoit vêtue en homme, mais à la Mauriſque, & d'une magnificence extréme ; le Solitaire fut pénétré de compaſſion en la voyant dans un ſi triſte état : Mon enfant, répondit-il à l'Eſclave, j'apperçois qu'elle reſpire encore, quoiqu'avec peine ; tâchons de la délivrer de l'eau qu'elle a búe, & moyennant la grace du Seigneur, nous pourrons la rappeller à la vie.

Ils la mirent pour cet effet dans une attitude favorable, & leurs ſoins furent ſuivis d'un ſuccès des

plus heureux ; l'Eſpagnole reprit l'uſage des ſens, elle ſoupira, & dit d'une voix foible : Ah, mon cher Duc Erneſte, lorſque j'eſperois de te revoir ... L'eau qui l'incommodoit encore, l'empêcha d'achever.

L'Eſclave continuoit à lui donner du ſecours pendant qu'Erneſte demeuroit immobile dans l'étonnement qui s'emparoit de ſon ame : Grand Dieu, diſoit-il en lui-même, quelle voix a frappé mon oreille ? quel nom cette femme vient-elle de prononcer ? Tremblant, éperdu & ne ſçachant plus ce qu'il fait, il enviſage la perſonne qui cauſe ſa ſurpriſe, il voit des traits que les années n'ont point éfacés de ſa mémoire ; il voit, ou du moins il croit voir ſon épouſe : Oh mon Dieu, s'écria-t-il, vous mettez ma foibleſſe à des épreuves bien rudes, je ſens que j'y ſuccombe !

Ses genoux ſe deroberent ſous lui, & il tomba auprès de l'infortunée qu'il regardoit avec tant d'émotion : Elle étoit entierement revenue, & reconnoiſſant l'Eſclave qui la ſecouroit : Mon pauvre Farguelo, lui dit-elle, où ſommes-nous ?

nous ? Madame, repliqua-t-il, je crois que vous êtes sur les terres de votre Patrie ; j'en juge du moins par le langage de cet honnête homme qui s'intéresse pour vous avec une charité qu'on ne trouve pas facilement chez les Barbares.

Elle remercia le Solitaire, qui lui dit : Madame, daignez m'apprendre qui vous êtes, & d'où vous me connoissez ? Moi, répondit-elle, je ne vous ai jamais vû jusqu'à ce jour! Cependant, reprit-il, vous aviez tout-à-l'heure mon nom dans la bouche, vous parliez du Duc Ernesse. A ces mots ils se regarderent fixement l'un & l'autre : La surprise & le trouble qui éclatoient sur leurs visages, augmentoient par degrés ; ils s'observoient & gardoient un profond silence.

La femme fut la premiere à sortir d'une espece de raviſſement où ils paroiſſoient plongés tous les deux ; elle prend la main de l'Hermite, & l'ayant examinée, elle y trouve la cicatrice d'une bleſſure dont l'aſpect lui fait pouſſer un cri de joye : elle ſerre tendrement cette main, elle la baiſe avec tranſ-

port : Oh, mon cher Erneſte, mon cher époux, unique ſoutien de ma vie & de mes eſperances, eſt-il bien vrai que j'ai le bonheur de vous revoir ?

Eſt-il bien vrai, répond le Duc, que vous ſoyez ma chere Eliſe ? Veillai-je ? n'eſt ce point ici une illuſion flateuſe, un ſonge agréable qui va ſe diſſiper ? Je n'oſe qu'à peine m'en rapporter au témoignage de mes ſens.

En proferant ces paroles, il l'embraſſoit, il lui montroit un amour d'autant plus vif, qu'il s'étoit accru dans l'adverſité : Quels lieux vous ont cachée à ma flamme, continuoit-il, & par quelle avanture venez-vous me combler de joye dans ce climat ſauvage ? Grand Dieu, que vos faveurs ſont prodigieuſes, & que vous me dédommagez libéralement des maux que j'ai ſoufferts ! Vous m'avez conſervé le jour, lorſque j'ai perdu Eliſe ; maintenant que vous me la rendez, ne permettez pas que je meure d'allegreſſe. Quelque longue que ſoit notre vie, nous ne pourrons jamais vous remercier aſſez de vos graces.

Pendant qu'Erneſte s'abandonnoit ainſi aux mouvemens de ſon cœur, Eliſe répandoit des larmes ; mais de ces larmes délicieuſes que la tendreſſe & la joye font verſer aux Amans fortunés. Ne doutez point, dit-elle, de notre bonheur commun, vous tenez votre Eliſe dans vos bras : Ah que ma vie va m'être chere, puiſque votre ſecours me l'a prolongée ! Ah que la tempête qui m'a jettée ſur ces bords, étoit favorable pour moi !

Mais, ajouta-t-elle, que ſont devenus tous nos Compagnons de naufrage ? L'Eſclave Farguelo lui répondit qu'il les croyoit noyés ; & le Duc leur ayant montré les Maures que les ondes avoient jettés ſur le ſable, Farguelo qui les alla voir, reconnut parmi eux, le Capitaine du Bâtiment où Eliſe s'étoit embarquée.

Erneſte pria ſon épouſe de lui dire qui étoit Farguelo, & d'où procedoit l'attachement qu'il témoignoit pour elle. C'eſt un Soldat Eſpagnol, répondit Eliſe, il a été long-tems Eſclave chez les Africains. Pendant le ſéjour que j'ai

fait avec eux, j'ai trouvé quelquefois l'occasion de le soulager dans les peines de sa servitude ; quoique né d'un sang vulgaire, il a l'ame noble, & sa reconnoissance m'a bien payée ; car je lui dois la vie, & ce qui m'est encore plus précieux, je lui ai obligation du bonheur de vous revoir.

Farguelo revint, Ernelle l'embrassa, & lui promit qu'il auroit soin de le récompenser comme il le méritoit. Elise voyoit avec étonnement la pauvreté de son époux, elle lui demanda pourquoi il s'habilloit de la sorte, & ce qu'il faisoit dans un lieu si desert.

Il lui dit que c'étoit à cause d'elle-même, & lui raconta que la croyant noyée dans le Guadalquivir avec Don Federic & la comtesse, il s'étoit retiré dans cette solitude, n'ayant plus rien qui l'attachât au monde.

Elise qui apprenoit que son Amie étoit morte, donna des regrets à sa mémoire ; ensuite jettant les yeux sur un objet plus agreable, elle s'applaudissoit de la constance d'Ernelle : Que je dois vous aimer, lui

dit-elle en l'embraſſant, & que je vous aime, mon cher Duc! vous avez tout quitté pour moi, ſoyez ſûr qu'il n'eſt rien que je ne quittaſſe volontiers pour vous! Grace au Ciel, nous ſommes réunis, puiſſions-nous l'être juſques dans le tombeau! N'en doutez point, reprit Erneſte, Dieu le permettra, nous vivrons enſemble, nous le glorifierons enſemble, les bienfaits dont il nous comble aujourd'hui, nous en ſont des garans aſſurés.

Comme Eliſe avoit froid, & qu'elle ſe ſentoit fatiguée, elle pria ſon époux de la mener dans ſa Cellule. Erneſte & Farguelo la prirent chacun par-deſſous les bras, & l'aiderent à marcher.

Ils paſſerent auprès des Maures qui étoient ſur le ſable. Erneſte dit à Farguelo : Il faudra, mon cher, que vous reveniez tantôt ici pour enſevelir ces malheureux : Notre Religion nous commande d'obſerver les devoirs de l'humanité, même à l'égard de ſes ennemis les plus cruels.

Après s'être repoſée pluſieurs fois en chemin, Eliſe arriva dans

la maiſon de ſon époux, elle ne put retenir ſes larmes en voyant cette demeure ſi ſimple & ſi pauvre, où il avoit paſſé tant d'années. Voilà mon Palais, lui dit-il, je ne me flatois pas de vous y recevoir un jour ; ces murs ont été ſouvent témoins de mes regrets & de mes pleurs, j'oſe pourtant vous aſſurer que Dieu m'a donné ici des conſolations dont les douceurs ſont preſque inconnues ſous les lambris dorés des plus grands Princes de la terre.

On alluma du feu, on fit ſécher les habillemens d'Eliſe, elle prit quelque nourriture dont elle avoit beſoin, & le Duc eut bientôt le plaiſir de voir qu'elle étoit hors de danger.

Sylvio n'étoit pas dans la maiſon, mais il ne tarda guère à revenir. Mon cher Frere, lui dit Ernelle en courant l'embraſſer, Dieu nous envoye de la compagnie ; j'avois perdu mon épouſe, il me la rend, vous la voyez, je la vois, rien n'eſt égal à mon bonheur !

Eliſe & le nouveau Solitaire ſe

reconnurent ſans peine ; l'un s'écria : Juſte Ciel, c'eſt Cléone : & l'autre dit : Eſt-ce vous, Seigneur Sylvio ?

Alors la joye & la curioſité s'emparerent de tous les eſprits, chacun parloit en même tems, on ſe faiſoit diverſes queſtions, on ne répondoit point, & l'on s'interrompoit.

Lorſque cette aimable confuſion ceſſa, Erneſte dit à ſon épouſe : J'entends que Sylvio vous appelle Cléone, auriez-vous porté ce nom chez les Maures, & connoîtriez-vous par hazard la jeune Thamire que nous avons eue ici pendant quelques jours ? Elle m'a ſouvent entretenu d'une certaine Cléone qu'elle aimoit tendrement.

Quoi, s'écria la vertueuſe Eliſe, Thamire eſt venue dans votre ſolitude ! Je ne m'étonne plus de trouver ici le Seigneur Sylvio ; car on m'a dit à Maroc qu'il s'étoit ſauvé avec elle & avec un Cavalier Chrétien que le Roi Manzor vouloit faire périr : On ſoupçonne même dans ce Païs-là, que ce Cavalier n'eſt autre que le fameux Don Pal-

merin dont elle étoit amoureuſe, quelques Maures qui l'avoient vu ſur l'un de leurs Vaiſſeaux, prétendent l'avoir reconnu lorſqu'on le menoit la ſeconde fois au ſupplice, & l'on ajoute qu'il s'eſt vanté dans ſa priſon d'avoir empêché que l'Infante Zoraïde ne fût enlevée par les Eſpagnols en revenant de la Mecque.

Cette derniere circonſtance, pourſuivit Eliſe, me fait croire que c'eſt en effet Don Palmerin qui a évité la mort par l'adreſſe de Thamire; ſans doute qu'ils ſont préſentement à la Cour de Caſtille, & je m'en réjouis de tout mon cœur.

Ah, Madame, dit le Duc, votre nom de Cléone & votre amitié pour Thamire m'annoncent un grand malheur! En parlant de la ſorte il ſe promenoit dans ſa chambre avec l'air d'un homme qui faiſoit de profondes reflexions, & qui craignoit d'apprendre quelque diſgrace.

Pendant cet intervale, Sylvio racontoit à Eliſe l'enlevement de Thamire par les Maures, le deſeſ-

poir de Don Palmerin, & ſon départ pour ſe rendre auprès du Roi. Eliſe fremiſſoit d'horreur, le trouble & l'affliction éclatoient dans ſes yeux : Princeſſe trop infortunée, s'écria-t-elle, faudra-t-il donc que tu vives & que tu meures eſclave loin de tes parens dont tu pourrois faire la félicité ? Oh mon cher époux, je ſuis inconſolable ! Cette Thamire eſt l'Infante Iſabelle, c'eſt la fille de Don Alfonſe & de l'illuſtre Ormizinde.

Ah juſte Ciel, dit Erneſte ! voilà le malheur que j'entrevoyois, & je n'oſois vous demander un éclairciſſement qui me faiſoit trembler : j'ai conçu que Thamire étoit Iſabelle, puiſque Cléone étoit Eliſe. Quelle ſera la douleur de la Reine, lorſque nous l'inſtruirons d'une avanture ſi funeſte ! Cette tendre mere ne pourra reſiſter à tant d'aſſauts, toutes les playes de ſon cœur s'ouvriront, elle croira perdre ſa fille une ſeconde fois.

Moderez vos chagrins l'un & l'autre, interrompit Sylvio, Dieu n'a pas ſauvé Thamire des

dangers les plus affreux, il ne lui a pas renouvellé par votre bouche, Seigneur, les ſages maximes de la vraie Religion, pour l'abandonner juſqu'à ſon trépas au milieu des Barbares. A l'égard du Roi & de la Reine, je penſe que vous pouvez vous flater de leur porter une nouvelle agréable ; ils croyent leur fille morte, ils auront la conſolation d'apprendre qu'elle reſpire, & l'eſperance de la revoir un jour adoucira leurs inquiétudes.

Ernelte approuva les raiſons de Sylvio, & prenant un front plus ſerein, il engagea ſon épouſe à raconter ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation.

Je n'interromprai point mon recit, lui dit-elle, pour vous depeindre la douleur que cette ſéparation m'a cauſée, vous ſçavez que je vous aime, & vous ne devez pas douter que votre abſence n'ait été bien dure pour moi.

Lorſque je ſçus que Léontine avoit emmené la jeune Iſabelle au bord du Guadalquivir, je me fis, comme vous ne l'ignorez pas, un amuſement d'aller la ſurprendre

avec Don Féderic, je les trouvai prêts à monter dans le batteau pour ſe promener ſur la riviere. Ma timidité m'empêcha d'être de la partie.

Ils me laiſſerent l'Infante qui les embarraſſoit, je la pris entre mes bras, & je m'avançai vers l'embouchure du fleuve; la journée étoit belle, le tems très-doux & le païſage délicieux, tout ſembloit m'attirer au piege que me tendoit la fortune.

Mes rêveries me conduiſirent aſſez près de la mer au pied d'un côteau qui me parut charmant; je m'y arrêtai pour cueillir quelques fleurs champêtres; mais à l'inſtant même je vis fondre ſur moi cinq ou ſix hommes qui m'enleverent avec l'innocente Iſabelle; on me dit que je ſerois poignardée ſi je criois, & la frayeur me ferma la bouche.

Les raviſſeurs étoient des Maures, que l'envie de faire quelque butin attiroit ſur ce rivage, mes pleurs ne les toucherent pas, nous fûmes embarquées dans leur Eſquif & menées à bord d'un Bâ-

timent qui les attendoit loin de la côte.

On vogua, & nous entrâmes dans le Port de Maroc. Puiſque Thamire ou plutôt Iſabelle vous a raconté ſa vie & ſes avantures elle vous aura dit ſans doute que nous n'avons pas demeuré long-tems enſemble, & que mon deſtin m'attacha auprès du Baſſa Macmud, pendant qu'elle fut retenue à la Cour de Manzor par l'amitié de la Princeſſe Zoraïde.

Perſuadée de la haine implacable des Maures contre tout le ſang de Don Aifonſe, je crus devoir cacher l'illuſtre naiſſance d'Iſabelle; ainſi lorſqu'on m'interrogea ſur cet article, j'aſſûrai qu'elle étoit fille d'un Marchand Eſpagnol, & que j'étois ſa parente; je changeai ſon nom & le mien, elle ne connoît pas encore les auteurs de ſes jours.

Ayant paſſé près de neuf ans dans Fez auprès du Baſſa Macmud & de ſa femme, qui m'ont toujours traitée d'une façon dont je ne puis que me louer, je retournai dernierement avec eux à la Cour

de Maroc : Iſabelle s'étoit déja ſauvée, & j'en eus beaucoup de joye.

Quelque douce que fût ma ſervitude, elle m'etoit inſupportable ; on ne ſçauroit étre heureux loin de ce qu'on aime, j'en ai fait une longue & funeſte expérience. J'ai tâché pluſieurs fois de vous donner de mes nouvelles, j'en ai chargé deux ou trois Eſclaves Chrétiens qui ſe ſont échappés de leurs fers, & qui m'avoient communiqué leur projet ; mais ils ont péri, ou bien ils m'ont manqué de parole ; d'ailleurs je n'oſois m'ouvrir avec une entiere ſincérité, j'avois peur que mon ſecret ne tranſpirât ; ainſi je me contentois de recommander à ces pauvres gens d'aller trouver le Duc Erneſte, & je leur donnois pour vous une Lettre où je diſois : *Votre Maître cherche ſa fille, vous cherchez votre femme, elles ſont dans le Royaume de Maroc.* C'étoit tout ce que je pouvois écrire, encore étoit-ce beaucoup hazarder ſuivant mon ſyſtême.

La fuite d'Iſabelle me dégageoit

des ſoins que je lui devois, je n'avois plus qu'à penſer à moi-même & à ma liberté ; mais comment eſperer de ſortir d'eſclavage ! j'étois ſeparée de ma Patrie par les flots, & la Guerre fermoit les Ports d'Affrique aux Vaiſſeaux Chretiens : Je vivois dans une langueur mortelle, & je me conſumois en plaintes, en larmes inutiles : Dieu qui me reſervoit à la felicité qu'il m'accorde aujourd'hui, daigna m'envoyer enfin du ſecours.

Un jeune Maure d'Alger nommé Selictar, frequentoit familierement la maiſon du Baſſa Macmud qui avoit beaucoup d'amitié pour lui ; c'étoit un de ces cœurs ſouples & perfides, qui ſçavent gagner par leur adreſſe la confiance de tout le monde.

Il m'aimoit, & n'oſoit me le dire, ſoit qu'il eût decouvert en moi par les frequens entretiens que j'avois avec lui, une averſion declarée contre tout ce qui ſentoit l'intrigue galante, ſoit qu'il eût peur d'offenſer le Baſſa & ſon epouſe qui vivoient ſuivant les regles de la vertu la plus auſtere.

Sa flamme cachée n'en étoit que plus dangereuſe, il eut recours à l'artifice, & je ne m'en défiai point. Lorſque nous nous trouvions enſemble, il ne manquoit jamais de m'inſinuer qu'il déteſtoit les erreurs de la Religion Mahométane, & qu'il connoiſſoit la ſainteté de la nôtre. Comme il avoit beaucoup d'eſprit, il parloit ſur ces matieres d'une façon à me perſuader que ſon cœur & ſa bouche étoient parfaitement d'accord ; il ajoutoit qu'auſſi-tôt qu'il en auroit l'occaſion, il ſe retireroit chez les Chrétiens ; je le crus, j'approuvai ſes idées, & je l'encourageai à la perſeverance.

Quelques jours après le départ d'Iſabelle, il vint me trouver dans ma chambre ; j'étois accablée de chagrin & toute noyée de mes pleurs, parce que je ne voyois aucun rayon d'eſpoir qui me promît ma liberté : Madame, me dit alors Sélictar, je viens prendre congé de vous, tous mes vœux ſont accomplis, j'abandonne enfin pour jamais & Mahomet & les Mahométans ; Chrétien depuis long-tems

dans le cœur, je vais en Eſpagne faire ouvertement profeſſion de votre auguſte Loi ; j'ai un Navire qui m'attend dans le Port, il n'eſt monté que par quelques Algeriens qui veulent ſuivre mon exemple & ma fortune, & par un grand nombre d'Eſclaves Caſtillans que je ramenerai libres dans leur Patrie ; nous partirons la nuit prochaine. L'amitié dont vous m'avez honoré juſqu'à ce jour, m'oblige, Madame, à vous confier mon ſecret ; votre zele pour la vraie Religion m'aſſure que vous ne me trahirez pas. Au reſte, j'aurois cru commettre une faute inexcuſable, ſi je m'en étois allé ſans vous demander vos ordres ; commandez-moi, chargez-moi de Lettres pour vos Parens, vous ſerez contente de mon exactitude.

J'enviois le ſort de Selictar ; j'étois toute troublée en l'écoutant, mille reflexions diverſes me paſſoient dans l'eſprit ; enfin je me perſuadai que je ne devois pas perdre une occaſion ſi favorable pour recouvrer ma liberté ; ainſi je le

priai de m'emmener ſur ſon Vaiſſeau ; il y conſentit ſans peine.

La maiſon du Baſſa étoit trop réglée pour que les femmes en ſortiſſent à des heures indues ; cette ſeule difficulté s'oppoſoit à mon évaſion ; mais Sélictar qui s'étoit arrangé depuis long-tems pour parvenir à ſes fins, trouva du remède à tout, nous prîmes nos meſures, & il ſe retira.

Dans la journée il m'envoya quelques ballots d'étoffe de ſoye dont il avoit dit à ma Maitreſſe qu'il vouloit me faire preſent, j'y trouvai un habit d'homme & une échelle de corde.

Vous pouvez facilement deviner le reſte. Lorſque la nuit vint & que l'heure du rendez-vous ſonna, m'étant déguiſée avez les habits que vous me voyez, je deſcendis par ma fenêtre dans la ruë. Sélictar m'attendoit, il me conduiſit au Port, nous nous embarquâmes, on leva l'anchre, on déploya les voiles, & nous partîmes.

Comme la nuit étoit déja bien avancée, je me retirai d'abord dans une chambre où Sélictar avoit fait

préparer un lit pour moi ; la liberté dont je croyois jouir, & l'eſperance que j'avois de vous revoir bien-tôt, verſerent tant de joye dans mon cœur, qu'il me fut impoſſible de repoſer un moment.

Au milieu des idées agréables qui m'occupoient, il ne me vint jamais dans l'eſprit que Sélictar fut un fourbe, ſon hypocriſie avoit gagné toute ma confiance, je beniſois le Ciel de m'avoir procuré un ami ſi ſage & ſi genereux.

Mais je ne demeurai pas longtems dans l'erreur ; car lorſqu'il fit jour, étant montée ſur le tillac, je n'y apperçus que des Maures, toute cette multitude d'Eſclaves Chretiens dont Sélictar m'avoit parlé, ſe reduiſit au ſeul Farguelo.

Dès ce moment la bonne-foi de Sélictar me devint ſuſpecte, il n'étoit guere vrai-ſemblable qu'un ſi grand nombre d'Infideles allât tout d'un coup changer de Religion. Farguelo que je connoiſſois depuis pluſieurs années, & qui étoit pour lors au ſervice de cet Impoſteur, acheva de me troubler en me diſant d'une voix baſſe : *Madame*,

vous étiez bien mieux dans Maroc.

Je m'approchai de Sélictar en tremblant ; & n'osant encore l'accuser de trahison, je me contentai de lui demander dans quel Port d'Espagne il vouloit débarquer. Il demeura quelques instans sans me répondre, j'observois son visage, & je lui trouvois un air embarrassé, un front réveur, qui ne m'annonçoit rien de favorable. Enfin il me dit que la dissimulation devoit être bannie désormais entre nous, que depuis long-tems il nourrissoit pour moi dans son cœur l'amour le plus vif & le plus sincere, que s'il ne me l'avoit pas déclaré plutôt, c'étoit qu'il avoit eu peur que le Bassa ne lui fît fermer la porte de sa maison, & ne le privât du plaisir de me voir ; qu'il ne s'étoit déterminé à m'enlever, que parce qu'il ne pouvoit plus résister aux tourmens où le plongeoit l'inutilité de sa flamme. Il ajouta que son dessein étoit de me conduire chez lui dans le Royaume d'Alger, qu'il m'y préparoit une fortune honorable, & que je n'aurois

jamais à me plaindre de ſon reſpect & de ſes attentions.

Surpriſe d'un procedé ſi bas & ſi noir, je laiſſai parler Sélictar autant qu'il le voulut ; enſuite je n'épargnai rien pour l'obliger à prendre des ſentimens plus dignes d'un homme bien né, j'employai les prieres & les pleurs, j'embraſſai ſes genoux, je lui montrai qu'il ſe couvroit de honte en abuſant de la crédulité d'une femme, & d'une femme auſſi malheureuſe que je l'étois. Enfin voyant que la compaſſion ni la gloire n'avoient aucun empire ſur ſon ame, je m'emportai aux menaces les plus vives, & je l'aſſurai que je mourrois plutôt que de répondre à ſa tendreſſe.

C'étoit autant de paroles perduës, Sélictar avoit pris ſa réſolution, je tâchois en vain de l'en détourner, ma colere ne fut pas moins impuiſſante que mes larmes, & je ſerois maintenant dans Alger, ſi Dieu qui ſçait confondre les projets des méchans, n'avoit pas eu pitié de moi.

Deux jours après que Sélictar

m'eut déclaré ſes intentions criminelles, il s'éleva une tempête effroyable qui nous écarta de notre route, nous en avons été battus ſans aucun relâche pendant une ſemaine entiere, nos plus anciens Matelots diſoient qu'ils n'en avoient jamais eſſuyé d'auſſi terrible.

Chacun trembloit, chacun s'abandonnoit au deſeſpoir, & Sélictar montroit qu'il n'avoit pas plus de courage que de généroſité. Pour moi j'attendois la mort ſans la deſirer ni la craindre, je priois Dieu, je le conjurois de ſauver ma vertu & ma gloire, c'étoit-là toute mon ambition.

Enfin la nuit derniere notre Navire qui faiſoit eau de tous côtés, s'eſt abîmé dans les ondes à quelque diſtance des rivages de votre ſolitude. Farguelo qui voyoit que ce malheur étoit ſur le point d'arriver, m'avoit deja liée ſur une planche pour tâcher de me conſerver la vie. Il avoit remarqué que nous n'étions pas fort éloignés de la terre, il m'aſſuroit qu'il ne me quitteroit point, qu'il pouſſe-

roit la piece de bois devant lui, & que ſi le Seigneur daignoit nous aſſiſter, nous nous ſauverions enſemble. Je me ſuis livrée à ſon zele, & le ſuccès en eſt bien doux pour moi, puiſque j'ai le bonheur d'être échappée aux perſécutions de Selictar, & de revoir mon cher Erneſte.

Telle fut la fin de l'Hiſtoire d'Eliſe. Erneſte l'embraſſa en repandant quelques larmes : Vous avez couru bien des dangers, lui dit-il, mais Dieu vous en a préſervée par des moyens admirables. Ne differons pas de le remercier d'une ſi grande faveur. Alors ces heureux époux paſſerent dans la Chapelle avec Sylvio & Farguelo qui revenoit d'enſevelir les Affricains, & tous quatre enſemble donnerent le reſte du jour à la dévotion & à la pieté.

Le Duc & ſon épouſe ne demeurerent que peu de tems dans l'Hermitage. Sylvio leur alla chercher des chevaux dans le même endroit où l'on en avoit trouvé pour Don Palmerin, & ils partirent charmés de porter au Roi

& à la Reine des nouvelles de l'Infante. Sylvio ne voulut point quitter la Solitude, il avoit connu Eliſe en Affrique, il aimoit & reſpectoit Erneſte, mais le repentir de ſes anciens égaremens l'éloignoit pour jamais du monde.

Fin du troiſiéme Livre.

Grace au Ciel, dit alors Gélaſe, la Conférence eſt finie; adieu mes chers enfans, je cours écrire mes Lettres. Les deux autres paſſèrent enſemble le reſte de la journée à jouer aux Echets, enſuite Eudoxe ſe retira.

Fin de la quatriéme Conférence.

ENTRETIENS LITTERAIRES ET GALANS.

CINQUIE'ME CONFERENCE.

Suite de la maniere d'écrire l'Hiſtoire.

EUDOXE fut obligé le lendemain de ſe rendre à Roüen pour ſes affaires, il y paſſa près de de quinze jours, enſuite il revint à ſa Campagne. Les Conferences reprirent vigueur, & l'on s'aſſembla chez Gelaſe.

Il avoit Compagnie ce jour-là, & cette Compagnie conſiſtoit en quatre

quatre femmes, deux hommes & deux ou trois enfans de dix à douze ans. Parmi les femmes, il y en avoit une fort aimable qui s'appelloit la Morinville; les autres paroiſſoient encore de miſe, quoiqu'un peu ſurannées. A l'égard des hommes, l'un étoit dans la fleur de ſon âge, l'autre un peu vieux, mais tous deux très-bien faits; c'étoient les debris d'une Troupe de Comédiens de Province. Gélaſe qui les connoiſſoit depuis long-tems, les avoit trouvés la veille dans une Hôtellerie voiſine où ils étoient mal ſervis, & mal logés, & il les avoit invités à venir ſe repoſer dans ſa maiſon.

On dîna gayement, & vers la fin du repas on ſe mit à chanter; Gélaſe & Philinte ſe picquerent de faire des impromptus. Philinte entra le premier dans la lice en débutant de la ſorte.

Lequel des deux charme le plus
Du beau ſexe ou de ce doux jus?
Amis, donnons la pomme aux Dames:
Des Feſtins Bacchus eſt l'honneur;
Mais il n'eſt point de vrai bonheur

Sans l'amour & ſes vives flammes.

Gelaſe le ſuivit en adreſſant ces paroles à la Morinville.

Rien ne peut égaler vos charmes,
Jeune & belle Cloris,
Vous faites rougir Cypris :
Cupidon vous ſoumet ſes armes,
On voit chez vous badiner les jeux & les ris ;
Contre trois je gagerois douze,
Qu'Helene eût été jalouſe
Si vous aviez connu Paris.

Le jeune Comédien qui avoit la voix très-belle, ſe fit entendre à ſon tour, & on lui donna de grands applaudiſſemens lorſqu'il eut achevé cette Chanſon.

Que vois-je ! quels brillans éclairs !
Un épouvantable tonnerre
Fait retentir les airs !
Jupiter veut-il donc par une affreuſe guerre
Dans ſon premier chaos replonger l'Univers?
Hélas ! ma crainte eſt ſans pareille :
Ces feux étincellans vont deſſecher la treille ;
Que dis-je ? ils vont percer juſques dans nos caveaux !

Ah ! du moins ſauvons ma bouteille !
C'en eſt fait ! dans mon ſein je la vuide à grands flots.

Monſieur, lui dit la Morinville, qui avoit pour lui une tendreſſe extréme, je ſuis fâchée contre vous, n'avez-vous rien de mieux à nous donner que des Chanſons bacchiques ? Appaiſez-vous, lui repliqua le Comédien, celle-ci va vous exprimer mes vrais ſentimens.

Tendre amour, regne ſur mon cœur,
Qu'il reſſente à jamais une douce langueur !
Si tu fais verſer quelques larmes,
Tu donnes des plaiſirs dont on eſt enchanté ;
Tes feux ont cent fois plus de charmes
Qu'une inſipide liberté.

Après le dîner Eudoxe & Gélaſe demanderent aux Comédiens s'ils ne pourroient pas leur repréſenter quelque petite Piece : Vous voyez bien, leur répondit le jeune Acteur, que nous avons trop peu de monde pour cela, ſoyez ſûrs que nous ſerions charmés de contribuer à vos amuſemens.

Vous avez raiſon, interrompit l'Ancien ; mais ſi ces Meſſieurs veulent ſe contenter du petit Divertiſſement Paſtoral que nous avons mis en Muſique vous & moi, nous pourrons le leur donner ce ſoir : nos Dames ſçavent leurs rôles.

L'offre fut reçûe avec empreſſement, & l'on ſe ſepara ; les Academiciens allerent ſe promener dans un bois qui joignoit la maiſon de Gélaſe, & les Comediens ſe diſpoſerent à s'acquiter de leur promeſſe.

Ayant marché quelque tems, les trois Amis s'aſſirent dans un bocage agréable. Philinte prit le premier la parole, & dit à Eudoxe : Il faut tâcher d'achever aujourd'hui notre examen des régles de l'Hiſtoire, & pour commencer, expliquez-nous votre ſentiment ſur une choſe qui me paroit digne d'attention. Lorſque l'on raconte un fait ſur lequel les anciens Auteurs varient, & qu'on le voit atteſté ici d'une maniere, & là d'une autre, croyez-vous que l'on doive rapporter les differentes opinions,

& réfuter celles qu'on ne juge pas véritables ?

Beaucoup d'excellens Ecrivains, répondit Eudoxe, tels que Tite-Live, Tacite, Diodore de Sicile & Denys d'Halicarnaſſe, ont pratiqué cette maxime. Pluſieurs de nos Modernes les ont imités, je n'oſerois les blâmer, & cependant je ne voudrois pas ſuivre leur exemple.

Ni moi non plus, ajouta Gélaſe, il faut que l'Hiſtorien ſoit profond dans la Critique; mais il ne doit jamais parler en homme qui en faſſe métier. Qu'il diſcerne la vérité, qu'il me l'expoſe nettement, c'eſt tout ce que j'attends de lui, & non pas un déluge de citations qui rallentiſſent le diſcours, & qui embrouillent l'eſprit du Lecteur.

L'Hiſtoire n'admet point les diſcuſſions qui ſentent la Critique.

Tout ce qui ſent la diſſertation, reprit Eudoxe, bleſſe le génie de l'Hiſtoire; elle doit s'exprimer avec une noble aſſurance dans les choſes dont elle eſt certaine; & lorſqu'elle n'en eſt pas ſûre, elle témoigne ſon doute modeſtement & en peu de mots. Rapportons toujours ce qui nous paroîtra le plus vrai,

ou du moins le plus vrai-ſemblable, & quand nous trouverons differentes opinions chez les Auteurs, rejettons l'examen des difficultés dans une note plutôt que d'en charger le corps de l'Ouvrage: Par ce moyen notre narration n'aura rien d'epineux, & le Lecteur n'en ſera pas moins éclairci.

Un point qui eſt eſſentiel & que nous ne devons pas oublier, pourſuivit Eudoxe, c'eſt l'uſage des digreſſions dans l'Hiſtoire. Philiſtus * n'en a jamais mis dans la ſienne, & il a eu beaucoup de Sectateurs qui les ont condamnées abſolument.

Les digreſſions que les Grecs appellent *des Epiſodes*, ** ne ſont autre choſe que des recits ou des diſcours qui ne ſont point liés néceſſairement à l'objet de l'Hiſtoire, & que l'on pourroit ſupprimer ſans mutiler l'Ouvrage.

Telle eſt la narration que Sal-

* Auteur Sicilien, il a compoſé pluſieurs Hiſtoires que Ciceron eſtimoit, nous les avons perdues par l'injure des tems.

** ἐπεισόδια : vel παρεκβάσεις λόγων Ita Dyon. Halic. Theon. Phot. & alii paſſim.

luſte dans ſon Hiſtoire de la Guerre de Jugurtha fait ſur deux freres Carthaginois nommés les Philenes, qui ſe ſacrifierent généreuſement pour l'intérêt de leur Patrie. Telle eſt auſſi celle de Denys d'Halicarnaſſe ſur Ariſtodeme Tyran de Cumes. En un mot, je ne vois guere de grands Auteurs qui dans ce genre d'écrire ayent mépriſé les digreſſions.

Elles ornent l'Hiſtoire en lui prêtant de la varieté, elles amuſent le Lecteur, *elles délaſſent ſon eſprit & réveillent ſon attention, qu'un recit trop uniforme pourroit fatiguer.* *

Effet & uſage des digreſſions.

Il en eſt de l'Hiſtoire comme d'un grand chemin, le Voyageur après l'avoir ſuivi long-tems, aime à trouver quelque ſentier de traverſe qui le conduiſe au bord d'une fontaine agréable, ou dans un boſquet habité par les zéphyres; c'eſt-là qu'il ſe repoſe pour reprendre bien-tôt ſa route avec une vigueur nouvelle : les digreſſions ne font pas moins de plaiſir au Lecteur.

* ἀναπαύει τὴν διάνοιαν τῶν ἀκροατῶν. Theon. in Progymn.

Mais pour lui procurer ce plaiſir, il faut qu'elles ayent pluſieurs qualités : Premierement, qu'elles ne ſoient point trop longues, parce qu'elles feroient perdre le fil de l'Hiſtoire. Si le Voyageur reſte trop long-tems dans le bocage, la nuit pourra l'y ſurprendre, & dans les tenebres il court riſque de s'égarer.

Les digreſſions doivent être courtes.

En ſecond lieu, il faut qu'elles ſoient intéreſſantes, & pour cela elles doivent rouler ſur quelque curioſité de l'art ou de la nature, ou bien ſur des faits qui méritent notre attention. Fondé ſur ces deux maximes qui me paroiſſent raiſonnables, je ne craindrai point de blâmer Polybe, qui employe tout le ſixiéme Livre de ſon Hiſtoire à rechercher comment les Romains après tant de pertes que leur avoient cauſées les armes des Carthaginois, ont pu ſe relever d'un état ſi malheureux, & monter à un ſi haut degré de grandeur. Cela forme un beau traité de politique ; mais j'aimerois mieux que l'Auteur en eût fait un Ouvrage à part, une digreſſion pareille ne ſçauroit manquer d'être en-

Elles doivent être intéreſſantes.

nuyeuſe, parce qu'elle eſt & trop ſeche & trop longue.

En troiſiéme lieu, les digreſſions doivent être clairſemées dans l'Hiſtoire ; lorſque l'on en met trop, c'eſt perdre ſon objet de vûe, & s'amuſer à la bagatelle, cela ſent l'Ecolier, qui à chaque pas ſe détourne de ſon chemin, rien n'eſt plus puérile. Théopompe eſt tombé dans ce défaut. On a remarqué qu'il avoit inſeré tant de digreſſions dans ſon Ouvrage, qu'elles en compoſoient preſque les deux tiers. *

Elles ne doivent pas être trop fréquentes.

Enfin, continua Eudoxe, ſi les digreſſions ne ſont amenées naturellement, elles n'ont aucune grace ; on ſçait bien qu'elles ne tiennent pas au ſujet de l'Hiſtoire, comme les membres tiennent au corps ; mais il faut du moins qu'elles y ſoient couſues avec tant d'adreſſe, que le Lecteur n'ait point lieu de s'étonner du chemin qu'on lui fait faire pour s'aller promener hors de la grande route.

Les digreſſions doivent être amenées naturellement.

* L'Hiſtoire de Théopompe contenoit 58. Livres, Philippe V. Roi de Macedoine la réduiſit à 16. en ne ſupprimant que les digreſſions.

Une circonſtance bien ménagée, quelques paroles ſubtilement gliſſées dans le diſcours peuvent nous ouvrir le champ d'une belle digreſſion. Juſtin voulant dans ſon vingtiéme Livre, en faire une ſur Pythagore, prend un tour très-ingénieux ; car ayant rapporté, ſuivant que ſon Hiſtoire l'exigeoit, que les Locriens avoient vaincu les Crotoniates, il dit : *Les Habitans de Crotone après ce malheur négligerent tous les exercices qui pouvoient leur relever le courage, ils mépriſoient, ils deteſtoient les armes, qu'ils regardoient comme les inſtrumens de leur miſere, & ſans doute ils ſe ſeroient plongés dans le luxe & dans la molleſſe, ſi le ſage Pythagore ne les en eût préſervés. Il étoit natif de Samos & fils d'un riche négociant nommé Démarate, &c.* *

Manière d'amener les digreſſions.

Voilà l'ouverture faite : l'Hiſtorien part de-là, & raconte les voyages, la vie & la mort du Phi-

* *Pythagoras Cretenſium res nullis exercitationibus, nullis armorum usu factas, virtute ac viribus, quas infelicitas ademerat, suo ingenio instituta, ita subegit, ut Italiæ sibi faceret. Hic Samo Demarato locupleti negotiatore natus, &c.* Justin, liv. 20.

loſophe, auſſi-bien que la pureté des mœurs, qu'il introduiſit dans Crotone. C'eſt une digreſſion, je l'avoue, elle ne vient pas du ſujet, mais elle s'y naturaliſe.

Selon que j'en puis juger par vos principes, interrompit Philinte, vous ne permettrez pas plus aux Digreſſions qu'aux Harangues l'accès de l'Hiſtoire univerſelle.

On ne doit point mettre de digreſſions dans l'Hiſtoire univerſelle, ou du moins elles doivent être très-belles & très-courtes.

C'eſt la vérité, reprit Eudoxe, l'Hiſtoire univerſelle a trop d'affaires ſur les bras pour s'amuſer dans ſon chemin; cependant ſi l'Auteur veut à toute force y mettre quelques digreſſions, il faut qu'elles ſoient, comme les bijoux, fort brillantes & très-petites.

J'ai ſur les digreſſions, dit Gélaſe, une idée qui vous paroîtra peut-être ſinguliere; je ſouhaiterois qu'elles fuſſent toutes riantes, toutes agréables & pleines d'avantures heureuſes, quand l'Hiſtoire ſeroit un tiſſu de combats, ou d'autres événemens tragiques, & je retournerois la médaille, quand la narration n'offriroit que des objets flateurs; car pour lors je n'y mettrois que des Epiſodes capables

d'exciter la terreur & la compaſſion.

Ce que vous propoſez là, repartit Eudoxe, annonce la délicateſſe de votre goût, mais les Hiſtoriens ne ſont pas maîtres de leurs matieres, ainſi je crois que votre regle leur convient moins qu'aux faiſeurs de Romans, qui peuvent & qui doivent même donner l'eſſor à leur imagination pour diverſifier leurs peintures. J'avouerai pourtant que lorſqu'un Hiſtorien trouve le moyen de mettre votre idée en pratique, il ne doit pas la laiſſer échapper; c'eſt un moyen ſur pour embellir ſon tableau.

Avis ſur la nature des digreſſions.

Nous n'avons plus à parler que du ſtile de l'Hiſtoire, pourſuivit Eudoxe; preſque tout le monde convient qu'il doit être ſimple & naturel; mais tout le monde ne ſçait pas en quoi conſiſte cette noble ſimplicité, cette belle nature, qui feront vivre juſqu'à nos derniers Neveux les Ouvrages des Hérodotes, des Salluſtes, des Tite-Lives, des Daniels & des Rollins.

L'Hiſtoire veut une élocution ſimple ſans baſſeſſe, ornée ſans en-

flure, délicate ſans rafinement, & laconique ſans obſcurité. De-là réſulte un diſcours majeſtueux, *que les ignorans peuvent entendre, qui ſçait plaire aux ſçavans*, * & qui renferme les deux points qu'Horace demande à tous ceux qui ſe mêlent d'écrire.

Heureux mille fois les Auteurs,
Qui par un lien reſpectable,
Joignent les fruits avec les fleurs;
Et l'utile avec l'agréable! *Omne tulit punctum, &c.*
Juſques aux derniers tems leurs Ouvrages vainqueurs
Mépriſeront l'envie & le fiel des Cenſeurs.

Pour que le ſtile ſoit ſimple ſans baſſeſſe, il doit éviter pluſieurs défauts qui le font ramper. *Simplicité du ſtile ſans baſſeſſe.*

1°. Les mots abjects & populaires, qui pour me ſervir des termes de Lucien, *ſentent la Halle & le Cabaret.* † Ainſi un Hiſtorien auroit mauvaiſe grace de nous dire que cette femme Argienne qui tua *Mots bas.*

* ὡς μετὰ τῆς τῶν λόγων συνιέσεως, τὸν ἐπαΐοντα τερπούσης, ἐπαινέσαι. Lucian. de Scrib. Hiſt.

† μήτε τοῖς ἀγοραίοις ῥήμασι, καὶ καπηλικοῖς ὀνόμασι, &c. Loc. jam cit.

le Roi Pyrrhus d'un coup de tuile, *lui mit la tête en compote.*

Mots surannés.

2°. Les mots surannés, qui sont morts de vieillesse, & qu'on ne souffre plus que dans les Ouvrages des Anciens. Amyot parloit bien quand il disoit :

Plusieurs méchans deviennent riches gens,
Et plusieurs bons demeurent indigens,
Mais toutesfois changer notre bonté
Ne voudrions à leur méchanceté :
Car la vertu est toujours perdurable,
Et la richesse incertaine & muable. *

Ce langage étoit bon du tems de l'Auteur, à present on le siffleroit.

Termes nouveaux.

3°. Les mots nouveaux, qui ne sont pas encore bien établis dans le bel usage. Imitons la retenue du Pere Bouhours, il étoit plus capable que personne d'enrichir notre Langue, & cependant il n'a jamais pris cette liberté. Laissons ce soin à l'Académie, & profitons de ses découvertes ; c'est par elle que le Fran-

* Vers de Solon traduits par Amyot dans le Traité de Plutarque sur l'utilité qu'on peut tirer de ses Ennemis.

çois n'a plus ſujet d'envier l'élocution d'Athene & de Rome.

4°. Il faut fuir les mots enfantins, comme *papa*, *maman*, *fillette* & généralement tous les diminutifs qui ont un air de badinage dont la majeſté de l'Hiſtoire ne ſçauroit s'accommoder. Tels étoient ces Vers que l'Empereur Adrien fit ſur ſon ame quelques inſtans avant de mourir. Mots enfantins & diminutifs.

Animula vagula, blandula, &c.

Ma petite ame, ma pouponne,
Aimable hôteſſe de mon corps,
Hélas! l'heure fatale ſonne,
Tu vas deſcendre chez les morts.
Tu ſeras nuë & tremblottante,
Et dans ce lugubre ſéjour
Ton humeur follette & riante
T'abandonnera ſans retour.

Je ſçais que notre François n'eſt guere ſuſceptible de pareilles puérilités; mais comme on écrit tous les jours des Hiſtoires en Latin, en Italien, en Portugais & en Eſpagnol; & que les diminutifs ne ſont que trop familiers dans ces quatre Langues, j'ai penſé que mon obſervation ne ſeroit pas ſuperflue.

Stylus sanguineus & multilinguis.

5°. L'Historien doit fuir comme un ecueil tout ſtile mêlé de pluſieurs Langues, cela ne convient que dans les Commentaires ou dans les Ouvrages didactiques; mais ici c'eſt une vaine parade d'erudition, & une baſſeſſe reelle.

Termes degoûtans.

6°. Nous devons éviter, autant qu'il nous eſt poſſible, tous les mots qui nous offrent quelqu'image dégoûtante, ou trop commune. Ainſi ſans une neceſſité indiſpenſable, nous ne parlerons jamais *d'ânes, d'ânesſes, de pourceaux, de truyes, &c.* dans notre Hiſtoire. Nous ne decrirons pas non plus avec une exactitude ridicule les preſens qu'on envoye à un Prince *lorſque ce ſont des viandes ſalées, des épices & d'autres choſes de cette nature.* C'eſt ce qu'a fait Theopompe, & là-deſſus Longin lui reprochoit d'avoir depeint *un caprice de cuiſinier.* J'aurois mieux aimé dire qu'on apporta au Roi *tout ce qu'il y avoit de plus délicat & de plus propre à flater le goût.* Enſuite s'il en eut été abſolument beſoin, j'aurois mis le détail dans une note.

* ἐκτρέπεσθαι τὰ φορτικὰ. Trac. de Sub. cap. XXXIV.

En nous garantiſſant des défauts dont je viens de vous avertir, continua Eudoxe, je crois que nous pourrons nous faire un ſtile ſimple ſans baſſeſſe ; mais cela ne ſuffit pas encore, il faut que la diction ſoit ornée, elle ne ſe contente point d'une pureté toute ſéche, qui la laiſſe ſans agrément.

Ornemens du ſtile hiſtorique.

Tout ce que vous nous avez dit juſqu'à préſent, interrompit Philinte, me fait comprendre de quelle maniere l'élocution hiſtorique doit être ornée ; elle admet quelques figures, mais ſimples & modeſtes ; elle ſouffre les épithetes, mais rarement & placés à propos. Elle exige une grande varieté dans la conſtruction de phraſes, mais point de périodes auſſi cadencées que celles de l'Orateur, parce que l'art s'y feroit trop ſentir ; elle abhorre l'éliſion fréquente des voyelles, le concours des ſyllabes dures à prononcer, les répetitions, les rimes, enfin tout ce qui peut l'empêcher de couler doucement.

J'ajouterai, dit Gélaſe, que dans les deſcriptions des choſes agréables l'Hiſtoire peut prendre un ſtile

fleuri ; & dans celles des combats, des tempetes, & de tout ce qui doit inſpirer la terreur, un ton eleve qui tienne tant ſoit peu de la Poëſie & de l'eloquence ; je crois encore que les figures doivent être plus vehémentes & plus hardies dans les Harangues que dans la narration, qui ne les tolere pas, à moins qu'elles ne ſoient, comme l'a dit Philiste, extremement modeſtes.

Voilà, reprit Eudoxe, les vrais moyens d'orner l'elocution de l'Hiſtoire ; mais je crois qu'il eſt à propos d'entrer un peu plus dans le detail, le grand art du ſtile conſiſte à bien garder ce qu'on appelle *la bienſéance* ; c'eſt-à-dire, qu'il faut changer de ton ſuivant les ſujets dont on parle, & les ſituations où l'on ſe trouve. Lorſque les choſes ſont ſimples, la diction doit l'être auſſi ; mais quand la matiere ſera noble, l'Auteur aura ſoin d'elever ſa voix, s'il ne veut pas qu'on l'accuſe de ramper miſérablement.

Convenance ou *decorum* dans le ſtile.

Ayons toujours devant les yeux la qualité de nos Perſonnages, ſuivons exactement leurs caracteres.

Ne faſons point parler nos Acteurs au hazard,

Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

Embouchons pour les Rois la guerriere trompette,

Et pour l'humble Berger l'innocente muſette.*

Reglons encore nos diſcours ſur le génie des paſſions, elles ont chacune leur langage.

La colere eſt ſuperbe & veut des mots altiers,

L'abbaiſement s'explique en des termes moins fiers ;

Que devant Troye en flamme Hecube déſolée

Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,

Ni ſans raiſon décrire en quels affreux Païs

Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanais.**

Moyennant toutes ces attentions, pourſuivit Eudoxe, nous ornerons notre ſtile ſans donner dans l'enflure.

Mais votre élocution ſera inégale, interrompit Philinte, puiſque vous voulez qu'elle ſoit tantôt ſimple, tantôt pompeuſe, ſuivant la diverſité des objets. Dites qu'elle ſera variée, reprit Eudoxe. On appelle un ſtile inégal quand il s'éleve

Difference de la varieté & de l'inégalité du ſtile.

* Les deux premiers Vers ſont de Boileau. Art. Poët. Chant. 3.

** Boil. Art. Poët. loc. jam cit.

& s'abbaiſſe ſans aucun fondement; or il y a du fondement à parler des choſes ſur un ton qui leur convienne, la raiſon & la bienſeance l'exigent.

Nous avons montré, ajouta Eudoxe, par quels moyens on peut ſe former dans l'Hiſtoire un ſtile ſimple ſans baſſeſſe, & orné ſans enflure; il s'agit à l'heure qu'il eſt d'enſeigner l'art de le rendre délicat ſans raffinement, c'eſt ſa troiſiéme perfection.

Délicateſſe du ſtile hiſtorique ſans raffinement.

La delicateſſe du ſtile conſiſte non-ſeulement dans le choix des paroles, & dans l'agréable conſtruction des phraſes; mais encore dans les penſées, dans les reflexions, dans les ſentences qui doivent être fines, nobles, judicieuſes & priſes dans le ſein de la verité même.

On peut bien ſentir cette delicateſſe, mais on ne ſçauroit donner des preceptes poſitifs aux Auteurs pour la faire briller dans leurs Ouvrages, en vain l'attendroient-ils du ſecours de l'art, puiſque ce n'eſt qu'une libéralité de la nature; nous avons tous notre maniere de penſer; les uns groſſierement, les autres avec fineſſe; celui-ci ne s'ecar-

te jamais du vrai, celui-là cherche les pointes, embraſſe les fauſſes lueurs, & ſacrifie le ſolide au brillant. Les Italiens, les Eſpagnols, les Portugais ne ſont que trop ſujets à cette maladie d'eſprit, & nos François ne s'en ſauvent pas toujours.

L'unique remede qu'on peut lui oppoſer, c'eſt de s'accoutumer de bonne heure à lire les grands Ecrivains de l'Antiquité; quand on s'eſt formé le goût ſur ces fameux modeles, on aime le vrai, on s'y attache, & l'on diſcerne le clinquant d'avec l'or. Nous devons M. Rollin à la nature, & aux célebres Hiſtoriens de Rome & de la Grece.

Utilité de la lecture des grands Ecrivains pour s'accoutumer à bien penſer & à bien parler.

Mais ſi nous ne pouvons pas donner des régles fixes pour attraper cette précieuſe délicateſſe, nous pouvons au moins montrer des exemples du raffinement qu'il faut éviter.

Le raffinement infecte tantôt les paroles, & tantôt les penſées. Lorſqu'il eſt dans les paroles, *c'eſt une vaine affectation d'élegance, qui pour ne rien dire de commun, dit tout d'une façon extraordinaire.*

Raffinement dans les paroles.

C'eſt-là juſtement le jargon des précieuſes Ridicules, interrompit Gelaſe ; telle eſt cette expreſſion d'Ennodius Eveque de Pavie ; *vos diſcours ſont du miel, vous compoſez un nectar agréable dans les ruches de l'éloquence.* *

Rien n'eſt plus inſipide que cela, reprit Eudoxe, & ceux qui ſe donnent la torture pour imaginer des expreſſions pareilles, courent riſque de s'aimer, comme dit la Fontaine, *ſans avoir des rivaux.* §

Raffinement dans les penſées.

Venons au raffinement qui regarde les penſées ; on y tombe en ſe jouant ſur des mots équivoques, en s'éloignant du vrai & de la nature, & en s'abandonnant à la demangeaiſon de ſubtiliſer ſes idées juſqu'à les rendre imperceptibles au Lecteur, qui travaille toujours pour les concevoir, & qui ſouvent n'y reuſſit pas.

Raffinement de Timée.

Donnons des exemples pour mettre les choſes au clair. Timée dans la vie d'Agathocle ayant rapporté

* *Favos loquentis, & per domos cereas eloquentiæ nectare lapsa tua eloquia mella componis, &c.* Ep. 18.

§ Fable de l'homme laid & du ruiſſeau.

que ce Tyran enleva ſa propre couſine qui venoit d'être mariée, ajoute *qu'un homme qui auroit eu des vierges dans les yeux, & non pas des Courtiſannes, n'auroit jamais fait un crime ſi déteſtable :* * Cette penſée où l'Auteur ſe flatoit d'avoir mis beaucoup de délicateſſe, n'étoit fondée que ſur un mot grec, qui ſignifie également *une vierge & la prunelle de l'œil.* κόρη.

Je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer rien de plus pitoyable, interrompit Philinte. Hégéſias de Magnéſie nous fournira un exemple des penſées qui tombent dans le raffinement en s'éloignant du vrai & de la nature : Cet Hiſtorien avoit raconté qu'Alexandre naquit le jour même que le Temple de Diane fut embraſé par Eroſtrate ; enſuite il diſoit : *Qu'il ne falloit pas s'étonner que la Déeſſe n'y eût apporté aucun ſecours, parce qu'elle étoit occupée aux couches d'Olympias pour faciliter la naiſſance de ce grand Prince.* § Raffinement d'Hégéſias.

J'avouë, ajouta Gélaſe, que cet-

* Long. Tract. de Sub. Cap III.
§ Plutarch. in Alex.

te réflexion eſt parfaitement ridicule, quoique ſans doute l'Auteur s'en applaudiſſoit comme d'une idée très-fine ; mais ne jugerez-vous pas que Plutarque qui s'en mocque, tombe dans la même faute dont il reprend Hegéſias ? Sa critique à mon gré n'eſt guere plus raiſonnable, quand il dit *qu'un pareil diſcours étoit ſi froid, qu'il auroit ſuffi pour éteindre l'embrazement* *.

Raffinement de Plutarque.

Vous penſez bien, dit Eudoxe, & cela s'appelle raffiner en dépit du vrai & de la nature : Nous pouvons mettre dans la même claſſe, reprit Philinte, l'idée d'un Rheteur Grec nommé Spiridion, touchant le tableau où Parrhaſius avoit peint Promethée déchiré par un vautour : c'étoit un chef-d'œuvre, l'Ecrivain pour en relever l'excellence, diſoit *qu'après qu'on l'eut mis dans un Temple de Minerve, les vautours alloient ſe jetter deſſus, croyant que c'étoit un vrai cadavre, & voulant partager la proye de leur compagnon.* * Fort bien, s'écria Gélaſe ! le bon homme s'imaginoit

Raſinement de Spiridion.

* Loc. jam cit.

§ Cauſſ. Trac. de Hiog

que

que ces oiſeaux féroces venoient auſſi familierement dans les maiſons & dans les Villes que les hirondelles.

La derniere eſpece de raffinement, dit Eudoxe, eſt plus dangereuſe, parce qu'elle eſt plus capable d'éblouïr ; nous avons obſervé que l'on y tombe *en ſubtiliſant ſes idées juſqu'à les rendre imperceptibles au Lecteur, qui travaille toujours pour les concevoir, & qui ſouvent n'y réuſſit pas.*

Les Ecrivains qui donnent dans ce goût, ſont preſqu'indéfiniſſables, leur jargon eſt abſtrait & quinteſſencié, c'eſt une continuelle métaphyſique de l'eſprit & du cœur, elle affecte de nous en développer les plus ſecrets mouvemens, mais elle s'y prend d'une façon qui ne contente point. Autre raffinement plus dangereux.

Un Auteur moderne, dont les Ouvrages ſont d'ailleurs pleins d'eſprit & de vraie délicateſſe, nous peut fournir quelques exemples de ce raffinement ; je me ſouviens que dans ſon agréable Comédie de la Surpriſe de l'Amour, il introduit Colombine avec Lélio ſur la Sce-

ne. Lélio ſans qu'il s'en apperçoive, eſt pris d'inclination pour la Comteſſe, & cependant il fait le fier & le miſanthrope : Colombine lui dit : *Vous vous croyez leſte & gaillard, vous n'êtes point cela ; ce que vous êtes, eſt caché derriere tout cela :* * J'avoüe ici ma ſtupidité, la premiere fois que je vis repreſenter cette Piece, j'eus peine à comprendre la penſée de l'Auteur, & je n'oſerois me flater encore de l'avoir jamais bien entenduë ; cependant après de longues reflexions, je me ſuis douté que Colombine vouloit dire : *Vous n'êtes pas auſſi fort que vous vous en vantez, votre foibleſſe ſe cache ſous le manteau de l'indifference.*

Dans un autre endroit de la même Comédie, ajouta Eudoxe, la Comteſſe dit à Colombine : *Non, je n'aime point encore;* & Colombine lui repond : *Vous avez l'équivalent de cela : cet équivalent* ſent le *raffinage*, les paſſions n'ont point *d'équivalent* ; ſi la Comteſſe eſt priſe, elle a de l'amour ; & ſi elle ne l'eſt pas, elle n'a rien qui puiſſe être

* Act. II. Sc. IV.

balancé avec l'amour : ainſi d'une ou d'autre façon, quoique la repartie de Colombine ſoit éblouiſſante au premier coup d'œil, on pourroit y deſirer un peu plus de juſteſſe.

C'eſt la réputation de M. de Marivaux qui m'oblige à le citer ; plus un Auteur s'eſt acquis de gloire, & plus ſes fautes ſont dangereuſes, parce qu'elles peuvent trouver des gens qui les imiteront ; au reſte je ſerois bien content de moi-même ſi je ſçavois écrire & penſer comme lui ; ſon goût eſt délicat, ſon imagination noble & reglée, & ſon ſtile coulant.

Vous avez marqué, interrompit Philinte, que la quatriéme & derniere qualité du ſtile hiſtorique étoit d'etre court ſans obſcurité, expliquez-nous, je vous ſupplie, en quoi conſiſte cette préciſion que l'on nous vante tant : Je vois que Quintilien & d'autres admirent celle de Salluſte, pendant que Scaliger lui attribue une longueur inſupportable.

Préciſion du ſtile hiſtorique ſans obſcurité.

Voici, ajouta Gélaſe, les paroles de ce fameux Critique : *Souvent*

dans ſa narration Salluſte inſere des Harangues très-longues, & que perſonne n'a jamais prononcées : Il va ſe promener ſur les Syrtes, où étoit le tombeau des Freres Philenes, & où il s'amuſe à faire un Epiſode : Il employe ſans raiſon pluſieurs lignes à tracer le parallele de Caton & de Céſar, & pour décrire la guerre de Catilina, il remonte juſqu'aux premiers ſiecles de Rome : Je ne vois pas comment on peut trouver du laconiſme chez un Auteur qui en uſe ainſi, il me paroît au contraire que l'on doit l'accuſer de diffuſion & même de ſuperfluité. *

S'il m'eſt permis de m'exprimer librement, repartit Eudoxe, je vous dirai que ſon Alteſſe de Verone § a pris le change dans cette occa-

Erreur de Scaliger.

* *Qui conciones inſerat, quas nullus habuerit Imperator, eaſque prolixas non raro : qui apud avas fratrum quasi in amœno diverticulo ſpatietur ; qui præter hiſtoriæ argumentum, Catonis Cæſarisque collationem, & mimos corpori aptos, qui ad bellum Catilinæ extirpandum principia Urbis Romæ arceſſat : Non video quo conſilio breviem petam, quàm vel politiorem, vel etiam nimium ſuperfluarumque exiſtimemus.* Jul. Scal. Lib. IV. de Poetic. Cap. XXIV.

§ Jules Scaliger ſe disoit fils des Princes anciens Princes de Vérone, & il étoit ſi fort entêté de cette opinion, qu'à tout propos il parloit de ſa nobleſſe : il avoit beaucoup de ſcience, mais ſon orgueil inſupportable gâtoit ſon mérite.

ſion ; le paſſage que vous venez de citer prouve que Salluſte eſt diffus dans ſon Hiſtoire ; mais cela n'empêche point qu'il ne ſoit concis & preſſé dans ſon ſtile.

Or c'eſt la préciſion du ſtile dont il s'agit maintenant ; choiſiſſons toujours les termes les plus énergiques & les plus propres, évitons les périphraſes autant qu'il ſe pourra, fuyons les épithetes ſuperfluës, & renfermons beaucoup de ſens en peu de paroles, notre élocution ſera laconique & conforme au génie de l'Hiſtoire.

Moyens de rendre le ſtile précis.

Cependant comme une perfection ne doit jamais en détruire une autre, il ne faut pas en cherchant le laconiſme, faire un ſquelette de ſon diſcours, & lui ôter les ornemens modeſtes d'où réſulte ſon embonpoint.

Il faut voguer avec adreſſe
Entre des écueils redoutés :
Fuyez les deux extrémités,
Dans un juſte milieu réſide la ſageſſe.

Imitons ceux qui taillent les arbres, gardons-nous bien d'en cou-

per toutes les branches, ne retranchons que le bois inutile, la sève en aura plus de vigueur, & la plante ne perdra rien de sa beauté.

Clarté du stile.

C'est peu d'être laconique, si l'on tombe dans l'obscurité, l'Histoire est un présent que l'on fait à tout le monde; il faut donc que tout le monde puisse l'entendre: *La précision*, disoit Denis d'Halicarnasse, *a des charmes quand elle est claire, mais elle devient fâcheuse & désagréable, lorsque cette qualité lui manque.* *

Thucidide en fuyant la prolixité avec trop peu de ménagement, s'est rendu obscur dans quelques endroits.

Incidit in Scyllam cupiens, &c. *Hor. de Art. Poët.*

Tel pour se dérober au gouffre formidable
Où l'affreuse Charybde exerce sa fureur,
Un Pilote imprudent guidé par la terreur,
Va toucher de Scylla l'écueil épouvantable.

Pour éviter cette disgrace, nous devons donner à nos discours une juste étenduë, nous bien garder de

* μετὰ τὸ σαφὲς ἐξελαύνομεν. νῦν φαίνεται τὸ βραχὺ οὐ διὰ ἀπολείποντα τὰ δέοντα, σκοτεινόν. *In Ep. ad Cn. Pomp.*

l'entortillement des paroles, fuir les tranſpoſitions violentes, & les conſtructions équivoques.

Je liſois l'autre jour, interrompit Philinte, l'Abregé des Annales de Baronius traduit par Chaulmer, & j'y ai trouvé un exemple des trois défauts, qui ſelon vous, produiſent l'obſcurité dans l'élocution; voici les paroles. *Le Souverain Pontife Alexandre fait partir une troiſiéme Ambaſſade vers le Roi Henry. Trois Evêques de France, celui de Roüen, celui de Sens, & celui de Nevers y furent employés avec ordre d'exhorter le Roi autant qu'il ſeroit poſſible de la part de ſa Sainteté, d'accorder la paix entiere à Thomas, & de lui faire ſçavoir s'il la refuſoit, &c.* *

En effet, reprit Eudoxe, il y a là-dedans de l'entortillement, des tranſpoſitions dures, & des conſtructions équivoques; moyenant quoi l'on ne comprend pas bien d'abord *ſi les Ambaſſadeurs devoient faire ſçavoir au Souverain Pontife ou bien à Thomas, que le Roi refuſoit la paix; on pourroit même imputer ce refus*

* Liv. XII.

à Thomas, tant l'expreſſion eſt pleine d'ambiguité ; cependant en liſant la fin de la periode, qui eſt d'une longueur inſupportable, on découvre après bien des réflexions, *que c'eſt au Roi Henry, qu'on devoit ſignifier que s'il refuſoit la paix ſous prétexte qu'il avoit juré de ne ſe jamais reconcilier avec Thomas * la Cour Romaine le relevoit de ſon ſerment.*

Je crois, pourſuivit Eudoxe, que nous n'avons plus rien à dire ſur l'elocution. Pardonnez-moi, interrompit Gélaſe, il faut examiner quelles ſont les eſpeces d'Hiſtoires qui veulent un ſtile plus ou moins chargé d'ornemens.

Quel doit être le ſtile des grandes Hiſtoires & de la vie des Princes ?

J'oubliois cet article, repliqua Eudoxe, il n'eſt pourtant pas à mépriſer : Les grandes Hiſtoires dont le ſujet eſt vaſte & noble, demandent une diction ſententieuſe, mâle, pleine de vigueur & de majeſté : La vie des Princes & des autres Perſonnages d'un rang diſtingué, veut etre écrite preſque dans le mé-

* C'étoit S. Thomas ſurnommé Becquet Archevêque de Cantorbery, il fut aſſaſſiné au pied des Autels par quatre ſatellites d'Henry II. Roi d'Angleterre qui eſt le même dont l'Auteur parle dans cet endroit.

me goût ; j'ajouterai que le ſtile en doit paroître un peu plus fleuri.

Vous m'étonnez, dit Gélaſe, tous ceux, qui chez les anciens ont écrit la vie des Hommes illuſtres, n'admettent dans ce travail qu'un ſtile beaucoup plus ſimple que celui des grandes Hiſtoires : Certainement l'élocution de Cornelius Nepos, de Suétone & de Plutarque eſt moins majeſtueuſe, moins ornée que l'élocution d'Hérodote & de Tite-Live.

Je ne blâme point le ſtile de Cornelius Nepos & de Suétone, répondit Eudoxe, ces deux Auteurs ont des graces, ils ſont ſimples, mais leur ſimplicité ne va pas ſans ornemens, leur Hiſtoire eſt comme une Bergere aimable qui ſe pare de fleurs ; cependant ſi on lui mettoit des habits magnifiques, ſa beauté n'y perdroit rien.

Beauté du ſtile de Cornelius Nepos & de Suetone.

Pour la diction de Plutarque, je ne vous conſeillerois pas de l'approuver, cela feroit peu d'honneur à votre goût ; elle eſt dure, inégale, embarraſſée, ſans agrément & ſans nobleſſe. M. Dacier ſon fameux Traducteur, en convient, &

Mauvaiſe diction de Plutarque.

il étoit bien capable d'en juger.

Au reſte je ne ſens pas pourquoi la vie des Princes doit être écrite d'un ſtile ſi fort inferieur à la majeſté des grandes Hiſtoires ; les objets, je l'avoue, ne ſont pas également vaſtes d'un & d'autre côté ; mais ils ſont preſqu'également nobles.

Obſervez, s'il vous plaît, que je n'ai pas dit qu'il falloit donner autant de force & de majeſté à l'elocution dans la vie des Princes, que dans les Hiſtoires, dont le ſujet eſt plus étendu : Je me ſuis contenté de marquer qu'on devoit écrire les unes & les autres *preſque dans le même goût.*

Je ſçais que dans la vie des Princes on eſt expoſé à certains détails que les grandes Hiſtoires n'admettent pas, & qui ne ſupporteroient point une diction majeſtueuſe; alors il faut deſcendre au ſtile que les Rheteurs Latins appellent *un ſtile moderé qui conſiſte dans la ſimple pureté du langage :* mais quand les événemens & les ſituations le permettent, élevons la voix ſans frayeur juſqu'au ton le plus ſublime où l'Hiſtoire puiſſe monter.

Quel ſtile on doit employer dans les détails concernans la vie des Princes. *Stilus moderatus ac tenuis.*

Enfin j'ai ajouté que dans la vie des Hommes illuſtres on pouvoit prendre un ſtile tant ſoit peu plus fleuri que dans les grandes Hiſtoires : En cela je me ſuis fondé ſur une maxime que nous avons établie dernierement, & qui me paroît aſſez raiſonnable ; c'eſt que moins l'Hiſtoire a d'étenduë, plus elle eſt ſuſceptible des graces que l'eſprit de l'Auteur peut lui prêter, parce que la quantité des événemens ne le preſſe point ; ainſi rien ne ſçauroit empêcher que les deſcriptions y ſoient plus longues, les figures plus familieres, les coups de pinceau plus multipliés, & le coloris plus riant.

Le ſtile doit être un peu plus fleuri dans la vie des Hommes illuſtres que dans les grandes Hiſtoires, & pourquoi.

Je vois, continua Eudoxe en s'adreſſant à Gélaſe, que tu meurs d'envie de m'interrompre ; mais je te conjure de permettre que j'ajoute encore un mot ; c'eſt que ſi j'écrivois l'Hiſtoire d'un Alexandre, je prendrois Quinte-Curce pour modele de mon ſtile ; la diction de cet Auteur ne vaut guere moins que celle de Tite-Live & de Salluſte, ni pour la force & la majeſté ni pour les agrémens : Nous pouvons en

dire autant de la vie de Julius Agricola faite par Tacite : on y trouve à peu près la même elocution que dans ſes autres Ouvrages.

Tu as fait, mon cher Eudoxe, dit Gélaſe, un jugement temeraire en croyant que je voulois t'interrompre ; & de mon côté j'ai fait une reflexion ſur l'heureuſe fecondité de tes diſcours : j'admirois que pour une miſerable objection de quatre mots tu me donnaſſes une reponſe qui en contient au moins douze cens ! quelle volubilité de langue ! Viens que je t'embraſſe, eſpoir de ta famille ; ſi jamais ta mere, tes ſœurs, tes couſines, tes tantes, tes petites-nieces perdent la parole, tu babilleras aſſez pour elles & pour toi.

En te remerciant, reprit Eudoxe, mais ſouviens-toi qu'il en coûte toujours plus de verbiage pour éclaircir une difficulté que pour la propoſer. Revenons preſentement à la diverſité du ſtile ſuivant les differentes eſpeces d'Hiſtoires.

L'elocution baiſſe de quelques tons dans la vie des Particuliers illuſtres, tels que les Philoſophes, les

Poëtes, les Orateurs & les Peintres : La force & la majeſté n'y doivent pas regner autant que dans l'Hiſtoire des Alexandres & des Céſars : il ſuffit d'y employer un ſtile pur, coulant & fleuri, mais de fleurs champétres, & qui ne prétent à la narration que les ornemens d'une ſimple Bergere parée ſuivant ſon état : C'eſt ici que j'aimerois bien l'agréable médiocrité de Cornelius Nepos.

Quel ſtile on doit employer dans la vie des Particuliers.

Pour les Relations de nos voyages, & les Mémoires que nous écrivons ſur nous-memes, l'air modeſte qu'on y doit toujours garder, ne nous permet pas d'y prendre un ton ſublime, cela ſentiroit l'orgueil, & dégenereroit en fadeur ; contentons-nous de parler purement ; les Lecteurs judicieux n'en exigeront pas davantage : ou bien ſi nous voulons joindre quelques ornemens à notre ſtile, que ce ſoient de bonnes réflexions ſur les mœurs des Peuples, ſur les Loix & la conſtitution des Etats, ſur nos avantures & ſur nos fautes.

Quel ſtile on doit employer dans les Mémoires & dans les Relations.

Ceci ne regarde, ajouta Eudoxe, que le ſtile des Mémoires &

des Relations : pour ce qui eſt des autres ornemens qui appartiennent au fonds de l'Ouvrage, tels que les Deſcriptions, les Harangues, les Lettres, &c. nous en avons parlé ces jours paſſés.

Avant que nous finiſſions cet Entretien, interrompit Philinte, je vous prie de m'éclaircir ſur trois choſes ; premierement, ſi vous approuvez l'uſage des comparaiſons dans l'Hiſtoire ; en ſecond lieu ſi l'Auteur peut y faire le parallele des grands Hommes ; enfin s'il eſt à propos de diviſer la narration en pluſieurs Livres.

Morbleu, s'écria Gélaſe !

Juſqu'à quand faudra-t-il être votre Auditeur ?
Ne pourrai-je à mon tour faire un peu le Docteur ?

Monſieur Eudoxe, ajouta-t-il gravement, que l'on m'écoute, & vous, mon cher petit Philinte,

Vous apprendrez de moi, ſi vous voulez m'en croire,
Quel eſt l'heureux ſentier qui conduit à la gloire.

Après un ſi beau préambule, interrompit Eudoxe, nous attendons impatiemment qu'il te plaiſe d'entrer en matiere : m'y voilà, reprit Gélaſe. On peut employer des comparaiſons dans le ſtile hiſtorique, pourvû qu'elles ne ſoient ni trop longues ni trop fréquentes, & qu'elles ayent de la nobleſſe : Par exemple on dira fort bien en parlant de Charles XII. *Il s'élança ſur les Ennemis comme un lion* : & de Pierre le Cruel, * *il paroiſſoit auſſi affamé de ſang & de carnage qu'un tigre.*

Comment on doit employer les comparaiſons dans le ſtile hiſtorique.

Mais n'allons pas dire avec Sandoval en décrivant un aſſaut où les Eſpagnols montrerent beaucoup de valeur & de vivacité : *Les Ennemis pénetrés d'effroi, penſoient que nos gens euſſent des ongles comme les chats pour s'attacher aux murailles, & des dents comme les giſſons pour mettre en pieces tous ceux qui oſoient leur tenir tête.* † Quelle platitude ! Une comparaiſon de cette

* Roi de Caſtille.

† *Penſavan que tenian uñas, como gatos, para ſubir las cercas, y dientes, como grifos, con que deſtroçavan la gente.* Hiſt. de Carl. V. Lib. XX.

tournure ſuffiroit pour deshonorer la plus belle Hiſtoire du monde.

Où l'on doit mettre les paralleles des grands Hommes.

Quant aux paralleles des grands Hommes, je ſuis d'avis qu'on peut les mettre non pas dans le corps de l'Hiſtoire, mais à la fin, parce qu'alors le Lecteur connoît les perſonnages, & qu'il eſt en état de juger des oppoſitions & des reſſemblances que vous marquez entre eux. C'eſt ainſi que Plutarque & tous les bons Auteurs en ont uſé.

Utilité des paralleles.

Un parallele délicatement tourné eſt un coup de Maître; il en réſulte deux portraits achevés, où nous découvrons avec autant de plaiſir que de profit toutes les qualités, toutes les inclinations les plus ſecrettes de deux Heros qui nous intéreſſent.

J'ai pourtant vû, interrompit Philinte, des paralleles dans le corps de la narration. Denys d'Halicarnaſſe rapporte qu'un des enfans de Tarquin le Superbe s'étant acquis beaucoup d'autorité chez les Gabiens, envoya un de ſes ſerviteurs au Roi ſon pere pour le conſulter ſur les moyens d'opprimer la liberté de cette Republique, & que

pour toute réponſe le pere ſe contenta d'abbatre dans ſon jardin en préſence du Meſſager la tête de quelques pavots qui s'élevoient au-deſſus des autres : * Enſuite l'Auteur ajoute *que Thraſibule avoit déja pratiqué la même choſe à l'égard de Périandre, en coupant dans un champ quelques épics de bled qui étoient plus hauts que le reſte de la moiſſon.*

Pour vous donner un exemple plus moderne, continua Philinte, je vous citerai Philomuſe notre Ami commun, qui a traduit la Luſiade : Vous pouvez vous ſouvenir qu'ayant raconté dans l'Hiſtoire du Camoëns qu'il ſe ſauva en nageant ſur les Côtes de Camboye avec ſon Poëme ; il dit : *Chacun ſçait qu'autrefois les Commentaires de Céſar eurent le même ſort : Cet illuſtre Conquerant n'eut pas moins d'attention pour eux que pour ſa propre vie après la perte de ſon Vaiſſeau ; ainſi le Ciel a voulu que ces deux Livres celebres fuſſent réchappés du naufrage par les mains de leurs Auteurs, qui ſe reſſem-*

* Le fils de Tarquin n'entendit que trop ce que ſignifioit cette réponſe ; car il fit périr les principaux d'entre les Gabiens, & par ce moyen il ſe rendit maître de leur République.

bloient en élevation d'eſprit dans les plus belles connoiſſances, en intrepidité dans les perils les plus formidables, en grandeur d'ame dans les infortunes les plus terribles. *

Ne prenez pas ces traits-là pour de vrais paralleles, repartit Gelaſe ; ce ne ſont tout au plus que des comparaiſons de deux avantures qui ſe reſſemblent. Un parallele eſt plus long & plus recherché ; l'Ecrivain y penetre juſqu'au fond du cœur de ſes Heros ; il met toutes leurs qualités dans la balance, il les peſe, & nous en declare le juſte prix : en un mot les paralleles ſont pour ainſi dire, un examen anatomique des mœurs & des actions des grands Hommes : Or cet examen ne peut naturellement convenir qu'à la fin de l'Hiſtoire.

Au reſte je ne deſapprouve point les deux comparaiſons que vous me citez de Denys d'Halicarnaſſe & de Philomuſe ; mais lorſqu'on en fait de pareilles, il faut qu'elles viennent bien à propos, & ſurtout qu'elles ſoient très-rares, ſans quoi cela ſentiroit une oſtentation pe-

* Vie de Camoens.

dantesque, & qui ne s'accorde pas avec le génie de l'Histoire.

J'ajouterai que le mieux sera toujours d'eviter ces sortes de comparaisons dans les Histoires générales; les particulieres souffrent plus volontiers l'enluminure, & principalement lorsque la matiere est ingrate en elle-même.

Me voilà quitte des deux premiers points de mon discours, il s'agit dans le dernier de sçavoir si l'on doit diviser la narration en plusieurs Livres : Je ne vous dirai pas si Anaxagore soutenoit que non; mais pour moi je prétends que oüi, quand l'Ouvrage est de longue haleine. Car alors la fin de chaque Livre devient un lieu de repos, tant pour le Lecteur que pour l'Auteur. Si l'Histoire est courte, comme celle de la Guerre de Catilina, n'y mettez point de division, elle y seroit ridicule : le voyage est trop petit pour avoir besoin de s'arrêter dans la route, on doit le faire tout d'une traite.

Quand il faut diviser l'Histoire en plusieurs Livres.

A merveille, s'écria Eudoxe en battant des mains! tout ce que tu viens de nous dire, est puisé dans

les meilleures ſources du jugement & de la verité même.

Point de complimens, Meſſieurs, interrompit Philinte, allons au ſolide ; j'ai encore une queſtion à propoſer : Ne convient-il pas de ſous-diviſer quelquefois les Livres de l'Hiſtoire en Chapitres ? Je vois du moins que Joſeph, Jules-Céſar, & Florus en ont uſé de la ſorte.

Monſieur Gelaſe, dit Eudoxe, c'eſt à vous de repondre, vous avez ſaiſi cette matiere ; ne nous dérobez pas le plaiſir de vous entendre juſqu'à la fin.

Oüi-dà je repondrai, dit Gélaſe, jamais je ne refuſe le travail : en même-tems il ſe mit à chanter ces paroles.

Dans un entretien agréable
S'agit-il de bien babiller ?
Ma langue va comme le Diable.
Faut il avec Iris danſer & frétiller ?
Je deviens plus leſte qu'un Baſque.
Un Biberon téméraire & fantaſque
M'attaque-t-il dans un feſtin ?
J'ennivre Lucas & Gregoire,
Et lorſqu'ils ne peuvent plus boire,
Je fable à leur ſanté trente verres de vin.

Quel Rodomont, dit Eudoxe ! En vérité, mon cher, tu poſſedes le merveilleux talent d'être parfaitement fou.

Bien moins que toi, qui te piques d'une ſageſſe éternelle, repliqua Gelaſe. Attends, tu mérites un avis ſalutaire ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie.*

Ta ſageſſe eſt une Matrone
Qui n'adoucit jamais ſes yeux,
Ma folie eſt une friponne
Qui cherche les ris & les jeux.

Seneque diſoit fort élegamment dans un de ſes Traités de Morale..... Oh parbleu, finis donc, s'écria Philinte ! Point de colere, mon cher enfant, repartit Gélaſe; tu demandes, s'il ne convient pas quelquefois de ſous-diviſer les Livres de l'Hiſtoire en Chapitres.

Je crois que cette pratique eſt bonne dans les narrations qui n'ont pas un objet vaſte ; par exemple dans l'Hiſtoire d'une Ville, d'une Académie, & d'autres choſes pareilles, où l'on ſuit plus volontiers l'ordre des matieres que celui des

Quand il faut diviſer les Livres de l'Hiſtoire en Chapitres.

tems ; on peut alors expoſer chacune de ces mêmes matieres dans des Chapitres ſeparés, en faire un ſur le Fondateur, un ſur les edifices publics, un ſur les raretés de la nature & de l'art, un ou pluſieurs ſur les grands Hommes ; ainſi du reſte.

On peut encore mettre des Chapitres dans les Abregés d'Hiſtoires, & dans les Relations des voyageurs, nous en avons quantité de ce goût-là.

Mais dans les Hiſtoires grandes & nobles, je ne voudrois pas employer cette diviſion, elle me paroit vetilleuſe & peu digne de la majeſté du ſujet ; je ne vois pas que les plus celebres Auteurs tels que Salluſte, Tite-Live, Tacite, Herodote, Mezerai & le Pere Daniel s'en ſoient jamais ſervis : A l'égard de Joſeph, on peut croire qu'il ne l'a miſe en œuvre que pour ſe mieux conformer à l'ordre de l'Ecriture Sainte, d'où il tiroit ſes materiaux, & qui eſt un Livre au-deſſus de toutes les regles que les hommes peuvent preſcrire.

Pourquoi Joſeph a mis ſon Hiſtoire en Chapitres.

Ta déciſion me paroît fort juſte,

dit Eudoxe, tu es, mon cher Gélaſe, un vrai Protée : folâtre & badin quand il te plaît ; raiſonnable & ſérieux quand il le faut : Conſerve toujours cette charmante humeur, tes Amis s'en trouveront bien.

Il me ſemble, interrompit Philinte, que nous n'avons plus rien à dire ſur l'Hiſtoire. Voyons un peu comment Don Palmerin ſe porte.

LES AVANTURES DE DON PALMERIN ET DE THAMIRE.

LIVRE QUATRIE'ME.

QUELQUES jours après qu'Erneſte fut parti de ſa ſolitude avec ſon epouſe, la Trêve expira, & les hoſtilites recommencerent entre Don Alfonſe & les Maures de Grenade. Cette Place fut bientôt aſſiegee par les Eſpagnols; mais comme leur Armee n'étoit pas aſſez nombreuſe pour l'inveſtir entierement, ils n'occuperent que le terrein qui s'etend depuis Ville-Neuve juſqu'au Bourg d'Aïllar; le reſte des dehors demeura libre, & par ce moyen les Ennemis pouvoient recevoir

recevoir ſans obſtacle tous les ſecours qui leur viendroient d'Affrique.

Don Alfonſe & Ormizinde ſe tenoient dans le Château d'Hueſca, qui n'étoit éloigné que d'une demie-lieuë du Camp. Le Prince avoit nommé pour Général de ſes Troupes le vaillant Rodrigue de Monté-Mayor, qui étoit parent de la Reine, & qui deſcendoit comme elle des anciens Rois des Gots, dont l'Eſpagne avoit ſubi la domination pendant pluſieurs ſiécles.

Rodrigue approchoit de ſa quarantiéme année; il étoit bien fait, il avoit l'air noble & robuſte, zelé pour le ſervice de ſon Roi & pour la gloire de ſa Patrie, intrépide dans les Combats, prudent au Conſeil; il ne lui manquoit aucune des qualités néceſſaires pour remplir dignement le poſte où il ſe voyoit élevé.

Albazar Roi de Grenade s'occupoit à mettre le bon ordre dans cette Ville, afin de la mieux défendre. Il avoit une Garniſon aguerrie, & pluſieurs Cavaliers d'une bravoure éprouvée depuis long-tems; outre

cela il attendoit du secours de divers Princes Affricains, & surtout du Roi de Maroc ; avec leurs Troupes & les siennes, il se flatoit de pouvoir tenir la campagne, & même de presenter la Bataille aux Espagnols.

Telle étoit la situation des affaires dans la Ville & dans le Camp, & il y avoit deja quinze jours que la Tranchée étoit ouverte, sans que les Castillans eussent fait aucun progrès considerable, lorsque la Duchesse d'Ampures, qui amenoit au Roi trois mille hommes tous bien choisis & bien armés, s'approcha des lignes à la tete de sa Troupe.

Pour paroître aux yeux de tout le Camp dans un equipage qui fit honneur à sa beauté, elle s'étoit mise en Amazone, montée sur un cheval plus blanc que la neige, & qui paroissoit s'enorgüeillir sous le charmant fardeau qu'il portoit.

Sa robe presque retroussée jusqu'aux genoux avec des agraffes de diamant, laissoit voir deux jambes mieux faites que celles d'Atalante si vantées dans la Fable ; un petit

ſabre, dont la poignée étoit d'or, & garnie de pierres précieuſes, pendoit à ſon côté; ſes cheveux, quoique friſés avec ſoin, ſembloient flotter négligemment ſur ſes épaules; un pannache blanc ombrageoit le chapeau dont elle avoit orné ſa tête, moins pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil, que pour ſe donner cet air mutin, qui ſiéd ſi bien aux perſonnes aimables : Tout ſon ajuſtement reſpiroit la galanterie. Pluſieurs Dames qui l'accompagnoient, étoient parées dans le même goût; mais elle l'emportoit ſur les autres par ſa magnificence, & plus encore par ſes appas.

Elle n'étoit pas à une lieuë du Camp lorſqu'elle découvrit une Troupe de Cavaliers qui venoient à ſa rencontre, & bien-tôt elle ſçut que c'étoit le Général Rodrigue, & quelques Officiers qui s'avançoient pour lui faire les honneurs que l'on devoit à ſon rang & à ſa perſonne. Les deux Troupes ſe joignirent en un moment; Rodrigue mit auſſitôt pied à terre, & vint ſaluer la Ducheſſe; elle feignit de vouloir deſcendre, il la retint, & lui dit :

Madame, ſi le Roi etoit préſent, il ne permettroit pas que vous priſſiez cette peine; moi qui ne ſuis que ſon ſerviteur & le vôtre, jugez ſi je dois y conſentir.

Si le Roi l'ordonnoit, répondit-elle en ſouriant, il faudroit bien que je me tinſſe à cheval; mais pour vous, Seigneur, vous ne devez pas m'empêcher de vous rendre ce qui vous eſt dû.

Là-deſſus ils entrerent dans un combat de civilités qui dura quelque tems, après quoi Rodrigue remonta ſur ſon cheval, & marchant tous deux à côte l'un de l'autre, ils prirent au petit pas le chemin de l'Armée.

Rodrigue admiroit les charmes de la Ducheſſe, il attachoit ſes yeux ſur elle, & le plaiſir qu'il trouvoit à la regarder, etoit melé d'une émotion qui redoubloit à chaque inſtant.

Il lui témoigna que Don Alfonſe reſſentoit une joye infinie de ſon arrivée, moins par rapport aux Troupes qu'elle lui amenoit, que par un effet de l'eſtime ſincere qu'il avoit pour elle: Il ajouta que ce

Prince lui avoit commandé de la traiter dans le Camp avec autant de reſpect & d'attention, que ſi c'eût été la Reine ſon épouſe. Daignez croire, pourſuivit-il, Madame, que cet ordre eſt bien doux pour moi, & que je me ſens une inclination parfaite à m'en acquitter.

La Ducheſſe le remercia poliment de ſes honnêtetés ; il entremêloit dans ſes diſcours pluſieurs traits de galanterie qui ne la fâchoient point ; les belles aiment l'encens, quelquefois un tendre hommage ne touche pas leur cœur, mais il flate toujours leur vanité ; auſſi n'étoit-ce qu'un ſentiment de vanité, qui obligeoit la Ducheſſe à prêter l'oreille aux éloges que Rodrigue lui prodiguoit. Elle n'avoit point oublié Don Palmerin, l'abſence & la raiſon n'avoient pû l'effacer de ſa mémoire ; c'étoit pour le revoir, & pour tâcher de le dérober aux appas de Thamire qu'elle venoit au Siége de Grenade.

L'envie qu'elle avoit d'apprendre des nouvelles de Don Palmerin, l'engagea bien-tôt à faire tomber

la converſation ſur lui : elle demanda au Général ſi tous les ſecours que le Roi attendoit, étoient arrivés. Il répondit qu'il ne manquoit que ceux de Mayorque & de Sardaigne. Elle ajouta que les inſtances de Don Palmerin l'avoient obligée de mettre ſes Troupes en marche ſans aucun délai, & que ſi elle avoit eu plus de tems, elle en auroit amené un plus grand nombre.

Alors profitant de l'occaſion, elle s'informa d'un air déſintereſſé ſi Don Palmerin étoit de retour. Non Madame, lui dit Rodrigue, & l'on ne ſçait pas même ce qu'il eſt devenu; il y a près de trois mois qu'on ne reçoit point de ſes nouvelles, chacun le déſire au Camp, le Roi l'aime, les Soldats le cheriſſent, & les Affricains redoutent ſa valeur.

Certainement, repliqua la Ducheſſe, il a de belles qualités, je m'en ſuis apperçuë pendant le ſejour qu'il a fait chez moi; mais en lui rendant cette juſtice, je ne ſçaurois m'empêcher de dire qu'il dégrade ſa gloire par une inclination peu digne d'un homme de ſon rang;

il aime une femme Turque, une vile Eſclave qui eſt maintenant dans Maroc ; & comme ſa foibleſſe n'eſt ſoutenuë d'aucune eſperance, il ſe plonge dans des chagrins qui ne peuvent qu'effuſquer ſon mérite, & rabbaiſſer ſon courage.

Tout de ſuite elle raconta au Général par quelle avanture Don Palmerin & Thamire s'étoient rencontrés ſur mer, & comment il avoit laiſſé la Princeſſe Zoraïde en liberté, lorſqu'il pouvoit l'enlever avec ſon Vaiſſeau & ſon cortége : Elle le blâmoit beaucoup d'avoir perdu l'occaſion de faire une ſi belle proye, dont le Roi de Caſtille auroit pû tirer de grands avantages dans la Guerre préſente.

Madame, interrompit Rodrigue, Don Palmerin m'honore de ſon amitié, je plains ſon malheur; mais je n'oſerois condamner abſolument ſa foibleſſe ; les paſſions ne prennent pas notre avis, lorſqu'elles veulent nous ſoumettre : l'objet s'offre à nos yeux, & nous obéïſſons.

A l'égard du Navire des Maures dont ce Prince n'a point voulu s'em-

parer, je crois, Madame, que dans cette conjoncture, il a suivi sa générosité naturelle ; les Affricains l'ont traité avec douceur, il aura pensé qu'il devoit leur témoigner sa reconnoissance en les préservant de l'esclavage : J'avouë qu'il a tort, s'il ne l'a fait que pour plaire à Thamire ; mais Madame, ajouta-t-il en jettant un regard passionné sur la Duchesse, vous, qui ne paroissez formée que pour inspirer de l'amour, êtes-vous son ennemie jusqu'au point de ne jamais pardonner les fautes que l'on commet sous son empire?

Quoi que vous en disiez, reprit la Duchesse, les impressions d'un amour naissant ne sont pas si fortes, que l'on ne puisse y resister ; rien ne nous excuse, quand nous cedons au premier coup d'œil d'un objet mepriſable, cela s'appelle caresser ses fers & sa honte, c'est se plonger par choix dans une indigne servitude : J'ai de la compassion pour un Amant qui peut nommer sa Maitresse sans rougir, mais non pas pour un Don Palmerin, qui oublie sa gloire & sa Religion à l'aspect d'une Esclave.

La Ducheſſe elle-même ne put s'empêcher de rougir en parlant de la ſorte ; elle s'exprimoit avec une vivacité, qui étoit capable d'inſpirer des ſoupçons à Rodrigue ; elle s'en apperçut, & craignant de laiſſer échapper le ſecret de ſon cœur, elle ne pouſſa pas plus loin la converſation ſur cette matiere.

Rodrigue qui l'examinoit attentivement, ne ſçut que penſer du trouble qu'elle témoignoit ; il s'imagina ou qu'elle avoit de l'inclination pour Don Palmerin, ou bien qu'étant d'une humeur fiere, elle ne ſouffroit pas volontiers que l'on lui tînt des diſcours qui ſentoient la galanterie ; l'une & l'autre de ces deux idées formoient un triſte augure pour la tendreſſe qui s'emparoit imperceptiblement de ſon ame.

On arriva bien-tôt dans le Camp ; les Troupes étoient ſous les armes pour faire honneur à la Ducheſſe ; tous ceux qui la voyoient paſſer l'admiroient ; ſon nom voloit de bouche en bouche : Le Général la conduiſit dans ſa tente, où elle ſe repoſa.

Vos Soldats, lui dit-il, Madame, occuperont ce Quartier-ci, qui me paroît le meilleur & le plus agréable de tout le Camp; je souhaiterois qu'il y eût aux environs quelque maison pour vous y loger, mais nous n'en avons point; ainsi je crois que vous serez obligée d'aller prendre un appartement dans le Château d'Huesca, où Don Alfonse demeure avec la Reine.

Elle lui répondit en riant que son dessein étoit de voir la Guerre, & qu'elle camperoit dans l'endroit même qui seroit marqué pour sa Troupe; ensuite ayant appris que le Château n'étoit éloigné que d'une demie-lieuë, elle ajouta qu'elle vouloit aller rendre ses respects à leurs Majestés.

Rodrigue lui offrit un carosse, elle monta dedans avec l'une de ses Demoiselles, & partit escortée de plusieurs Cavaliers, tant de sa Cour, que de celle du Roi. Le Général auroit bien souhaité l'accompagner aussi; mais il fut obligé de rester dans le Camp pour appaiser quelques dissensions qui s'y étoient élevées, & qui pouvoient avoir des suites dangereuses.

Pendant tout le chemin, la Ducheſſe donna l'eſſor à ſes réveries, qui lui preſentoient tantôt des objets flateurs, & tantôt de quoi ſe chagriner; les honneurs que l'Armée venoit de lui rendre, & ceux qu'elle attendoit du Roi & de la Reine, formoient pour ſes yeux un ſpectacle bien doux; elle ſe rappelloit encore avec plaiſir les diſcours & les regards paſſionnés de Rodrigue, & ne doutant point d'en être aimée, elle s'applaudiſſoit de cette victoire, qui n'avoit été pour ſes appas que l'ouvrage d'un moment.

Mais lorſqu'elle tournoit ſes idées vers Don Palmerin & vers Thamire, tout ce qu'un amour malheureux, & une jalouſie impuiſſante ont de plus funeſte, s'offroit à ſon imagination, & déchiroit en même-tems ſon cœur.

Pour ſurcroît d'inquiétude, elle s'affligeoit de ne point trouver Don Palmerin dans le Camp; elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, & dût-il ne la jamais payer que d'indifference, elle aimoit mieux le voir ingrat, que d'être obligée à pleurer ſa mort.

Enfin ſa Suivante qui étoit une jeune perſonne aſſez aimable, tâcha de la retirer de cette humeur noire : Vous voyez, Madame, lui dit-elle, que nous ſommes près du Château, il n'eſt point tems de vous livrer à la melancolie, ſongez au gracieux accüeil que vous allez recevoir du Roi & de la Reine, tous les cœurs vont vous rendre hommage ; permettez, ajouta-t-elle, que je remette votre chevelure en ordre ; il ne faut point paroître négligée dans un ſi grand jour, un peu d'art ne nuit jamais à la beauté, & la beauté fut de tout tems la meilleure Lettre de recommandation dont on ſe puiſſe munir.

Hé ma chere Chymene, répondit la Ducheſſe en ſouriant ! je n'ai pas beſoin de recommandation pour l'affaire qui m'appelle en ces lieux, je n'y cherche point des faveurs, & c'eſt moi que l'on devra remercier.

Je l'avouë, Madame, reprit Chymene; mais enfin vous arrivez dans une Cour brillante, où vous ſerez bien-tôt environnée de Princes & de Cavaliers, que vos charmes at-

tireront ſur vos pas, & je crois qu'en pareille conjoncture, la bonne politique eſt de gagner les cœurs du premier coup d'œil.

Comme cette fille vivoit très-familierement avec ſa Maitreſſe, elle lui demanda ſi Don Palmerin étoit de retour, & ſi le Général lui en avoit parlé.

Alors la Ducheſſe rougit, & ſe troubla : Je voudrois bien ſçavoir, répondit-elle, pourquoi vous me faites cette queſtion ?

J'en ai pris la liberté, repliqua Chymene, parce que ſi Don Palmerin étoit dans le Camp, ſes Ecuyers ſeroient ſans doute auprès de lui ; j'ai fait connoiſſance avec eux, & je ſerois bien aiſe de les revoir ; c'eſt une douceur de trouver des Amis dans un endroit où l'on eſt étranger.

Ce diſcours raſſura la Ducheſſe, elle jugea que Chymene n'y entendoit point malice ; & prenant un ton plus doux : Je ne ſçais pas, dit-elle, où Don Palmerin s'arrête, il n'eſt point encore revenu ; je t'avoüerai que je le fréquenterois avec plaiſir, c'eſt la ſeule perſonne que

je connoiſſe ici qui ſoit mon égale : ſa converſation m'aideroit à paſſer les journées ennuyeuſes dont je ſuis menacée pendant ce Siege qui traînera peut-être en longueur.

Elle achevoit, lorſque pluſieurs Cavaliers vinrent la complimenter au nom du Roi & de la Reine ; un inſtant après on entra dans le Château, où elle fut reçuë avec toutes les marques d'honneur qui pouvoient flater ſon ambition. Don Alfonſe & Ormizinde l'accablerent de careſſes, & lui firent donner l'un des plus beaux appartemens.

Un Vieillard vénérable vint le jour ſuivant ſe préſenter au Roi ; c'etoit le même Officier que Don Palmerin avoit chargé de ſes ordres, lorſqu'il ſe fit débarquer ſur les Côtes d'Affrique.

Avec l'Officier parut Virginio, cet Ecuyer de Don Palmerin, qui avoit vû trainer ſon Maître au ſupplice qu'on lui préparoit dans le Temple de Criothar ; ils raconterent tous deux au Roi la façon étrange dont ils croyoient que ce jeune Prince avoit peri ; & com-

me ils n'en doutoient ni l'un ni l'autre, ils en parloient ſi poſitivement, qu'on ne pouvoit refuſer d'ajouter foi à leur relation.

Cette malheureuſe nouvelle ſe répandit à l'inſtant dans toute la Cour. Don Alfonſe en fut touché juſqu'au fonds du cœur, la Reine étoit inconſolable, les Dames & les Cavaliers ne témoignoient pas moins d'affliction; quelques-uns pour imiter leurs Maîtres, & d'autres par un vrai ſentiment d'amitié pour Don Palmerin.

Les regrets de la Ducheſſe furent ſinceres, elle courut ſe renfermer dans ſon cabinet, où ſes larmes & ſes ſoupirs lui tinrent long-tems lieu de paroles pour exprimer ſa douleur.

Enfin ſa voix ſe fit un paſſage au travers des ſanglots & de l'oppreſſion même; elle s'écria: Don Palmerin eſt mort! Don Palmerin m'eſt enlevé par un ſupplice affreux! O mon cœur, voici bien un autre tourment pour toi que la jalouſie qui t'animoit contre Thamire! Barbare Thamire, de quels malheurs n'es-tu pas la cauſe? Don

Palmerin t'adore, il va te chercher, il trouve le trépas en te trouvant ! Je perds en lui mon unique bien, l'Eſpagne y perd ſa gloire, ſon ornement, & ſon Défenſeur ! Cher Don Palmerin, je ne te verrai plus ! Fortune impitoyable ! me laiſſeras-tu vivre après un coup ſi cruel ?

Ses gémiſſemens furent interrompus par l'arrivée de Chymene, qui vint lui dire que Virginio étoit dans l'antichambre, & que ſi elle ſouhaitoit ſçavoir le detail du malheur de Don Palmerin, on le feroit entrer.

A cette propoſition, la Ducheſſe demeura un moment incertaine ſur ce qu'elle devoit faire, un inſtinct naturel pouſſe les infortunés à s'inſtruire des choſes mêmes qui leur font verſer des larmes ; ſon amour l'engageoit à chercher un ſurcroît de douleur dans le récit de Virginio ; mais en l'écoutant, elle craignoit de ne pouvoir pas cacher l'interêt qu'elle prenoit au ſort de Don Palmerin ; cependant la curioſité l'emporta, Virginio fut amené, Chymene & pluſieurs autres De-

moiſelles entrerent avec lui.

La Ducheſſe avoit compoſé ſon viſage, & pris un air tranquille, autant que ſa ſituation le lui permettoit : Hé bien, mon cher, dit-elle à l'Ecuyer, tu as donc laiſſé ton Maître en Affrique ! Raconte-moi quel accident l'a jetté ſur ces rivages dangereux, quelle importante raiſon a pû l'obliger à débarquer chez nos Ennemis les plus cruels, & pourquoi l'ont-ils condamné à une mort ſi barbare ?

Virginio lui raconta tout ce qu'il ſçavoit ; mais il ne dit rien de Thamire, parce qu'il ne la connoiſſoit point, & que Don Palmerin ne lui en avoit jamais parlé. La Ducheſſe changeoit de couleur à tous momens, & malgré les efforts qu'elle faiſoit pour diſſimuler, on liſoit ſur ſon front & dans ſes yeux les differentes paſſions dont ſon cœur étoit la victime.

Lorſque Virginio eut achevé, la Ducheſſe lui dit d'une voix foible : Je vois, mon enfant, que tu ne ſçais pas d'où provient le malheur de Don Palmerin ; c'eſt d'un caprice amoureux, qui porte quel-

qu'atteinte à ſa gloire. Quoi qu'il en ſoit, nous devons tous le regretter, tu perds un bon Maître, moi un Ami eſtimable, & notre Armée un Héros, dont la valeur ſuffiſoit pour regler le deſtin des Maures & de la Caſtille.

Ne pouvant en dire davantage, & n'ayant plus la force d'arreter les larmes qui lui venoient aux yeux, elle ſe jetta une ſeconde fois dans ſon cabinet, où elle paſſa le reſte de la journée ſans autre compagnie que celle de ſon affliction.

Elle alla voir le lendemain Don Alfonſe & la Reine; leur converſation roula ſur l'infortune de Don Palmerin; le Roi preſſentoit que cette malheureuſe avanture, qui étoit déja publiée dans le Camp, abbattroit le courage des Eſpagnols, & releveroit celui des Maures, & il commencoit lui-même à douter du ſuccès de ſon entrepriſe.

En diſcourant ſur toutes ces choſes, il témoigna qu'il s'étonnoit de l'étrange réſolution qui avoit conduit Don Palmerin chez un Peuple dont il ne devoit attendre que des cruautés. La Ducheſſe, qui ſur cet

article, en ſçavoit plus que Don Alfonſe, lui developpa le myſtere ; il reconnut avec douleur que la diſgrace de ſon Favori ne procedoit que d'une aveugle paſſion pour Thamire.

Le Roi termina l'entretien, en diſant qu'il prétendoit aller dès ce jour même dans le Camp pour y demeurer juſqu'à la fin du Siége, & pour empêcher que la mort de Don Palmerin ne produiſît quelqu'effet dangereux ſur le cœur des Soldats. Ormizinde, qui aimoit tendrement ſon illuſtre époux, lui déclara qu'elle vouloit l'accompagner ; ils partirent, & la Ducheſſe fut du voyage.

Rodrigue vint au-devant de leurs Majeſtés avec l'élite des Troupes : il rendit d'abord ſes reſpects au Roi & à la Reine, enſuite à la Ducheſſe, & d'une maniere, qui montroit que l'amour qu'il avoit conçu pour elle, s'étoit augmenté depuis qu'il ne la voyoit point. Comme elle étoit naturellement portée à la galanterie, elle ne laiſſa pas malgré toute ſon affliction, de jetter ſur le Général un coup d'œil aſſez flateur.

J'entends, interrompit Philinte, la bonne Ducheſſe avoit déja mis dans la balance un Amant vivant & un Amant mort ; elle trouvoit que le mort n'étoit pas de poids, & ne ſçachant qu'y faire, elle ſongeoit à ſe pourvoir d'un conſolateur.

C'eſt le goût regnant, dit Eudoxe, & toute femme judicieuſe prend volontiers ce parti.

Dame Conſtance eſt vêtue à l'antique,
On dedaigne aujourd'hui ſa parure gotique,
Et ſelon moi l'on n'a pas tort :
Pour une Veuve jolie
Le moindre Magot en vie,
Vaut mieux qu'un Adonis mort.

Vous en penſerez ce qu'il vous plaira, reprit Gélaſe, je vous raconte les choſes en fidele Hiſtorien : c'en eſt aſſez pour moi.

La Ducheſſe trouva dans le Camp ſa tente toute dreſſée ; c'étoit un grand & ſuperbe Pavillon diviſé en pluſieurs petites chambres, où rien ne manquoit, tant pour la commodité, que pour la magnificence. Rodrigue l'avoit fait placer auprès du Quartier qu'il occupoit,

afin de ſe ménager plus aiſément les occaſions de s'entretenir avec ſa nouvelle Maitreſſe. Elle pénetra ſon artifice, & ne lui en ſçut pas mauvais gré.

Les ſecours de Sardaigne & de Mayorque arriverent; Don Alfonſe fit une revûë générale de ſes Troupes, & diſſimulant ſa triſteſſe, il leur montra un viſage ſerein: il loüoit les uns, il careſſoit les autres, il les engageoit tous par l'eſpoir des récompenſes, & par les ſentimens d'honneur qu'il réveilloit dans leurs ames.

Pendant que le Siége continuoit, & que les fureurs de la Guerre éclatoient d'un & d'autre côté, la galanterie ne laiſſoit pas d'aller ſon train. Virginio fréquentoit aſſiduement les Demoiſelles de la Ducheſſe; il aimoit Chymene, & Chymene l'aimoit, & fondés tous les deux ſur la parole qu'ils s'étoient donnée de ſe marier dans un tems plus paiſible, ils paſſoient enſemble les journées entieres.

Rodrigue s'apperçut de leur intelligence, & ſe flatant d'en tirer quelqu'avantage auprès de la Du-

cheſſe, il prit Virginio à ſon ſervice, & le chargea d'engager Chymene à parler pour lui, quand elle en trouveroit l'occaſion. Les ſoins de cette fille furent d'un grand ſecours au General, qui par ce moyen faiſoit des progrès rapides ſur le cœur de ſa Maitreſſe.

Le Siége n'avançoit pas avec le même bonheur; les Maures par de fréquentes ſorties déſoloient les Caſtillans, & ruinoient tous leurs ouvrages. Pour comble de chagrin, on apprit dans le Camp qu'un renfort de dix mille hommes envoyés par le Roi deMaroc au ſecours de la Place venoit de débarquer ſur les Côtes de Malaga.

Cette nouvelle auſſi fâcheuſe pour les Eſpagnols, qu'agreable pour les aſſiégés, obligea Don Alfonſe à tenir Conſeil. On délibera ſi l'on devoit faire marcher des Troupes au-devant des Affricains pour les combattre, ou bien s'il étoit plus à propos de les laiſſer entrer dans la Ville ſans oppoſition.

Ce dernier parti quoique dangereux & peu propre à ſoutenir la reputation du Roi, trouva des dé-

ſenſeurs ; ils diſoient que l'on ne pouvoit détacher aſſez de Troupes pour arrêter les Ennemis en raze Campagne, ſans laiſſer les lignes & les tranchées dépourvûës, & ſans les expoſer aux incurſions des Grenadins, qui ne ſuffiſoient que trop par eux-mêmes pour donner de l'inquiétude à toute l'Armée. Ils ajoutoient que ſi le détachement étoit défait, on n'auroit plus aucun eſpoir de prendre la Ville, & qu'il faudroit lever le Siége.

Malgré ces raiſons que la foibleſſe de l'Armée Chrétienne autoriſoit, on prit enfin une réſolution plus honorable. Il fut décidé que l'on envoyeroit douze mille hommes choiſis pour faire tête aux Affricains, qu'ils partiroient la nuit ſuivante le plus ſecrettement qu'il ſeroit poſſible, & que juſqu'à leur retour on renforceroit la tranchée, afin que les Aſſiégés ne s'apperçuſſent point du vuide qui alloit ſe former dans le Camp.

Les ordres furent donnés, & le détachement marcha ſous la conduite de Don Ferdinand Prince de Girone, l'un des plus vaillans Ca-

pitaines qui fuſſent alors dans les Troupes d'Eſpagne.

Le Roi de Grenade avoit auſſi envoyé la veille au-devant des Affricains cent des plus braves Cavaliers de ſa Garniſon, tant pour marquer aux nouveaux venus la route qu'ils devoient tenir, que pour complimenter leur Général, qui étoit le fameux Taxilan Prince d'Alger, & neveu de Manzor: Jamais les Maures n'eurent un Guerrier plus terrible, il étoit d'une taille giganteſque, ſa force répondoit à ſa grandeur, & ſa ferocité ſurpaſſoit l'une & l'autre.

La Troupe Affricaine & le Détachement Eſpagnol s'avançoient à la rencontre les uns des autres, lorſque s'étant decouverts dans la plaine d'Olivéra, ils firent alte chacun de leur côté. Comme ils marchoient en bon ordre, il ne fut pas difficile de les ranger en bataille; les deux Généraux profiterent ſagement de la ſituation du terrein, & voyant que de l'action qui alloit ſe paſſer, dependoient le ſalut & la conquête de Grenade, ils exhorterent leurs gens à déployer toute la

la valeur & toute la fermeté dont ils s'étoient piqués juſqu'alors.

Don Ferdinand rappelloit aux Eſpagnols les grandes victoires qu'ils avoient déja remportées ſur les Affricains dans l'Affrique même; il leur repréſentoit que cette Troupe qui oſoit leur faire tête, n'étoit qu'un miſérable débris des Armées nombreuſes qu'ils avoient taillées en pieces ſous la conduite de Don Carlos : il ajoutoit que s'ils ſe laiſſoient rompre, ce ſeroit une tache éternelle pour eux, pour le Roi & pour toute la Caſtille, au lieu que s'ils triomphoient, Grenade ne pourroit manquer de tomber bien-tôt entre leurs mains, & qu'ils retourneroient dans leur Patrie tout brillans de gloire & chargés de riches dépouilles.

Taxilan monté ſur un cheval Tartare, dont l'encolure fiere & le regard farouche ſembloient appeller les Combats, parcouroit les files de ſon Armée en adreſſant la parole aux uns & aux autres ſuivant leurs conditions. Après quoi s'étant poſté ſur une petite colline, où il étoit environné des Troupes

dont il ſe defioit le plus : Soldats, s'ecria-t-il d'une voix tonnante, le Ciel m'accorde tout ce que je ſouhaitois ; nous debarquons, & les Ennemis s'offrent à nos coups ; ainſi nous pouvons ſignaler notre valeur ſans nous cacher derriere des remparts qui ne ſont bons que pour des femmes, ou pour des hommes encore plus timides qu'elles: Combattez, & remplifſez vos devoirs en imitant mon exemple : Je ne pardonne aucune lâcheté ; quiconque evitera le fer Eſpagnol, tombera ſous le mien ; un Général ordinaire peut ſe piquer de ſauver par ſa froide prudence les reſtes d'une Armée vaincuë ; pour moi je les immole, c'eſt dans les flots du ſang des fuyards que Taxilan fait ſa retraite.

Il crut que c'étoit en dire aſſez ; les trompettes donnerent le ſignal, & l'on en vint aux mains. Don Ferdinand enfonce le Corps de Bataille des Ennemis ; leurs plus braves Guerriers s'oppoſent inutilement à ſes progrès, tout lui cede, tout lui fait place, & déja la victoire commence à pancher de ſon côté,

lorſqu'il apprend que ſon aîle droite eſt rompuë par Taxilan : Il y court, il voit ſes Troupes en déſordre, & le champ couvert d'une foule de miſérables, que les Maures ont ſacrifiés à leur fureur : Chers Compagnons, dit-il, où fuyez-vous ? Tenez ferme un inſtant, & nous ſommes les maîtres ; quelle ignominie pour notre Nation ! Vous tournez le dos, & vous ne recevez que des bleſſures honteuſes !

En parlant de la ſorte il reçut lui-même deux coups de fléches qui le mirent hors de combat, & ſans doute il auroit perdu la vie ou la liberté dans cette occaſion, ſi quelques braves Caſtillans n'euſſent fait téte aux Affricains, pendant qu'on l'emportoit loin de la mêlée.

Sa retraite eut des ſuites malheureuſes pour les Chrétiens ; juſqu'alors leur Centre avoit conſervé ſon avantage, & leur aîle gauche s'étoit maintenuë contre la droite des Ennemis avec une fortune égale ; mais les choſes changerent de face dans un moment ; Taxilan voloit de tous côtés, ſon bras étoit armé

d'un cymeterre, dont les moindres coups portoient une mort inévitable, rien ne réſiſtoit à ſa fureur; il fracaſſoit, il exterminoit les plus vaillans Guerriers; oſer l'attendre, c'étoit attendre le trépas: ſes Troupes animées par ſon exemple, faiſoient un carnage horrible.

Quelques Eſpagnols jugeant que les affaires étoient entierement deſeſperées, prirent le parti que la frayeur leur inſpiroit, ils tournerent le dos, & ſe retirerent à toute bride au Camp de Grenade, où ils arriverent le lendemain.

Les nouvelles qu'ils apportoient, répandirent la conſternation & l'épouvante dans l'Armée: on les mena devant le Roi, & ſoit qu'ils vouluſſent groſſir les objets pour diſculper leur fuite, ſoit qu'ils s'imaginaſſent effectivement que tout étoit perdu; ils aſſurerent que les Troupes Chretiennes avoient été taillées en pieces, & que rien ne manquoit à la victoire des Maures.

Ils joignoient à leur récit pluſieurs circonſtances funeſtes; ils exageroient la valeur de Taxilan, ſa

force & ſon activité ; ils ajoutoient que Don Ferdinand avoit été bleſſé dès le commencement de la Bataille, mais qu'ils ignoroient ce qu'il étoit devenu, & que ſelon toute apparence il étoit mort, ou priſonnier des Affricains.

Don Alfonſe qui avoit l'ame grande & généreuſe, diſſimula ſon chagrin, & ſongea promptement à chercher du remede contre les ſuites du malheur qu'il venoit deſſuyer ; il jugeoit que les Vainqueurs ne manqueroient pas de s'unir avec les Grenadins pour attaquer ſon Camp : Dans cette idée, il ordonna que l'on fît en diligence de nouvelles fortifications aux lignes; il dépêcha des Couriers aux Gouverneurs des Provinces de ſon Royaume, & leur écrivit de lui envoyer des Recruës le plutôt qu'il ſeroit poſſible : Enfin il prit ſur le champ toutes les meſures qu'on pouvoit attendre d'un Monarque jaloux de gloire, & zelé pour les intérêts de ſon Peuple.

Quoiqu'il ne doutât point que ſes Troupes n'euſſent été défaites, il préſumoit qu'une partie d'entr'elles

pourroit ſe ſauver du carnage ; & comme il étoit perſuadé qu'elles ſe replieroient ſur les retranchemens, il détacha pluſieurs petits Corps pour battre la campagne aux environs, & pour aſſurer la retraite des vaincus.

Quelques heures après on lui rapporta qu'une Troupe de trois à quatre mille hommes venoit de ſe jetter dans Grenade, & qu'ils avoient l'air de gens fugitifs plutôt que de Soldats triomphans.

Cette nouveauté ſurprit extrêmement le Roi ; il ne concevoit pas que les Maures après leur victoire puſſent ſe retirer en déſordre & en ſi petit nombre ; enfin il s'imagina que c'étoit tout au plus les bleſſés de leur Armée qu'ils avoient envoyés ſur les devans avec une eſcorte.

Ses incertitudes continuoient, lorſque quelques batteurs d'eſtrade lui amenerent dix ou douze Affricains, qu'ils avoient trouvés errans dans la campagne, & qui s'étoient rendus priſonniers. Don Alfonſe les interrogea, & l'un d'entr'eux lui répondit que les Chrétiens é-

toient vainqueurs, & les Maures entierement défaits.

Le Roi n'osoit croire une nouvelle si flateuse; un autre prisonnier qui avoit l'air d'un Officier de distinction, lui dit : Seigneur, ne doutez point de notre rapport, il n'est que trop vrai pour nous; la retraite de votre Général & la valeur de Taxilan avoient mis la victoire entre nos mains; les Espagnols se dispersoient, & nous ne trouvions plus qu'une résistance assez foible; lorsque vos Troupes ont reçu un renfort d'environ trois mille hommes conduits par un Guerrier redoutable, ou plutôt par le Démon même de la Guerre; il a rallié les fuyards, il a tombé sur nous comme la foudre, il a tué Taxilan, nous avons vû la tête de cet illustre Capitaine portée sur une lance, trophée de nos Ennemis, objet de terreur pour nos Soldats: Que vous dirai-je enfin? la fortune qui nous caressoit d'abord, nous a tellement abandonnés, qu'autant que j'en puis juger, nous laissions le champ de Bataille couvert de plus de la moitié des nôtres.

Don Alfonſe & tous ceux qui étoient preſens, écoutoient les Maures avec une joye & une ſurpriſe inconcevables : Quel eſt donc ce Heros, diſoit Rodrigue, qui s'eſt ſignalé par tant d'exploits, & dont le bras a ramené la victoire ſous les étendarts des vaincus ? Si Don Palmerin vivoit encore, quoique nous ſoyons perſuadés de ſon extrême valeur, ſa réputation nous laiſſeroit douter d'un prodige pareil !

Oüi, oüi, s'écria l'Officier Maure, c'eſt Don Palmerin, voilà le nom formidable qui retentiſſoit dans la bouche des Eſpagnols, lorſqu'ils ſe ſont ralliés, je l'ai vû en Affrique, & je l'ai reconnu dans la Bataille.

Le premier mouvement que ce diſcours excita dans le cœur du Roi, fut un mouvement d'indignation ; il jugea que les priſonniers vouloient lui en impoſer : Malheureux, leur dit-il avec colere, prétendez-vous me repaître de menſonges frivoles? & croyez-vous que je ne ſçais pas que Manzor votre Prince, ou plutôt votre Tyran, a fait mourir le généreux Don Pal-

merin au pied de vos Autels ? Barbares que vous êtes, ſi je ne conſultois que ma juſte fureur, tout le ſang de votre Nation ne ſuffiroit pas pour me payer le ſang de mon Ami !

Seigneur, repliqua le priſonnier tout tremblant, nous ne vous abuſons point : Si l'on vous a dit que Don Palmerin fut mené dans un de nos Temples pour y recevoir la mort, on vous a dit vrai ; mais ceux qui auront ajouté qu'il y mourut effectivement, vous ont donné une fauſſe allarme. Enſuite il raconta le ſtratagéme de Thamire, la déſertion de Sylvio avec les Eſclaves de ſa Galere, & la retraite de Don Palmerin aux yeux de Manzor & des Habitans de Maſſa.

A meſure que cet homme parloit, la joye & l'étonnement des Auditeurs croiſſoient par degrés ; le Roi promit la liberté aux Maures pourvû que les bonnes nouvelles qu'ils apportoient ſe vérifiaſſent. La Ducheſſe qui avoit écouté leurs diſcours, étoit charmée de ſçavoir que Don Palmerin fût en vie ; mais elle voyoit avec douleur qu'il en étoit

redevable aux ſoins de Thamire : ſa jalouſie & ſes premiers feux ſe rallumerent dans un moment ; Rodrigue s'apperçut du trouble qui la ſaiſiſſoit ; il en pénetra la cauſe, & ne put s'empecher d'en tirer un mauvais augure.

Don Alfonſe s'entretenoit encore avec les priſonniers lorſqu'on introduiſit dans ſa tente deux Cavaliers Eſpagnols, qui arrivoient du Camp d'Olivera. Seigneur, lui dit le plus vieux, nous venons de la part de Don Palmerin & de Don Ferdinand pour annoncer à Votre Majeſté l'heureux ſuccès de ſes armes.

Il eſt donc vrai, s'écria le Roi, que mon cher Palmerin reſpire ! Oui, Seigneur, reprit le Cavalier, Don Palmerin eſt vivant, & vous l'allez voir bien-tôt porter à vos pieds ſes lauriers & ſes hommages. Qu'il paroiſſe donc, repliqua le Roi, & que je l'embraſſe ! mais d'où vient-il ? comment a-t-il pu raſſembler un Corps de trois mille hommes ? qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait lorſqu'il a joint mon Armée ?

L'Officier commencoit à raconter de quelle façon la Bataille s'étoit engagée ; mais le Roi l'interrompit. Je ſçais tout cela, ne me parlez que de Don Palmerin, & n'oubliez aucune des particularités qui ont ſuivi la jonction de ſa Troupe avec les nôtres.

Seigneur, repartit l'Officier, nous étions preſqu'entierement défaits, lorſque nous avons vû paroître environ trois mille hommes bien armés, qui avoient pour étendart la Banniere de Saint Jacques l'auguſte Protecteur de l'Eſpagne, & celle de Saint Denys le Patron de la France. A l'aſpect du Combat, ils ſe ſont arrêtés, pendant que l'un de leurs Capitaines interrogeoit quelques-uns de nos fuyards qui s'étoient diſperſés dans la plaine d'Olivéra.

Auſſi-tôt qu'il a ſçu dans quelle ſituation étoient les affaires : Hé quoi, s'eſt-il écrié en s'adreſſant à nos Soldats, vous fuyez aux yeux de votre Patrie devant ces mêmes Affricains, qui vous ont tourné tant de fois le dos, lorſque vous les faiſiez trembler dans leurs propres

foyers ſous Don Carlos mon pere! Voici du ſecours que le Ciel vous envoye, je ſuis Don Palmerin votre Ami, votre Compagnon, & le ſerviteur de Don Alfonſe; marchez, & s'il vous reſte quelque ſentiment d'honneur, venez chercher la victoire ſur mes pas: Pour vous, généreux François, a-t-il continué en ſe retournant vers ſa Troupe, vous n'avez pas beſoin qu'on vous anime; je lis ſur votre front cette noble impatience, qui eſt naturelle aux grands cœurs, dès qu'ils apperçoivent l'occaſion de ſe ſignaler; voilà les Maures, ils triomphent de nous, vous allez triompher d'eux, & vous ſerez les Libérateurs de l'Eſpagne.

Ces paroles ont été ſuivies d'une acclamation générale de la part des François; ils ſe ſont élancés comme des lyons ſur les Affricains; nous avons repris cœur, & le nom de Don Palmerin, qui retentiſſoit de tous côtés, joint au ſecours imprévû qui nous venoit, a fait renaître nos eſperances.

Les Ennemis pénetrés de honte & de rage, ont redoublé leurs ef-

forts pour empêcher qu'on ne leur ôtat la victoire des mains ; le combat eſt devenu plus terrible qu'il ne l'avoit été juſqu'à ce moment ; mais la valeur des François ſurmontoit tous les obſtacles.

Quoique Don Palmerin volât partout où la mêlée s'échauffoit, on auroit dit qu'il dédaignoit les lauriers communs, & qu'il ne vouloit pas tremper ſa main dans le ſang vulgaire ; il cherchoit des yeux le redoutable Taxilan, il l'appelloit à grands cris ; enfin ils ſe ſont rencontrés, & nous avons vû tomber le Maure aux pieds du Héros Chrétien.

Oh mon cher Palmerin, s'écria Don Alfonſe, je ſuis né pour t'être redevable de ma gloire & du ſalut de mon Peuple ! Quand pourrai-je te récompenſer au gré de mes déſirs ?

L'Officier continua le récit de la Bataille, & tout ce qu'il en dit, s'accorda parfaitement avec le rapport des priſonniers Affricains : Il ajouta que Don Ferdinand s'étoit retiré dans un Village, où l'on l'avoit retrouvé après la victoire, &

que ſes bleſſures n'etoient pas mortelles.

La nuit trouva le Roi dans cette converſation, & pour lors la Ducheſſe qui etoit auprès de lui s'en retourna vers ſon Quartier. Rodrigue s'offrit à lui donner la main juſqu'à ſa tente, elle n'y conſentit qu'à regret, parce que ſçachant que Don Palmerin n'etoit pas mort, elle ne voyoit plus le Général avec le même plaiſir; cependant pour ne le point effaroucher en refuſant une civilité qu'elle avoit déja reçuë pluſieurs fois, elle accepta ſa compagnie.

Ils marcherent quelque tems ſans parler: Rodrigue fut le premier qui rompit le ſilence, & cherchant à pénetrer ce que la Ducheſſe renfermoit dans ſon cœur: Madame, lui dit-il, que vous ſemble du retour imprévu de Don Palmerin?

Je trouve, répondit-elle, que c'eſt une avanture prodigieuſe, auſſi-bien que la façon dont il s'eſt ſauvé des Côtes d'Affrique; on ne ſçauroit croire ſans peine qu'il n'ait eu que le ſecours d'une fille pour exécuter des choſes ſi ſurprenantes,

mais que ne peuvent l'amour, la valeur, & la fortune, quand leurs forces agiſſent de concert ?

Un point que je ne comprends pas, pourſuivit-elle, c'eſt que Don Palmerin a quitté le Royaume de Maroc avec Thamire ; & cependant on ne nous dit pas qu'elle ſoit avec lui : Il l'aura laiſſée, reprit Rodrigue dans quelqu'endroit sûr, juſqu'à ce que la Guerre ſoit terminée ; c'auroit été montrer peu de délicateſſe que de l'expoſer aux fatigues des marches, aux incommodités des Campemens, & aux dangers des Combats ; tous les ſervices qu'elle lui a rendus, méritent bien cette attention.

Que Don Palmerin ſe gouverne comme il lui plaira, reprit la Ducheſſe d'un ton d'aigreur, qui témoignoit qu'elle n'écoutoit pas volontiers les éloges de Thamire, je ne m'en embarraſſe en aucune façon : il me ſuffit qu'il ſoit revenu à propos pour le bien public de l'Eſpagne.

Mais, Madame, repliqua Rodrigue, j'aurois lieu d'être fâché de ſon retour, s'il devoit troubler no-

tre heureuſe intelligence, & pour peu que vous me permettiez de m'expliquer avec ſincerité..... Je vois d'ici, s'ecria-t-elle vivement, que votre ſincerité prétenduë ne ſera qu'une véritable indiſcretion; n'allez-vous pas me dire que vous craignez qu'on ne vous quitte, & qu'on ne tourne ſes yeux vers Don Palmerin? Ecoutez, je n'aime point les jaloux, & je veux qu'on me reſpecte aſſez pour ne me pas croire volage: Que Don Palmerin adore ſa Thamire, qu'il ſe faſſe une gloire de porter des fers honteux, je ne m'y oppoſerai jamais; un homme qui trahit ſa Religion & ſon honneur pour une Mahometane, ſera toujours un objet de mepris & de colere pour la Ducheſſe d'Ampure.

Comme Rodrigue reconnut que ſa Maitreſſe etoit prête à ſe piquer, il changea de diſcours, & l'entretint de l'ardeur qu'il reſſentoit pour elle; mais les réponſes qu'elle lui fit alors, ne le contenterent pas davantage; ce n'étoit plus la même vivacité qu'elle venoit de témoigner en parlant de Don Palmerin, c'étoit un ton languiſſant, & des

expreſſions froides capables d'impatienter l'homme le plus paiſible ; la peur qu'il avoit de l'irriter, l'empêcha de ſe plaindre; il la laiſſa dans ſa tente, & lui ayant baiſé la main, il ſe retira, bien perſuadé que la colere & le mépris qu'elle affectoit contre un Prince charmant qui ne l'avoit jamais offenſée, n'étoit qu'un vrai dépit amoureux.

Tout retentiſſoit de joye & d'allegreſſe, tout s'abandonnoit au plaiſir dans le Camp des Eſpagnols. Le Roi charmé du retour de Don Palmerin, ſe flatoit de voir bien-tôt la ſuperbe Grenade ſoumiſe à ſes Loix ; les Officiers & les Soldats ſe divertiſſoient chacun de leur côté ; il n'y eut que la Ducheſſe & Rodrigue qui paſſerent une mauvaiſe nuit.

Jamais les vents déchaînés ne produiſirent plus d'orages dans la mer, que les paſſions dans le cœur de la Ducheſſe ; elle promenoit ſes idées ſur mille objets differens, & rencontroit partout des écueils qui la faiſoient trembler : Son ardeur pour Don Palmerin redoubloit à proportion de la nouvelle gloire

qu'il venoit d'acquerir dans les champs d'Olivera ; mais plus il lui paroiſſoit aimable, & plus elle ſe trouvoit infortunée, lorſqu'elle ſongeoit aux preuves de tendreſſe que Thamire & lui s'étoient données réciproquement. Helas, s'écrioit-elle ! je ne le ſens que trop, ce Heros eſt né pour plaire, & moi pour verſer des larmes qu'il ne daignera pas eſſuyer ! c'eſt la ſeule Thamire qui le poſſede ; il s'eſt expoſé pour la rejoindre aux cruautés d'un Peuple barbare, & les horreurs de la mort n'ont pû l'arrêter dans ſa courſe. Thamire a eu le bonheur de le ſauver d'un péril ſi redoutable : Malheureuſe Ducheſſe ! quelle eſperance peux-tu conſerver après des prodiges de cette nature ! Hélas ! ils ne s'aimoient d'abord que par inclination, & maintenant leur inclination eſt ſoutenuë par le devoir ; comment rompre leurs liens ? Je l'entreprendrai ſans ſuccès ; il ne me reſtera que la honte d'avoir fait une tentative infructueuſe !

Mais, continuoit-elle, s'il amene ſa Thamire au Camp, quel rôle

y jouerai-je ? Faudra-t-il que j'aye ma Rivale devant les yeux ? Retirons-nous plutôt, & ne nous donnons point en ſpectacle, mon ſecret m'échapperoit avec fureur. Non, pourſuivit-elle, après un moment de réflexion, je demeurerai pour me livrer au plaiſir de la vengeance, & s'il en eſt beſoin, mon deſeſpoir ira juſqu'au crime !

Quelquefois elle ſe figuroit que Don Palmerin pourroit arriver ſans Thamire, ſoit qu'elle fût morte, ſoit qu'il l'eût laiſſée dans un autre endroit, ou bien qu'il ne l'aimât plus, & pour lors elle s'affermiſſoit dans l'idée de ne pas quitter la partie ; mais en ce cas Rodrigue l'embarraſſoit, elle lui avoit promis de l'épouſer, il montroit déja des ſentimens jaloux ſur les ſimples nouvelles du retour de Don Palmerin. De quel œil verroit-il qu'une Maitreſſe dont il ſe croyoit aſſuré, l'abandonnât pour un autre ? N'auroit-il pas lieu de la dégrader dans l'eſprit des honnêtes gens, comme une femme volage & perfide, qui ne ſuivoit que ſon humeur, & qui ſacrifioit tout à ſes paſſions ? Mais,

ajoutoit-elle, comment y réſiſter? comment les vaincre ces paſſions ſi fortes? La nature humaine eſt trop foible pour s'en défendre, & l'art ne peut pas les diſſimuler ſans ceſſe. Grand Dieu! c'eſt à vous que j'ai recours, ne ſouffrez pas que je terniſſe ma gloire, ôtez-moi plutôt la vie!

Rodrigue n'avoit pas tant de paſſions à combattre; cependant il n'étoit guere moins agité, il ſe leva dès que l'aurore parut; enſuite ayant fait appeller Virginio: Mon cher, lui dit-il, nous allons revoir Don Palmerin, c'eſt ton ancien Maître, je ſçais que tu l'aimes, & je te rends à ſon ſervice; va le ſaluer de ma part; j'irois moi-même le trouver ſi mon devoir & la préſence du Roi ne me retenoient au Camp.

La Ducheſſe, continua-t-il, a de l'inclination pour lui; tu m'en as ſouvent parlé ainſi que Chymene, & je m'en ſerois apperçu, quand vous ne m'en auriez rien dit l'un & l'autre: Quelque tort que la préſence de Don Palmerin puiſſe me faire dans la ſituation où je ſuis avec cette Dame, je bénirai tou-

jours le Ciel de nous l'avoir renvoyé ; mon eſtime & mon amitié pour un Cavalier ſi généreux, ſont à l'épreuve de la jalouſie ; mais il y a moyen d'accorder nos intérêts enſemble, il s'eſt donné tout entier aux appas de Thamire, ainſi ma paſſion ne croiſera point la ſienne.

Tu lui diras dans quel état ſont mes affaires auprès de la Ducheſſe ; & comme il pourroit lui parler avant que je le viſſe, avertis-le bien de ménager tellement ſes diſcours & ſes regards, qu'il ne lui donne aucune eſperance; mon bonheur dépend de-là, & j'attends cette grace de Don Palmerin. Au ſurplus, quoique tu ne ſois plus à moi, tu peux t'aſſûrer que je reconnoîtrai ton affection. En même-tems il lui fit quelques libéralités.

L'Ecuyer ſe chargea volontiers de cette commiſſion, & partit avec pluſieurs chariots que l'on envoyoit au-devant des Troupes victorieuſes pour la commodité des bleſſés.

Pendant que la joye brilloit dans le Camp des Chrétiens, la triſteſſe & la conſternation regnoient dans

Grenade : les débris de l'Armée Africaine y avoient répandu la terreur, en publiant les exploits de Don Palmerin & la bravoure des François dont il étoit accompagné. La populace épouvantée croyoit déja voir l'Ennemi dans la Ville, & les Troupes ne montroient guere plus d'assurance : Albazar leur Roi oubliant la Majesté du Trône, parcouroit les ruës, & tâchoit de relever le cœur des uns & des autres.

Il leur representoit que les restes de l'Armée vaincuë faisoient pour la Garnison un renfort considerable, que la Ville étoit bien munie, & en état de se défendre jusqu'à l'arrivée des nouveaux secours qu'on attendoit d'Affrique : Il ajoutoit que si les Espagnols avoient parmi eux un Don Palmerin, ceux de Grenade pouvoient lui opposer cent & cent Guerriers illustres par leur nom & par leur valeur, & surtout le redoutable Orcan, qui s'étoit signalé tant de fois aux dépens des meilleures Troupes de la Castille.

Cet Orcan étoit l'un des principaux Officiers Grenadins, puissant

par ſes richeſſes, accrédité par une faction nombreuſe, eſtimé du Roi à cauſe de ſon courage, mais d'ailleurs homme d'une violence & d'une fierté, qui le rendoient haïſſable aux yeux du Peuple & des plus honnêtes gens de la Ville.

Les diſcours d'Albazar conſolerent un peu ſes Sujets; mais quoiqu'il affectât un air de tranquillité, il cachoit lui-même un profond chagrin dans ſon cœur; il ſentoit que la Couronne chancelloit ſur ſa tête, & craignoit que les ſecours dont il venoit de parler, n'arrivaſſent trop tard pour empêcher ſa chute.

Accablé d'inquiétude & de douleur, il ſe retira dans ſon cabinet avec l'un de ſes Miniſtres nommé Sobrin, dont il connoiſſoit la prudence & la fidelité; il lui demanda ſon avis ſur la ſituation des affaires. Seigneur, lui dit Sobrin, il me paroît que Votre Majeſté a pris toutes les meſures convenables pour prevenir les maux dont ſon Royaume eſt menacé. Les Ambaſſadeurs que vous avez fait partir la nuit précédente, arriveront bien-tôt en

Affrique, & pourront par leur zele hâter les ſecours que vos Allies vous ont promis : Tous les Princes de ce vaſte Climat ſont intereſſés à votre ſort ; ils ont à craindre pour eux-mêmes les invaſions des Eſpagnols après la Conquête de Grenade : ainſi vous devez eſperer qu'ils ne vous abandonneront point ; nous avons le Port de Malaga qui leur eſt ouvert, rien ne peut s'oppoſer à leur deſcente.

Mais, Seigneur, pourſuivit Sobrin, autant que nous ſommes en ſureté contre les inſultes du dehors, autant avons-nous lieu de trembler à l'aſpect des malheureuſes diſcordes qui regnent dans cette Ville ; je vois d'un côté la faction des Zegris, & de l'autre celle des Abencerrages, * qui diviſent tous les habitans, & qui foulant aux pieds le bien public, ſont prêtes chaque jour à prendre les armes pour aſſouvir leurs animoſités particulieres.

* Les Zégris & les Abencerrages formoient les deux plus illuſtres familles des Maures Grenadins : leurs haines mutuelles ont ſouvent cauſé de grands malheurs dans ce Royaume.

Maintenant

Maintenant ils ſont plus furieux que jamais ; Lucinde, cette belle Eſclave Chrétienne, que le ſort a fait tomber entre les mains d'Orcan, de Thamon & de Férondal, les aigrit les uns contre les autres ; vous ſçavez, Seigneur, qu'Orcan & Férondal en ſont amoureux, elle ne peut ſe partager, & quand la choſe ſeroit poſſible, aucun d'eux n'y conſentiroit : Thamon a cedé ſon droit au fier Orcan, qui d'ailleurs ſe trouvant ſoutenu par les Abencerrages dont il eſt le Chef, prétend diſpoſer à ſon gré de la perſonne de Lucinde. Férondal protegé par les Zégris, veut l'avoir pour lui ſeul ; ils s'emportent, ils menacent, & ſi Votre Majeſté n'y met pas un prompt remede, j'ai peur qu'à la tête de leurs Partiſans, ils n'allument une Guerre civile d'autant plus formidable, que l'Ennemi nous preſſe, & que le ſang du moindre Soldat nous doit être prétieux.

Mais quel remede oppoſerai-je à ce mal, s'écria le Roi ? N'ai-je pas fait renfermer Lucinde dans la tour, & n'ai-je pas déclaré que dans un tems plus paiſible je la remet-

trois entre les mains de celui des deux Rivaux qui l'emporteroit sur son Competiteur ? En pareille occasion la Loi & les Coutumes de Grenade permettent de partager la proye ; ou bien si quelqu'un veut la posseder à lui seul, il faut qu'il soutienne ses pretentions par la force des armes : Je le sçais, & vous ne l'ignorez pas ; mais je n'ai point cru devoir autoriser des duels semblables parmi mes Sujets, pendant que j'ai besoin de les maintenir dans l'union pour résister à l'Ennemi commun.

Seigneur, reprit Sobrin, Votre Majesté a bien fait de sequestrer Lucinde ; il faudroit maintenant trouver le moyen de contenter les deux Rivaux, sans qu'aucune de leurs Factions eût lieu de se plaindre avec justice, & sans qu'ils en vinssent eux-mêmes aux armes ; car autrement ils ne suspendront jamais leurs querelles jusqu'à la fin de la Guerre. Ferondal qui est d'une humeur douce, pourroit peut-être y consentir ; mais l'impétuosité d'Orcan n'a point de bornes, il remplira la Ville de sang & de carnage,

ſi le different n'eſt pas bien-tôt décidé.

Juſte Ciel ! que m'annoncez-vous, interrompit Albazar? Ah qu'un Prince eſt malheureux lorſqu'il a laiſſé croître des Factions ſi puiſſantes dans ſon Royaume ! Seigneur, repliqua Sobrin, je ne ſçaurois vous diſſimuler que dans la ſituation où je vois les choſes, l'uſage de la ſévérité pourroit vous devenir funeſte ; ainſi je le repete encore, il faut ſatisfaire le fougueux Orcan & les Abencerrages, ſans déſobliger Férondal & les Zégris.

Cet ajuſtement paroît difficile ; on peut pourtant y parvenir. Votre Majeſté n'a qu'a déclarer qu'elle ne veut favoriſer ni les uns ni les autres, & qu'elle s'en tient à la Loi; daignez ordonner enſuite que le different ſoit décidé en champ clos les armes à la main. Orcan & Thamon qui ſont d'accord, ſoutiendront leurs droits ſur la belle Captive contre Férondal, qui ſera maître de prendre tel ſecond qu'il lui plaira ; mais s'il n'en trouve point, il faudra qu'il cede Lucinde, ou bien qu'il faſſe tête lui ſeul à ſes

deux Concurrens ; cette Sentence qui ne porte aucun air de partialité, ne lui fournira pas des sujets de murmure ; Orcan aura lieu de s'en applaudir, parce qu'il ne doute jamais de la victoire.

Hé quoi, dit Albazar d'un ton de colere, sont-ce-là les expediens que vous imaginez pour empêcher l'effusion du sang & les duels entre mes Sujets ? Seigneur, repartit Sobrin, quoique Férondal brûle d'amour pour Lucinde, il ne sera jamais assez dépourvû de jugement pour s'exposer à une mort infaillible en se battant seul contre Orcan & Thamon, il y perdroit la vie, & ne gagneroit pas sa Maitresse : d'un autre côté l'on n'a pas lieu de craindre qu'il trouve un second dans la Ville de Grenade ; Orcan est si redouté, que nous n'avons personne qui ose se mesurer avec lui ; ainsi Férondal sera contraint de renoncer à Lucinde, & tout ce qu'il pourra faire, c'est de déplorer sa fortune ; les autres Zégris qui n'ont pas la même passion dans le cœur, se consoleront facilement d'un desavantage si médiocre.

Le Roi approuva l'idée de ſon Miniſtre, & reſolut de l'exécuter. Quelques momens après cet entretien, Orcan vint lui faire ſa cour; il avoit l'air furieux. Albazar lui en demanda la cauſe : Seigneur, lui dit Orcan, n'ai-je pas lieu de me chagriner ? Je n'entends retentir dans Grenade que le nom de Don Palmerin, ſa réputation ſeule fait trembler tous vos Sujets : J'oſe vous ſupplier de m'accorder une grace, daignez permettre que j'envoye un Cartel à cet homme qu'on croit ſi redoutable, il l'acceptera ſans doute; nous nous battrons aux yeux de la Ville & du Camp des Eſpagnols; j'eſpere le traiter ſi bien, qu'il n'épouvantera jamais perſonne; on ne parle que de lui, parce que ſon bras s'eſt ſignalé dernierement contre les Troupes d'Affrique, & l'on ne ſonge plus à mes Exploits, parce que j'ai langui dans l'oiſiveté pendant ſix mois de Tréve : le paſſé n'a point de force ſur l'eſprit du Vulgaire, ce n'eſt que le préſent qui porte coup : ſouffrez que je faſſe briſer mon épée, on verra que je ſçais vaincre les Vainqueurs.

Orcan, dit le Roi, votre valeur m'eſt aſſez connuë, j'en ai beſoin, je dois l'employer contre tous mes Ennemis, & non pas contre un ſeul; ainſi quoique je ſois perſuadé que vous égalez Don Palmerin, & que peut-être même vous le ſurpaſſez; je ne veux point riſquer de vous perdre par un coup de mauvaiſe fortune: moderez donc pour le preſent la noble impetuoſité de votre courage, & ſongez que ſi je refuſe de vous ouvrir la carriere où vous déſirez entrer, ce n'eſt pas que je me défie de vous, mais c'eſt plutôt parce que je mets en vous toute ma confiance.

Seigneur, repartit Orcan, je juge que l'on eſtime peu la valeur d'un homme pour qui l'on apprehende ſi fort les dangers: J'entreprenois cette affaire pour votre ſervice & pour le bien de la Nation; Votre Majeſté n'y conſent pas, il faut me ſoumettre à ſes volontés: mais daignez du moins m'accorder la permiſſion de ſoutenir mes droits contre Férondal, qui me diſpute Lucinde, & qui veut injuſtement la poſſéder lui ſeul: On

dit que l'on craint quand on aime : pour moi j'aime beaucoup, & je ne crains rien. Qu'il paroiſſe & qu'il nous montre s'il a autant de courage que d'opiniâtreté ; c'eſt tout ce que je demande ; vous ſçavez, Seigneur, que la Loi...

Je ne veux, interrompit Albazar, ni vous faire tort, ni violer la Loi ; j'aurois ſeulement ſouhaité que vous euſſiez ſuſpendu la déciſion de votre querelle juſqu'à ce que nous fuſſions dans un état plus tranquille ; les travaux de la guerre & les foibleſſes de l'amour ne s'accordent pas bien enſemble ; mais puiſque vous ne ſçauriez vous vaincre vous-même, je vous permets d'employer la force des armes pour contenter votre impatience. Vous convenez avec Thamon ſur ce qui regarde Lucinde, ainſi vous défendrez tous deux vos prétentions contre Férondal, qui choiſira un Compagnon à ſon gré. Je deſire qu'il n'en trouve point, & que n'étant ſecondé de perſonne, il ſoit aſſez ſage pour ſe déterminer à vous ceder, ſans en venir aux mains, cette malheureuſe

Beauté qui cauſe tant de trouble dans ma Cour.

Voilà, Seigneur, dit Orcan, un Arrêt digne de votre équité, je vous en rends mille graces, & comme je vois que vous ſouhaitez d'épargner le ſang de vos Sujets, j'ai l'honneur de vous aſſurer que ſi Férondal eſt aſſez imprudent pour paroître dans la lice, ſoit qu'il y vienne ſeul, ſoit qu'il ait un ſecond, j'aurai ſoin de lui ôter la victoire & de lui laiſſer la vie.

Vous me ferez plaiſir, repliqua le Roi. J'inſtruirai Férondal de mes volontés, & le champ vous ſera ouvert dans huit jours. Orcan ſe retira tout joyeux, & bien perſuadé que Lucinde ne lui échaperoit pas.

Fin du quatrième Livre.

On s'en retourna chez Gélaſe, où l'on trouva les Acteurs prêts à jouer chacun leur Rôle dans le petit Divertiſſement Paſtoral qu'ils avoient annoncé dès le matin.

Ils étoient tous habillés en Bergers & en Bergeres, la Morinville

étoit charmante dans cet équipage, qui lui attira bien des fleurettes de la part de nos trois Amis. Philinte lui disoit que pour garder les moutons avec elle, il mépriseroit les plaisirs & les grandeurs de la Cour ; Eudoxe ajoutoit que cette belle fille l'emportoit sur Astrée, & s'offroit à devenir son Céladon.

Mademoiselle, interrompit Gélase, n'écoutez pas ces deux fous, ils ne vous proposeront que des partis dignes de pitié ; voyez un peu l'agréable amusement d'aller passer sa vie dans les Forêts & sur le bord des ruisseaux ; pour moi, ma Reine, je voudrois que nous vécussions ensemble dans un Palais superbe où l'opulence appelleroit les plaisirs, vos habits ordinaires seroient magnifiques & n'auroient rien de pastoral ; mais vous les quitteriez pour vous mettre à la mode des Graces : lorsqu'il nous prendroit envie de faire quelqu'Eglogue, nous travaillerions de concert ; mon amour & vos beaux yeux vous assureroient que l'ouvrage ne seroit pas languissant. Que voulez-vous dire, s'écria la

Morinville, quand vous imaginez que je me mettrois à la mode des Graces ? Je ne connois pas cette parure ? J'entends, reprit Gelasé .... mai parbleu vous m'entendez bien. Je ferois tort à vos lumieres, si je m'expliquois plus clairement, & vous me donneriez des coups d'éventail.

Messieurs, dit le jeune Comedien en riant & en prenant la main de la Morinville, ne vous échauffez pas si fort, cette Bergere est à moi, & je dois l'épouser ; je vois que vous aimez les Eglogues, si vous souhaitez en faire quelqu'une dans le goût de celle que Virgile composa sur la naissance du fils de Pollion, j'espere que nous vous fournirons bien-tôt des sujets.

He quoi, jeunesse, ajouta le vieux Acteur, vous ne finirez point de babiller ! Commençons, il est tems Messieurs, poursuivit-il en s'adressant aux Academiciens, ce que nous allons vous donner n'est point une Piece de Théatre ; c'est une Eglogue, une espece d'Entretien chanté par des Bergers & des Bergeres avec un Chœur qui les inter-

rompt. Vous ſuppoſerez que la Scene eſt dans une prairie voiſine d'un bois & d'un précipice.

Alors la Compagnie entra dans un Sallon où l'on s'aſſit de côté & d'autre. Les Acteurs ſe levoient à meſure que leur Rôle les appelloit ſur la Scene ; les trois Amis qui ſçavoient jouer de pluſieurs Inſtrumens, accompagnerent les voix & furent ſecondés par Marin le Valet de chambre d'Eudoxe.

DIVERTISSEMENT.

PHILIS.

Que dira-t-on ſi je ſoupire,
Moi, qui n'ai fait que rire
Des rigoureux tourmens,
Que ſouffroient les Amans ?
Je reſſens aujourd'hui leur plus cruel martyre!
Mon cœur peut à peine ſuffire
Aux tendres mouvemens
Qu'un beau Berger m'inſpire :
Mais après mes ſermens
Contre Venus & ſon funeſte empire,
Que dira-t-on ſi je ſoupire ?

DORINE.

L'amour n'eſt jamais indiſcret,
Mais les Amans le font paroître :
Un ſoupir fait ſouvent connoître
Ce qu'on voudroit tenir ſecret :
L'amour n'eſt jamais indiſcret,
Mais les Amans le font paroître.

PHILIS.

Tu me ſurprends, Dorine, & tu ſçais & tu vois
Qu'enfin l'amour m'aſſervit ſous ſes Loix:
Quittons ces lieux où tu viens de m'entendre,
Quelqu'autre pourroit m'y ſurprendre.
Allons, Dorine, allons au bois,
C'eſt-là que j'oſerai t'apprendre
Pour qui mon cœur ſoupire mille fois.
Mais ô Ciel! j'apperçois Clymene!
M'auroit-elle entenduë auſſi?

CLYMENE.

Les bois ſont moins ſurs que la plaine,
Croyez-moi, demeurez ici.

LE CHOEUR.

Cupidon avec ſes Freres,
Habite dans nos forêts,
Et c'eſt-là que des Bergeres
Ils pénetrent les ſecrets :
Belles, fuyez les Bocages,
Car nos moindres arbriſſeaux
Couvrent ſous leurs verds feuillages
Autant d'amours que d'oiſeaux.

PHILIS.

Puiſqu'enfin j'ai trahi le ſecret de mon ame,
Je veux bien vous nommer le Berger qui m'enflamme.

DORINE.

Epargnez-vous, Philis, un inutile aveu,
Nous connoiſſons déja l'objet de votre feu.

CLYMENE.

Vainement votre ardeur ſe cache,
Corydon vous voit chaque jour,
C'eſt à vous ſeule qu'il s'attache,
Vous l'écoutez ſans qu'il vous fâche,
Croira-t-on que c'eſt ſans amour ?

DORINE.

C'eſt un Paſteur des plus aimables,
Il fait honneur à nos Cantons.

PHILIS.

Si je ne connoiſſois que des Bergers ſemblables,
Je n'aimerois que mes moutons.

CLYMENE.

Tircis ſe croit haï, Tircis ſe deſeſpere,
Et Corydon ſe flate de vous plaire.

PHILIS.

Ils ſe trompent tous deux.

DORINE & CLYMENE.

Que Tircis eſt heureux!

PHILIS.

Pour lui ma tendreſſe eſt extrême,
Ah que mon ſort auroit d'appas,
Si j'oſois dire que je l'aime,
Comme j'ai dit que je ne l'aimois pas!

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, ſuivez ſans contrainte
L'inſtinct de vos tendres deſirs :
Ce que vous donnez à la crainte,
Vous le derobez aux plaiſirs.

TIRCIS *au bord d'un précipice ſans appercevoir les Bergeres.*

Soit que l'aſtre du jour renaiſſe avec l'Aurore,
Soit qu'il s'éteigne dans la mer,
Je ſuccombe au chagrin amer
Qui ſans relâche me devore !
Inhumaine Philis, trop cruelle beauté !
Ne te laſſes-tu point de voir couler mes larmes,
Et juſques à ma mort trouveras-tu des charmes
Dans le ſupplice affreux dont je ſuis tourmenté ?
Soit que l'aſtre du jour renaiſſe avec l'aurore,
Soit qu'il s'éteigne dans la mer,
Je ſuccombe au chagrin amer
Qui ſans relâche me dévore !

PHILIS.

Laiſſons Tircis dans ſon erreur,

Qu'il ſe plaigne de ma rigueur :
Je ſens du plaiſir à l'entendre.
La voix d'un Amant touche, elle va droit au cœur :
Ah qu'elle eſt douce, ah qu'elle eſt tendre !
Il faut aimer pour le comprendre.

LE CHOEUR.

Lorqu'un Amant ſe plaint de vous,
Ses ſoupirs flatent votre gloire,
Belles, cedez-lui la victoire,
Vous les trouverez bien plus doux !

TIRCIS *ſans appercevoir les Bergeres.*

J'ai celebré ſur ma muſette
Le pouvoir de tes yeux,
J'ai cent fois paré ta houlette
De rubans précieux.
Quand j'ai vu ton Troupeau diſperſé dans la plaine,
Ingrate, n'ai-je pas d'abord quitté le mien
Pour aller raſſembler le tien ?
Mes ſoins n'ont pu fléchir ta rigueur inhumaine :
Je devois le prévoir, puiſque je ſçavois bien
Qu'en amour on a tout ou rien.

DORINE & CLYMENE.

Philis, vous le traitez avec trop d'injuſtice,
Craignez que l'amour vous puniſſe.

TIRCIS *ſans appercevoir les Bergeres.*

Souffrirai-je éternellement ?
Non, non; au deſeſpoir mon ame s'abandonne,
Les horeurs du trépas n'ont plus rien qui m'étonne,
C'eſt l'unique moyen d'abreger mon tourment !

DORINE & CLYMENE.

Philis, vous le traitez avec trop d'injuſtice,
Craignez que l'amour vous puniſſe.

TIRCIS *ſans appercevoir les Bergeres.*

Noirs abîmes, gouffres ſans fonds,
Recevez-moi dans vos antres profonds,
Et toi, fatal amour, auteur de ma miſere,
Vole, va raconter mon ſort à ma Bergere.

PHILIS.

Arrête, écoute-moi, Tircis.

TIRCIS.

Qu'entens-je ?

PHILIS.

La voix de Philis.

TIRCIS.

Hé quoi ! c'eſt Philis qui m'appelle !

DORINE.

Philis t'aime en ſecret, Philis n'eſt plus cruelle ;
Laiſſons-les ſeuls, écartons-nous.

PHILIS.

Ah, pourquoi m'abandonnez-vous ?

CLYMENE.

Chere Dorine, quel miracle !
Sur Tircis & Philis un nuage deſcend,
Nous ne les voyons plus, & l'œil le plus perçant
Ne ſçauroit vaincre cet obſtacle :
Chere Dorine, quel miracle !

DORINE.

Une troupe d'amours badins

Répand des fleurs sur le nuage !
Quels jeux, quels ris, & quel tapage
Font dans l'air ces petits Lutins !

LE CHOEUR.

Dans un galant tête à tête
Un cœur fidéle & constant,
Qui doutoit de sa conquête,
Trouve enfin l'heureux instant.
C'est vainement qu'une Belle
Fait la fiere & la cruelle,
Tôt ou tard on la réduit.
L'amour gagne la victoire,
Mais il n'en a que la gloire,
Les Amans en ont le fruit.
Dans un galant tête à tête
Un cœur fidéle & constant,
Qui doutoit de sa conquête,
Trouve enfin l'heureux instant.

CLYMENE.

Le nuage s'enfuit, & s'exhale en fumée.

DORINE.

Philis rajuste ses cheveux,
Et fixe en même-tems ses yeux
Sur l'objet dont elle est charmée.

PHILIS.

Cher Tircis, puiſque les liens
D'un heureux & tendre hymenée
Uniſſent notre deſtinée,
Mes vœux ſe ont toujours de contenter les tiens.

TIRCIS.

Chere Philis, le mariage
N'attiedira jamais le feu de mes deſirs,
Tu ne me verras point inconſtant & volage,
C'eſt ta ſeule beauté qui fera mes plaiſirs.

LE CHOEUR.

Lorſqu'on épouſe une Maitreſſe,
Dont a gagné la tendreſſe,
C'eſt un moment plein de douceur.
Mais lorſqu'en vivant avec elle
On imite la tourterelle,
C'eſt eternifer ſon bonheur.

Après cette petite Fête, on paſſa gayement le reſte de la ſoirée, & le lendemain les Acteurs ſe mirent en route pour continuer leur voyage.

Fin de la cinquiéme Conférence, & du premier Tome.

TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES

Contenues dans le premier Tome.

A

ADRIEN Empereur. Vers badins faits par ce Prince quelques heures avant sa mort, *Page* 423

Albe. Destruction de cette Ville pathétiquement exprimée par Tite-Live, 308, *& suiv.*

Ambiguité familiere au Grec & au Latin, 27. Preuves de cette ambignité, *ibidem.*

Anius Roi de Délos, Grand-Prêtre d'Apollon, 28

Avantures de Don Palmerin & de Thamire, Livre I. 136 jusqu'a 185. Livre II. 244 jusqu'à 290. Livre III. 343 jusqu'à 407. Livre IV. 456. jusqu'à la fin du Volume.

Auteurs Grecs & Latins peu soigneux de varier leurs transitions, 318

B

BAYARD (Chevalier.) Particularités interessantes touchant sa mort, 195

...nil Protestant. Son témoignage est décisif contre le prétendu Pontificat de la Papesse Jeanne, 206
Bourbon, Connétable. Son discours au Chevalier Bayard, 195

C

CALLIMORPHUS Historien Grec. Prétilié de son Exode, 221
Causes historiques & leur division, 235. Cause efficiente, *ibid.* Cause occasionnelle, *ibid.* Cause finale, 236. Causes vraisemblables, 237
Chronologie nécessaire à l'Historien, 95. *& suiv.*
Chronologue abréviateur de Baronius. Blâmé d'obscurité dans son style, 439
Commentateurs. S'accordent rarement entr'eux, & pourquoi, 27
Comparaison des Langues Latine & Françoise avec un Ruisseau, 25
Comparaison de la Langue Françoise avec une Dame qui a du goût dans sa parure, 30
Comparaison de la Chronologie avec les bornes des Champs, par S. Chrysostome, 96
Comparaison de l'Histoire universelle avec un Fleuve, 112. & avec une Dame illustre qui voyage pour des affaires d'importance, 113
Comparaison des Religions fausses avec des Coquettes, & de la vraie Religion avec une Dame vertueuse & belle de sa propre beauté, 115
Comparaison de l'Historien avec un Matelot, 118
Comparaison des Episodes trop grands avec

la tête du Colosse de Rhodes sur le corps d'un nain, 222
Comparaison des Transitions Historiques avec de la soye, 118
Comparaison des Ouvrages de Cornelius Nepos & de Suetone avec une Bergere, 441
Comparaisons. Comment on doit les employer dans le style historique, 447
Comparaisons ridicules employées par Sandoval dans l'Histoire de Charles-Quint, *ibidem*.
Conte du Brasselet, 592. *& suiv.*

D

DAMES. Leur éloge, 8. *& suiv.*
Delos. Patrie d'Apollon, 28
Digressions. Leurs agrémens & leurs effets, 414. *& suiv.* Quelles régles l'on y doit observer, 416. *& suiv.* Comment on doit les amener, 418
Divertissement Pastoral, 515. *& suiv.*

E

ELOGE du Pere Perau. Excellence de son *Rationarium temporum*. 96 *& suiv.*
Examen & attestations nécessaires pour bien choisir les Mémoires historiques, 204
Examen du caractere des Auteurs & de leurs talens, *ibid.* De leur rang & de leur profession, 205. De leur Pais & des lieux où ils ont vécu, 206. Des moyens qu'ils ont mis en usage pour s'instruire de la vérité, 207. Des tems où ils ont fleuri, *ibid.*
Exorde de l'Histoire, son but, 216
Exorde de l'Histoire de Tite-Live, *ibid. &*

suiv. L'Exorde doit convenir au sujet, 220. N'être ni froid ni puérile, 221. Etre simple, *ibid.* Etre court, 222

F

FABLE de la Prudence & de la Vérité en Latin & en François, 42. *& suiv.*
Fable du Perroquet & de la Linote, 45
Fable des deux Pinçons, 133
Fable de Jupiter & des autres Dieux dans la Preface.
Favorinus Philosophe. Bon mot qu'il dit en parlant de l'Empereur Adrien, 212
François Patrice prétend qu'on ne doit point mettre des Harangues dans l'Histoire. Ses raisons, 319. *& suiv.* Réfuté, 321. *& suiv.*

G

GEOGRAPHIE absolument nécessaire aux Historiens, 97
Grands Hommes. Ils doivent parler dans nos Histoires suivant le style du tems où nous vivons, 327. On peut cependant leur faire prononcer de tems en tems quelques phrases Gauloises, 328
Grégoire de Tours. (Saint) Son témoignage est d'un grand poids sur l'établissement de la Monarchie Françoise, 208. Il s'est souvent opposé à la volonté du Roi Chilperic, 211

H

HARANGUES longues sont insupportables dans l'Histoire universelle, 112. Quelles

Quelles régles on y doit obſerver, 321. *& ſuiv.* Quand & comment faut-il en faire, 329. *& ſuiv.*
Harangues diviſées en trois eſpeces, 334
Hégéſias de Magnéſie. Rafinement de cet Auteur, 431
Henri IV. Belles paroles de ce Prince à ſes Troupes le jour de la Bataille d'Yvry, 110
Hérodote convaincu d'infidélité. Mauvais tour qu'il joua aux Corinthiens, 197
Heureuſe Infidélité, Nouvelle galante, 50. *& ſuiv.*
Hiſtoire. Etymologie de ſon nom, 91. *& ſuiv* Sa définition, *ibid.* Explication de la définition de l'Hiſtoire, 92. Elle juge les Princes en dernier reſſort, 94. Elle ne veut que de grands objets, *ibid.* Diviſion de l'Hiſtoire, 99. *& ſuiv.*
Hiſtoire univerſelle définie, *ibid.* Grandes difficultés de cette eſpece d'Hiſtoire, 109. Elle admet peu les Harangues & les Diſcours qui ſentent l'Orateur. Quand & comment elle les ſouffre, 110. Elle veut peu de deſcriptions, encore faut-il qu'elles ſoient très-vives & très-courtes, 112
Hiſtoire naturelle ne mérite qu'improprement le nom d'Hiſtoire, 102
Hiſtoire mélée, ou mélange de pluſieurs faits hiſtoriques, qui n'ont point entr'eux une juſte liaiſon, ne mérite point le titre d'Hiſtoire, 104
Hiſtoire Sacrée. Son objet, ſa diviſion, 113. Elle abhorre les réflexions malignes, auſſi-bien que le zele outré & les miracles mal prouvés, 114
Hiſtoires particulieres. Quel ordre on y doit ſuivre, 116. *& ſuiv.* Ces ſortes d'Hiſtoi-

res souffrent plus volontiers les Harangues, les Lettres des grands Hommes & les descriptions, que l'Histoire universelle ; & pourquoi, 117 & *suiv.*

Histoire. Elle n'admet point de discussions qui sentent la Critique, 413. & *suiv.* Quand on doit la diviser en plusieurs Livres, 451. En Chapitres, 453 & *suiv.*

Historiens. Défauts où ils tombent très-souvent, 89. Ils doivent sçavoir la Chronologie & la Géographie, 95. L'Historien doit décrire les Mœurs, les Loix & la Religion, 98. Il doit se dépouiller de toute passion, 193. S'oublier soi-même, 196. Ne point écrire l'Histoire des Princes vivans & pourquoi, 199. Se conformer à la pluralité des voix, 212. Rapporter les accidens merveilleux qui sont dans le cours de la nature, 215. Raconter les causes, les déliberations, les circonstances & les suites des faits, 229. & *suiv.* Il doit être versé dans la Politique, entendre les interets des Princes, & connoître le droit des Nations, 237. Il peut & doit en certaines occasions donner son jugement sur les faits qu'il raconte, 299. & *suiv.* Il doit éviter également les louanges éternelles & la satyre outrée, 303. Comment & quand il peut exciter les passions, 308. & *suiv.* Jamais il ne doit imputer de bons mots aux grands Hommes, 325

Hugues Capet. Les Allemands ont débité plusieurs fausserés sur son origine, 206

I

ACQUES de Varaſſe Archevêque de Genes. Sa Légende d'or eſt pleine de Fables mal inventées, 114. *& ſuiv.*
ius Cordus blâmé de nous avoir donné la vie de quelques Empereurs qui ne méritoient pas d'être connus, 122
es Céſar accuſé d'infidélité dans ſes Commentaires, 127
emens & Réflexions Hiſtoriques, les régles qu'on y doit obſerver, 300. *& ſuiv.*
id. Pourquoi il a diviſé ſon Hiſtoire en Chapitres, 454
ie, fille d'Auguſte Bon mot de cette Princeſſe, 322
fidélité de deux eſpeces dans l'Hiſtoire, 192. Troiſiéme eſpece d'infidélité provenant des faux Mémoires, 203. Moyens pour ſe garantir de cette derniere eſpece d'infidélité, *ibid. & ſuiv.*
roduction aux Conférences ou Entretiens de cet Ouvrage, 1 *& ſuiv.*

L

ANGUE Françoiſe excellente pour les Traductions, 20. Injuſtement accuſée de ſtérilité par les Traducteurs, ſon caractere, ſa netteté, ſa richeſſe, *ibid.* Elle a auſſi-bien que le Latin & le Grec des figures qui varient & qui embelliſſent le ſtyle, 22. Sa prudence, ſa douceur & ſa nobleſſe dans l'uſage des figures, 23. Préférée au Grec & au Latin, 25. Raiſons de cette préference, 26. *& ſuiv.* Son éner-

gie & ſa hardieſſe dans certaines expreſſions, 29. Dans quelles occaſions elle employe des mots compoſés, 30. Elle connoit l'uſage de l'Onomatopée, 31. *& ſuiv.*

Langues Grecque & Arabe, leur fauſſe richeſſe, leur ſuperfluité, 21

Lettre de Philomuſe ſur la concurrence du Latin & du François, 34 *& ſuiv.*

Lettre du Sultan Corcut à Selim ſon frere, 340

Lettres des grands Hommes. Quand & comment on doit les inſérer dans l'Hiſtoire, 319. *& ſuiv.*

Lucain. Penſée fauſſe de cet Auteur, 39. Sa Pharſale eſt plutôt une Hiſtoire qu'un Poëme, 98

Lucien. Son ſentiment ſur les Hiſtoires ſans Exorde, 219. Raille celui de Callimorphus, *ibid.* Excellent conſeil qu'il donne aux Hiſtoriens ſur la maniere de raconter les faits, 241

M

MAHOMET II. Son horrible cruauté, 93

Mémoires. Leurs difficultés, dangers où l'amour propre nous expoſe en les écrivant, 125. *& ſuiv.* Maximes pour bien écrire nos Mémoires, 128

Metaphores dures dans Virgile & dans Homere, 23

Mithridate. Son deſſein de porter la guerre en Italie, 233

Mots compoſés, répandent une force & une beauté merveilleuſe ſur la diction des Anciens, 29

Mots condamnés par le Pere Bouhours, & qui cependant paroiſſent avoir acquis le droit de Bourgeoiſie Françoiſe, 33 *& ſuiv.*
Mots bas, 421. Surannés, 421. Nouveaux, *ibid* Enfantins & diminutifs, 423. Dégoûtans, 424

N

NERON. Son caractere dépeint d'après Tacite, 202

O

ONOMATOPE'E, figure de Rhétorique, ſa définition, 28. Sa diviſion en deux eſpeces, exemples de l'une & de l'autre, 31
Ordre de la Narration hiſtorique diviſé en deux eſpeces, 223. Explication de l'une & de l'autre eſpece, *ibid. & ſuiv* Exemple de l'ordre des tems, 224. Exemple de l'ordre de la diviſion des Matieres, 225
Ordre de la diviſion ou de la qualité des Matieres plus facile que celui des tems, 226
Ordre des tems préféré a celui des Matieres, & pourquoi, 227
Ornemens Leur trop grande quantité défigure quelquefois les Ouvrages, 124
Ornemens qui conviennent aux Mémoires, 129
Ornemens qui conviennent aux Relations, 131

P

PARALLELES des grands Hommes, dans quel endroit on doit les placer, leur utilité, 428 *& ſuiv.*

Parallele d'une avanture de César avec une autre du Camoëns, 449
Parrasius convaincu de flaterie & d'infidelité, 196
Pasi Beni prétend qu'on ne doit point inférer des Harangues dans le corps de l'Hiſtoire. Ses raiſons, 319. *& ſuiv.* Réfuté, 321. *& ſuiv.*
Patrone. Excellent avis qu'il donne ſur les Sentences Hiſtoriques, 313
Pittacus, l'un des ſept Sages. Sa deviſe, 124
Plutarque. Raffinement de cet Auteur, 432. Accuſé de dureté dans ſon ſtyle, 441
Polybe. Son attention & ſes ſoins pour s'inſtruire de la verité, 207
Portraits des grands Hommes, dans quel endroit on doit les placer, & les regles qu'on y doit obſerver, 303 *& ſuiv.*
Portrait d'Henry de Guiſe, par M. de Voltaire, 304
Pourquoi on repréſente des Pieces Comiques apres les Tragedies, 7
Préfaces à la moderne préferées aux Exordes à l'antique, & pourquoi, 218
Proverbes inutiles & mépriſés dans les narrations hiſtoriques, 214

Q

QUINTE-CURCE. Bon modéle pour écrire la vie des grands Princes, 443
Quintilien blâme les Exordes de Salluſte, & pourquoi, 220

R

RAFINEMENT dans les paroles, 429. Dans les penſées, 430
Rafinement encore plus dangereux dans les penſées, 433. *& ſuiv.*
Regle pour raconter les deſſeins des grands Hommes, 233
Regle pour raconter les déliberations, 234
Regle pour raconter les cauſes, 236. *& ſuiv.*
Regle pour raconter les meſures & les préparatifs, 238
Regle pour raconter le fait & les circonſtances, 240
Regle pour raconter les ſuites des faits, 242
Regles ſur le different uſage des Harangues directes, obliques & melées, 334. *& ſuiv.*
Relation des Voyages. L'amour propre y joue ordinairement ſon rôle, 130

S

SAINT-EVREMONT. Ses réflexions ſur un Vers de Brebœuf traduit de Lucain, 37. Elles ne ſont pas juſtes, 38. Excellentes réflexions qu'il a données ſur les Portraits des grands Hommes, 306
Salluſte excelle dans la deſcription des Mœurs, 99. Blâmé d'avoir travaillé ſur des Mémoires douteux, *ibid.* Blâmé dans ſes Exordes, 226. Accuſé de diffuſion par Scaliger, 435. *& ſuiv.*
Sandoval, Hiſtorien Eſpagnol. Livré à la partialité de nation, 194.
Scipion l'Affricain. Sa generoſité, 312
Sentences dans l'Hiſtoire. Quelles regles on y

doit obſerver, 312. *& ſuiv.* dans quel endroit on doit les placer. 315

Spiridion. Rafinement de cet Auteur, 432

Statuts des Conferences ou de l'Académie des trois Amis, 6. *& ſuiv.*

Style Hiſtorique. Quel il doit être, & défauts qu'on y doit éviter, 420. *& ſuiv.* Sa convenance avec les Matieres dont on parle, 426. Sa varieté, 427. Sa délicateſſe, 428. Sa préciſion, 436. *& ſuiv.* Moyens de le rendre précis, 437. Clarté du ſtyle & moyens qu'on doit employer pour le rendre intelligible à tout le monde, 438. *& ſuiv* Quel doit être le ſtyle des grandes Hiſtoires & de la vie des Princes, 440. *& ſuiv.* De la vie des Particuliers, 445. Des Mémoires & des Relations, *ibid.*

Synonimes forment une fauſſe richeſſe dans les Langues, 21

T

TALMUD. Les Rabins Auteurs de cet Ouvrage, blâmés d'avoir donné dans des viſions ridicules, 114

Tarquin le Superbe imite une action ſinguliere de Thraſibule, 448

Thucidide doué d'une ſagacité merveilleuſe pour le choix des Mémoires hiſtoriques, 205. Son ſoin & ſes attentions pour s'inſtruire de la vérité, 207. Accuſé d'obſcurité, 438

Timée de Tauromene blâmé d'avoir compoſé ſon Hiſtoire ſur les Relations les plus mépriſables, 265. Son rafinement, 430

Tite-Live décrit pathétiquement la deſtruc-

tion de la Ville d'Albe, 308. *& suiv.*
Traduction double des Vers de Virgile, *hos ego versiculos*, 13. *& suiv.*
Traduction d'une Epigramme Grecque, 18
Traduction d'une Redondille Eſpagnole de Quevedo ſur le voyage d'Orphée aux Enfers, 19
Traduction des Vers d'Auſone, *Infelix Dido*, Examinée & critiquée, 14
Traductions litterales en Vers ſont très-rares, *ibid.* Leur difference d'avec les Traductions fidéles, 17
Tranſitions hiſtoriques, leur utilité, quelles régles on y doit obſerver, leur varieté, 316. *& ſuiv.*

V

VALERE Antiate, Hiſtorien Latin, ſe ſingulariſe en parlant de Scipion, 213
Variété des Périodes Latines & Grecques, n'eſt ſouvent qu'un deſordre bizarre, 23
Vers ſur la mort d'un Serin, 10
Vers François dans le goût des Romances Eſpagnols, 107
Vers ſur la maniere de raconter les faits, 230
Vies des Hommes illuſtres, & les régles qu'on y doit obſerver, 119. *& ſuiv.*
Utilité d'un Traité ſur l'art d'écrire l'Hiſtoire, 89

X

XENOPHON n'a point mis d'Exorde à ſon Hiſtoire du jeune Cyrus, 219

Fin de la Table des Matieres.

E R R A T A.

Page 134. *ligne* 20. Elle auroit mieux fait. *lif.* Elle auroit bien mieux fait. *Page* 256. *lig.* 28. ſes ſujets, *lif.* ſes ſujets. *Page* 261. *lig.* 16 d'ente les mains. *lif.* d'entre les mains. *Page* 271 *lig.* 22. les uns s'enfoncent. *lif.* les unes s'enfoncent. *Page* 312. *lig.* 18. naturellement. *lif.* naturellement. *Page* 316. *lig.* 25. qu'une. *lif.* qu'une. *Page* 365. *lig.* 24. des ma plus tendre jeuneſſe. *lif.* dès votre plus tendre jeuneſſe. *Page* 368. *lig.* 15 à ſa faveur. *lif.* en ſa faveur. *Page* 477. *lig.* 12. il les engageoit. *lif.* il les encourageoit. *Page* 436 *lig.* 27. polixum. *lif.* prolixum. *Page* 485. *lig.* 25. jaloux de gloire. *lif.* jaloux de ſa gloire.

PQ
1981
D865E6
t.1

Duperron de Castera, Louis Adrien
Entretiens litteraires et galans

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY